



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





600032673R

42.

516.





PETIT MUSÉE
DE
LITTÉRATURE FRANÇAISE :
OR
THE FRENCH SPEAKER;
A
CHRONOLOGICAL AND CRITICAL TABLE
OF THE
EMINENT WRITERS OF FRANCE, FROM THE FOURTEENTH
TO THE NINETEENTH CENTURIES,
ILLUSTRATED WITH
SELECTIONS IN PROSE AND VERSE,
FROM THE BEST AUTHORS IN THE THREE LAST PERIODS.

BY M. LE PAGE,
PROFESSOR OF THE FRENCH LANGUAGE, AUTHOR OF
"L'ÉCHO DE PARIS," &c.



LONDON :
J. HATCHARD AND SON, 187, PICCADILLY.
1842.

516.

LONDON :

PRINTED BY G. J. PALMER, SAVOY STREET, STRAND.

PETIT MUSÉE
DE
LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PRÉFACE.

Si le premier objet qu'on doit se proposer en étudiant une langue vivante est de se mettre en état de converser avec ceux qui la parlent, le second est certainement de pouvoir entendre les auteurs qui en ont fait usage ; car la lecture de leurs écrits, source inépuisable de jouissances, suffirait toute seule pour nous récompenser de notre travail et de nos peines.

En effet, c'est par elle, que, sans renoncer à notre patrie, ni à aucun de ses privilèges, nous devenons en quelque sorte citoyens d'une autre nation, ayant part à tous les biens que le génie lui a légués d'âge en âge : elle nous introduit dans un monde nouveau, nous inspire des idées nouvelles, éclaire notre esprit, en bannit les préjugés ; éveille dans nos cœurs de nouvelles sympathies, et y va jeter, peut-être, ou y développer les germes de vertus qui nous sont encore étrangères : peut-être aussi, elle doit amener le trait de lumière qui nous révélera intérieurement notre génie et toute sa puissance, faire jaillir l'étincelle qui allumera en nous ce feu divin ; ou, s'il y brûle déjà, elle va en alimenter, en épurer la flamme. Enfin, on peut dire qu'elle achève

notre éducation morale, et qu'en perfectionnant notre être, elle l'ennoblit; qu'elle en assure en même temps le bonheur, et en multiplie et varie les plaisirs.

De tels avantages, cependant, ne peuvent résulter que de la lecture des bons livres, les seuls donc auxquels on doit s'attacher. Pour cela il est nécessaire de les connaître.

Ainsi à l'étude d'une langue doit naturellement succéder celle de sa littérature.

Dès qu'un élève en est venu à entendre facilement ceux qui parlent, et à s'exprimer lui-même avec aisance, il convient, ce me semble, de lui apprendre quels sont les grands écrivains de chaque époque, en l'instruisant du genre dans lequel ils se sont distingués; de lui dire les qualités qu'on admire en eux, et puis de lui indiquer leurs principaux ouvrages. En même temps il est bon de lui présenter des extraits des meilleurs ouvrages en prose et en vers, qui, en le mettant à même d'en apprécier par lui-même tout le mérite, puissent lui servir de modèles dans les mêmes genres, et de plus le faire jouir dès à présent de la récompense promise et due à ses travaux.

Voilà ce que j'ai tâché de faire pour la jeunesse des classes françaises, dans le volume que je lui présente aujourd'hui : C'est, tout-à-la-fois, un tableau de notre littérature, depuis sa naissance jusqu'à nos jours, et un recueil de ce que, à ses époques de gloire, elle nous offre de plus noble, de plus touchant, de plus spirituel, et de plus gracieux.

Je sais qu'il existe déjà plusieurs ouvrages de cette nature. Mais ils sont généralement incomplets; les uns parce qu'ils ne contiennent pas de notices sur les écrivains; les autres parce qu'ils n'offrent pas d'extraits de tous les chefs-d'œuvre qui auraient dû y figurer, et que ceux qu'ils renferment sont trop peu variés, souvent trop courts, et, ce qui est pire encore, présentés sous un faux aspect, comme formant chacun un tout complet, avec un titre qui le rattache à un genre de littérature tout-à-fait étranger à celui de l'ouvrage d'où il est tiré : Aucun non plus ne m'a satisfait

sous le rapport de l'ordonnance, les auteurs et les productions de tous les temps se trouvant confondus : il fallait, ce me semble, dans le classement des morceaux, avoir égard aux époques plutôt qu'aux genres auxquels ils appartiennent : Pourquoi ce soin de rassembler sous un titre commun tout ce qui se rapporte au même genre ? Que dirait-on de quelqu'un qui voulant former un bouquet, auquel un recueil de morceaux littéraires peut se comparer, trierait toutes les fleurs de même espèce pour les mettre ensemble ? L'un ne me semble pas moins ridicule que l'autre.

Mais en me permettant de reprendre mes devanciers, et de relever les fautes que j'ai cru apercevoir dans leur travail, puis-je m'applaudir d'avoir été mieux avisé et plus heureux dans le mien ? C'est à mes jeunes lecteurs, dont j'ai eu en vue l'instruction et le plaisir, à en décider.

Page 9, line 12, *for* trente ans *read* trente ans.

496, head line, *for* Dix-huitième Siècle *read* Dix-neuvième Siècle.

**QUATORZIÈME, QUINZIÈME, ET SEIZIÈME
SIÈCLES.**

ÉCRIVAINS ILLUSTRES.

PETIT MUSÉE.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

VERS la FIN de ce siècle, sous le règne de Charles VI.,
florissait,

FROISSART—NÉ EN 1337.

Si l'on excepte le bon Sire de Joinville, qui, au treizième siècle, écrivit l'histoire de Saint Louis avec toute la simplicité d'une âme candide, Froissart est le premier de nos écrivains qui mérite d'être cité. Aussi naturel, aussi naïf que Joinville, dans sa *Chronique*, qui embrasse presque tout le quatorzième siècle, il connaît mieux l'art d'attacher le lecteur. Tantôt c'est lui-même qui raconte, tantôt il fait intervenir et parler ceux qui l'ont instruit des faits qu'il rapporte. Son style dans tous ses récits est aussi aisé qu'il est pittoresque. On ne lui doit pas moins d'éloge pour la vérité des portraits qu'il a tracés de la plupart des princes de son temps. Il a laissé aussi quelques pièces de vers, parmi lesquelles on distingue ses *Pastourelles*.

Mourut en 1410.

QUINZIÈME SIÈCLE.

Vers le COMMENCEMENT de ce siècle, sous le règne de Charles VII., florissait,

CHARLES D'ORLÉANS—NÉ EN 1391.

Charles d'Orléans, père de Louis XII., ayant été pris par les Anglais à la bataille d'Azincourt, fut emmené en Angleterre, où il resta vingt-cinq ans. Pour charmer les ennuis de cette longue captivité, il s'adonna à la poésie. Le genre badin était celui qui convenait à son caractère. L'esprit, l'enjouement, l'aisance et l'originalité qui règnent dans ses vers, où se mêle parfois une légère teinte de mélancolie, lui assignent la première place parmi nos poètes de la vieille école.—Mourut en 1465.

Vers le MILIEU de ce siècle, et la fin du règne de Charles VII., florissait,

CLOTILDE DE SURVILLE—NÉE EN 1405.

Les meilleurs critiques, qui, dans le purté d'un écrivain voient le sceau d'une production moderne, ne croient pas que les vers attribués à Clotilde de Surville soient d'elle. Quel qu'en puisse être l'auteur, il s'y trouve un fond de sensibilité, un naturel et une grâce charmante.

Mourut en 1495.

Vers la FIN de ce siècle, sous les règnes de Louis XI. et de Charles VIII., florissaient,

VILLON—NÉ EN 1431.

Villon fut un homme de mœurs dépravées, et un poète assez médiocre, qui ne méritait pas l'éloge qu'en fit Boileau. Ses poésies, à l'exception d'un très petit nombre, où il y a du sentiment et de la délicatesse, n'offrent que des bouffonneries dégoûtantes.—Mourut en 1455.

PHILIPPE DE COMMINES—NÉ EN 1445.

Il a écrit l'histoire de Louis XI., dont il avait été le ministre et le favori. On admire sa profondeur en politique, son esprit judicieux et subtil, et tout à la fois son style grave, clair, aisé, où l'on voudrait seulement un peu moins de sécheresse.—Mourut en 1509.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Vers le COMMENCEMENT de ce siècle, sous les règnes de Louis XII. et de François I., florissaient,

RABELAIS—NÉ EN 1483.

La diversité des traits de son caractère en font un des plus originaux qui furent jamais. Ses romans allégoriques de *Gargantua* et de *Pantagruel* offrent un mélange inexplicable de bon sens et de folie, de sérieux, de noble enthousiasme et de gaité bouffonne, de traits d'esprit et d'absurdes trivialités. Toutes les allusions qui s'y trouvent sont évidemment dirigées contre les chefs de la religion et de l'état, contemporains de l'auteur, qu'ils laissèrent malgré cela vivre tranquille, apparemment parce qu'il avait su, tout en se moquant d'eux, les faire rire.—Mourut en 1553.

CLÉMENT MAROT—NÉ EN 1495.

Le plus spirituel et le plus gracieux des poètes de son siècle. A la finesse des pensées, à la délicatesse du sentiment, il joint partout la vivacité de l'expression. Outre le rondeau et la ballade, petits poèmes en vogue alors, il cultiva le conte, la chanson, l'épigramme, la satire, l'épître et l'épigramme.—Mourut en 1544.

Vers le MILIEU de ce siècle, sous les règnes de François I., Henri II., et François II., florissaient,

AMYOT—NÉ EN 1513.

Le ton naturel et plein de charme qu'il sut prendre dans sa traduction des *Vies de Plutarque* et dans celle du *Daphnis et Chloé* de Longus, lui a acquis une réputation à laquelle ni le temps, ni la connaissance plus approfondie des anciens n'ont encore porté atteinte.—Mourut en 1593.

RONSARD—NÉ EN 1524.

Ce poète jouit pendant sa vie d'une réputation étonnante, qui finit avec lui. Il avait du génie, de la verve, et une sorte de flexibilité de talent qui lui permit de s'essayer dans plusieurs genres. Mais, dans aucun, si l'on excepte la chanson, il ne sut se préserver de l'enflure et de l'affectation, qui déparent presque tous ses ouvrages. Un autre défaut

de Ronsard, et le plus funeste à sa gloire, ce fut son étrange manie d'imiter les anciens dans la structure des vers, de tirer continuellement ses mots de leurs langues, enfin de parler Grec et Latin en Français. On trouve dans le recueil de ses œuvres, des *Odes*, des *Eglogues*, des *Epigrammes*, des *Chansons*, un poème épique intitulé *la Franciade*, une Hymne à *l'Eternité*, &c.—Mourut en 1583.

Vers la FIN de ce siècle, sous les règnes de Charles IX., Henri III., et Henri IV., florissaient,

JODELLE—NÉ EN 1532.

Poète dramatique. Sa *Cléopâtre* et sa *Didon* sont les premières tragédies Françaises dont le plan soit régulier, et où les sujets religieux aient été remplacés par des sujets de l'histoire profane. Il fit aussi une comédie *Eugène*, la meilleure de ce temps-là.—Mourut en 1573.

MONTAIGNE—NÉ EN 1533.

Penseur aussi profond qu'aimable moraliste et brillant écrivain, il nous a laissé dans son livre des *Essais* un chef-d'œuvre, où l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus de sa profonde connaissance du cœur humain, de sa douce philosophie, ou de son heureuse et piquante expression.

Mourut en 1592.

PASSERAT—NÉ EN 1534.

Poète :—C'est lui le principal auteur de la fameuse satire *Ménippée*, à laquelle deux autres écrivains, Rapin et Durant, contribuèrent, et qui fut si utile à la cause du roi Henri IV., en couvrant ses ennemis de ridicule.—Mourut en 1602.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.



ÉCRIVAINS ILLUSTRES.

d'emprunter comme lui au Grec et au Latin des formes que l'idiome Français n'admettait point, ce fut de la langue même qu'il prétendit, en la façonnant, tirer tout ce qui lui manquait. Ce qu'il tenta lui réussit; et, dit Boileau,

Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.

En effet, à l'enchaînement suivi des idées, dont le premier il donna aussi l'exemple, à la pompe des images, il joignit, dans ses *Odes*, la force, la correction et l'harmonie de la phrase.—Mourut en 1618.

SULLY—NÉ EN 1559.

Ce grand ministre du bon roi Henri IV., dont on sait qu'il était aussi le confident, a laissé des mémoires remplis de détails curieux sur les règnes de Charles IX., de Henri III., et de Henri IV. Ils sont écrits avec beaucoup de négligence, sans ordre, sans liaison dans les récits, mais ils portent un caractère de candeur qui rachète bien ces défauts.

Mourut en 1641.

RÉGNIER—NÉ EN 1573.

On peut le regarder comme le vrai créateur de la satire en France. Hardi, quelquefois jusqu'à la licence, il a plus de verve que Boileau: mais son style est peu soigné.

Mourut en 1613.

RACAN—NÉ EN 1589.

La poésie pastorale offre peu de morceaux aussi touchants et aussi gracieux que ses *Stances* et ses *Bergeries*.

Mourut en 1670.

BALZAC—NÉ EN 1594.

Ses *Lettres* furent accueillies à leur origine avec un enthousiasme, qui tomba dès que le goût des lecteurs fut assez formé pour sentir le ridicule de l'infuse et de l'affectation. Il faut pourtant reconnaître que c'est notre premier écrivain en prose qui ait su polir sa phrase, et lui donner du nombre.

Mourut en 1654.

DESCARTES—NÉ EN 1596.

L'un des philosophes modernes les plus profonds, et les plus hardis; le premier qui osa s'affranchir du joug sous lequel le pédantisme de l'école tenait la raison asservie, et soumettre les doctrines d'Aristote au doute et à l'examen. Il a laissé plusieurs ouvrages de mathématiques, de métaphysique, et de morale, tels que *l'Application de l'Algèbre à la Géométrie*, *la Dioptrique*, *la Méthode*, &c., qui sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Il fut moins heureux dans son *Système du Monde*, aujourd'hui abandonné comme une rêverie absurde: on rit de ses tourbillons de matières subtiles de diverses espèces qui en sont la base.

Mourut en 1630.

Vers le MILIEU de ce siècle, sous le règne de Louis XIV., florissaient,

VOITURE—NÉ EN 1598.

On vanta beaucoup de son temps son esprit et ses saillies, et l'on regardait comme des chefs-d'œuvre ses *Lettres*, qui sont pleines d'affectation, d'allusions forcées, de froides plaisanteries, et de jeux de mots puérils. Il composa aussi des vers entièrement oubliés.—Mourut en 1648.

DESBARREAUX—NÉ EN 1602.

Poète fameux autrefois pour son enjouement et ses chansons badines, mais qui ne l'est plus aujourd'hui que pour un sonnet pieux, qu'il composa dans une maladie.

Mourut en 1673.

LA ROCHEFOUCAULD—NÉ EN 1603.

Le livre de ses *Maximes*, qui lui attira tant de louanges, annonce un esprit observateur, il est vrai, et subtil, mais aigri par les maux publics ou des disgrâces particulières. Si l'on y admire de temps en temps des pensées justes bien rendues, on est plus souvent choqué d'y voir accuser tout le genre humain du vice de quelques individus que l'égoïsme seul dirige dans les actions en apparence les plus louables. La Rochefoucauld, dont pourtant nous louerons le naturel et la bonne foi, ne s'est montré ni grand philosophe, ni élégant écrivain dans ses *Mémoires sur la Guerre de la Fronde*, qui ne sont guère intéressants que par les détails qu'ils con-

tiennent sur un des principaux événements de notre histoire. On estime beaucoup davantage ceux du fameux Paul de Gondî, connu sous le nom de Cardinal de Retz. Mourut en 1680.

PATRU—NÉ EN 1604.

Fameux orateur du barreau ; le premier qui osa bannir de l'éloquence judiciaire le pédantesque étalage d'érudition qui la défigurait encore de son temps.—Mourut en 1681.

PÉREFIXE—NÉ EN 1605.

On lui doit *l'Histoire de Henri IV*. Le ton libre et naïf avec lequel il parle de ce grand roi, dont il ne cherche jamais à dissimuler les faiblesses, donne infiniment de prix à tout ce qu'il raconte, et d'agrément à son style. Mourut en 1670.

CORNEILLE (PIERRE)—NÉ EN 1606.

La force de conception, le noble enthousiasme, les sublimes pensées, qui l'élèvent tant-au-dessus de tous les autres poètes tragiques ses prédécesseurs, lui ont valu le surnom de *Grand*, et celui de *Père de la Tragédie Française*. Avant lui, et même après lui, qui traça jamais de si grands caractères ? qui mit en action sur la scène tant de passions diverses, et les fit parler avec autant d'éloquence qu'il sut le faire dans le *Cid*, si amèrement critiqué à sa naissance, et reconnu aujourd'hui pour son chef-d'œuvre, dans *les Horace*, dans *Polieucte*, dans *Cinna*, *Rodogune*, *Sertorius*, *Nicomède*, *la Mort de Pompée*, *Héraclius* ? On doit l'avouer, pourtant, il a des défauts : ses monologues sont, en général, trop longs ; le sentiment, chez lui, à force de raffinement, dégénère parfois en subtilités inintelligibles ; et, de temps en temps, le style est lâche, et l'expression négligée et impropre. Son talent faiblit et l'abandonna tout-à-fait dans *Partharite*, *Sophonisbe*, *Attila*, *Théodose*, *Pulchérie*, *Suréna*, *Œdipe*, *Egésilas*. Mais nous lui devons encore une louange pour sa comédie du *Menteur*, la première pièce de caractère qui parut sur notre théâtre, et où l'on entendit le langage de la bonne compagnie.—Mourut en 1684.

ROTROU—NÉ EN 1609.

Le premier de nos poètes tragiques qui sut tracer des caractères, et dont le style ait de la vigueur. Quoiqu'il ait débuté avant Corneille, qui voulait bien l'appeler son maître, il est à remarquer que le *Cid* avait déjà paru quand Rotrou donna *Cosroès*, *Antigone*, et *Venceslas*, ses meilleures pièces.—Mourut en 1650.

SCARRON—NÉ EN 1610.

Il s'est rendu célèbre par son *Roman Comique* et ses poésies burlesques, bien plus que par son poème de *Typhon*, et ses comédies, qu'on ne lit plus.—Mourut en 1660.

MEZERAY—NÉ EN 1610.

Historien judicieux et véridique. *L'Histoire de France*, qu'il nous a laissée justifie cet éloge : mais il y a des longueurs et des négligences de style qui affaiblissent beaucoup le mérite de l'ouvrage.—Mourut en 1683.

CHAPELLE—NÉ EN 1616.

BACHAUMONT—NÉ EN 1624.

Ces deux amis étant allés ensemble visiter la Provence, eurent l'heureuse idée d'écrire la relation de leur voyage ; et c'est à ce petit ouvrage en vers et en prose, modèle de gracieux badinage, qu'ils doivent, l'un et l'autre, leur célébrité.

Le premier mourut en 1686 ; le second en 1702.

MADAME DE LA SUZE—NÉE EN 1618.

Il y a dans les poésies fugitives qu'elle nous a laissées autant d'esprit que de sensibilité et de délicatesse. La versification en est facile et même élégante, sans cependant être toujours correcte.—Mourut en 1673.

BUSSI RABUTIN—NÉ EN 1618.

Ses *Lettres* ont eu beaucoup de réputation, mais ne sont guère lues à présent. On y sent trop qu'elles ont été faites

pour être publiées : la noblesse et la pureté du style n'en peuvent faire oublier la contrainte. *L'Histoire Amoureuse des Gaules* est bien plus piquante. L'auteur dans cette espèce de satire, écrite avec grâce, et semée de traits spirituels et de pensées fines, a tracé les portraits de plusieurs personnages de la cour, dont il décrit aussi les mœurs à cette époque. Mourut en 1693.

MOLIÈRE—NÉ EN 1620.

Son esprit observateur, sa pénétration, sa profonde connaissance du cœur humain, cette saine raison et cette sagacité, qui lui firent apercevoir des vices et des ridicules dans ce que le siècle trouvait respectable ou de bon air, et sa hardiesse à les attaquer malgré le préjugé et l'habitude qui les sanctionnaient, voilà les premiers titres de gloire de cet homme extraordinaire. Mais la gloire du philosophe, (il mérite ce nom,) quelque éclatante qu'elle soit, se trouve absorbée, pour ainsi dire, par celle de l'habile écrivain et du poète qui usa si merveilleusement, dans la comédie, de sa science du monde pour le réformer, en le divertissant. Il excelle dans les pièces de caractère comme dans celles d'intrigue : quels portraits savamment dessinés que ceux du *Misanthrope*, et de *Tartuffe* ; quel art dans *l'Ecole des Femmes* ! que d'esprit et de comique dans *les Femmes savantes*, *les Précieuses ridicules*, le *Bourgeois Gentilhomme*, *l'Avare* ! Quelle gaîté dans le *Malade imaginaire*, *l'Amour Médecin*, le *Médecin malgré lui*, *Pourceaugnac* ! Et peut-on assez louer, dans sa prose comme dans ses vers, le naturel et la vigueur du style, qui serait parfait si la diction en était plus soignée.

Mourut en 1673.

LA FONTAINE—NÉ EN 1621.

On retrouve dans ses CONTES et ses poésies diverses le ton naïf, la sensibilité, la délicatesse, la gaîté fine de Marot, revêtues des formes nouvelles d'une langue plus épurée et plus polie. Mais c'est dans ses FABLES que La Fontaine a révélé tout ce qu'il y avait en lui d'excellence. Le nom de *bon La Fontaine*, qu'elles lui ont valu, dit assez que la naïveté en est le trait caractéristique ; et le surnom d'*inimitable* annonce combien ses peintures sont vraies, combien sa manière de raconter a d'originalité et de grâce, combien son expression est heureuse, élégante, et son vers harmonieux. Le joli mot de Madame de la Sablière, "C'est un fablier,"

achève de le peindre, en disant avec quelle facilité ces fables, dont chacune est un chef-d'œuvre, semblent découler de sa plume.—Mourut en 1695.

PASCAL—NÉ EN 1623.

Blaise Pascal s'est distingué entre tous les pieux et illustres solitaires de Port-Royal, par son génie profond et actif, sa saine raison, son esprit judicieux et fin. Il s'était livré dès les premières années de sa jeunesse à l'étude des sciences exactes, dont il accéléra les progrès. Plus tard, il s'occupa de morale et de théologie. Le livre de ses *Pensées*, où l'on ne peut le voir sans frayer sonder les abîmes de la religion, n'était, dit-on, que la fondement d'un ouvrage plus considérable, où il se proposait d'établir la nécessité de la révélation. Le style en est remarquable par l'énergique originalité des tours, et la simplicité des termes. Ses *Lettres provinciales*, écrites contre les Jésuites, qu'elles frappèrent d'un coup mortel, sont un chef-d'œuvre d'érudition, de dialectique, d'éloquence, et surtout d'adroite et fine plaisanterie : le ton en est aussi noble, aussi décent que l'expression en est élégante et correcte.—Mourut en 1662.

Vers la FIN de ce siècle, sous le règne de Louis XIV., florissaient,

PÉLISSON—NÉ EN 1624.

Il s'illustra par le beau et éloquent plaidoyer, en forme de mémoire, que sa généreuse amitié pour le surintendant Fouquet, lui fit écrire en faveur de cet infortuné. Mourut en 1693.

SEGRAIS—NÉ EN 1624.

Poète bucolique. Son poème d'*Atys* et ses *Eglogues* ont toute la naïveté et la douceur qui conviennent à la pastorale. Les traductions qu'il fit de l'*Enéide* et des *Georgiques* sont faibles.—Mourut en 1701.

NICOLE—NÉ EN 1625.

Ce fut un des meilleurs écrivains de la Maison de Port-Royal. Il est fameux pour ses *Essais de Morale*, livre bien écrit, mais presque partout froid et aride.

Mourut en 1695.

CORNEILLE (THOMAS)—NÉ EN 1625.

Thomas Corneille, frère du Grand Corneille, marcha sur ses traces, sans l'atteindre. Il n'en est pourtant pas resté si loin dans le *Comte d'Essex*, et dans *Ariane*.

Mourut en 1709.

MADAME DE SÉVIGNÉ—NÉE EN 1626.

Il y a dans les *Lettres* de Madame de Sévigné un abandon, une sorte de négligence pleine de charme, un esprit séillant, une sensibilité vive, et une variété de tableaux, qui les distinguent éminemment parmi toutes les productions du même genre ; à tant de mérites il faut encore ajouter celui du style, aussi naturel, aussi aisé, qu'il est énergique et pittoresque.

Mourut en 1696.

BOSSUET—NÉ EN 1627.

Bossuet est illustre comme historien et comme orateur. Son *Discours sur l'histoire universelle* est un ouvrage unique, où établissant d'abord la religion, et y rapportant toutes choses, il développe, dans un ordre et avec une clarté et une rapidité admirables, tous les grands événements qui se sont suivis depuis la création du monde jusqu'à Charlemagne, chez les différents peuples de la terre ; et la grandeur des choses qu'il décrit se réfléchit, pour ainsi dire, dans son style, qui a autant de noblesse que de concision et de pureté. Le génie et l'imagination de l'orateur, plus libres, prennent aussi un essor plus élevé, ce semble, dans ses *Oraisons Funèbres* : Là, planant par la pensée au-dessus des empires et des trônes, dont il connaît le néant, il annonce aux rois et aux grands des vérités sublimes, dans un style magnifique sans enflure et austère sans rudesse. Ses *Méditations sur l'Evangile*, moins connues, méritent cependant qu'on en fasse mention.—Mourut en 1703.

PERRAULT—NÉ EN 1628.

Ses *Contes des fées*, qu'il publia sous le nom de son fils Perrault d'Armançour, auquel ils attirèrent tant de louanges, n'ont pourtant d'autre mérite que leur tournure naïve. C'est une erreur de croire qu'ils soient faits pour l'enfance : des récits bizarres et effrayants auxquels ne se rattache aucune moralité, ne sont assurément pas ce qui lui convient.

Mourut en 1703.

MADAME DE LA FAYETTE—NÉE EN 1632.

C'est à elle que nous devons *Zaïde et la Princesse de Clève* : les premiers romans Français qui offrent des situations vraiment intéressantes, et où l'on trouve une grâce exempte d'afféterie. On a d'elle aussi des mémoires historiques bien écrits, semés de portraits et d'anecdotes piquantes.

Mourut en 1693.

BOURDALOUE—NÉ EN 1632.

Ce grand prédicateur se fait remarquer par sa profonde connaissance de l'Écriture Sainte, la force de sa dialectique, et la noble simplicité de son style austère. Un talent qui lui appartient aussi en propre, c'est de savoir féconder la matière qu'il semblait avoir épuisée, et tirer du même fond, si l'on peut dire, des richesses nouvelles.—Mourut en 1704.

FLÉCHIER—NÉ EN 1632.

Ce n'est pas comme prédicateur que Fléchier est célèbre parmi les orateurs de la chaire : il doit toute sa réputation à ses oraisons funèbres, dont on admire la richesse et l'élégance du style. Le ton en est même parfois élevé et pathétique ; mais on y aperçoit un peu trop d'art. On reproche surtout à l'orateur l'abus de l'antithèse et sa prédilection pour certaines phrases, dont le retour fréquent dépare le discours en y répandant de la monotonie. Ses plus belles oraisons funèbres sont celles de Turenne et du Duc de Montausier.

Mourut en 1710.

MASCARON—NÉ EN 1634.

Mascaron, comme prédicateur, est resté bien au dessous de tous ses contemporains : il ne peut être comparé ni à Bourdaloue pour la force du raisonnement, et la pureté du style, ni à Cheminay pour l'onction, ni à Saurin pour l'élégance : mais dans l'oraison funèbre il réussit mieux ; et, une fois, ce fut dans celle de Turenne, il a égalé Bossuet.

Mourut en 1703.

QUINAULT—NÉ EN 1636.

C'est lui qui, aidé de Lully, créa ou du moins régularisa le drame lyrique, ou l'opéra, en France. Sa composition est en général aussi brillante pour les effets de théâtre que pour le style. Mais son plus grand mérite est dans la façon et l'arrangement des vers, qui flattent continuellement l'oreille par leur douce mélodie. Boileau dans ce vers ironique, " Je le déclare donc Quinault est un Virgile," commit à son égard une injustice, que lui-même ensuite il confessa. Les plus beaux opéras de Quinault sont *Alceste*, *Thésée*, *Armide*, et *Rolland*.—Mourut en 1688.

BOILEAU DESPRÉAUX—NÉ EN 1636.

Le sens droit, la raison, et le goût délicat qu'il fit paraître dans son *Art Poétique*, lui valurent de la part de ses contemporains le titre de législateur du Parnasse. Aujourd'hui, quelques uns lui reprochent d'avoir des vues étroites et des principes trop sévères. Quoiqu'il en soit, il est digne à mille égards de conserver le beau titre dont l'honora son siècle. Partout dans le chef-d'œuvre que nous venons de citer, on le voit joindre l'exemple au précepte, attentif à varier le ton de son style, suivant le sujet qu'il traite, et non moins appliqué à le rendre clair qu'à y semer des fleurs ; partout on admire la richesse, l'élégance, la justesse de l'expression, et le fini des vers. Son joli petit poème du *Lutrin* est l'œuvre d'une imagination créatrice, qui du fond le plus stérile sut tirer une foule de scènes divertissantes : La gaité en fait le caractère, mais non tout le charme, car les vers en sont parfaits. Ses *Épîtres*, où l'esprit pouvait faire presque tous les frais, sont supérieures à ses *satires*, où il fallait de plus une énergie de sentiment, qui semble avoir toute seule manqué à ce grand poète.—Mourut en 1711.

MADAME DESHOULIÈRES—NÉE EN 1638.

On a beaucoup vanté ses *Idylles*. Mais, si l'on en excepte deux ou trois, telles que celles du *Printemps* et des *Moutons* empreintes d'un peu de sentiment, les autres sont froides, et n'ont d'autre mérite que celui de l'expression. Il y a de la sensibilité et de la grâce dans les vers allégoriques adressés à ses enfants. Madame Deshoulières a laissé aussi des *Epigrammes*, des *madrigaux*, et des *chansons* assez bien tournées. Ses *Odes*, ses *Eglogues*, et sa tragédie de *Genséric*, méritaient l'oubli où elle sont tombées.—Mourut en 1694.

BOURSAULT—NÉ EN 1638.

Ce poète, aussi recommandable pour sa modestie que pour son talent, s'exerça avec peu de succès dans la tragédie, mais se distingua dans la comédie. Quelques pièces épisodiques ou à tiroir, aussi instructives qu'amusantes, telles que le *Mercure Galant*, *Esope à la Ville*, et *Esope à la Cour*, ont suffi à sa réputation.—Mourut en 1701.

MADAME DAUNOY—NÉE EN 16**.

Elle a écrit des mémoires sur ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe depuis 1772, jusqu'en 1779, et d'autres sur la cour d'Espagne, où elle avait vécu. Les premiers sont peu fidèles; et les seconds semblent avoir été écrits avec prévention: aussi les uns et les autres sont-ils presque oubliés; et l'auteur n'est plus guère citée que pour ses deux romans intitulés, l'un, *Aventures d'Hippolyte Comte de Douglas*; l'autre, *Histoire de Jean de Bourbon*; et pour ses *Contes des Fées*.—Mourut en 1705.

MALLEBRANCHE—NÉ EN 1638.

Philosophe et brillant écrivain, auteur de plusieurs ouvrages de métaphysique et de morale. Le plus célèbre est la *Recherche de la Vérité*. Le philosophe après y avoir assez bien raisonné sur la cause de nos illusions diverses, s'abandonne trop à son imagination, qui finit par l'égarer. Mais un grand mérite de cet ouvrage, inappréciable dans un livre de métaphysique, c'est la clarté jointe à l'élégance.

Mourut en 1715.

SAINT-RÉAL—NÉ EN 1639.

Auteur de plusieurs ouvrages historiques, dont les meilleurs sont la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, et celle des *Gracches*. La singularité des faits, aussi bien que sa manière de les rapporter, donnent à ces histoires, surtout à la première, l'air et tout l'attrait du roman. Voilà peut-être ce qui a fait soupçonner l'auteur d'avoir négligé le fond pour la forme, et sacrifié la vérité aux agréments du style.

Mourut en 1692.

RACINE (JEAN)—NÉ EN 1639.

Digne successeur du Grand Corneille, s'il n'en a pas le génie et l'enthousiasme, il est plus naturel et plus tendre ; il a aussi une plus grande connaissance de l'art, plus de goût, un style plus élégant : sa versification est plus soignée, plus correcte et plus harmonieuse que celle de son devancier. Il a un autre mérite, celui d'avoir créé un genre nouveau, où les passions sont représentées, non comme elles se montrent dans tel exemple, chez tel peuple ou à telle époque, mais avec les traits généraux et caractéristiques sous lesquels elles s'offrent chez tous les peuples, dans tous les temps, et dans toutes les circonstances. *Andromaque*, *Britannicus*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, appartiennent à ce genre, et *Phèdre* en est le plus parfait modèle. Racine semble y avoir considéré la passion comme un type abstrait et dégagé de toute particularité individuelle ; et c'est ce qui fait dire que *Phèdre* n'est ni une Grecque, ni une Romaine, ni une Française, mais la femme passionnée de tous les âges et de tous les pays. *Athalie*, la plus belle tragédie de la scène Française, est à part : les chœurs en sont ravissants, et regardés avec ceux d'*Esther* comme les plus parfaits modèles de poésie lyrique. La petite comédie des *Plaideurs*, quoique dépourvue d'intrigue, ne laisse pas d'être fort gaie et fort plaisante : elle est remarquable aussi pour la pureté de l'expression.—Mourut en 1699.

CHAULIEU—NÉ EN 1639.

Il s'est illustré par ses poésies légères, où l'on trouve un heureux assemblage de philosophie et de gaieté, d'esprit et de sensibilité, et enfin une sorte de négligence dans l'expression, qui loin de blesser annonce un goût exquis.—Mourut en 1720.

BRUÉIS—NÉ EN 1640.

PALAPRAT—NÉ EN 1650.

Poètes dramatiques qui travaillèrent en commun. Nous leur devons les comédies du *Grondeur* et de *l'Avocat patelin*, pièces très gaies et toujours applaudies.—Br. mourut en 1723 ; Pa. mourut en 1721.

FLEURY—NÉ EN 1640.

L'Abbé Fleury a écrit, beaucoup trop longuement, il est vrai, mais en critique judicieux et impartial, l'histoire de l'Eglise jusqu'en 1614. Son style, qui respire la candeur, est simple, clair, aisé. Il nous a laissé encore deux autres ouvrages intéressants et bien écrits, l'un intitulé *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*, et l'autre *Choix et Méthode des Études*. Son *Catéchisme Historique* a moins de réputation.

Mourut en 1723.

LA BRUYÈRE—NÉ EN 1644.

Son livre, intitulé *Caractères et mœurs de ce Siècle*, est un ouvrage plein de sens, et l'un des plus spirituels de l'époque. Les réflexions y sont mêlées de portraits, dont la variété n'est pas moins piquante que leur originalité, et auxquels la magie du style, aussi rapide qu'animé et pittoresque, semble imprimer la vie. Quant à la diction de la Bruyère elle est pure, et a même une élégance voisine de l'affectation. Ses *Dialogues sur le Quiétisme* sont d'un très-faible intérêt.

Mourut en 1696.

LAFARE—NÉ EN 1644.

Poète célèbre dans le genre badin. Ses vers respirent cet aimable abandon, cette heureuse facilité, et cette chaleur de sentiment que l'art tenterait en vain d'imiter. Mais ils ont aussi les défauts de la nature livrée à elle-même : on sent que c'est l'amour, que c'est Bacchus, plutôt qu'Apollon, qui les dictaient.—Mourut en 1712.

SAINTE-AULAIRE—NÉ EN 1644.

Digne rival de Chaulieu et de Lafare, il s'est comme eux distingué dans la poésie légère. Libre effusion du cœur, aisance, douce harmonie, voilà le caractère de ses compositions, dont les plus agréables, chose singulière, sont l'ouvrage de sa vieillesse.—Mourut en 1742.

HAMILTON—NÉ EN 1646.

Antoine, Comte d'Hamilton, de l'ancienne maison de ce nom, en Ecosse, et qui passa en France avec sa famille lorsque Charles II. vint y chercher un asyle, nous a laissé des poésies légères, où l'on remarque *l'Épître au Comte de Grammont* ; des Contes charmants, dont les plus jolis sont *les Quatre Facardins*, et *Fleur d'Épine* ; et enfin, un roman plein d'esprit intitulé *Mémoires du Comte de Grammont*, qui joint au mérite d'une gaîté fine et piquante celui d'une expression facile et choisie.—Mourut en 1720.

BAYLE—NÉ EN 1647.

L'un des génies les plus profonds, et les plus hardis du dix-septième siècle. Son fameux *Dictionnaire historique et critique*, où, d'une main aussi adroite que maligne, il osa sonder les fondements sur lesquels reposent la plupart des opinions et des institutions humaines, recèle les germes des doctrines de la philosophie moderne. Son style, souvent diffus, ne laisse pas de plaire, parce qu'il est aisé et sans art. Mourut en 1706.

REGNARD—NÉ EN 1647.

Cet homme que la passion des voyages éloigna tant de fois de sa patrie, et qui mena si long-temps une vie errante, et aventureuse, est notre plus illustre comique après Molière. S'il n'en a pas la profondeur, il en a toute la gaîté. *Le Joueur*, où l'on dit qu'il s'est peint lui-même, est sa meilleure pièce : c'est celle où il s'est le plus rapproché de Molière par la vérité et le comique des caractères. *Le légataire universel* et les *Ménechmes* sont plus gaies, et font beaucoup plus rire. *Le Retour imprévu* renferme aussi des scènes fort plaisantes. Mais *Démocrète*, le *Distrain*, et les *Folies*

amoureuses méritent à peine qu'on en fasse mention. Regnard composa aussi un roman et quelques pièces fugitives, qui sont tombés dans l'oubli.—Mourut en 1710.

DUFRESNY—NÉ EN 1648.

Auteur dramatique. Nous lui devons quelques comédies dont la gaîté fait le caractère. Les plus amusantes sont le *Double veuvage*, la *Reconciliation normande*, et le *Mariage fait et rompu*.—Mourut en 1724.

FÉNÉLON.—NÉ EN 1651.

Fénélon, archevêque de Cambrai, non moins illustre par ses vertus modestes que par ses rares talens, est un des hommes qui honorèrent le plus le dix-septième siècle. Son *Télémaque*, chef-d'œuvre, tout-à-la fois, de morale, d'imagination, et de goût, le *Traité de l'existence de Dieu*, l'*Education des filles*, les *Dialogues des morts*, les *Lettres au Duc de Bourgogne*, et la *Remontrance au roi*, récemment découverte, tous ses ouvrages respirent la candeur et l'amour de l'humanité, qui étaient comme le fond de son caractère; et l'on ne sait qu'y admirer le plus, ou des nobles sentiments qui semblent les lui avoir inspirés, ou de la féconde et riche imagination qui y a répandu tant d'intérêt, de variété et de grâce. Il manque seulement à son style, aussi noble que brillant et facile, un peu plus de vigueur.

Mourut en 1715.

MADAME DACIER—NÉE EN 1651.

Femme savante, qui dès l'enfance avait montré du goût pour les langues Grecque et Latine. Elle n'est pas moins célèbre par sa défense des anciens contre les ridicules attaques de Lamotte, que par ses traductions d'Homère, d'Aristophane, et de Térence, les meilleures que nous ayons encore, malgré les inexactitudes qu'on y remarque.

Mourut en 1720.

CHEMINAY—NÉ EN 1652.

Quelques orateurs avaient brillé avant lui dans la chaire chrétienne; Bourdaloue, surtout, y avait fait admirer la force, de sa dialectique, sa noble et correcte élocution, mais

aucun n'y avait encore su parler ce langage à la fois noble et touchant qui fut celui de Cheminay, et le fit pendant quelque temps appeler le Racine des prédicateurs.

Mourut en 1689.

VERTOT—NÉ EN 1655.

En louant Vertot pour sa manière de narrer, pour le coloris, l'élégance et la clarté de son style, qui rendent si agréable la lecture de toutes les histoires qu'il a écrites, on ne saurait lui pardonner son inexactitude. Ce n'est pas qu'il ne soit à l'abri de tout reproche dans son histoire des *Révolutions Romaines* ; mais dans celle des *Révolutions de Suède et de Portugal*, et surtout dans celle des *Chevaliers de Malte*, il a trop négligé le fond pour ne s'attacher qu'à la forme.

Mourut en 1735.

FONTENELLE—NÉ EN 1657.

Peu d'écrivains s'exercèrent en autant de genres différens. Après avoir fait quelques tragédies et des opéras, qui n'eurent point de succès, il publia ses *Dialogues des morts*, et ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* ; il est dans ces deux ouvrages, tout-à-la-fois, philosophe et bel-esprit. Son *Histoire des Oracles* est écrite avec moins de recherche ; elle est méthodique, précise et instructive. Ses *Odes* et ses *Poésies Pastorales* sont spirituelles, mais froides. Ses *Eloges Académiques* sont remarquables par l'élégance du style : les portraits y sont assez ressemblants ; si par fois il flatte, ce n'est pas en attribuant des qualités qu'on avait pas, mais seulement en adoucissant les défauts. Son *Histoire du Théâtre Français*, et ses *Reflexions sur l'art dramatique*, sont aussi des ouvrages estimables.—Mourut en 1757,

LA FOSSE—NÉ EN 1658.

Ce poète doit toute sa réputation à sa belle tragédie de *Mamius*, bien qu'il ait laissé aussi des poésies fugitives, dont quelques unes ont de la grâce.—Mourut en 1708.

DIX-SEPTIEME SIECLE.



MORCEAUX CHOISIS.

MORCEAUX CHOISIS.

Stances Spirituelles.

(MALHERBE.)

LOUEZ Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains ;
Mais parce que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautés qui reluisent au monde,
Sont les ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est une source générale
Toujours prête à nous arroser :
L'Aurore et l'occident s'abreuvent en sa course ;
On y puise en Afrique, on y puise sous l'Ourse ;
Et rien ne la peut épuiser.

N'est ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons ?
Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,
Donne aux prés la verdure, et couvre les campagnes
De vendanges et de moissons ?

.

Paraphrase du Psaume CXLV.

(MALHERBE.)

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde,
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer ;
Quittons ces vanités, laissons nous de les suivre ;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies,
A souffrir des mépris, à ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent *comme nous*.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
 Que cette majesté si pompeuse et si fière,
 Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers ;
 Et dans ces grands tombeaux où leurs ombres hautaines
 Font encore les vaines
 Ils sont mangés de vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre ;
 D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
 Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs
 Et tombent avec eux d'une chute commune,
 Tous ceux que leur fortune
 A fait leurs serviteurs.

A un père sur la mort de sa fille.

(MALHERBE.)

Ta douleur du Perrier sera donc éternelle ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
 Par un commun trépas,
 Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
 Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance étoit pleine,
 Et n'ai pas entrepris,
 Injurieux ami, de soulager ta peine
 Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde où les plus belles choses
 Ont le pire destin ;
 Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
 L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
 On a beau la prier,
 La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
 Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
 Est sujet à ses lois ;
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
 N'en défend point nos rois.

Pensées et Maximes.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la croyance, que c'est nous qui les quittons.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps : quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paroît toujours, et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

Le désir de paroître habile, empêche souvent de le devenir.

La vertu n'iroit pas si loin, si la vanité ne lui tenoit compagnie.

Celui, qui croit pouvoir trouver en soi-même, de quoi se passer de tout le monde, se trompe fort ; mais celui, qui croit, qu'on ne peut se passer de lui, se trompe encore davantage.

La folie nous suit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paroît sage, c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune.

On donne plus aisément des bornes à sa reconnaissance qu'à ses espérances et qu'à ses désirs.

L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-propre ne veut pas payer.

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes, que de leur faire trop de bien.

Il y a peu de choses impossibles par elles-mêmes, et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

La gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison.

L'absence diminue les médiocres passions, et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

Quand nous exagérons la tendresse que nos amis ont pour nous, c'est souvent moins par reconnaissance, que par le désir de faire juger de notre mérite.

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil qu'à se bien conseiller soi-même.

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

La reconnoissance de la plûpart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien.

L'extrême plaisir, que nous prenons à parler de nous-mêmes, nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

Il n'y a guère que ceux qui sont méprisables, qui craignent d'être méprisés.

Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

On croit quelquefois haïr la flatterie, mais on ne hait que la manière de flatter.

La plûpart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hazard sait découvrir.

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

Nous n'avons pas le courage de dire que nous n'avons point de défaut, et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités, mais nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

De tous nos défauts, celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord, c'est de la paresse. Nous nous persuadons, qu'elle tient toutes les vertus paisibles, et que, sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paroître.

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités, c'est d'être né sans envie.

Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur, si nous connoissions parfaitement ce que nous désirons.

Les vieux fous sont plus fous que les jeunes.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paroître ce que nous ne sommes pas.

Nos ennemis approchent plus de la vérité dans les jugemens qu'ils font de nous, que nous n'en approchons nous-mêmes.

La vieillesse est un tyran, qui défend sous peine de la vie tous les plaisirs de la jeunesse.

La bienséance est la moindre de toutes les loix et la plus suivie.

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le *corps*.

Quelques méchans que soient les hommes, ils n'oseroient paroître ennemis de la vertu, et lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire, qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.

Quelque soin que l'on prenne, de couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paroissent toujours à travers de ces voiles.

La philosophie triomphe aisément des maux à venir, mais les maux présens triomphent d'elle.

Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

Si nous n'avions de l'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses, deviennent ordinairement incapables des grandes.

Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.

On n'est jamais si heureux ni si malheureux que l'on pense.

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvons dans un autre.

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

Le silence est le parti le plus sûr de celui qui se défie de soi-même.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a, que par celles que l'on affecte d'avoir.

Peu de gens sont assez sages, pour préférer le blâme qui leur est utile, à la louange qui les trahit.

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

On aime à deviner les autres, mais on n'aime pas à être deviné.

Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits.

Il s'en faut bien, que nous ne connoissions toutes nos volontés.

L'accent du pays où l'on est né, demeure dans l'esprit et dans le cœur, comme dans le langage.

La fortune ne paroît jamais si aveugle, qu'à ceux à qui elle ne fait point de bien.

Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

La nature fait le mérite, et la fortune le met en œuvre.

Les rois font des hommes, comme des pièces de monnoye. Ils les font valoir ce qu'ils veulent; et l'on est forcé, de les recevoir selon leur cours, et non pas selon leur véritable prix.

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats, mais, c'en est un insupportable d'être obligé à un mal-honnête.

Les occasions nous font connoître aux autres, et encore plus à nous-mêmes.

Nous pouvons paroître grands dans un emploi au-dessous de notre mérite, mais nous paroissions souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de défauts : ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualités singulières dont ils affectent de se parer, et ils les cultivent avec tant de soin, qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels qu'il ne dépend pas d'eux de corriger.

Rien n'est si contagieux que l'exemple, et nous ne faisons jamais de grands biens ou de grands maux, qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation, et les mauvaises par la malignité de notre nature, que la honte retenoit prisonnière, et que l'exemple met en liberté.

SCÈNES DU CID.

(CORNEILLE.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Chimène, Elvire.

Cki. Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère ?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père ?

Elv. Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés ;
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez ;
Et, si je ne m'abuse à lire dans son âme,
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

Cki. Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois,
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix,
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre ;
Un si charmant discours ne se peut trop entendre ;
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue ?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amants me penche d'un côté ?

Elv. Non : j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni n'abat l'espérance,
Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.
Ce respect l'a ravi ; sa bouche et son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage :
Et, puisqu'il faut encor vous en faire un récit,
Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :
" Elle est dans le devoir ; tous deux sont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,
Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
Don Rodrigue, sur-tout, n'a trait en son visage
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
La valeur de son père en son temps sans pareille,
Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ;
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,

Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
 Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;
 Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire."

Il alloit au conseil, dont l'heure qui pressoit
 A tranché ce discours qu'à peine il commençoit ;
 Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
 Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.
 Le roi doit à son fils élire un gouverneur ;
 Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur :
 Ce choix n'est pas douteux ; et sa rare vaillance
 Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
 Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
 Dans un espoir si juste il sera sans rival ;
 Et puisque don Rodrigue a résolu son père
 Au sortir du conseil à proposer l'affaire,
 Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
 Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

Chi. Il semble toutefois que mon âme troublée
 Refuse cette joie, et s'en trouve accablée.
 Un moment donne au sort des visages divers ;
 Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

Elo. Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

Chi. Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCÈNE VI.

Le Comte, D. Diègue.

Le Comte. Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
 Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi ;
 Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. Diègue. Cette marque d'honneur qu'il met dans ma
 famille

Montre à tous qu'il est juste, et fait connoître assez
 Qu'il sait récompenser les services passés.

Le Comte. Pour grands que soient les rois, ils sont ce
 que nous sommes,

Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;
 Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
 Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. Diègue. Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit
 s'irrite ;

La faveur l'a pu faire autant que le mérite ;
 Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
 De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
 A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ;
 Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre :
 Rodrigue aime Chimène, et ce digne sujet

De ses affections est le plus cher objet ;
 Consentez-y, monsieur, et l'acceptez pour gendre.

Le Comte. A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre ;

Et le nouvel éclat de votre dignité
 Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
 Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince ;
 Montrez-lui comme il faut régir une province,
 Faire trembler par-tout les peuples sous sa loi,
 Remplir les bons d'amour, et les méchans d'effroi.
 Joignez à ces vertus celles d'un capitaine ;
 Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
 Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
 Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
 Reposer tout armé, forcer une muraille,
 Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
 Instruisez-le d'exemple, et vour ressouvenez
 Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez.

D. Diègue. Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
 Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Là, dans un long tissu de belles actions,
 Il verra comme il faut domter des nations,
 Attaquer une place, ordonner une armée,
 Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

Le Comte. Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir ;
 Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
 Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
 Que ne puisse égaler une de mes journées ?
 Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
 Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
 Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;
 Mon nom sert de rempart à toute la Castille.
 Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
 Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
 Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
 Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
 Le prince, à mes côtés, feroit dans les combats
 L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;
 Il apprendroit à vaincre en me regardant faire ;
 Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
 Il verroit . . .

D. Diègue. Je le sais, vous servez bien le roi ;
 Je vous ai vu combattre et commander sous moi :
 Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
 Votre rare valeur à bien rempli ma place :
 Enfin, pour épargner des discours superflus,
 Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
 Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
 Un monarque entre nous met quelque différence.

Le Comte. Ce que je méritois vous l'avez emporté.

D. Diègue. Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

Le Comte. Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. Diègue. En être refusé n'en est pas un bon signe.

Le Comte. Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. Diègue. L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

Le Comte. Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. Diègue. Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

Le Comte. Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. Diègue. Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

Le Comte. Ne le méritoit pas ! moi ?

D. Diègue. Vous.

Le Comte. Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

[*Il lui donne un soufflet.*]

D. Diègue, (l'épée à la main.) Achève, et prends ma vie
après un tel affront,

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

Le Comte. Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

D. Diègue. O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

Le Comte. Ton épée est à moi : mais tu serois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.

Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,

Pour son instruction, l'histoire de ta vie :

D'un insolent discours ce juste châtiment

Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE VII.

D. Diègue. O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !

N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?

Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,

Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?

Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,

Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,

Tant de fois affermi le trône de son roi,

Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi !

O cruel souvenir de ma gloire passée !

Œuvre de tant de jours en un jour effacée !

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !

Précipice élevé d'où tombe mon honneur !

Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,

Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?

Comte, sois de mon prince à présent gouverneur,

Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;

Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
 Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
 Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
 Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
 M'as servi de parade, et non pas de défense,
 Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe pour me venger en de meilleures mains.

SCÈNE VIII.

D. Diègue, D. Rodrigue.

D. Diègue. Rodrigue, as-tu de cœur ?

D. Rod. Tout autre que mon père
 L'éprouveroit sur l'heure.

D. Diègue. Agréable colère !
 Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
 Je reconnois mon sang à ce noble courroux :
 Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
 Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;
 Viens me venger.

D. Rod. De quoi ?

D. Diègue. D'un affront si cruel
 Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
 D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,
 Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;
 Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
 Je le remets au tien pour venger et punir.
 Va contre un arrogant éprouver ton courage,
 Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.
 Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter
 Je te donne à combattre un homme à redouter :
 Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
 Se faire un beau rempart de mille funérailles.

D. Rod. Son nom ? c'est perdre temps en propos
 superflus.

D. Diègue. Donc pour te dire encor quelque chose de
 plus,
 Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
 C'est

D. Rod. De grâce, achevez.

D. Diègue. Le père de Chimène.

D. Rod. Le

D. Diègue. Ne réplique point, je connois ton amour ;
 Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;
 Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
 Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance,

Je ne te dis plus rien ; venge-moi, venge-toi ;
 Montre-toi digne fils d'un père tel que moi ;
 Accablé des malheurs où le destin me range,
 Je m'en vais les pleurer. Va, cours, vole, et nous venge.

SCÈNE IX.

D. Rod. Percé jusques au fond du cœur
 D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
 Misérable vengeur d'une juste querelle,
 Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
 Je demeure immobile, et mon âme abattue

Cède au coup qui me tue.
 Si près de voir mon feu récompensé,
 O Dieu ! l'étrange peine !
 En cet affront mon père est l'offensé,
 Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !
 Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse,
 Il faut venger un père, et perdre une maîtresse :
 L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
 Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,

Ou de vivre en infâme,
 Des deux côtés mon mal est infini.
 O Dieu ! l'étrange peine !
 Faut-il laisser un affront impuni ?
 Faut-il punir le père de Chimène ?

Père, maîtresse, honneur, amour,
 Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
 Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie ;
 L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
 Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,

Mais ensemble amoureuse,
 Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
 Fer, qui causes ma peine,
 M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
 M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas ;
 Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père ;
 J'attire, en me vengeant, sa haine et sa colère :
 J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
 A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
 Et l'autre, indigne d'elle,
 Mon mal augmente à le vouloir guérir,
 Tout redouble ma peine :

Allons, mon âme, et, puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison ;
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce penser suborneur
Qui ne sert qu'à ma peine :
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'étoit déçu ;
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence,
Courons à la vengeance ;
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

ACTE SECOND.

SCÈNE II.

Le Comte, D. Rodrigue.

D. Rod. A moi, comte, deux mots.
Le Comte. Parle.
D. Rod. Ote-moi d'un doute.
Connois-tu bien don Diègue ?
Le Comte. Oui.
D. Rod. Parlons bas, écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? Le sais-tu ?
Le Comte. Peut-être.
D. Rod. Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? Le sais-tu ?

Le Comte.

Que m'importe ?

D. Rod. A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

Le Comte. Jeune présomptueux.

D. Rod.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années,

Le Comte. Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

D. Rod. Mes pareils à deux fois ne se font pas connoître,
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

Le Comte. Sais-tu bien qui je suis ?

D. Rod.

Oui : tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.

Mille et mille lauriers dont ta tête est couverte

Semblent porter écrit le destin de ma perte ;

J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;

Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.

A qui venge son père il n'est rien d'impossible :

Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

Le Comte. Ce grand cœur qui paroît aux discours que
tiens,

Par tes yeux, chaque jour, se découvroit aux miens ;

Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,

Mon âme avec plaisir te destinoit ma fille.

Je sais ta passion, et suis ravi de voir

Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir,

Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,

Que ta haute vertu répond à mon estime ;

Et que, voulant pour gendre un chevalier parfait,

Je ne me trompois point au choix que j'avois fait,

Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,

J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.

Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;

Dispense ma valeur d'un combat inégal :

Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire ;

On te croiroit toujours abattu sans effort,

Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. Rod. C'une indigne pitié ton audace est suivie :

Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

Le Comte. Retire-toi d'ici.

D. Rod.

Marchons sans discourir.

Le Comte. Es-tu si las de vivre ?

D. Rod.

As-tu peur de mourir ?

Le Comte. Viens ; tu fais ton devoir ; et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCÈNE VIII.

D. Fernand, D. Sanche, D. Arias, D. Alonse.

D. Alo. Sire, le comte est mort.
 Don Diègue par son fils a vengé son offense.
D. Fer. Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance,
 Et j'ai voulu dès-lors prévenir ce malheur.
D. Alo. Chimène à vos genoux apporte sa douleur ;
 Elle vient toute en pleurs vous demander justice.
D. Fer. Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,
 Ce que le comte a fait semble avoir mérité
 Ce juste châtiment de sa témérité.
 Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
 Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
 Après un long service à mon état rendu,
 Après son sang pour moi mille fois répandu,
 A quelque sentiment que son orgueil m'oblige,
 Sa perte m'affoiblit, et son trépas m'afflige.

SCÈNE IX.

*D. Fernand, D. Diègue, Chimène, D. Sanche, D. Arias,
 D. Alonse.*

Chi. Sire, sire, justice.
D. Diègue. Ah ! sire, écoutez-nous.
Chi. Je me jette à vos pieds.
D. Diègue. J'embrasse vos genoux.
Chi. Je demande justice.
D. Diègue. Entendez ma défense.
Chi. D'un jeune audacieux punissez l'insolence ;
 Il a de votre sceptre abattu le soutien,
 Il a tué mon père.
D. Diègue. Il a vengé le sien.
Chi. Au sang de ses sujets un roi doit la justice.
D. Diègue. Pour la juste vengeance il n'est point de
 supplice.
D. Fer. Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.
 Chimène, je prends part à votre déplaisir,
 D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.
 Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.
Chi. Sire, mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang
 Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;
 Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
 Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
 Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
 De se voir répandu pour d'autres que pour vous,

Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre,
 Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
 Et, pour son coup d'essai, son indigne attentat
 D'un si ferme soutien a privé votre état,
 De vos meilleurs soldats abattu l'assurance,
 Et de vos ennemis relevé l'espérance.

J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur,
 Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
 Sire, la voix me manque à ce récit funeste ;
 Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. Fer. Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
 Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

Chi. Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
 Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie !
 Son flanc étoit ouvert ! et, pour mieux m'émouvoir,
 Son sang sur la poussière écrivait mon devoir ;
 Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
 Me parloit par sa plaie, et hâtoit ma poursuite ;
 Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
 Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
 Règne devant vos yeux une telle licence,
 Que les plus valeureux avec impunité
 Soient exposés aux coups de la témérité,
 Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
 Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
 Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir •
 Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
 Enfin, mon père est mort, j'en demande vengeance,
 Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance ;
 Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ;
 Vengez-la par une autre, et le sang par le sang ;
 Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
 Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
 Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'état
 Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

D. Fer. Don Diègue, répondez.

D. Diègue. Qu'on est digne d'envie,
 Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie ;
 Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
 Au bout de leur carrière, un destin malheureux !
 Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
 Moi, que jadis par-tout a suivi la victoire,
 Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
 Recevoir un affront, et demeurer vaincu.
 Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
 Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,
 Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
 Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,

Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendoient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, et digne de son roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir,
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. Fer. L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison ;
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

Chi. Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. Fer. Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

Chi. M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

D. Rodrigue, Elvire.

Elv. Rodrigue, qu'as-tu fait ? Où viens-tu, misérable ?

D. Rod. Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

Elv. Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil ?

Quoi ! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte ?
Ne l'as-tu pas tué ?

D. Rod. Sa vie étoit ma honte ;
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

Elv. Mais chercher ton asyle en la maison du mort ?
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

D. Rod. Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un visage étonné ;
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène ;
Je mérite la mort de mériter sa haine ;
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

Elv. Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence ;
A ses premiers transports dérobe ta présence ;
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

D. Rod. Non, non, ce cher objet, à qui j'ai pu déplaire,
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère ;
Et d'un heur sans pareil je me verrai combler,
Si, pour mourir plutôt, je puis la redoubler.

Elv. Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grâce, ôte-moi de souci :
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père ?
Elle va revenir—elle vient, je la voi ;
Du moins pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

[*Il se cache.*]

SCÈNE II.

D. Sanche, Chimène, Elvire.

D. Sanche. Oui, madame, il vous faut de sanglantes
victimes ;
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes ;
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable ;
Employez mon amour à venger cette mort :
Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

Chi. Malheureuse !

D. Sanche. De grâce, acceptez mon service.

Chi. J'offenserois le roi, qui m'a promis justice.

D. Sanche. Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur

Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur ;
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes ;
Souffrez qu'un chevalier vous venge par les armes ;
La voie en est plus sûre et plus prompte à punir.

Chi. C'est le dernier remède ; et s'il y faut venir
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. Sanche. C'est l'unique bonheur où mon âme prétend,
Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCÈNE III.

Chimène, Elvire.

Chi. Enfin je me vois libre, et je puis sans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ;
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.

Mon père est mort, Elvire, et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

Elv. Reposez-vous, madame.

Chi. Ah, que mal-à-propos,
Dans un malheur si grand, tu parles de repos !
Par où sera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?
Et que puis-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel ?

Elv. Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore ?

Chi. C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,
Ma passion s'oppose à mon ressentiment,
Dedans mon ennemi je trouve mon amant,
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père ;
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt foible, et tantôt triomphant :
Mais en ce dur combat de colère et de flamme,
Il déchire mon cœur sans partager mon âme,
Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir.
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige,

Mon cœur prend son parti ; mais, malgré son effort,
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

Elv. Pensez-vous le poursuivre ?

Chi. Ah ! cruelle pensée,

Et cruelle poursuite où je me vois forcée !

Je demande sa tête, et crains de l'obtenir ;

Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir.

Elv. Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique ;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

Chi. Quoi ! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras,
Son sang crier vengeance, et je ne l'aurai pas !

Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,

Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !

Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur

Sous un lâche silence étouffe mon honneur !

Elv. Madame, croyez-moi, vous serez excusable

De conserver pour vous un homme incomparable,

Un amant si chéri : vous avez assez fait ;

Vous avez vu le roi ; n'en pressez point d'effet,

Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

Chi. Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;

Et, de quoi que nous flatte un desir amoureux,

Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

Elv. Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

Chi. Je l'avoue.

Elv. Après tout, que pensez-vous donc faire ?

Chi. Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,

Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE III.

D. Fernand, D. Diègue, D. Arias, D. Rodrigue, D. Sanehe.

D. Fer. Généreux héritier d'une illustre famille

Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,

Race de tant d'aïeux en valeur signalés,

Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,

Pour te récompenser ma force est trop petite ;

Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.

Le pays délivré d'un si rude ennemi,

Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
 Et les Maures défaits, avant qu'en ces alarmes
 J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,
 Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
 Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
 Mais les deux rois captifs seront ta récompense ;
 Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence :
 Puisque Cid, en leur langue, est autant que seigneur,
 Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède ;
 Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède ;
 Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois,
 Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

D. Rod. Que votre majesté, sire, épargne ma honte ;
 D'un si foible service elle fait trop de compte,
 Et me force à rougir devant un si grand roi
 De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.
 Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
 Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire ;
 Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
 Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. Fer. Tous ceux que ce devoir à mon service engage
 Ne s'en acquittent pas avec même courage ;
 Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
 Elle ne produit point de si rares succès.
 Souffre donc qu'on te loue ; et de cette victoire
 Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. Rod. Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant
 Qui jeta dans la ville un effroi si puissant
 Une troupe d'amis chez mon père assemblée
 Sollicita mon âme encor toute troublée. . . .
 Mais, sire, pardonnez à ma témérité,
 Si j'osai l'employer sans votre autorité ;
 Le péril approchoit ; leur brigade étoit prête ;
 Me montrant à la cour je hasardois ma tête ;
 Et s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux
 De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. Fer. J'excuse ta chaleur à venger ton offense,
 Et l'état défendu me parle en ta défense,
 Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
 Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
 Mais poursuis.

D. Rod. Sous moi donc cette troupe s'avance,
 Et porte sur le front une mâle assurance.
 Nous partîmes cinq cents ; mais, par un prompt renfort,
 Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port.
 Tant à nous voir marcher en si bon équipage
 Les plus épouvantés reprenoient de courage !
 J'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés

Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et se tenant cachée aide à mon stratagème ;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer ; tout leur paroît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent ;
Ils paroissent, armés. Les Maures se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couroient au pillage, et rencontrent la guerre ;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend la vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;
Des plus braves soldats les trames sont coupées ;
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il portoit,
Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit !
J'allois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage ;
En voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.

Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables,
 Poussent jusques aux cieus des cris épouvantables,
 Font retraite en tumulte, et sans considérer
 Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
 Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte :
 Le flux les apporta, le reflux les remporte,
 Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
 Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,
 Disputent vaillamment, et vendent bien leur vie.
 A se rendre moi-même en vain je les convie ;
 Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas :
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
 Ils demandent le chef : je me nomme ; ils se rendent :
 Je vous les envoyai tous deux en même temps ;
 Et le combat cessa, faute de combattants.
 C'est de cette façon que, pour votre service. . .

SCÈNE IV.

*D. Fernand, D. Diègue, D. Rodrigue, D. Arias, D. Sanche,
 D. Alonse.*

D. Alonse. Sire, Chimène vient vous demander justice.

D. Fer. La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir !
 Va, je ne la veux pas obliger à te voir,
 Pour tous remerciements il faut que je te chasse ;
 Mais avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.
[*D. Rodrigue rentre.*

* * * * *

SCÈNES DES PRÉCIEUSES RIDICULES.

(MOLIÈRE.)

SCENE I.

La Grange, Du Croisy.

Du Croisy. Seigneur la Grange. . . .

La Grange. Quoi ?

Du Croisy. Regardez-moi un peu sans rire.

La Grange. Hé bien ?

Du Croisy. Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous
 fort satisfait ?

La Grange. A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?

Du Croisy. Pas tout-à-fait, à dire vrai.

La Grange. Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois, Quelle heure est-il ? Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait ?

Du Croisy. Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

La Grange. Sans doute, je l'y prends, et de telle façon que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris ; il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu ; et si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

Du Croisy. Et comment encore ?

La Grange. J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

Du Croisy. Hé bien ! qu'en prétendez-vous faire ?

La Grange. Ce que j'en prétends faire ? Il faut.
Mais sortons d'ici auparavant.

.

SCÈNE VII.

Cathos, Madelon, Marotte.

Mar. Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

Mad. Apprenez, sotté, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

Mar. Dame ! je n'entends point le Latin : et je n'ai pas appris, comme vous, la philosophie dans le Cyre.

Mad. L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ! Et qui est-il, le maître de ce laquais ?

Mar. Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

Mad. Ah ! ma chère, un marquis ! un marquis ! Oui, allez dire qu'on peut nous voir. C'est sans doute un bel esprit qui a osé parler de nous.

Cathos. Assurément, ma chère.

Mad. Il faut le recevoir dans cette salle basse plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.

Mar. Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là ; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

Cathos. Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

[Elles sortent.]

SCÈNE VIII.

Mascarille, deux Porteurs.

Mas. Holà, porteurs, holà. Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles et les pavés.

1 Por. Dame ! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

Mas. Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclemences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

2 Por. Payez-nous donc, s'il vous plaît, monsieur.

Mas. Hé ?

2 Por. Je dis, monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

Mas. (lui donnant un soufflet.) Comment, coquin ! demander de l'argent à une personne de ma qualité !

2 Por. Est-ce ainsi qu'on paie les pauvres gens ? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

Mas. Ah ! ah ! je vous apprendrai à vous connaître. Ces canailles-là s'osent jouer à moi !

1 Por. (prenant un des bâtons de sa chaise.) Cà, payez-nous vite.

Mas. Quoi ?

1 Por. Je dis que je veux avoir de l'argent tout-à-l'heure.

Mas. Il est raisonnable celui-là.

1 Por. Vite donc.

Mas. Oui-dà, tu parles comme il faut, toi ; mais l'autre

est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content ?

1 *Por.* Non, je ne suis pas content ; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et . . . (*Levant son bâton.*)

Mas. Doucement ; tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

SCÈNE IX.

Marotte, Mascarille.

Mar. Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout-à-l'heure.

Mas. Qu'elles ne se pressent point ; je suis ici posté commodément pour attendre.

Mar. Les voici !

SCÈNE X.

Madelon, Cathos, Mascarille, Almanzor.

Mas. (*après avoir salué.*) Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite : mais votre réputation vous attire cette méchante affaire ; et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours par-tout après lui.

Mad. Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

Cathos. Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

Mas. Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

Mad. Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

Cathos. Ma chère, il faudroit faire donner des sièges.

Mad. Holà ! Almanzor.

Alm. Madame ?

Mad. Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

Mas. Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ?

[*Almanzor sort.*]

Cathos. Que craignez-vous ?

Mas. Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de tres mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de

traiter une âme de Turc à Maure. Comment diable ! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leurs gardes meurtrières ! Ah ! par ma foi, je m'en défie ; et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

Mad. Ma chère, c'est le caractère enjoué.

Cathos. Je vois bien que c'est un Amilcar.

Mad. Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homme.

Cathos. Mais, de grâce, monsieur, ne soyez point inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart-d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

Mas. (*après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.*) Hé bien ! mesdames, que dites-vous de Paris ?

Mad. Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudroit être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit, et de la galanterie.

Mas. Pour moi je tiens que, hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

Cathos. C'est une vérité incontestable.

Mas. Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

Mad. Il est vrai que la chaise est un retranchement merueilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

Mas. Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?

Mad. Hélas ! nous ne sommes pas encore connues, mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du recueil des pièces choisies.

Cathos. Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

Mas. C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne : ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

Mad. Hé ! mon dieu ! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris ; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par-là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis com-

merces de prose ou de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air : celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance ; celui-là a composé des stances sur une infidélité : monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures : un tel auteur a fait un tel dessein ; celui-là est à la troisième partie de son roman, cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

Cathos. En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; et pour moi j'aurois toutes les hontes du monde, s'il falloit qu'on vint à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau que je n'aurois pas vu.

Mas. Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait. Mais ne vous mettez pas en peine ; je veux établir chez vous une académie de beaux esprits ; et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

Mad. Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

Mas. Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

Cathos. Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

Mas. Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

Mad. Les madrigaux sont agréables quand ils sont bien tournés.

Mas. C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

Mad. Ah ! certes, cela sera du dernier beau ! j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

Mas. Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

Mad. Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimer.

Mas. Sans doute. Mais à-propos il faut que je vous dise

un in-promptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les in-promptu.

Cathos. L'in-promptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

Mas. Ecoutez donc.

Mad. Nous y sommes de toutes nos oreilles.

Mas. Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde :

Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,

Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.

Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

Cathos. Ah ! mon dieu ! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

Mas. Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant.

Mad. Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

Mas. Avez-vous remarqué ce commencement *oh ! oh !* Voilà qui est extraordinaire, *oh ! oh !* comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh ! oh !* La surprise, *oh ! oh !*

Mad. Oui, je trouve ce *oh ! oh !* admirable.

Mas. Il semble que cela ne soit rien.

Cathos. Ah ! mon dieu ! que dites-vous ? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

Mad. Sans doute ; et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh ! oh !* qu'un poëme épique.

Mas. Tudieu ! vous avez le goût bon.

Mad. Hé ! je ne l'ai pas tout-à-fait mauvais.

Mas. Mais n'admirez-vous pas aussi, *je n'y prenois pas garde ? je n'y prenois pas garde*, je ne m'apercevois pas de cela ; façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde*. Tandis que, sans songer à mal, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*, c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple ; *votre œil en tapinois . . .* Que vous semble de ce mot, *tapinois ?* n'est il pas bien choisi ?

Cathos. Tout-à-fait bien.

Mas. *Tapinois*, en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris. *Tapinois*.

Mad. Il ne se peut rien de mieux.

Mas. *Me dérobe mon cœur*, me l'emporte, me le ravit.

Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !
Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ?

Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

Mad. Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

Mas. Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

Cathos. Vous avez appris la musique ?

Mas. Moi ? Point du tout.

Cathos. Et comment donc cela se peut-il ?

Mad. Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

Mad. Assurément, ma chère.

Mad. Essayez si vous trouverez l'air à votre goût. *Hen, hem, hé, hé, hé, hé, hé.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix : mais il n'importe, c'est à la cavalière.

(Il chante.)

Où ! où ! je n'y prends pas garde, etc.

Charles. Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en mettrait point ?

Mad. Il y a de la chromatique là-dedans.

Mad. Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant : *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !* Et tout d'un coup, comme une personne enroufflée, *au voleur !*

Mad. C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

Cathos. Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

Mad. Tout ce que je fais me vient naturellement ; c'est sans étude.

Mad. La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

Mad. A quoi donc passez-vous le temps, mesdames ?

Cathos. À rien du tout.

Mad. Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

Mad. Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi-bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

Mad. Cela n'est pas de refus.

Mad. Mais je vous demande d'applaudir comme il faut quand nous serons là ; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation ; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi j'y suis fort exact ; et quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours, Voilà qui est beau ! devant que les chandelles soient allumées.

Mad. Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

Cathos. C'est assez ; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

Mas. Je ne sais si je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

Mad. Hé ! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

Mas. Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

Cathos. Hé ! à quels comédiens la donnerez-vous ?

Mas. Belle demande ! Aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses : les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit. Et le moyen de connoître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par-là qu'il faut faire le brouhaha ?

Cathos. En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

Mas. (*s'écriant brusquement.*) Ahi ! ahi ! ahi ! doucement, mesdames ! c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé : cela n'est pas honnête.

Cat. Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

Mas. Quoi ! toutes deux contre mon cœur en même temps ? M'attaquer à droite et à gauche ? Ah ! c'est contre le droit des gens ; la partie n'es pas égale, et je m'en vais crier au meurtre.

Cat. Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

Mad. Il a un tour admirable dans l'esprit.

Cat. Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

Mas. Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

.

SCÈNE XI.

Cathos, Madelon, Mascarille, Marotte.

Mar. Madame, on demande à vous voir.

Mad. Qui ?

Mar. Le vicomte de Jodelet.

Mas. Le vicomte de Jodelet ?

Mar. Oui, monsieur.

Cathos. Le connoissez-vous ?

Mas. C'est mon meilleur ami.

Mad. Faites entrer vite.

Mas. Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

Cathos. Le voici.

SCÈNE XII.

Cathos. Madelon, Mascarille, Jodelet, Marotte, Almanzor.

Mas. Ah ! vicomte !

Jod. (Ils s'embrassent l'un l'autre.) Ah ! marquis !

Mas. Que je suis aise de te rencontrer !

Jod. Que j'ai de joie de te voir ici !

Mas. Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

Mad. (à Cathos.) Ma toute bonne, nous commençons d'être connues ; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

Mas. Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillants hommes du siècle ?

Jod. Vous ne m'en devez rien, marquis ; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

Mas. Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

Jod. Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

Mas. (regardant Cathos et Madelon.) Oui, mais non pas si chaud qu'ici. Hi ! hi ! hi !

Jod. Notre connaissance s'est faite à l'armée ; et la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

Mas. Il est vrai ; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse ; et je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

Jod. La guerre est une belle chose : mais, ma foi ! la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

Mas. C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

Cathos. Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

Mad. Je les aime aussi : mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

Mas. Te souvient-il, vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras ?

Jod. Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? C'étoit bien une lune tout entière.

Mas. Je pense que tu as raison.

Mas. Vicomte, as-tu là ton carosse ?

Jod. Pourquoi ?

Mas. Nous menerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau.

Mad. Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

Mas. Ayons donc les violons pour danser.

Jod. Ma foi, c'est bien avisé.

Mad. Pour cela nous y consentons : mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

Mus. Holà, Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verduze, Lorrain, Provençal, la Violette. Au diable soient tous les laquais ! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

Mad. Almanzor, dites aux gens de monsieur le marquis qu'ils aillent quérir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près pour peupler la solitude de notre bal.

[*Almanzor sort.*]

Mas. Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?

Jod. Mais toi-même, marquis, que t'en semble ?

Mas. Moi je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient qu'à un filet.

Mad. Que tout ce qu'il dit est naturel ! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

Cathos. Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

Mas. Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un in-promptu là-dessus.

[*Il médite.*]

Cathos. Hé ! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque chose qu'on ait fait pour nous.

Jod. J'aurois envie d'en faire autant : mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés.

Mas. Que diable est-ce là ! Je fais toujours bien le premier vers : mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé ; je vous ferai un in-promptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

Jod. Il a de l'esprit comme un démon.

Mad. Et du galant, et du bien tourné.

Mas. Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il long-temps que tu n'as vu la comtesse ?

Jod. Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

Mas. Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

Mad. Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XIII.

Lucile, Célimène, Cathos, Madelon, Mascarille, Jodelet, Marotte, Almanzor, violons.

Mad. Mon dieu ! mes chères, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds, et nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vides de notre assemblée.

Luc. Vous nous avez obligées sans doute.

Mas. Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais, l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

Alm. Oui, monsieur, ils sont ici.

Cathos. Allons donc, mes chères, prenez place.

Mas. (dansant lui seul comme par prélude.) La, la, la, la, la, la, la.

Mad. Il a la taille tout-à-fait élégante.

Cathos. Et a la mine de danser proprement.

Mas. (ayant pris Madelon pour danser.) Ma franchise va danser la courante aussi-bien que mes pieds. En cadence, violons ; en cadence. O quels ignorants ! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village !

Jod. (dansant ensuite.) Holà ; ne pressez pas si fort la cadence, je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV.

Du Croisy, La Grange, Cathos, Madelon, Lucile, Célimène, Jodelet, Mascarille, Marotte, violons.

La Grange, (un bâton à la main.) Ah ! ah ! coquins, que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

Mas. (se sentant battre.) Ahi ! ahi ! ahi ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

Jod. Ahi ! ahi ! ahi !

La Grange. C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance !

Du Croisy. Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCÈNE XV.

Cathos, Madelon, Lucile, Célimène, Mascarille, Jodelet, Marotte, violons.

Mad. Que veut donc dire ceci ?

Jod. C'est une gageure.

Cathos. Quoi ! vous laisser battre de la sorte !

Mas. Mon dieu ! je n'ai pas voulu faire semblant de rien, car je suis violent, et je me serois emporté.

Mad. Endurer un affront comme celui-là en notre présence !

Mas. Ce n'est rien, ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a long-temps, et entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI.

Du Croisy, La Grange, Madelon, Cathos, Célimène, Lucile, Mascarille, Jodelet, Marotte, violons.

La Grange. Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

[Trois ou quatre spadassins entrent.]

Mad. Quelle est donc cette audace de venir nous troubler de la sorte dans notre maison ?

Du Croisy. Comment, mesdames ! nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous, qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donner le bal ?

Mad. Vos laquais ?

La Grange. Oui, nos laquais ; et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

Mad. O ciel ! quelle insolence !

La Grange. Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue ; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

Jod. Adieu notre braverie.

Mas. Voilà le marquisat et l vicomté à bas.

Du Croisy. Ah ! ah ! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées ! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

La Grange. C'est trop de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

Mas. O fortune, quelle est ton inconstance !

Du Croisy. Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

La Grange. Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laisserons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

SCÈNE XVII.

Madelon, Cathos, Jodelet, Mascarille, violons.

Cathos. Ah ! quelle confusion !

Mad. Je crève de dépit.

Un des Violons, (à Mascarille.) Qu'est-ce donc que ceci ? Qui nous paiera, nous autres ?

Mas. Demandez à monsieur le vicomte.

Un des Violons, (à Jodelet.) Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?

Jod. Demandez à monsieur le marquis.

SCÈNES DU MÉDECIN MALGRÉ LUI.

(MOLIÈRE.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Sganarelle, Martine.

Sgan. Basté, laissons là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

Mar. Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai ! . . .

Sgan. Tu as menti, j'en bois une partie.

Mar. Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis ! . . .

Sgan. C'est vivre de ménage.

Mar. Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois ! . . .

Sgan. Tu t'en leveras plus matin.

Mar. Enfin qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison ! . . .

Sgan. On en déménage plus aisément.

Mar. Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire !

Sgan. C'est pour ne me point ennuyer.

Mar. Et que veux-tu pendant ce temps que je fasse avec ma famille ?

Sgan. Tout ce qu'il te plaira.

Mar. J'ai quatre pauvres petits enfans sur les bras . . .

Sgan. Mets-les à terre.

Mar. Qui me demandent à toute heure du pain.

Sgan. Donne-leur le fouet : quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soul dans ma maison.

Mar. Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ? . . .

Sgan. Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plait.

Mar. Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ? . . .

Sgan. Ne nous emportons point, ma femme.

Mar. Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

Sgan. Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon.

Mar. Je me moque de tes menaces.

Sgan. Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange, à votre ordinaire.

Mar. Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

Sgan. Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

Mar. Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

Sgan. Doux objet de mes vœux, je vous froterai les oreilles.

Mar. Ivrogne que tu es !

Sgan. Je vous battrai.

Mar. Sac à vin !

Sgan. Je vous rosserai.

Mar. Infâme !

Sgan. Je vous étrillerai.

Mar. Traître ! insolent ! trompeur ! lâche ! coquin ! pendar ! gueux ! belître ! frippon ! maraud ! voleur ! . . .

Sgan. Ah ! vous en voulez donc ?

[*Sganarelle prend un bâton, et bat sa femme.*]

Mar. (criant.) Ah ! ah ! ah ! ah !

Sgan. Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

SCÈNE II.

M. Robert, Sganarelle, Martine.

M. Rob. Holà ! holà ! holà ! Fi ! Qu'est-ce ci ? Quelle infamie ! Peste soit le coquin, de battre ainsi sa femme !

Mar. (à *M. Robert.*) Et je veux qu'il me batte, moi.

M. Rob. Ah ! j'y consens de tout mon cœur.

Mar. De quoi vous mêlez-vous ?

M. Rob. J'ai tort.

Mar. Est-ce là votre affaire ?

M. Rob. Vous avez raison.

Mar. Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes !

M. Rob. Je me rétracte.

Mar. Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

M. Rob. Rien.

Mar. Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

M. Rob. Non.

Mar. Mêlez-vous de vos affaires.

M. Rob. Je ne dis plus mot.

Mar. Il me plaît d'être battue.

M. Rob. M'accord.

Mar. Ce n'est pas à vos dépens.

M. Rob. Il est vrai.

Mar. Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

[*Elle lui donne un soufflet.*]

M. Rob. (à *Sganarelle.*) Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites ; rossiez, battez comme il faut votre femme ; je vous aiderai, si vous le voulez.

Sgan. Il ne me plaît pas, moi.

M. Rob. Ah ! c'est une autre chose.

Sgan. Je la veux battre, si je le veux ; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. Rob. Fort bien.

Sgan. C'est ma femme, et non pas la vôtre.

M. Rob. Sans doute.

Sgan. Vous n'avez rien à me commander.

M. Rob. D'accord.

Sgan. Je n'ai que faire de votre aide.

M. Rob. Très volontiers.

Sgan. Et vous êtes un impertinent de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce.

[*Il bat M. Robert, et le chasse.*]

SCÈNE III.

Sganarelle, Martine.

Sgan. Oh ça ! faisons la paix nous deux. Touche là.

Mar. Oui, après m'avoir ainsi battue !

Sgan. Cela n'est rien. Touche.

Mar. Je ne veux pas.

Sgan. Hé!

Mar. Non.

Sgan. Ma petite femme.

Mar. Point.

Sgan. Allons, te dis-je.

Mar. Je n'en ferai rien.

Sgan. Viens, viens, viens.

Mar. Non, je veux être en colère.

Sgan. Fi! c'est une bagatelle. Allons, allons.

Mar. Laisse-moi là.

Sgan. Touche, te dis-je.

Mar. Tu m'as trop maltraitée.

Sgan. Hé bien! va, je te demande pardon; mets là ta main.

Mar. Je te le pardonne; (*bas, à part.*) mais tu le paieras.

Sgan. Tu es une folle de prendre garde à cela: ce sont petites choses qui sont de temps en temps nécessaires dans l'amitié; et cinq ou six coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCÈNE IV.

Mar. (seule.) Va, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment; et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard; je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir; et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

SCÈNE V.

Valère, Lucas, Martine.

Lucas (à Valère, sans voir Martine.) Parguienne! j'avons pris là tous deux une gueble de commission; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

Val. (à Lucas, sans voir Martine.) Que veux-tu, mon pauvre nourricier? il faut bien obéir à notre maître: et puis, nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa per-

sonne ; et, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

Mar. (révêtant à part, se croyant seule.) Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

Lucas (à Valère.) Mais quelle fantaisie s'est-il boutée là dans la tête, puisque les médecins y avont tous perdu leur latin ?

Val. (à Lucas.) On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; et souvent en de simples lieux . . .

Mar. (se croyant toujours seule.) Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurois digérer ; et . . . *(heurtant Valère et Lucas.)* Ah ! messieurs, je vous demande pardon ; je ne vous voyois pas, et cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

Val. Chacun a ses soins dans le monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

Mar. Seroit-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

Val. Cela se pourroit faire ; et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle : mais on trouve par fois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire ; et c'est là ce que nous cherchons.

Mar. (bas, à part.) Ah ! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard ! *(haut.)* Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; et nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde pour les maladies désespérées.

Val. Hé ! de grâce, où pouvons-nous le rencontrer ?

Mar. Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

Lucas. Un médecin qui coupe du bois !

Val. Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire ?

Mar. Non ; c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinqueteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du ciel pour la médecine.

Val. C'est une chose admirable, que tous les grands

hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

Mar. La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va par fois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité; et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

Val. Voilà une étrange folie !

Mar. Il est vrai ; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

Val. Comment s'appelle-t-il ?

Mar. Il s'appelle Sganarelle. Mais il est aisé à connaître : c'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un habit jaune et verd.

Lucas. Un habit jaune et verd ! C'est donc le médecin des perroquets ?

Val. Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites ?

Mar. Comment ! c'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenoit morte il y avoit déjà six heures, et l'on se disposoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche ; et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre comme si de rien n'eût été.

Lucas. Ah !

Val. Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

Mar. Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras, et les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire ; et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette.

Lucas. Ah !

Val. Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

Mar. Qui en doute.

Lucas. Tétigué ! voilà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

Val. Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

Mart. Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné.

Lucas. Hé ! morguenne ! laissez-nous faire : s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

Val. (à Lucas.) Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre ; et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCÈNE VI.

Sganarelle, Valère, Lucas.

Sgan. (chantant derrière le théâtre.) Là, là, là.

Val. J'entends quelqu'un qui chante, et qui coupe du bois.

Sgan. (entrant sur le théâtre avec une bouteille à sa main, sans appercevoir Valère ni Lucas.) Là, là, là . . . Ma foi, c'est assez travailler pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine.

(Après avoir bu.)

Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.

(Il chante.)

Qu'ils sont doux,

Bouteille jolie,

Qu'ils sont doux,

Vos petits glougloux !

Mais mon sort feroit bien des jaloux,

Si vous étiez toujours remplie.

Ah ! bouteille ma mie,

Pourquoi vous vuidez-vous ?

Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer de mélancolie.

Val. (bas, à Lucas.) Le voilà lui-même.

Lucas. (bas, à Valère.) Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté le nez dessus.

Val. Voyons de près.

Sgan. (embrassant sa bouteille.) Ah ! ma petite fripponne ! que je t'aime, mon petit bouchon !

(Il chante.)

[Appercevant Valère et Lucas, qui l'examinent, il baisse la voix.]

Mais mon sort . . . feroit bien . . . des jaloux,

Si . . .

(Voyant qu'on l'examine de plus près.)

Que diable ! à qui en veulent ces gens-là ?

Val. (à Lucas.) C'est lui assurément.

Lucas. (à Valère.) Le voilà tout craché comme on nous l'a défiguré.

[Sganarelle pose la bouteille à terre ; et Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté : Lucas faisant la même chose que Valère, Sganarelle reprend sa bouteille, et la tient contre son estomac, avec divers gestes qui font un jeu de théâtre.]

Sgan. (à part.) Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils ?

Val. Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

Sgan. Hé ! quoi ?

Val. Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle.

Sgan. (se tournant vers Valère, puis vers Lucas.) Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

Val. Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

Sgan. En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

Val. Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

Sgan. Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

Val. Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites. Mais, monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît ; le soleil pourroit vous incommoder.

Lucas. Monsieur, boutez dessus.

Sgan. à part.) Voici des gens bien pleins de cérémonies.

(Il se couvre.)

Val. Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous ; les habiles gens sont toujours recherchés ; et nous sommes instruits de votre capacité.

Sgan. Il est vrai, messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

Val. Ah ! monsieur ! . . .

Sgan. Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

Val. Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

Sgan. Mais aussi je les vends cent dix sous le cent.

Val. Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

Sgan. Je vous promets que je ne saurois les donner à moins.

Val. Monsieur, nous savons les choses.

Sgan. Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

Val. Monsieur, c'est se moquer que . . .

Sgan. Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

Val. Parlons d'autre façon, de grâce.

Sgan. Vous en pourrez trouver autre part à moins ; il y a fagots et fagots ; mais pour ceux que je fais . . .

Val. Hé ! monsieur, laissons là ce discours.

Sgan. Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

Val. Hé ! fi !

Val. Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

Lucas. Par ma figué ! j'en sis fâché, franchement.

Sgan. Que diable est-ce ci, messieurs ? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin ?

Val. Quoi ! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?

Sgan. Diable emporte si je le suis !

Lucas. Il n'est pas vrai que vous soyez médecin ?

Sgan. Non, la peste m'étouffe ! (*Ils recommencent à le battre.*) Ah ! ah ! Hé bien ! messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin ; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

Val. Ah ! voilà qui va bien, monsieur ! je suis ravi de vous voir raisonnable.

Lucas. Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

Val. Je vous demande pardon de toute mon âme.

Lucas. Je vous demandons excuse de la liberté que j'avons prise.

Sgan. (*à part.*) Ouais ! seroit-ce bien moi qui me tromperois, et serois-je devenu médecin sans m'en être aperçu ?

Val. Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes ; et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

Sgan. Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?

Lucas. Oui, par ma figué !

Sgan. Tout de bon ?

Val. Sans doute.

Sgan. Diable emporte si je le savois !

Val. Comment ! vous êtes le plus habile médecin du monde.

Sgan. Ah ! ah !

Lucas. Un médecin qui a gari je ne sais combien de maladies.

Sgan. Tudieu !

Val. Une femme étoit tenue pour morte il y avoit six heures ; elle étoit prête à ensevelir, lorsqu'avec une goutte de quelque chose vous la fîtes revenir et marcher d'abord par la chambre.

Sgan. Peste !

Lucas. Un petit enfant de douze ans se laissit choir du haut d'un clocher ; de quoi il eut la tête, les jambes, et les bras cassés ; et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fîtes

qu'aussitôt il se relevit sur ses pieds, et s'en fut jouer à la fossette.

Sgan. Diantre !

Val. Enfin, monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

Sgan. Je gagnerai ce que je voudrai ?

Val. Oui.

Sgan. Ah ! je suis médecin, sans contredit. Je l'avois oublié ; mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? Où faut-il se transporter ?

Val. Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

Sgan. Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

Val. (bas, à Lucas.) Il aime à rire. *(à Sganarelle.)* Allons, monsieur.

Sgan. Sans une robe de médecin ?

Val. Nous en prendrons une.

Sgan. (présentant sa bouteille à Valère.) Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps.

(Puis se tournant vers Lucas en crachant.)

Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.

Lucas. Palsangienne ! v'là un médecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

ACTE SECOND.

SCÈNE III.

Valère, Sganarelle, Géronte, Lucas, Jacqueline.

Val. Monsieur, préparez-vous. Voici votre médecin qui entre.

Gér. (à Sganarelle.) Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

Sgan. (en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus.) Hippocrate dit . . . que nous nous couvrions tous deux.

Gér. Hippocrate dit cela ?

Sgan. Oui.

Gér. Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

Sgan. Dans sons chapitre . . . des chapeaux.

Gér. Puisqu' Hippocrate le dit, il le faut faire.

Sgan. Monsieur le médecin, ayant appris les merveilleuses choses . . .

Gér. A qui parlez-vous, de grâce ?

Sgan. A vous.

Gér. Je ne suis pas médecin.

Sgan. Vous n'êtes pas médecin ?

Gér. Non, vraiment.

Sgan. Tout de bon ?

Gér. Tout de bon.

(*Sganarelle prend un bâton, et frappe Gêronte.*)

Ah ! ah ! ah !

Sgan. Vous êtes médecin maintenant ; je n'ai jamais eu d'autres licences.

Gér. (à *Valère*.) Quel diable d'homme m'avez-vous là amené ?

Val. Je vous ai bien dit que c'étoit un médecin gogue-nard.

Gér. Oui : mais je l'envoierois promener avec ses gogue-narderies.

Lucas. Ne prenez pas garde à ça, monsieu ; ce n'est que pour rire.

Gér. Cette raillerie ne me plaît pas.

Sgan. Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

Gér. Monsieur, je suis votre serviteur.

Sgan. Je suis fâché . . .

Gér. Cela n'est rien.

Sgan. Des coups de bâton . . .

Gér. Il n'y a pas de mal.

Sgan. Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

Gér. Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

Sgan. Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; et je souhaiterois de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

Gér. Je vous suis obligé de ces sentiments.

Sgan. Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.

Gér. C'est trop d'honneur que vous me faites.

Sgan. Comment s'appelle votre fille ?

Gér. Lucinde.

Sgan. Lucinde ! Ah ! beau nom à médicamenter ! Lucinde !

Gér. Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

Sgan. Qui est cette grande femme-là ?

Gér. C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCÈNE VI.

Lucinde, Géronte, Sganarelle, Valère, Lucas, Jacqueline.

Sgan. Est-ce là la malade ?

Gér. Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde, si elle venoit à mourir.

Sgan. Qu'elle s'en garde bien ! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

Gér. Allons, un siège.

Sgan. (assis entre Géronte et Lucinde.) Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

Gér. Vous l'avez fait rire, monsieur.

Sgan. Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*à Lucinde.*) Hé bien ! de quoi est-il question ? Qu'avez-vous ? Quel est le mal que vous sentez ?

Luc. (portant sa main à sa bouche, à sa tête, et sous son menton.) Han, hi, hon, han.

Sgan. Hé ! que dites-vous ?

Luc. (continue les mêmes gestes.) Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

Sgan. Quoi ?

Luc. Han, hi, hon.

Sgan. Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

Gér. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

Sgan. Et pourquoi ?

Gér. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

Sgan. Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderois bien de la vouloir guérir.

Gér. Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

Sgan. Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu : ce mal l'opprime-t-il beaucoup ?

Gér. Oui, monsieur.

Sgan. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

Gér. Fort grandes.

Sgan. C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez ?

Gér. Oui.

Sgan. Copieusement ?

Gér. Je n'entends rien à cela.

Sgan. La matière est-elle louable ?

Gér. Je ne me connois pas à ces choses.

Sgan. (à *Lucinde*.) Donnez-moi votre bras. (à *Géronte*.) Voilà un poulx qui marque que votre fille est muette.

Gér. Hé ! oui, monsieur, c'est là son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

Sgan. Ha ! ha !

Jac. Voyez comme il a deviné sa maladie !

Sgan. Nous autres grands médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, et vous eût été dire, C'est ceci, c'est cela : mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

Gér. Oui : mais je voudrois bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

Sgan. Il n'est rien de plus aisé ; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

Gér. Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

Sgan. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

Gér. Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

Sgan. Aristote, là-dessus, dit . . de fort belles choses.

Gér. Je le crois.

Sgan. Ah ! c'étoit un grand homme !

Gér. Sans doute.

Sgan. Grand homme tout-à-fait ; un homme qui étoit (levant le bras depuis le coude.) plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes : peccantes, c'est-à-dire . . . humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant . . pour ainsi dire . . à . . Entendez-vous le latin ?

Gér. En aucune façon.

Sgan. (se levant brusquement.) Vous n'entendez point le latin ?

Gér. Non.

Sgan. (avec enthousiasme.) *Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa, la muse, bonus, bona, bonum. Deus sanctus, estne oratio latinus ? etiam, oui. Quare ? pourquoi ? Quia substantivo, et adjectivum, concordat in generi, numerum, et casus.*

Gér. Ah ! que n'ai-je étudié !

Jac. L'habile homme que v'là !

Lucas. Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte.

Sgan. Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parceque lesdites vapeurs . . . comprenez bien ce raisonnement, je vous prie . . . et parceque lesdites vapeurs ont une certaine malignité . . . écoutez bien ceci, je vous conjure. . .

Gér. Oui.

Sgan. ont une certaine malignité qui est causée . . . soyez attentif, s'il vous plaît . . .

Gér. Je le suis.

Sgan. qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs . . . *Ossabandus, nequeis, nequer, potarinum, quipsa milus.* Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

Jac. Ah! que ça est bian dit, notre homme!

Lucas. Que n'ai-je la langue aussi bian pendue!

Gér. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué: c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont: que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

Sgan. Oui; cela étoit autrefois ainsi: mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

Gér. C'est ce que je ne savois pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

Sgan. Il n'y a pas de mal; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

Gér. Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

Sgan. Ce que je crois qu'il faille faire?

Gér. Oui.

Sgan. Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

Gér. Pourquoi cela, monsieur?

Sgan. Parcequ'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

Gér. Cela est vrai. Ah! le grand homme! Vîte, quantité de pain et de vin.

Sgan. Je reviendrai voir sur le soir en quel état elle sera.

SCENES DU TARTUFFE.

(MOLIÈRE.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Madame Pernelle, Elmire, Mariane, Cléante, Damis, Dorine, Flipote.

Mad. Per. Allons, Flipote, allons; que d'eux je me délivre.

Elm. Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

Mad. Per. Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin:

Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

Elm. De ce que l'on vous doit envers vous l'on s'acquitte.

Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

Mad. Per. C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,

Et que de me complaire on ne prend nul souci.

Où, je sors de chez vous fort mal édifiée:

Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée;

On n'y respecte rien, chacun y parle haut,

Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.

Dor. Si . . .

Mad. Per. Vous êtes, ma mie, une fille suivante,

Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente;

Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

Damis. Mais. . .

Mad. Per. Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils;

C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère;

Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,

Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,

Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

Mar. Je crois. . .

Mad. Per. Mon dieu! sa sœur, vous faites la discrète,

Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette!

Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort;

Et vous menez, sous cape, un train que je hais fort.

Elm. Mais, ma mère. . .

Mad. Per. Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,

Votre conduite, en tout, est tout-à-fait mauvaise ;
 Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux ;
 Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.
 Vous êtes dépensière ; et cet état me blesse,
 Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
 Quiconque à son mari veut plaire seulement,
 Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

Clé. Mais, madame, après tout. . .

Mad. Per. Pour vous, monsieur son frère.

Je vous estime fort, vous aime, et vous révère :
 Mais enfin, si j'étois de mon fils, son époux,
 Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
 Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
 Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
 Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,
 Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

Damis. Votre monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute. . .

Mad. Per. C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute ;

Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
 De le voir quereller par un fou comme vous.

Damis. Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
 Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique ;
 Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
 Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir ?

Dorine. S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
 On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes ;
 Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Mad. Per. Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
 C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire :
 Et mon fils à l'aimer vous devoit tous induire.

Damis. Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,
 Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien :
 Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
 Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte :
 J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
 Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

Dorine. Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
 De voir qu'un inconnu céans s'impatronise ;
 Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas de souliers,
 Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
 En vienne jusques-là que de se méconnoître,
 De contrarier tout, et de faire le maître.

Mad. Per. Hé ! merci de ma vie ! il en iroit bien mieux
 Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

Dorine. Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
 Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Mad. Per. Voyez la langue !

Dorine. A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

Mad. Per. J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

Dorine. Oui ; mais pourquoi, sur-tout depuis un certain
temps,
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans ?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ? ...
(montrant *Elmire*.) Je crois que de madame il est, ma foi,
jaloux.

Mad. Per. Taisez-vous, et songez aux choses que vous
dites.

Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites :
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien :
Mais enfin on en parle ; et cela n'est pas bien.

Cléante. Hé ! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne
cause ?

Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
Et quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

Dorine. Daphné, notre voisine, et son petit époux,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire :
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie :
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donné de l'innocence,

Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Mad. Per. Tous ces raisonnements ne font rien à l'affa
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire ;
Tous ses soins vont au ciel : et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

Dorine. L'exemple est admirable, et cette dame est bon
Il est vrai qu'elle vit en austère personne ;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages :
Mais voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps :
Il leur est dur de voir désertier les galants.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude ;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne à rien ;
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne sauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

Mad. Per. (à Elmire.) Voilà les contes bleus qu'il v
faut pour vous plaire,
Ma bru. L'on est chez vous contrainte de se taire :
Car madame, à jaser, tient le dé tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour :
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage ;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre ;
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles ;
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles :
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées :
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune :

Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea . . .
(montrant Cléante.) Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà
 Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
(à Elmire.) Et sans . . . Adieu, ma bru ; je ne veux plus rien
 dire.

Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
 Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pié.
(donnant un soufflet à Fhipote.) Allons, vous, vous rêvez, et
 bayez aux corneilles.

Jour de dieu ! je saurai vous frotter les oreilles.
 Marchons, gaupe, marchons.

SCÈNE II.

Cléante, Dorine.

Clé. Je n'y veux point aller,
 De peur qu'elle ne vint encor me quereller ;
 Que cette bonne femme . . .

Dor. Ah ! certes, c'est dommage
 Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage :
 Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
 Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

Clé. Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !
 Et que de son Tartuffe elle paroît coëffée !

Dor. Oh ! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils :
 Et, si vous l'aviez vu, vous diriez, C'est bien pis !
 Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
 Et, pour servir son prince, il montra du courage :
 Mais il est devenu comme un homme hébété,
 Depuis que de Tartuffe on le voit entêté ;
 Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme
 Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille, et femme.
 C'est de tous ses secrets l'unique confident,
 Et de ses actions le directeur prudent ;
 Il le choie, il l'embrasse ; et pour une maîtresse
 On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse.
 A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis ;
 Avec joie il l'y voit manger autant que six ;
 Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cède ;
 Et, s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide !
 Enfin il en est fou ; c'est son tout, son héros ;
 Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
 Ses moindres actions lui semblent des miracles,
 Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
 Lui, qui connoît sa dupe, et qui veut en jouir,
 Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ;

Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes,
 Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
 Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
 Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
 Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
 Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.
 Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
 Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des saints,
 Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
 Avec la sainteté les parures du diable.

SCÈNE III.

Elmire, Mariane, Damis, Cléante, Dorine.

Elm. (à *Cléante*.) Vous êtes bien heureux de n'être point
 venu

Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
 Mais j'ai vu mon mari ; comme il ne m'a point vue,
 Je veux aller là-haut attendre sa venue.

Clé. Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement ;
 Et je vais lui donner le bon jour seulement.

SCÈNE IV.

Cléante, Damis, Dorine.

Damis. De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque
 chose.

J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
 Qu'il oblige mon père à des détours si grands ;
 Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
 Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
 La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère ;
 Et s'il falloit...

Dor. Il entre.

SCÈNE V.

Orgon, Cléante, Dorine.

Or. Ah ! mon frère, bon jour.

Clé. Je sortois, et j'ai joie à vous voir de retour.
 La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

Or. Dorine... (à Cléante.) Mon beau-frère, attendez, je vous prie.

Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,

Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(à Dorine.) Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?

Qu'est-ce qu'on fait céans ? comme est-ce qu'on s'y porte ?

Dor. Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

Or. Et Tartuffe ?

Dor. Tartuffe ! il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

Or. Le pauvre homme !

Dor. Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle !

Or. Et Tartuffe ?

Dor. Il soupa, lui tout seul, devant elle ;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

Or. Le pauvre homme !

Dor. La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

Or. Et Tartuffe ?

Dor. Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table ;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

Or. Le pauvre homme !

Dor. A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée ;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

Or. Et Tartuffe ?

Dor. Il reprit courage comme il faut ;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu madame,
But, à son déjeûné, quatre grands coups de vin.

Or. Le pauvre homme !

Dor. Tous deux se portent bien enfin ;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE VI.

Orgon, Cléante.

Clé. A votre nez, mon frère, elle se rit de vous :
 Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
 Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
 A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
 Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
 A vous faire oublier toutes choses pour lui ;
 Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
 Vous en veniez au point . . . ?

Or. Allez-là, mon beau-frère ;
 Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

Clé. Je ne le connois pas, puisque vous le voulez ;
 Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être . . .

Or. Mon frère, vous seriez charmé de le connoître,
 Et vos ravissements ne prendroient point de fin.
 C'est un homme . . . qui . . . ah ! . . . un homme . . . un homme
 enfin

Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
 Et comme du fumier regarde tout le monde.
 Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;
 Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
 De toutes amitiés il détache mon âme ;
 Et je verrois mourir frère, enfants, mère, et femme,
 Que je m'en soucierois autant que de cela.

Clé. Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

Or. Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
 Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
 Chaque jour à l'église il venoit, d'un air doux,
 Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
 Il attiroit les yeux de l'assemblée entière
 Par l'ardeur dont au ciel il pousoit sa prière ;
 Il faisoit des soupirs, de grands élancements,
 Et baisoit humblement la terre à tous moments :
 Et, lorsque je sortois, il me devoit vite
 Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
 Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
 Et de son indigence, et de ce qu'il étoit,
 Je lui faisois des dons : mais, avec modestie,
 Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disoit-il, *c'est trop de la moitié ;*
Je ne mérite pas de vous faire pitié.
 Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
 Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
 Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
 Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.

Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
 Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;
 Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
 Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
 Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
 Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
 Un rien presque suffit pour le scandaliser ;
 Jusques-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
 D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
 Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

Clé. Parbleu ! vous êtes fou, mon frère, que je croi.
 Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?
 Et que prétendez-vous ? Que tout ce badinage...

Or. Mon frère, ce discours sent le libertinage :
 Vous en êtes un peu dans votre âme entiché ;
 Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
 Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

Clé. Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
 Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
 C'est être libertin que d'avoir de bons yeux ;
 Et qui n'adore pas de vaines simagrées
 N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
 Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
 Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
 De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
 Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :
 Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
 Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
 Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
 Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
 Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
 Egaler l'artifice à la sincérité,
 Confondre l'apparence avec la vérité,
 Estimer le fantôme autant que la personne,
 Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?
 Les hommes la plupart sont étrangement faits ;
 Dans la juste nature on ne les voit jamais :
 La raison a pour eux des bornes trop petites,
 En chaque caractère ils passent ses limites ;
 Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
 Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
 Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

Or. Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère ;
 Tout le savoir du monde est chez vous retiré ;
 Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,

Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes ;
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.
Clé. Je ne suis point, mon frère, un docteur révééré ;
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à leur fortune ;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré :
De ce faux caractère on en voit trop paroître.
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidas, Polydore, Clitandre ;
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable :
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.

Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre :
 On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
 Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
 Ils attachent leur haine au péché seulement,
 Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
 Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
 Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
 Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
 Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle :
 C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle ;
 Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

Or. Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit ?

Clé. Oui.

Or. (s'en allant.) Je suis votre valet.

Clé. De grâce, un mot, mon frère.

Laissons là ce discours. Vous savez que Valère,
 Pour être votre gendre, a parole de vous.

Or. Oui.

Clé. Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

Or. Il est vrai.

Clé. Pourquoi donc en différer la fête ?

Or. Je ne sais.

Clé. Auriez-vous autre pensée en tête ?

Or. Peut-être.

Clé. Vous voulez manquer à votre foi ?

Or. Je ne dis pas cela.

Clé. Nul obstacle, je croi,

Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

Or. Selon.

Clé. Pour dire un mot faut-il tant de finesses ?

Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

Or. Le ciel en soit loué !

Clé. Mais que lui reporter ?

Or. Tout ce qu'il vous plaira.

Clé. Mais il est nécessaire

De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

Or. De faire

Ce que le ciel voudra.

Clé. Mais parlons tout de bon.

Valère a votre foi ; la tiendrez-vous, ou non ?

Or. Adieu.

Clé. (seul.) Pour son amour je crains une disgrâce,
 Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

*Orgon, Mariane.**Or. Mariane.**Mar. Mon père ?**Or. Approchez, j'ai de quoi**Vous parler en secret.**Mar. (à Orgon qui regarde dans un cabinet.)**Que cherchez-vous ?**Or. Je voi**Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre,**Car ce petit endroit est propre pour surprendre.**Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous**Reconnu de tout temps un esprit assez doux.**Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.**Mar. Je suis fort redevable à cet amour de père.**Or. C'est fort bien dit, ma fille : et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.**Mar. C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.**Or. Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte ?**Mar. Qui ? moi ?**Or. Vous. Voyez bien comme vous ré-
pondrez.**Mar. Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.*

SCÈNE II.

*Orgon, Mariane ; Dorine, (entrant doucement, et se tenant
derrière Orgon, sans être vue.)**Or. C'est parler sagement . . . Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé !**Mar. Hé !**Or. Qu'est-ce ?**Mar. Plaît-il ?**Or. Quoi ?**Mar. Me suis-je méprise ?**Or. Comment ?*

Mar. Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux ?

Or. Tartuffe.

Mar. Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

Or. Mais je veux que cela soit une vérité ;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

Mar. Quoi ! vous voulez, mon père . . . ?

Or. Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela ;

[*Appercevant Dorine.*

Et comme sur vos vœux je . . . Que faites-vous là ?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Ma mie, à nous venir écouter de la sorte.

Dor. Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard ;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

Or. Quoi donc ! la chose est-elle incroyable ?

Dor. A tel point.
Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point.

Or. Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

Dor. Oui ! oui ! vous nous contez une plaisante histoire !

Or. Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE V.

Orgon, Elmire, Damis, Tartuffe.

Damis. Nous allons régaler, mon père, votre abord
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
Et monsieur d'un beau prix reconnoît vos tendresses.
Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer ;
Et je l'ai surpris là qui faisoit à madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
Vouloit à toute force en garder le secret ;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

Elm. Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos ;

Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre ;
 Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre.
 Ce sont mes sentiments ; et vous n'auriez rien dit,
 Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

SCÈNE VI.

Orgon, Damis, Tartuffe.

Or. Ce que je viens d'entendre, ô ciel ! est-il croyable ?

Tar. Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
 Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
 Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
 Chaque instant de ma vie est chargé de souillures ;
 Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures ;
 Et je vois que le ciel, pour ma punition,
 Me veut mortifier en cette occasion.
 De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
 Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
 Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
 Et comme un criminel chassez-moi de chez vous ;
 Je ne saurois avoir tant de honte en partage,
 Que je n'en aie encor mérité davantage.

Or. (à son fils.) Ah ! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,

Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

Damis. Quoi ! la feinte douceur de cette âme hypocrite
 Vous fera démentir . . .

Or. Tais-toi, peste maudite.

Tar. Ah ! laissez-le parler ; vous l'accusez à tort,
 Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
 Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable ?
 Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?
 Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur ?
 Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
 Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence ;
 Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense.
 Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
 Mais la vérité pure est que je ne vauds rien.

(S'adressant à Damis.)

Oui, mon cher fils, parlez ; traitez-moi de perfide,
 D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ;
 Accablez-moi de noms encor plus détestés :
 Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
 Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
 Comme une honte due aux crimes de ma vie.

Or. (à Tartuffe.) Mon frère, c'en est trop. (à son fils.) Ton cœur ne se rend point,

Traître ?

Damis. Quoi ! ses discours vous séduiront au point . . .

Or. Tais-toi, pendard. (*relevant Tartuffe.*) Mon frère, hé !
levez-vous, de grâce.
(*à son fils.*)

Infâme !

Damis. Il peut . . .

Or. Tais-toi.

Damis. J'enrage. Quoi ! je passe . . .

Or. Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

Tar. Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas !
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

Or. (*à son fils.*) Ingrat !

Tar. Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grâce . . .

Or. (*se jetant aussi à genoux, et embrassant Tartuffe.*)
Hélas ! vous moquez-vous ?

(*à son fils.*)

Coquin, vois sa bonté !

Damis. Donc . . .

Or. Paix.

Damis. Quoi ! je . . .

Or. Paix, dis-je :

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous ; et je vois aujourd'hui
Femme, enfants, et valets, déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage ;
Mais plus on fait d'efforts afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir ;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

Damis. A recevoir sa main on pense l'obliger ?

Or. Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah ! je vous brave tous, et vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte ; et qu'à l'instant, frippon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

Damis. Qui ? moi ! de ce coquin, qui par ses impostures . . .

Or. Ah ! tu résistes, gueux, et lui dis des injures !
Un bâton ! un bâton ! (*à Tartuffe.*) Ne me retenez pas.

(*à son fils.*)

Sus ; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

Damis. Oui, je sortirai ; mais . . .

Or. Vite, quittons la place.

Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCÈNE VII.

Orgon, Tartuffe.

Or. Offenser de la sorte une sainte personne !

Tar. O ciel, pardonne-lui comme je lui pardonne.

(à *Orgon.*)

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir

Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir . . .

Or. Hélas !

Tar. Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude . . .

L'horreur que j'en conçois . . . J'ai le cœur si serré
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

Or. (*courant tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.*) Coquin, je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.

(à *Tartuffe.*)

Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

Tar. Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.

Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

Or. Comment ! vous moquez-vous ?

Tar. On m'y hait, et je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

Or. Qu'importe ? Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

Tar. On ne manquera pas de poursuivre, sans doute ;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

Or. Non, mon frère, jamais.

Tar. Ah ! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

Or. Non, non.

Tar. Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

Or. Non, vous demeurerez ; il y va de ma vie.

Tar. Hé bien ! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez . . .

Or. Ah !

Tar. Soit : n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.

L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage

A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.

Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez . . .

Or. Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.

Faire enrager le monde est ma plus grande joie ;
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.

Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
 Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous ;
 Et je vais, de ce pas, en fort bonne manière,
 Vous faire de mon bien donation entière.
 Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
 M'est bien plus cher que fils, que femme, et que parents.
 N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ?

Tar. La volonté du ciel soit faite en toute chose !

Or. Le pauvre homme ! Allons vite en dresser un écrit :
 Et que puisse l'envie en crever de dépit !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Cléante, Tartuffe.

Clé. Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire.

L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire ;
 Et je vous ai trouvé, monsieur, fort à propos
 Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
 Je n'examine point à fond ce qu'on expose ;
 Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
 Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
 Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé ;
 N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
 Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance ?
 Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
 Que du logis d'un père un fils soit exilé ?
 Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
 Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise ;
 Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
 Et ne pousserez point les affaires à bout.
 Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
 Et remettez le fils en grâce avec le père.

Tar. Hélas ! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur ;
 Je ne garde pour lui, monsieur, aucune aigreur ;
 Je lui pardonne tout ; de rien je ne le blâme,
 Et voudrois le servir du meilleur de mon âme :
 Mais l'intérêt du ciel n'y sauroit consentir ;
 Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
 Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
 Le commerce entre nous porteroit du scandale :

Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit !
A pure politique on me l'imputerait :
Et l'on diroit par-tout que, me sentant coupable,
Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable ;
Que mon cœur l'appréhende, et veut le ménager
Pour le pouvoir, sous main, au silence engager.

Clé. Vous nous payez ici d'excuses colorées ;
Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous ?
Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous ?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances :
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses ;
Et ne regardez point aux jugements humains,
Quand vous suivez du ciel les ordres souverains.
Quoi ! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empêchera la gloire !
Non, non ; faisons toujours ce que le ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

Tar. Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne ;
Et c'est faire, monsieur, ce que le ciel ordonne :
Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

Clé. Et vous ordonne-t-il, monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son père conseille,
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

Tar. Ceux qui me connoîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas ;
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas :
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parceque je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du ciel et le bien du prochain.

Clé. Hé ! monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien ;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?
Et, s'il faut que le ciel dans votre cœur ait mis

Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
 Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète
 Vous fissiez de céans une honnête retraite,
 Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
 Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison ?
 Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homme,
 Monsieur . . .

Tar. Il est, monsieur, trois heures et demie :
 Certain devoir pieux me demande là-haut,
 Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

Clé. (seul.) Ah !

SCÈNE III.

*Madame Pernelle, Orgon, Elmire, Cléante, Mariane, Damis,
 Dorine.*

Mad. Per. Qu'est-ce ? J'apprends ici de terribles mystères !

Or. Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
 Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
 Je recueille avec zèle un homme en sa misère,
 Je le loge, et le tiens comme mon propre frère ;
 De bienfaits chaque jour il est par moi chargé ;
 Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai :
 Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
 Tente le noir dessein de suborner ma femme ;
 Et, non content encor de ses lâches essais,
 Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
 Et veut, à ma ruine, user des avantages
 Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
 Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
 Et me réduire au point d'où je l'ai retiré !

Dor. Le pauvre homme !

.

SCÈNES DE L'AVARE.

(MOLIÈRE.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE II.

Cléante, Élise.

Clé. Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; et je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

Élise. Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire ?

Clé. Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

Élise. Vous aimez ?

Clé. Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés ; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour ; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite ; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre ; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion ; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire ; car enfin mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

Élise. Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez ?

Clé. Non ; mais j'y suis résolu : et je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

Élise. Suis-je, mon frère, une si étrange personne ?

Clé. Non, ma sœur ; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, et j'appréhende votre sagesse.

Élise. Hélas ! mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa

vie; et, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

Clé. Ah! plutôt au ciel que votre âme, comme la mienne!

Élise. Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

Clé. Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, et la console, avec une tendresse qui vous toucheroit l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait; et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue!

Élise. J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites; et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimiez.

Clé. J'ai découvert, sous main, qu'elles ne sont pas fort accommodées, et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

Élise. Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

Clé. Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car enfin peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Hé! que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir; et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis; et, si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par-tout, pour ce dessein, de l'argent

à emprunter ; et, si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient, depuis long-temps, son avarice insupportable.

Élise. Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que . . .

Clé. J'entends sa voix. Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence ; et nous joindrons, après, nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

SCÈNE III.

Harpagon, La Flèche.

Har. Hors d'ici tout-à-l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

La Fl. (*à part.*) Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard ; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

Har. Tu murmures entre tes dents ?

La Fl. Pourquoi me chassez-vous ?

Har. C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

La Fl. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Har. Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

La Fl. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

Har. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point voir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furetent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Fl. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

Har. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait ! (*bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*haut.*) Ne serois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

La Fl. Vous avez de l'argent caché ?

Har. Non, coquin, je ne dis pas cela. (*bas.*) J'enrage ! (*haut.*) Je demande si malicieusement tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

La Fl. Hé ! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

Har. (levant la main pour donner un soufflet à la Flèche.) Tu fais le raisonneur ! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

La Fl. Hé bien ! je sors.

Har. Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

La Fl. Que vous emporterois-je ?

Har. Viens ça que je voie. Montre-moi tes mains.

La Fl. Les voilà.

Har. Les autres.

La Fl. Les autres ?

Har. Oui.

La Fl. Les voilà.

Har. (montrant le haut-de-chausses de la Flèche.) N'as-tu rien mis ici dedans ?

La Fl. Voyez vous-même.

Har. (tâtant le bas des hauts-de-chausses de la Flèche.) Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe, et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

La Fl. (à part.) Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! et que j'aurais de joie à le voler !

Har. Hé ?

La Fl. Quoi ?

Har. Qu'est-ce que tu parles de voler ?

La Fl. Je dis que vous fouillez bien par-tout pour voir si je vous ai volé.

Har. C'est ce que je veux faire. (*Harpagon fouille dans les poches de la Flèche.*)

La Fl. (à part.) La peste soit de l'avarice et des avaricieux.

Har. Comment ? que dis-tu ?

La Fl. Ce que je dis ?

Har. Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

La Fl. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux ?

Har. De qui veux-tu parler ?

La Fl. Des avaricieux.

Har. Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

La Fl. Des vilains et des ladres.

Har. Mais qui est-ce que tu entends par-là ?

La Fl. De quoi vous mettez-vous en peine ?

Har. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

La Fl. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

Har. Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

La Fl. Je parle . . . Je parle à mon bonnet.

Har. Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette.

La Fl. M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

Har. Non; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent : tais-toi.

La Fl. Je ne nomme personne.

Har. Je te rosserai, si tu parles.

La Fl. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

Har. Te tairas-tu?

La Fl. Oui, malgré moi.

Har. Ah! ah!

La Fl. (*montrant à Harpagon une poche de son justaucorps.*) Tenez, voilà encore une poche. Êtes-vous satisfait?

Har. Allons, rends-le moi sans te fouiller.

La Fl. Quoi?

Har. Ce que tu m'as pris.

La Fl. Je ne vous ai rien pris du tout.

Har. Assurément?

La Fl. Assurément.

Har. Adieu. Va-t'en à tous les diables.

La Fl. (*à part.*) Me voilà fort bien congédié!

Har. Je te le mets sur ta conscience au moins.

SCÈNE IV.

Harpagon, (seul.)

Voilà un pendard de valet qui m'incommodé fort; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent; et bien heureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier: je les tiens justement une franche amorce à voleurs; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCÈNE V.

Harpagon; Élise et Cléante, (parlant ensemble, et restant dans le fond du théâtre.)

Har. (*se croyant seul.*) Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez . . . (*à part, apercevant Élise et Cléante.*) O ciel! je

me serai trahi moi-même ; la chaleur m'aura emporté ; et je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant tout seul. (à *Cléante* et à *Élise*.) Qu'est ce ?

Clé. Rien, mon père.

Har. Y a-t-il long-temps que vous êtes là ?

Élise. Nous ne venons que d'arriver.

Har. Vous avez entendu . . .

Clé. Quoi, mon père ?

Har. Là . . .

Élise. Quoi ?

Har. Ce que je viens de dire.

Clé. Non.

Har. Si fait, si fait.

Élise. Pardonnez-moi.

Har. Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenois en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disois qu'il est bien heureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

Clé. Nous feignons à vous aborder, de peur de vous interrompre.

Har. Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

Clé. Nous n'entrons point dans vos affaires.

Har. Plût à Dieu que je les eusse, les dix mille écus !

Clé. Je ne crois pas . . .

Har. Ce seroit une bonne affaire pour moi.

Élise. Ce sont des choses . . .

Har. J'en aurois bon besoin.

Clé. Je pense que . . .

Har. Cela m'accommoderoit fort.

Élise. Vous êtes . . .

Har. Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le temps est misérable.

Clé. Mon dieu ! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.

Har. Comment ! j'ai assez de bien ! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux ; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

Élise. Ne vous mettez point en colère.

Har. Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent, et deviennent mes ennemis !

Clé. Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ?

Har. Oui. De pareils discours, et les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on me viendra me couper la gorge, dans la pensée que je suis tout à fait à nu de pistoles.

Clé. Quelle grande dépense est-ce que je fais ?

Har. Quelle ? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querelois hier votre sœur ; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel ; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils : toutes vos manières me déplaisent fort, vous donnez furieusement dans le marquis ; et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

Clé. Hé ! comment vous dérober ?

Har. Que sais-je, moi ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez ?

Clé. Moi, mon père ? c'est que je joue ; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

Har. C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son crû, qui ne coûtent rien ! Je vais gager qu'en perruques et rubans il y a du moins vingt pistoles ; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sous huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

Clé. Vous avez raison.

Har. Laissons cela, et parlons d'autres affaires. (*apercevant Cléante et Élise qui se font des signes.*) Hé ! (*bas, à part.*) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. (*haut.*) Que veulent dire ces gestes-là ?

Élise. Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier ; et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

Har. Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

Clé. C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

Har. Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

Élise. Ah ! mon père !

Har. Pourquoi ce cri ? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous fait peur ?

Clé. Le mariage peut nous faire peur à tous deux de la façon que vous pouvez l'entendre ; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

Har. Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez ni l'un ni

autre aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire ; et pour commencer par un bout, (à Cléante,) venez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, où ne loge pas loin d'ici ?

Clé. Oui, mon père.

Har. Et vous ?

Élise. J'en ai ouï parler.

Har. Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille ?

Clé. Une fort charmante personne.

Har. Sa physionomie ?

Clé. Tout honnête et pleine d'esprit.

Har. Son air et sa manière ?

Clé. Admirables, sans doute.

Har. Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela méritoit assez que l'on songeât à elle ?

Clé. Oui, mon père.

Har. Que ce seroit un parti souhaitable ?

Clé. Très souhaitable.

Har. Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage ?

Clé. Sans doute.

Har. Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle ?

Clé. Assurément.

Har. Il y a une petite difficulté ; c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

Clé. Ah ! mon père, le bien n'est pas considérable lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

Har. Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a de dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

Clé. Cela s'entend.

Har. Enfin je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments, car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme ; et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

Clé. Hé !

Har. Comment ?

Clé. Vous êtes résolu, dites-vous . . .

Har. D'épouser Mariane.

Clé. Qui ? vous ? vous ?

Har. Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

Clé. Il m'a pris tout-à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

Har. Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

.

SCÈNE VII.

Valère, Harpagon, Élise.

Har. Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de moi ou de ma fille.

Va. C'est vous, monsieur, sans contredit.

Har. Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

Va. Non ; mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

Har. Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage ; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

Va. Ce que j'en dis ?

Har. Oui.

Va. Hé ! hé !

Har. Quoi ?

Va. Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment ; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison : mais aussi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait ; et...

Har. Comment ! le seigneur Anselme est un parti considérable ; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sauroit elle mieux rencontrer ?

Va. Cela est vrai ; mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir si son inclination pourroit s'accorder avec...

Har. C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas, et il s'engage à la prendre sans dot.

Va. Sans dot ?

Har. Oui.

Va. Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous ? voilà une raison tout-à-fait convaincante ; il se faut rendre à cela.

Har. C'est pour moi une épargne considérable.

Va. Assurément, cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

Har. Sans dot !

Va. Vous avez raison. Voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose, sans

doute, où l'on doit avoir de l'égard, et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très fâcheux.

Har. Sans dot !

Va. Ah ! il n'y a pas de réplique à cela, on le sait bien. Qui diantre peut aller là contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourroient donner ; qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, et chercheroient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie ; et que...

Har. Sans dot !

Va. Il est vrai, cela ferme la bouche à tout. Sans dot !
 Le moyen de résister à une raison comme celle-là !

Har. (à part, regardant du côté du jardin.) Ouais ! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent ? (à Valère.) Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

SCÈNE VIII.

Élise, Valère.

Él. Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

Va. C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout gâter ; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéraments ennemis de toute résistance, des naturels rétifs que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, et...

Él. Mais ce mariage, Valère ?

Va. On cherchera des biais pour le rompre.

Él. Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

Va. Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

Él. Mais on découvrira la feinte, si on appelle des médecins.

Va. Vous moquez-vous ? Y connoissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira ; ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

SCÈNE IX.

Harpagon, Élise, Valère.

Har. (*à part, dans le fond du théâtre.*) Ce n'est rien, Dieu merci.

Va. (*sans voir Harpagon.*) Enfin notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout; et si votre amour, belle Élise, est capable d'une fermeté... (*apercevant Harpagon.*) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait; et lorsque la grande raison de, sans dot, s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout-ce qu'on lui donne.

Har. Bon! Voilà bien parler cela!

Va. Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu, et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

Har. Comment! j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. (*à Élise.*) Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

Va. (*à Élise.*) Après cela, résistez à mes remontrances.

SCÈNE X.

Harpagon, Valère.

Va. Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisois.

Har. Oui; tu m'obligeras, certes.

Va. Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

Har. Cela est vrai. Il faut...

Va. Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

Har. Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville et reviens tout-à-l'heure.

Va. (*adressant la parole à Élise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.*) Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâce au ciel de l'honnête homme de père, qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans; et, sans dot, tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

Har. (seul.) Ah ! le brave garçon ! voilà parler comme un oracle ! Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte !

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Cléante, La Flèche.

Clé. Ah ! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avois-je pas donné ordre . . . ?

La Fl. Oui, monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais monsieur votre père, le plus mal-gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

Clé. Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

La Fl. Votre père amoureux ?

Clé. Oui ; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

La Fl. Lui, se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ? Se moque-t-il du monde ? et l'amour a-t-il été fait pour des gens hâtis comme lui ?

Clé. Il a fallu pour mes péchés que cette passion lui soit venue en tête.

La Fl. Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

Clé. Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver, au besoin, des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite ?

La Fl. Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; et il faut essayer d'étranges choses lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-Matthieu.

Clé. L'affaire ne se fera point ?

La Fl. Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

Clé. J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

La Fl. Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

Clé. T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

La Fl. Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous ; et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

Clé. Et principalement ma mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

La Fl. Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire :

“ Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que
“ l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit
“ ample, solide, assuré, clair, et net de tout embarras, on fera
“ une bonne et exacte obligation pardevant un notaire, le plus
“ honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera
“ choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte
“ soit dûement dressé.”

Clé. Il n'y a rien à dire à cela.

La Fl. “ Le prêteur, pour ne charger sa conscience
“ d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au
“ denier dix-huit.”

Clé. Au denier dix-huit ? Parbleu ! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

La Fl. Cela est vrai.

“ Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme
“ dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre
“ sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier
“ emprunteur paie cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur
“ s'engage à cet emprunt.”

Clé. Comment diable ! quel juif ! quel arabe est-ce là ! C'est plus qu'au denier quatre.

La Fl. Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

Clé. Que veux-tu que je voie ? j'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

La Fl. C'est la réponse que j'ai faite.

Clé. Il y a encore quelque chose ?

La Fl. Ce n'est plus qu'un petit article.

“ Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne
“ pourra compter en argent que douze mille livres ; et, pour
“ les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne
“ les hardes, nippes et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et

“ que ledit prêteur a mis de bonne foi au plus modique prix
 “ qu’il lui a été possible.”

Cle. Que veut dire cela ?

La Fl. Ecoutez le mémoire.

SCÈNE II.

*Harpagon, Maître Simon ; Cléante et La Flèche, dans le fond
 du théâtre.*

Me. Simon. Oui, monsieur, c’est un jeune homme qui a besoin d’argent : ses affaires le pressent d’en trouver, et il en passera par tout ce que vous prescrirez.

Har. Mais, croyez-vous, maître Simon, qu’il n’y ait rien à périlcliter ? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez ?

Me. Simon. Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond ; et ce n’est que par aventure que l’on m’a adressé à lui : mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m’a assuré que vous serez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c’est que sa famille est fort riche, qu’il n’a plus de mère déjà, et qu’il s’obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu’il soit huit mois.

Har. C’est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes lorsque nous le pouvons.

Me. Simon. Cela s’entend.

La Fl. (*bas, à Cléante, reconnoissant Maître Simon.*) Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre père !

Clé. (*bas, à la Flèche.*) Lui auroit-on appris qui je suis ? et serois-tu pour me trahir ?

Me. Simon. (*à Cléante et à la Flèche.*) Ah ! ah ! vous êtes bien pressés ! Qui vous a dit que c’étoit céans ? (*à Harpagon.*) Ce n’est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis. Mais, à mon avis, il n’y a pas grand mal à cela, ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

Har. Comment !

Me. Simon. (*montrant Cléante.*) Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

Har. Comment, pendard ! c’est toi qui t’abandonnes à ces coupables extrémités !

Clé. Comment, mon père ! c’est vous qui vous portez à ces honteuses actions !

(*Maître Simon s’enfuit, et la Flèche va se cacher.*)

SCÈNE IV.

*Frosine, Harpagon.**Fro.* Monsieur.*Har.* Attendez un moment, je vais revenir vous parler.
(à part.) Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCÈNE V.

*La Flèche, Frosine.**La Fl.* (sans voir Frosine.) L'aventure est tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.*Fro.* Hé ! c'est toi, mon pauvre la Flèche ! D'où vient cette rencontre ?*La Fl.* Ah ! ah ! c'est toi, Frosine ! Que viens-tu faire ici ?*Fro.* Ce que je fais par-tout ailleurs ; m'entremettre d'affaires ; me rendre serviable aux gens, et profiter, du mieux qu'il m'est possible, des petits talents que je puis avoir. Tu sais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie.*La Fl.* As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?*Fro.* Oui ; je traite pour lui quelque petite affaire dont j'espère une récompense.*La Fl.* De lui ? Ah ! ma foi, tu seras bien fine, si tu en tires quelque chose ; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.*Fro.* Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.*La Fl.* Je suis votre valet, et tu ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est de tous les humains l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié, tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses ; et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, *Je vous donne*, mais, *Je vous prête le bon jour*.

Fro. Mon dieu ! je sais l'art de traire les hommes ; j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

La Fl. Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; et l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu ; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions ; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles ; et si. . . Mais il revient, je me retire.

SCÈNE VI.

Harpagon, Frosine.

Har. (*bas.*) Tout va comme il faut. (*haut.* Hé bien ? qu'est-ce, Frosine ?

Fro. Ah ! mon dieu ! que vous vous portez bien ! et que vous avez là un vrai visage de santé !

Har. Qui ? moi ?

Fro. Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

Har. Tout de bon ?

Fro. Comment ! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

Har. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

Fro. Hé bien ! qu'est-ce que cela ? soixante ans ! voilà bien de quoi ! C'est la fleur de l'âge, cela ; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

Har. Il est vrai ; mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que je crois.

Fro. Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

Har. Tu le crois ?

Fro. Assurément ; vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh ! que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

Har. Tu te connois à cela ?

Fro. Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah ! mon dieu ! quelle ligne de vie !

Har. Comment ?

Fro. Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

Har. Hé bien ? qu'est-ce que cela veut dire ?

Fro. Par ma foi, je disois cent ans ; mais vous passerez les six vingt.

Har. Est-il possible ?

Her. Il faudra nous assommer, vous dis-je; et vous met-
trez tout mes enfants et les enfants de vos enfants.

Fro. Et comment voulez-vous nous enlever notre affaire?

Her. Il n'y a rien de si sûr et de si sûr pour les mariages, un
bon mariage, c'est le point le plus au monde que je
sais, et c'est le temps le moyen d'accoupler; et je
crois que vous n'avez pas encore vu le grand
Turc, n'est-ce pas? à Venise. Il n'y avait pas, sans
doute, de grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme
il y avait deux filles, et les a-t-on fond l'une et l'autre
ensemble, et puis, et puis, la mère le dessein que
vous avez fait pour Marianne, à la voir passer dans la rue
et puis, et puis, et puis.

Her. Qu'est-ce que vous dites?

Fro. Elle a reçu la proposition de mariage; et, quand je lui
ai dit que vous souhaiiez fort que sa fille assistât ce
soir au contrat de mariage qui doit se faire de la vôtre, elle
y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

Her. C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à sou-
per à mon cousin Anselme; et je serai bien aise qu'elle soit
du rigol.

Fro. Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre
visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un
tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

Her. Oh bien! elles iront ensemble dans mon carrosse,
que je leur prêterai.

Fro. Vous justifiez son affaire.

Her. Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le
bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il
fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fit quelque effort,
qu'elle se sacrifiait pour une occasion comme celle-ci? car
encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte
quelque chose.

Fro. Comment! c'est une fille qui vous apportera douze
mille livres de rente.

Her. Douze mille livres de rente?

Fro. Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans
une grande épargne de bouche; c'est une fille accoutumée
à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à
laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni
consommés exquis, ni orges mondées perpétuels, ni les
autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme; et
cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien tous
les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle
n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime
**point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles
somp tueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur;
et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De**

plus, elle a une aversion horrible pour le jeu ; ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente et quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture : ne voilà-t il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

Har. Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

Fro. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grand sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

Har. C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; et il faut bien que je touche quelque chose.

Fro. Mon dieu ! vous toucherez assez ; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

Har. Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois ; et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

Fro. Ah ! que vous la connoissez mal ! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

Har. Elle ?

Fro. Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants ; et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant près d'être mariée elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

Har. Sur cela seulement ?

Fro. Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; et sur-tout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

Har. Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

Fro. Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit ? des Adonis ? des Céphales ? des Paris et des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

Har. Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé ; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

Fro. Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer ! ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau ! et je voudrois bien savoir quel ragoût il y a à eux !

Har. Pour moi, je n'y en comprends point, et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

Fro. Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins ? et peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

Har. C'est ce que je dis tous les jours. Avec leur ton de poule laitée, leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoüpes, leurs haut-de-chausses tout tombants, et leurs estomacs débraillés ! . . .

Fro. Hé ! cela est bien bâti auprès d'une personne comme vous ! Voilà un homme cela. Il y a de quoi satisfaire à la vue : et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu pour donner de l'amour.

Har. Tu me trouves bien ?

Fro. Comment ! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

Har. Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci ; il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

Fro. Cela n'est rien ; votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

Har. Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

Fro. Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous : je lui ai fait un portrait de votre personne ; et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

Har. Tu as bien fait, et je t'en remercie.

Fro. J'aurois, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent ; (*Harpagon prend un air sérieux,*) et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si

vous aviez quelques bontés pour moi. . . Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend son air gai.*) Ah ! que vous lui plairez ! et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausses attaché au pourpoint avec des aiguillettes : c'est pour la rendre folle de vous ; et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

Har. Certes, tu me ravis de me dire cela.

Fro. En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux.*) Je suis ruinée si je le perds ; et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. . . Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend un air gai.*) La joie éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités ; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

Har. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

Fro. Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore son air sérieux.*) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

Har. Adieu. Je vais achever mes dépêches.

Fro. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

Har. Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

Fro. Je ne vous importunerois pas, si je ne m'y voyois forcée par la nécessité.

Har. Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure pour ne vous point faire malades.

Fro. Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que. . .

Har. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

Fro. (seule.) Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables ! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques. Mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Harpagon, Cléante, Élise, Valère ; Dame Claude, tenant un balai ; Maître Jacques, La Merluche, Brindavoine.

Har. Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, Dame Claude ; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout ; et, sur-tout, prenez garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue pendant le souper au gouvernement des bouteilles ; et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

Me. Jac. (à part.) Châtiment politique !

Har. (à dame Claude.) Allez.

SCÈNE II.

Harpagon, Cléante, Élise, Valère, Maître Jacques, Brindavoine, La Merluche.

Har. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

Me. Jac. (à part.) Oui, le vin pur monte à la tête.

La Mer. Quitterons-nous nos souquenilles, monsieur ?

Har. Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

Brin. Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tâche de l'huile de la lampe.

La Mer. Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler. . . .

Har. (à la Merluche.) Paix ; rangez cela adroitement du

côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde.

(à Brindavoine, en lui montrant comme il doit mettre son chapeau au devant de son pourpoint pour cacher la tâche d'huile.)

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

SCÈNE III.

Harpagon, Cléante, Élise, Valère, Maître Jacques.

Har. Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

Élise. Oui, mon père.

SCÈNE IV.

Harpagon, Cléante, Valère, Maître Jacques.

Har. Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

Clé. Moi, mon père ? mauvais visage ? Et par quelle raison ?

Har. Mon dieu ! nous savons le train des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande sur-tout de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

Clé. A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère ; je mentirois si je vous le disois : mais pour ce qui est de la bien recevoir, et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

Har. Prenez-y garde, au moins.

Clé. Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

Har. Vous ferez sagement.

SCÈNE V.

Harpagon, Valère, Maître Jacques.

Har. Valère, aide-moi à ceci. Oh ça ! maître Jacques, approchez-vous ; je vous ai gardé pour le dernier.

Me. Jac. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

Har. C'est à tous les deux.

Me. Jac. Mais à qui des deux le premier ?

Har. Au cuisinier.

Me. Jac. Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paroît vêtu en cuisinier.)

Har. Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

Me. Jac. Vous n'avez qu'à parler.

Har. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Me. Jac. (à part) Grande merveille !

Har. Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?

Me. Jac. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Har. Que diable ! toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire ; de l'argent ! de l'argent ! de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! Toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent !

Val. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent ! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant. Mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

Me. Jac. Bonne chère avec peu d'argent !

Val. Oui.

Me. Jac. (à Valère.) Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

Har. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

Me. Jac. Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

Har. Ah ! je veux que tu me répondes.

Me. Jac. Combien serez-vous de gens à table ?

Har. Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Val. Cela s'entend.

Me. Jac. Hé bien ! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. . . Potages. . . Entrées. . .

Har. Que diable ! voilà pour traiter une ville tout entière.

Me. Jac. Rôt. . .

Har. (*mettant la main sur la bouche de maître Jacques.*) Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

Me. Jac. Entremets. . .

Har. (*mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*) Encore !

Val. (*à maître Jacques.*) Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Har. Il a raison.

Val. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Har. Ah ! que cela est bien dit ! approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi.* . . Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

Val. *Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Har. (*à maître Jacques.*) Oui. Entends-tu ? (*à Valère.*) Qui est le grand homme qui a dit cela ?

Val. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Har. Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Val. Je n'y manquerai pas : et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela comme il faut.

Har. Fais donc.

Me. Jac. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

Har. (*à Valère.*) Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord ; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Val. Reposez-vous sur moi.

Har. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

Me. Jac. Attendez. Ceci s'adresse au cocher.

(*Maître Jacques remet sa casaque.*)

Vous dites. . . ?

Har. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire. . .

Me. Jac. Vos chevaux, monsieur ! Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point et ce seroit mal parler : mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées et des fantômes, des façons de chevaux.

Har. Les voilà bien malades ! ils ne font rien.

Me. Jac. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il faut rien manger ? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués ; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir ; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche : et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

Har. Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

Me. Jac. Non, monsieur, je n'ai point le courage de le mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils trainassent un carrosse ? ils ne peuvent pas se trainer eux-mêmes.

Val. Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire ; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

Me. Jac. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

Val. Maître Jacques fait bien le raisonnable.

Me. Jac. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

Har. Paix.

Me. Jac. Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter, et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car enfin je me sens pour vous de la tendresse, et de pitié que j'en aie ; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

Har. Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce qu'on dit de moi ?

Me. Jac. Oui, monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

Har. Non, en aucune façon.

Me. Jac. Pardonnez-moi ; je sais fort bien que je vous mettrois en colère.

Har. Point du tout : au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

Me. Jac. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque par-tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde ; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien : celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise ? on ne sauroit aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces : vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, et de fesse-Matthieu.

Har. (*en battant maître Jacques.*) Vous êtes un sot, un coquin, et un impudent.

Me. Jac. Hé bien ! ne l'avois-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

Har. Apprenez à parler.

SCÈNE IX.

Harpagon, Mariane, Frosine.

Har. (*à Mariane.*) Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les appercevoir : mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les astres ; et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. . . Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

Fro. C'est qu'elle est encore toute surprise : et puis les

filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

Har. (à Frosine.) Tu as raison. *(à Mariane.)* Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

SCÈNE XII.

Harpagon, Mariane, Élise, Cleante, Valère, Frosine.

Har. (à Mariane.) Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

Clé. J'y ai pourvu, mon père; et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux, et de confitures, que j'ai envoyé quérir de votre part.

Har. (bas, à Valère.) Valère.

Val. (à Harpagon.) Il a perdu le sens.

Clé. Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

Mar. C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

Clé. Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

Mar. Il est vrai qu'il brille beaucoup.

Clé. (ôtant du doigt de son père le diamant, et le donnant à Mariane.) Il faut que vous le voyiez de près.

Mar. Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

Clé. (se mettant au devant de Mariane, qui veut rendre le diamant.) Non, madame, il est en de trop belles mains; c'est un présent que mon père vous fait.

Har. Moi?

Clé. N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous?

Har. (bas, à son fils.) Comment!

Clé. (à Mariane.) Belle demande! il me fait signe de vous le faire accepter.

Mar. Je ne veux point. . .

Clé. (à Mariane.) Vous moquez-vous? il n'a garde de le reprendre.

Har. (à part.) J'enrage.

Mar. Ce seroit. . .

Clé. (empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.) Non, vous dis-je; c'est l'offenser.

Mar. De grâce. . .

Clé. Point du tout.

Har. (à part.) Peste soit. . .!

Clé. Le voilà qui se scandalise de votre refus.

Har. (bas, à son fils.) Ah ! traître !

Clé. (à Mariane.) Vous voyez qu'il se désespère.

Har. (bas, à son fils en le menaçant.) Bourreau que tu es !

Clé. Mon père, ce n'est pas ma faute : je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder ; mais elle est obstinée.

Har. (bas, à son fils, avec emportement.) Pendard !

Clé. Vous êtes cause, madame, que mon père me querelle.

Har. (bas, à son fils, avec les mêmes gestes.) Le coquin !

Clé. (à Mariane.) Vous le ferez tomber malade. De grâce, madame, ne résistez pas davantage.

Fro. (à Mariane.) Mon dieu ! que de façons ! Gardez la sagesse, puisque monsieur le veut.

Mar. (à Harpagon.) Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant ; et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCÈNE XIII.

Harpagon, Mariane, Élise, Cléante, Valère, Frosine, Brindavoine.

Brin. Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

Har. Dis-lui que je suis empêché, et qu'il revienne une autre fois.

Brin. Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

Har. (à Mariane.) Je vous demande pardon, je reviens tout à l'heure.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE VI.

Cléante, La Flèche.

La Fl. (sortant du jardin avec une cassette.) Ah ! monsieur, que je vous trouve à propos ! Suivez-moi vite.

Clé. Qu'y a-t-il ?

La Fl. Suivez-moi, vous dis-je ; nous sommes bien.

Clé. Comment ?

La Fl. Voici votre affaire.

Clé. Quoi ?

La Fl. J'ai guigné ceci tout le jour.

Clé. Qu'est-ce que c'est ?

La Fl. Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

Clé. Comment as-tu fait ?

La Fl. Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

SCÈNE VII.

Harpagon, (criant au voleur dès le jardin.)

Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. (*à lui-même, se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin. . . Ah ! c'est moi. . . Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ! et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde ! Sans toi il m'est impossible de vivre. C'en est fait ; je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Hé ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison, à des valets, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges,

des gêner, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE III.

Harpagon, Le Commissaire, Valère, Maître Jacques.

Har. Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

Val. Que voulez-vous, monsieur ?

Har. Comment, traître ! tu ne rougis pas de ton crime ?

Val. De quel crime voulez-vous donc parler ?

Har. De quel crime je veux parler, infâme ! comme si tu ne savois pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment ! abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature !

Val. Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

Me. Jac. (à part.) Oh ! oh ! aurois-je deviné sans y penser ?

Val. C'étoit mon dessein de vous en parler, et je voulois attendre pour cela des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

Har. Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur, infâme ?

Val. Ah ! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

Har. Comment, pardonnable ! un guet-a pens, un assassinat de la sorte !

Val. De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Har. Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles, pendard !

Val. Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de

mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort ; et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

Har. C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

Val. Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

Har. Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

Val. Hélas ! me le demandez-vous ?

Har. Oui, vraiment, je te le demande.

Val. Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il lui fait faire—l'Amour.

Har. L'Amour !

Val. Oui.

Har. Bel amour ! bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

Val. Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui ; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

Har. Non feral, de par tous les diables ; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

Val. Appelez-vous cela un vol ?

Har. Si je l'appelle un vol ! un trésor comme celui-là !

Val. C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et pour bien faire il faut que vous me l'accordiez.

Har. Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire, cela ?

Val. Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

Har. Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

Val. Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

Har. Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

Val. Rien que la mort ne nous peut séparer.

Har. C'est être bien endiablé après mon argent !

Val. Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

Har. Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien. Mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pendar effronté, me va faire raison de tout.

Val. Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira : mais je vous prie de croire au moins que, s'il y a du mal, ce n'est

que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

Har. Je le crois bien, vraiment : il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoïr mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

Val. Moi ? je ne l'ai point enlevée ; et elle est encore chez vous.

Har. (à part.) O ma chère cassette ! (haut.) Elle n'est point sortie de ma maison ?

Val. Non, monsieur.

Har. Hé ! dis-moi un peu ; tu n'y as point touché ?

Val. Moi, y toucher ! Ah ! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

Har. (à part.) Brûlé pour ma cassette !

Val. J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante ; elle est trop sage et trop honnête pour cela.

Har. (à part.) Ma cassette trop honnête !

Val. Tous mes desirs se sont bornés à jouir de sa vue ; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

Har. (à part.) Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

Val. Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure ; et elle vous peut rendre témoignage. . .

Har. Quoi ! ma servante est complice de l'affaire ?

Val. Oui, monsieur, elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et de recevoir la mienne.

Har. Hé ! (à part.) Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ? (à Valère.) Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

Val. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

Har. La pudeur de qui ?

Val. De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

Har. Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

Val. Oui, monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

Har. O ciel ! autre disgrâce !

Me. Jac. (au commissaire.) Écrivez, monsieur, écrivez.

Har. Rengrègement de mal ! surcroît de désespoir ! (au commissaire.) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge,

et dressez-lui-moi son procès comme larron et comme suborneur.

Me. Jac. Comme larron et comme suborneur.

Val. Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis. . . .

SCÈNE VI.

*Harpagon, Anselme, Élise, Mariane, Cléante, Valère, Frosine,
Le Commissaire, Maître Jacques, La Flèche.*

Clé. Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

Har. Où est-il ?

Clé. Ne vous en mettez point en peine, il est en lieu dont je répons, et tout ne dépend que de moi : c'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

Har. N'en a-t-on rien ôté ?

Clé. Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

Mar. (à *Cleante.*) Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le ciel, (*montrant Valère.*) avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (*montrant Anselme.*) dont vous avez à m'obtenir.

An. Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre ; et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

Har. Il faut pour me donner conseil que je voie ma cassette.

Clé. Vous la verrez saine et entière.

Har. Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

An. Hé bien, j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

Har. Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

An. Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

Har. Oui, pourvu que pour les noces vous me fassiez
aire un habit.

SCÈNES DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

(MOLIÈRE.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE II.

M. Jourdain, en robe de chambre et en bonnet de nuit ; Le Maître de Musique, Le Maître à Danser, L'Élève du maître de musique, Une Musicienne, Deux Musiciens, Danseurs, Deux Laquais.

M. Jour. Hé bien, messieurs, qu'est-ce ? Me ferez-vous
voir votre petite drôlerie ?

Le Ma. à Dan. Comment ! quelle petite drôlerie ?

M. Jour. Hé ! là. . . comment appelez-vous cela ? votre
prologue ou dialogue de chansons et de danse ?

Le Ma. à Dan. Ah ! ah !

Le Ma. de Mus. Vous nous y voyez préparés.

M. Jour. Je vous ai fait un peu attendre ; mais c'est que
je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité, et
mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne
mettre jamais.

Le Ma. de Mus. Nous ne sommes ici que pour attendre
votre loisir.

M. Jour. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller
qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez
voir.

Le Ma. à Dan. Tout ce qu'il vous plaira.

M. Jour. Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les
pieds jusqu'à la tête.

Le Ma. de Mus. Nous n'en doutons point.

M. Jour. Je me suis fait faire cette indienne-ci.

Le Ma. à Dan. Elle est fort belle.

M. Jour. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité
étoient comme cela le matin.

Le Ma. de Mus. Cela vous sied à merveille.

M. Jour. Laquais ! holà, mes deux laquais !

Pre. La. Que voulez-vous, monsieur ?

M. Jour. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (au maître de musique et au maître à danser.) Que dites-vous de mes livrées ?

Le Ma. à Dan. Elles sont magnifiques.

M. Jour. (entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausses étroit de velours rouge, et sa camisole de velours verd.) Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

Le Ma. de Mus. Il est galant.

M. Jour. Laquais !

Pre. La. Monsieur.

M. Jour. L'autre laquais.

Sec. La. Monsieur.

M. Jour. (ôtant sa robe de chambre.) Tenez ma robe. (au maître de musique et au maître à danser.) Me trouvez-vous bien comme cela ?

Le Ma. à Dan. Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. Jour. Voyons un peu votre affaire.

Le Ma. de Mus. Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air (montrant son élève.) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. Jour. Oui : mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier ; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Le Ma. de Mus. Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres ; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

M. Jour. (à ses laquais,) Donnez-moi ma robe pour mieux entendre. . . Attendez, je crois que je serai mieux sans robe. . . Non, redonnez-la moi ; cela ira mieux.

La Musicienne.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

M. Jour. Cette chanson me semble un peu lugubre ; elle endort ; et je voudrais que vous la pussiez un peu ragail-lardir par-ci par-là.

Le Ma. de Mus. Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. Jour. On m'en apprend un tout-à-fait joli il y a quelque temps. Attendez . . . là . . . Comment est-ce qu'il dit ?

Le Ma. à Dan. Par ma foi, je ne sais.

M. Jour. Il y a du mouton dedans.

Le Ma. à Dan. Du mouton ?

M. Jour. Oui. Ah ! (*Il chante.*)

Je croyois Jeanneton
Aussi douce que belle ;
Je croyois Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas ! hélas ! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

Le Ma. de Mus. Le plus joli du monde.

Le Ma. à Dan. Et vous le chantez bien.

M. Jour. C'est sans avoir appris la musique.

Le Ma. de Mus. Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Le Ma. à Dan. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. Jour. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

Le Ma. de Mus. Oui, monsieur.

M. Jour. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

Le Ma. de Mus. La philosophie est quelque chose ; mais la musique, monsieur, la musique . . .

Le Ma. à Dan. La musique et la danse . . . La musique et la danse, c'est-là tout ce qu'il faut.

Le Ma. de Mus. Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

Le Ma. à Dan. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

Le Ma. de Mus. Sans la musique un état ne peut subsister.

Le Ma. à Dan. Sans la danse un homme ne sauroit rien faire.

Le Ma. de Mus. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

Le Ma. à Dan. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. Jour. Comment cela ?

Le Ma. de Mus. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. Jour. Cela est vrai.

Le Ma. de Mus. Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

M. Jour. Vous avez raison.

Le Ma. à Dan. Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un état, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. Jour. Oui, on dit cela.

Le Ma. à Dan. Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

M. Jour. Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

Le Ma. à Dan. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. Jour. Je comprends cela à cette heure.

ACTE SECOND.

SCÈNE II.

M. Jourdain, le Maître de Musique, le Maître à Danser, un Laquais.

Le Laq. Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. Jour. Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (au maître de musique et au maître à danser.) Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE III.

M. Jourdain, un Maître d'Armes, le Maître de Musique, le Maître à Danser ; un Laquais, (tenant deux fleurets.)

Le Maître d'Armes, (après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, et en avoir présenté un à M. Jourdain.) Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. En garde, monsieur, en garde.
(*Le maître d'armes lui pousse deux au trois bottes, en lui disant, En garde.*)

M. Jour. Hé !

Le Ma. de Mus. Vous faites des merveilles.

Le Ma. d'Armes. Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses ; à donner, et à ne point recevoir : et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

M. Jour. De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué ?

Le Ma. d'Armes. Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?

M. Jour. Oui.

Le Ma. d'Armes. Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un état, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la . . .

Le Ma. à Dan. Tout beau ! monsieur le tireur d'armes, ne parlez de la danse qu'avec respect.

Le Ma. de Mus. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

Le Ma. d'Armes. Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

Le Ma. de Mus. Voyez un peu l'homme d'importance !

Le Ma. à Dan. Voilà un plaisant animal avec son plastron !

Le Ma. d'Armes. Mon petit maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferois chanter de la belle manière.

Le Ma. à Dan. Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. Jour. (au maître à danser.) Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

Le Ma. à Dan. Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

M. Jour. (au maître à danser.) Tout doux, vous dis-je.

Le Ma. d'Armes. (au maître à danser.) Comment, petit impertinent !

M. Jour. Hé ! mon maître d'armes !

Le Ma. à Dan. (au maître d'armes.) Comment, grand cheval de carrosse !

M. Jour. Hé ! mon maître à danser.

Le Ma. d'Armes. Si je me jette sur vous . . .

M. Jour. (au maître d'armes.) Doucement !

Le Ma. à Dan. Si je mets sur vous la main . . .

M. Jour. (au maître à danser.) Tout beau !

Le Ma. d'Armes. Je vous étrillerai d'un air . . .

M. Jour. (au maître d'armes.) De grâce !

Le Ma. à Dan. Je vous rosserai d'une manière . . .

M. Jour. (au maître à danser.) Je vous prie.

Le Ma. de Mus. Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. Jour. (au maître de musique.) Mon dieu ! arrêtez-vous.

SCÈNE IV.

Un Maître de Philosophie, M. Jourdain, Le Maître de Musique, Le Maître à Danser, Le Maître d'Armes, un Laquais.

M. Jour. Holà, monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

Le Ma. de Phi. Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il, messieurs ?

M. Jour. Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures et en vouloir venir aux mains.

Le Ma. de Phi. Hé quoi ! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?

Le Ma. à Dan. Comment, monsieur ! il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession !

Le Ma. de Phi. Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

Le Ma. d'Armes. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne !

Le Ma. de Phi. Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

Le Ma. à Dan. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Le Ma. de Mus. Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

Le Ma. d'Armes. Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

Le Ma. de Phi. Et que sera donc la philosophie ? Je vous

trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin.

Le Ma. d'Armes. Allez, philosophe de chien !

Le Ma. de Mus. Allez, bêtête de pédant !

Le Ma. à Dan. Allez, cuistre fieffé !

Le Ma. de Phi. Comment, marauds que vous êtes ! . . .

(*Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*)

M. Jour. Monsieur le philosophe !

Le Ma. de Phi. Infâmes ! coquins ! insolents !

M. Jour. Monsieur le philosophe !

Le Ma. d'Armes. La peste de l'animal !

M. Jour. Messieurs !

Le Ma. de Phi. Impudents !

M. Jour. Monsieur le philosophe !

Le Ma. à Dan. Diantre soit de l'âne bêté !

M. Jour. Messieurs !

Le Ma. de Phi. Scélérats !

M. Jour. Monsieur le philosophe !

Le Ma. de Mus. Au diable l'impertinent !

M. Jour. Messieurs !

Le Ma. de Phi. Frippons ! gueux ! traîtres ! imposteurs !

M. Jour. Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe ! (*Ils sortent en se battant.*)

SCÈNE V.

M. Jourdain, un Laquais.

M. Jour. Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurois que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous réparer. Je serois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCÈNE VI.

Le Maître de Philosophie, M. Jourdain, un Laquais.

Le Ma. de Phi. (*raccommodant son collet.*) Venons à notre leçon.

M. Jour. Ah ! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

Le Ma. de Phi. Cela n'est rien. Un philosophe sait rece-

voir comme il faut les choses ; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. Jour. Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étois jeune.

Le Ma. de Phi. Ce sentiment est raisonnable ; *sans, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute ?

M. Jour. Oui ; mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

Le Ma. de Phi. Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. Jour. Ce latin-là a raison.

Le Ma. de Phi. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

M. Jour. Oh ! oui. Je sais lire et écrire.

Le Ma. de Phi. Par où vous plaît-il que nous commençons ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. Jour. Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

Le Ma. de Phi. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. Jour. Qui sont-elles ces trois opérations de l'esprit ?

Le Ma. de Phi. La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux ; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories ; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures, *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton, etc.*

M. Jour. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Le Ma. de Phi. Voulez-vous apprendre la morale ?

M. Jour. La morale ?

Le Ma. de Phi. Oui.

M. Jour. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale ?

Le Ma. de Phi. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et . . .

M. Jour. Non, laissons cela : je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne ; je me veux mettre en colère tout mon soul, quand il m'en prend envie.

Le Ma. de Phi. Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. Jour. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?

Le Ma. de Phi. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, et des animaux ; et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux

olants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents, et les tourbillons.

M. Jour. Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de rouillamini.

Le Ma. de Phi. Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

M. Jour. Apprenez-moi l'orthographe.

Le Ma. de Phi. Très volontiers.

M. Jour. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

Le Ma. de Phi. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et la-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parcequ'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parcequ'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. Jour. J'entends tout cela.

Le Ma. de Phi. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. Jour. A, A. Oui.

Le Ma. de Phi. La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en-haut, A, E.

M. Jour. A, E ; A, E. Ma foi, oui. Ah ! que cela est beau !

Le Ma. de Phi. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. Jour. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

Le Ma. de Phi. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

M. Jour. O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O ; I, O. Cela est admirable ! I, O ; I, O.

Le Ma. de Phi. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. Jour. O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !

Le Ma. de Phi. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et alongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout-à-fait, U.

M. Jour. U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

Le Ma. de Phi. Vos deux lèvres s'alongent comme si vous faisiez la moue ; d'où vient que, si vous la voulez faire

à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. Jour. U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai je étudié plutôt pour savoir tout cela !

Le Ma. de Phi. Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. Jour. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

Le Ma. de Phi. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut, DA.

M. Jour. DA, DA. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses !

Le Ma. de Phi. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous, FA.

M. Jour. FA, FA. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal !

Le Ma. de Phi. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais ; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, R, RA.

M. Jour. R, R, RA ; R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes ! et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

Le Ma. de Phi. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. Jour. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

Le Ma. de Phi. Fort bien.

M. Jour. Cela sera galant, oui.

Le Ma. de Phi. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. Jour. Non, non, point de vers.

Le Ma. de Phi. Vous ne voulez que de la prose.

M. Jour. Non, je ne veux ni prose ni vers.

Le Ma. de Phi. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. Jour. Pourquoi ?

Le Ma. de Phi. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. Jour. Il n'y a que la prose ou les vers ?

Le Ma. de Phi. Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. Jour. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

Le Ma. de Phi. De la prose.

M. Jour. Quoi ! quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose ?

Le Ma. de Phi. Oui, monsieur.

M. Jour. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet, *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

Le Ma. de Phi. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un . . .

M. Jour. Non, non, non ; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

Le Ma. de Phi. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. Jour. Non, vous dis-je ; je ne veux que ces seules parôles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

Le Ma. de Phi. On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux*. Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir*. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font*. Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour*.

M. Jour. Mais de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure ?

Le Ma. de Phi. Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

M. Jour. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

Le Ma. de Phi. Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VIII.

M. Jourdain, un Maître Tailleur ; un Garçon Tailleur, (portant l'habit de M. Jourdain ;) un Laquais.

M. Jour. Ah ! vous voilà ! Je m'allois mettre en colère contre vous.

Le Ma. Tail. Je n'ai pas pu venir plutôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. Jour. Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre ; et il y a déjà deux mailles de rompues.

Le Ma. Tail. Ils ne s'élargiront que trop.

M. Jour. Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

Le Ma. Tail. Point du tout, monsieur.

M. Jour. Comment, point du tout !

Le Ma. Tail. Non, ils ne vous blessent point.

M. Jour. Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

Le Ma. Tail. Vous vous imaginez cela.

M. Jour. Je me l'imagine parceque je le sens. Voyez la belle raison !

Le Ma. Tail. Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir ; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. Jour. Qu'est-ce que c'est que ceci ? vous avez mis les fleurs en en-bas.

Le Ma. Tail. Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

M. Jour. Est-ce qu'il faut dire cela ?

Le Ma. Tail. Oui vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. Jour. Les personnes de qualité portent les fleurs en en-bas ?

Le Ma. Tail. Oui, monsieur.

M. Jour. Oh ! voilà qui est donc bien.

Le Ma. Tail. Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

M. Jour. Non, non.

Le Ma. Tail. Vous n'avez qu'à dire.

M. Jour. Non, vous dis-je ; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien ?

Le Ma. Tail. Belle demande ! Je défie un peintre avec son pinceau de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rheingrave, est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

M. Jour. La perruque et les plumes sont-elles comme il faut ?

Le Ma. Tail. Tout est bien.

M. Jour. (regardant l'habit du tailleur.) Ah ! ah ! monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait ! Je la reconnois bien.

Le Ma. Tail. C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. Jour. Oui ; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

Le Ma. Tail. Voulez-vous mettre votre habit ?

M. Jour. Oui, donnez-le moi.

Le Ma. Tail. Attendez ; cela ne va pas comme cela : j'ai amené des gens pour vous habiller en cadence ; et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà, entrez, vous autres.

SCÈNE IX.

M. Jourdain, Le Maître Tailleur, Le Garçon Tailleur, Garçons Tailleurs, dansants, un Laquais.

Le Ma. Tail. (à ses garçons.) Mettez cet habit à monsieur de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre garçons tailleurs, dansant, s'approchent de M. Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, les deux autres lui ôtent la camisole ; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf.

M. Jourdain se promène au milieu d'eux, et leur montre son habit pour voir s'il est bien fait.

Gar. Tail. Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. Jour. Comment m'appellez-vous ?

Gar. Tail. Mon gentilhomme.

M. Jour. Mon gentilhomme ! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme. (*donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

Gar. Tail. Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. Jour. Monseigneur ! Oh ! oh ! monseigneur ! Attendez, mon ami, monseigneur mérite quelque chose ; et ce n'est pas une petite parole que monseigneur. Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

Gar. Tail. Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

M. Jour. Votre grandeur ! Oh ! oh ! oh ! Attendez ; ne vous en allez pas. A moi, votre grandeur ! (*bas, à part.*) Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. (*haut.*) Tenez, voilà pour ma grandeur.

Gar. Tail. Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

M. Jour. Il a bien fait, je lui allois tout donner.

.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE III.

Madame Jourdain, M. Jourdain, Nicole, deux Laquais.

Mad. Jour. Ah ! ah ! voici une nouvelle histoire ! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? et avez-vous envie qu'on se raille par-tout de vous ?

M. Jour. Il n'y a que des sots et des sottises, ma femme, qui se railleront de moi.

Mad. Jour. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure ; et il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. Jour. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

Mad. Jour. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison ; on diroit qu'il est céans carême-prenant tous les jours ; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

Nicole. Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. Jour. Ouais ! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne !

Mad. Jour. Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

Nicole. Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les cariaux de notre salle.

M. Jour. Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

Mad. Jour. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

Nicole. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. Jour. Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des igno-

rantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Mad. Jour. Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. Jour. Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

Nicole. J'ai encore oui dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. Jour. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Mad. Jour. N'irez-vous pas l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet à votre âge ?

M. Jour. Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure le fouet devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège !

Mad. Jour. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison !

M. Jour. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple (à *Madame Jourdain*,) savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Mad. Jour. Oui ; je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. Jour. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Mad. Jour. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. Jour. Je ne parle pas de cela, vous dis-je ; je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Mad. Jour. Des chansons.

M. Jour. Hé ! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux ? le langage que nous parlons à cette heure ?

Mad. Jour. Hé bien ?

M. Jour. Comment est-ce que cela s'appelle ?

Mad. Jour. Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. Jour. C'est de la prose, ignorante.

Mad. Jour. De la prose ?

M. Jour. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose. Et voilà ce que c'est que d'étudier ! (à *Nicole*.) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

Nicole. Comment ?

M. Jour. Oui, qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

Nicole. Quoi ?

M. Jour. Dis un peu U, pour voir.

Nicole. Hé bien, U.

M. Jour. Qu'est-ce que tu fais ?

Nicole. Je dis U.

M. Jour. Oui : mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

Nicole. Je fais ce que vous me dites.

M. Jour. Oh ! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu alonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en-haut de celle d'en-bas. U, vois-tu ? U ; je fais la moue, U.

Nicole. Oui, cela est biau !

Mad. Jour. Voilà qui est admirable !

M. Jour. C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

Mad. Jour. Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?

Nicole. De quoi est-ce que tout cela guérit ?

M. Jour. J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Mad. Jour. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies ; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. Jour. Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Mad. Jour. Çamon vraiment ! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles ! et vous avez bien opéré avec ce bon monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné !

M. Jour. Paix, songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étois son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais ; et devant tout le monde il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Mad. Jour. Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

M. Jour. Hé bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

Mad. Jour. Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

M. Jour. Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.

Mad. Jour. Et quoi ?

M. Jour. Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que

si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Mad. Jour. Oui, attendez-vous à cela.

M. Jour. Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

Mad. Jour. Oui, oui ; il ne manquera pas d'y faillir.

M. Jour. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Mad. Jour. Chansons.

M. Jour. Ouais ! vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Mad. Jour. Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

M. Jour. Taisez-vous. Le voici.

Mad. Jour. Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt, et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

M. Jour. Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV.

Dorante, M. Jourdain, Madame Jourdain, Nicole.

Dor. Mon cher ami monsieur Jourdain, comment-vous portez-vous ?

M. Jour. Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

Dor. Et madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

Mad. Jour. Madame Jourdain se porte comme elle peut.

Dor. Comment ! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde.

M. Jour. Vous voyez.

Dor. Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit ; nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

M. Jour. Hai, hai.

Dor. Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

Mad. Jour. (à part.) Oui, aussi sot par derrière que par devant.

Dor. Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlois de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

M. Jour. Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. *(à Madame Jourdain.)* Dans la chambre du roi !

Dor. Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

Mad. Jour. (à part.) Oui, nous ne le savons que trop.

Dor. Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en

plusieurs occasions ; et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

M. Jour. Monsieur, vous vous moquez.

Dor. Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

M. Jour. Je n'en doute point, monsieur.

Dor. Je veux sortir d'affaires avec vous ; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. Jour. (bas, à Mad. Jourdain.) Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

Dor. Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. Jour. (bas, à Mad. Jourdain.) Je vous le disois bien.

Dor. Voyons un peu ce que je vous dois.

M. Jour. (bas, à Mad. Jourdain.) Vous voilà avec vos soupçons ridicules !

Dor. Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. Jour. Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

Dor. Cela est vrai.

M. Jour. Une autre fois, six vingts.

Dor. Oui.

M. Jour. Une autre fois, cent quarante.

Dor. Vous avez raison.

M. Jour. Ces trois articles font quatre cents soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

Dor. Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. Jour. Mille huit cents trente-deux livres à votre plumassier.

Dor. Justement.

M. Jour. Deux mille sept cents quatre-vingts livres à votre tailleur.

Dor. Il est vrai.

M. Jour. Quatre mille trois cents septante-neuf livres douze sous huit deniers à votre marchand.

Dor. Fort bien. Douze sous huit deniers, le compte est juste.

M. Jour. Et mille sept cents quarante-huit livres sept sous quatre deniers à votre sellier.

Dor. Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

M. Jour. Somme totale, quinze mille huit cents livres.

Dor. Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous paierai au premier jour.

Mad. Jour. (bas, à M. Jourdain.) Hé bien ! ne l'avois-je pas bien deviné ?

M. Jour. (*bas, à Mad. Jour.*) Paix.

Dor. Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

M. Jour. Hé ! non.

Mad. Jour. (*bas, à M. Jour.*) Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. Jour. (*bas, à Mad. Jour.*) Taisez-vous.

Dor. Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. Jour. Non, monsieur.

Mad. Jour. (*bas, à M. Jour.*) Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. Jour. (*bas, à Mad. Jour.*) Taisez-vous, vous dis-je.

Dor. Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. Jour. Point, monsieur.

Mad. Jour. (*bas, à M. Jour.*) C'est un vrai enjôleur.

M. Jour. (*bas, à Mad. Jour.*) Taisez-vous donc.

Mad. Jour. (*bas, à M. Jour.*) Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. Jour. (*bas, à Mad. Jour.*) Vous tairez-vous ?

Dor. J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie ; mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort si j'en demandois à quelque autre.

M. Jour. C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

Mad. Jour. (*bas, à M. Jour.*) Quoi ! vous allez encore lui donner cela ?

M. Jour. (*bas, à Mad. Jour.*) Que faire ? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi ?

Mad. Jour. (*bas, à M. Jour.*) Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE VI.

M. Jourdain, Madame Jourdain, Dorante, Nicole.

M. Jour. (*à Dorante.*) Voilà deux cents louis bien comptés.

Dor. Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. Jour. Je vous suis trop obligé.

Dor. Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

Mad. Jour. Madame Jourdain vous baise les mains.

Dor. (*bas, à M. Jour.*) Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas ; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. Jour. Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

Dor. Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part : mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule : et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. Jour. Comment l'a-t-elle trouvé ?

Dor. Merveilleux : et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. Jour. Plût au ciel !

Mad. Jour. (à Nicole.) Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

Dor. Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

M. Jour. Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent, et je suis dans une confusion la plus grande du monde de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

Dor. Vous moquez-vous ? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose si l'occasion s'en offroit ?

M. Jour. Oh ! assurément, et de très grand cœur.

Mad. Jour. (bas, à Nicole.) Que sa présence me pèse sur les épaules !

Dor. Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami ; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. Jour. Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

Mad. Jour. (à Nicole.) Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

SCÈNE XII.

Cléante, M. Jourdain, Madame Jourdain, Lucille, Coviak, Nicole.

Clé. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. Jour. Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

Clé. Monsieur, la plupart des gens sur cette question

n'hésitent pas beaucoup : on tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre ; et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables ; je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable : mais, avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir prétendre ; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. Jour. Touchez là, monsieur ; ma fille n'est pas pour vous.

Clé. Comment ?

M. Jour. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Mad. Jour. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis ?

M. Jour. Taisez-vous, ma femme ; je vous vois venir.

Mad. Jour. Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

M. Jour. Voilà pas le coup de langue ?

Mad. Jour. Et votre père n'étoit-il pas marchand aussi bien que le mien ?

M. Jour. Peste soit de la femme ! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais, pour le mien, ce sont des mal-avisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Mad. Jour. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre ; et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

Nicole. Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village qui est le plus grand malitorne et le plus sot d'adairs que j'aie jamais vu.

M. Jour. (à Nicole.) Taisez-vous, impertinente : vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneurs ; et je la veux faire marquise.

Mad. Jour. Marquise ?

M. Jour. Oui, marquise.

Mad. Jour. Hélas ! Dieu m'en garde !

M. Jour. C'est une chose que j'ai résolue.

Mad. Jour. C'est une chose, moi, où je ne consentirai

point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de grand'dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises. "Voyez-vous, diroit-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de monsieur Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grand-pères vendoiént du drap auprès de la porte saint Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils paient maintenant peut-être bien cher en l'autre monde ; et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens." Je ne veux point tous ces caquets ; et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. Jour. Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCÈNES DU MALADE IMAGINAIRE.

(MOLIÈRE.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE VI.

Béline, Argan.

Ar. Ah ! ma femme, approchez.

Bé. Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?

Ar. Venez-vous-en ici à mon secours.

Bé. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils ?

Ar. M'amie !

Bé. Mon ami !

Ar. On vient de me mettre en colère.

Bé. Hélas ! pauvre petit mari ! Comment donc, mon ami ?

Ar. Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

Bé. Ne vous passionnez donc point.

Ar. Elle m'a fait enrager, m'amie.

Bé. Doucement, mon fils.

Ar. Elle a contrecarré, une heure durant, les choses que je veux faire.

Bé. Là ! là ! tout doux !

Ar. Elle a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

Bé. C'est une impertinente.

Ar. Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

Bé. Mon Dieu ! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint par fois de souffrir leurs mauvaises qualités à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle ; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette,

SCÈNE VII.

Argan, Béline, Toinette.

Toi. Madame.

Bé. Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère ?

Toi. (*d'un ton doux et tendre.*) Moi, madame ? Hélas ! je ne sais pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à monsieur en toutes choses.

Ar. Ah ! la traîtresse !

Toi. Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de monsieur Diafoirus. Je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle, mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

Bé. Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

Ar. Ah ! m'amour, vous la croyez ! C'est une scélérate, elle m'a dit cent insolences.

Bé. Hé bien ! je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Écoutez, Toinette : si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Ça, donnez-moi son manteau fourré et des oreillers, que je l'accomode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles ; il n'y a rien qui enrhumé tant que de prendre l'air par les oreilles.

Ar. Ah m'amie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi !

Bé. (accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.) Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

Toi. (lui mettant rudement un oreiller sur la tête.) Et celui-ci pour vous garder du serein.

Ar. (se levant en colère, et jetant les oreillers à Toinette qui s'enfuit.) Ah ! coquine, tu veux m'étouffer.

ACTE SECOND.

SCÈNE III.

Argan, Cléante, Toinette.

Cl. Monsieur. . .

Toi. (à Cléante.) Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de monsieur.

Cl. Monsieur, je suis ravi de vous trouver debout, et de voir que vous vous portez mieux.

Toi. (feignant d'être en colère.) Comment ! qu'il se porte mieux ! Cela est faux. Monsieur se porte toujours mal.

Cl. J'ai ouï dire que monsieur étoit mieux ; et je lui trouve bon visage.

Toi. Que voulez-vous dire avec votre bon visage ? Monsieur l'a fort mauvais ; et ce sont des impertinents qui vous ont dit qu'il étoit mieux ; il ne s'est jamais si mal porté.

Ar. Elle a raison.

Toi. Il marche, dort, mange, et boit comme les autres ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit fort malade.

Ar. Cela est vrai.

SCÈNE VI.

M. Diafoirus, Thomas Diafoirus, Argan, Angélique, Cléante, Toinette, Laquais.

Ar. (mettant la main à son bonnet sans l'ôter.) Monsieur Purgon, monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

M. Dia. Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

(*Argan et M. Diafoirus parlent en même temps.*)

Ar. Je reçois, monsieur,

M. Dia. Nous venons ici, monsieur,

Ar. Avec beaucoup de joie. . .

M. Dia. Mon fils Thomas et moi,

Ar. L'honneur que vous me faites ;

M. Dia. Vous témoigner, monsieur,

Ar. Et j'aurais souhaité. . .

M. Dia. Le ravissement où nous sommes. . .

Ar. De pouvoir aller chez vous. . .

M. Dia. De la grâce que vous nous faites. . .

Ar. Pour vous en assurer.

M. Dia. De vouloir bien nous recevoir. . .

Ar. Mais vous savez, monsieur,

M. Dia. Dans l'honneur, monsieur,

Ar. Ce que c'est qu'un pauvre malade,

M. Dia. De votre alliance,

Ar. Qui ne peut faire autre chose. . .

M. Dia. Et vous assurer. . .

Ar. Que de vous dire ici. . .

M. Dia. Que, dans les choses qui dépendront de notre métier,

Ar. Qu'il cherchera toutes les occasions. . .

M. Dia. De même qu'en toute autre,

Ar. De vous faire connoître, monsieur,

M. Dia. Nous serons toujours prêts, monsieur,

Ar. Qu'il est tout à votre service.

M. Dia. A vous témoigner notre zèle. (*à son fils.*) Allons, Thomas, avancez ; faites vos compliments.

Tho. Dia. (*à M. Diafoirus.*) N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer ?

M. Dia. Oui.

Tho. Dia. (*à Argan.*) Monsieur, je viens saluer, reconnoître, chérir, et révéler en vous un second père, mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. . .

Tou. Vivent les colléges d'où l'on sort si habile homme !

Tho. Dia. (*à M. Diafoirus.*) Cela a-t-il bien été, mon père ?

M. Dia. Optimè.

Ar. (*à Angélique.*) Allons, saluez monsieur.

Tho. Dia. (*à M. Diafoirus.*) Baiseraï-je ?

M. Dia. Oui, oui.

Tho. Dia. (*à Angélique.*) Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on. . .

Ar. (à Thomas Diafoirus.) Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

Tho. Dia. Où donc est-elle ?

Ar. Elle va venir.

Tho. Dia. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue.

M. Dia. Faites toujours le compliment de mademoiselle.

Tho. Dia. Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés ; et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur d'ores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et mari.

Toi. Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses !

Ar. (à Cléante.) Hé ! que dites-vous de cela ?

Clé. Que monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

Toi. Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

Ar. Allons, vite, ma chaise, et des sièges à tout le monde. *(Les laquais donnent des sièges.)* Mettez-vous là, ma fille. *(à M. Diafoirus.)* Vous voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils ; et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

M. Dia. Monsieur, ce n'est pas parceque je suis son père ; mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques uns ; mais c'est par-là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé : on le voyoit toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eût toutes les peines du monde à lui apprendre à lire ; et il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon ! disois-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus long-temps ; et cette lenteur à comprendre, cette

pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine, mais il se roidissoit contre les difficultés; et ses régentes se louoient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; et je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable; et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

Tho. Dia. (tirant de sa poche une grande thèse roulée qu'il présente à Angélique.) J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thèse, qu'avec la permission (*saluant Argan.*) de monsieur j'ose présenter à mademoiselle comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

An. Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile; et je ne me connois pas à ces choses-là.

Toi. (prenant la thèse.) Donnez, donnez; elle est toujours bonne à prendre pour l'image: cela servira à parer notre chambre.

Tho. Dia. (saluant encore Argan.) Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

Toi. Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses: mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

Ar. N'est-ce pas votre intention, monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin?

M. Dia. A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux pour nous autres demeurer au public. Le public est commode: vous n'avez à répondre de vos actions à personne; et, pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

Toi. Cela est plaisant ! et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres messieurs vous les guérissiez ! Vous n'êtes point auprès d'eux pour cela : vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes ; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

M. Dia. Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

SCÈNE VII.

Béline, Argan, Angelique, Monsieur Diafoirus, Thomas Diafoirus, Toinette.

Ar. M'amour, voilà le fils de monsieur Diafoirus.

Tho. Dia. Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage. . .

Bél. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

Tho. Dia. Puisque l'on voit sur votre visage. . . Puisque l'on voit sur votre visage. . . Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire.

M. Dia. Thomas, réservez cela pour une autre fois.

Ar. Je voudrais, m'amie, que vous eussiez été ici tantôt.

Toi. Ah ! madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

Ar. Allons, ma fille.

An. Mon père ! . . .

Ar. Hé bien ! mon père ! qu'est-ce que cela veut dire ?

An. De grâce, ne précipitez point les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, et de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

Tho. Dia. Quant à moi, mademoiselle, elle est déjà toute née en moi ; et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

An. Si vous êtes si prompt, monsieur, il n'en est pas de même de moi ; et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

Ar. Oh ! bien ! bien ! cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble.

An. Hé ! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force ; et si monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte.

Tho. Dia. *Nego consequentiam*, mademoiselle ; et je puis

être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

An. C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

Tho. Dia. Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume étoit.

An. Les anciens, monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

Tho. Dia. Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

An. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

Tho. Dia. Distinguo, mademoiselle. Dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo*; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

SCÈNES DU MARIAGE FORCÉ.

(MOLIÈRE.)

SCÈNE I.

Sganarelle, (parlant à ceux qui sont dans sa maison.)

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne quérir vite chez le seigneur Géronimo; et, si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

SCÈNE II.

Sganarelle, Géronimo.

Gér. (ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.)
Voilà un ordre fort prudent.

Sgan. Ah ! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos ; et j'allois chez vous vous chercher.

Gér. Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

Sgan. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

Gér. Très volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

Sgan. Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée ; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

Gér. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

Sgan. Mais auparavant je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

Gér. Je le ferai, puisque vous le voulez.

Sgan. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle point franchement.

Gér. Vous avez raison.

Sgan. Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

Gér. Cela est vrai.

Sgan. Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

Gér. Je vous le promets.

Sgan. Jurez-en votre foi.

Gér. Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

Sgan. C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

Gér. Qui ? vous ?

Sgan. Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus.

Gér. Je vous prie auparavant de me dire une chose.

Sgan. Et quoi ?

Gér. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

Sgan. Moi ?

Gér. Oui.

Sgan. Ma foi, je ne sais ; mais je me porte bien.

Gér. Quoi ! vous ne savez pas à-peu-près votre âge ?

Sgan. Non. Est-ce qu'on songe à cela ?

Gér. Hé ! dites-moi un peu, s'il vous plaît, combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance ?

Sgan. Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

Gér. Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?

Sgan. Huit ans.

Gér. Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

Sgan. Sept ans.

Gér. Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

Sgan. Cinq ans et demi.

Gér. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

Sgan. Je revins en cinquante-deux.

Gér. De cinquante-deux à soixante-quatre il y a douze ans, ce me semble; cinq ans en Hollande font dix-sept, sept ans en Angleterre font vingt-quatre, huit dans notre séjour à Rome font trente-deux, et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux : si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

Sgan. Qui ? moi ? Cela ne se peut pas.

Gér. Mon dieu ! le calcul est juste ; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire : mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout ; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal-à-propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin je vous en dis nettement ma pensée : je ne vous conseille point de songer au mariage ; et je vous trouverois le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

Sgan. Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

Gér. Ah ! c'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

Sgan. C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

Gér. Vous l'aimez de tout votre cœur ?

Sgan. Sans doute ; et je l'ai demandée à son père.

Gér. Vous l'avez demandée ?

Sgan. Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir ; et j'ai donné ma parole.

Gér. Oh ! mariez-vous donc ; je ne dis plus mot.

Sgan. Je quitterois le dessein que j'ai fait ! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme ? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir ; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez ? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais ? et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde ? (*Il montre ses dents.*) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour ? et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ? (*Il tousse.*) Hem, hem, hem. Hé ! qu'en dites-vous ?

Gér. Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

Sgan. J'y ai répugné autrefois ; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme qui me dorlotera, et me viendra frotter lorsque je serai las ; outre cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles, et qu'en me mariant je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même : que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

Gér. Il n'y a rien de plus agréable que cela ; et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

Sgan. Tout de bon, vous me le conseillez ?

Gér. Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

Sgan. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

Gér. Hé ! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier ?

Sgan. Dorimène.

Gér. Cette jeune Dorimène si galante et si bien parée ?

Sgan. Oui.

Gér. Fille du seigneur Alcantor ?

Sgan. Justement.

Gér. Et sœur d'un certain Alcidas qui se mêle de porter l'épée ?

Sgan. C'est cela.

Gér. Vertu de ma vie !

Sgan. Qu'en dites-vous ?

Gér. Bon parti ! mariez-vous promptement.

Sgan. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

Gér. Sans doute. Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

Sgan. Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes nocces.

Gér. Je n'y manquerai pas ; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

Sgan. Serviteur

Gér. (à part.) La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans ! O le beau mariage ! ô le beau mariage ! *(ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.)*

SCÈNE III.

Sganarelle, (seul.)

Ce mariage doit être heureux ; car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCÈNE V.

Géromimo, Sganarelle.

Gér. Ah ! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici ; et j'ai rencontré un orfèvre qui, sur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

Sgan. Mon dieu ! cela n'est pas pressé.

Gér. Comment ! que veut dire cela ? Où est l'ardeur que vous montriez tout-à-l'heure ?

Sgan. Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrais bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout-à-l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que . . .

Gér. Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes ; et, quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

Sgan. (seul.) Il a raison : il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE VI.

Panrace, Sganarelle.

Pan. (se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle.) Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un

homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

Sgan. Ah ! bon. En voici un fort à propos.

Pan. (de même, sans voir Sganarelle.) Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

Sgan. (à part.) Il a pris querelle contre quelqu'un. (*à Pancrace.*) Seigneur . . .

Pan. (de même, sans voir Sganarelle.) Tu te veux mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

Sgan. (à part.) La colère l'empêche de me voir. (*à Pancrace.*) Seigneur . . .

Pan. (de même, sans voir Sganarelle.) C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

Sgan. (à part.) Il faut qu'on l'ait forte irrité. (*à Pancrace.*) Je . . .

Pan. (de même, sans voir Sganarelle.) *Toto cælo, totâ viâ aberras.*

Sgan. Je baise les mains à monsieur le docteur.

Pan. Serviteur.

Sgan. Peut-on . . . ?

Pan. (se retournant vers l'endroit par où il est entré.) Sais-tu bien ce que tu as fait ? un syllogisme *in balordo*.

Sgan. Je vous . . .

Pan. (de même.) La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

Sgan. Je . . .

Pan. (de même) Je creverois plutôt que d'avouer ce que tu dis ; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

Sgan. Puis-je . . .

Pan. (de même.) Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*.

Sgan. Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère ?

Pan. Un sujet le plus juste du monde.

Sgan. Et quoi encore ?

Pan. Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécration.

Sgan. Puis-je demander ce que c'est ?

Pan. Ah ! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale : une licence épouvantable règne partout : et les magistrats qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état devoient mourir de honte en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

Sgan. Quoi donc ?

Pan. N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement, la forme d'un chapeau ?

Sgan. Comment ?

Pan. Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme : d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés : et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme.

(se retournant encore du côté par où il est entré.)

Oui, ignorant que vous êtes, c'est ainsi qu'il faut parler ; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

Sgan. *(à part.)* Je pensois que tout fût perdu. *(à Pan-crace.)* Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je . . .

Pan. Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

Sgan. Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je . . .

Pan. Impertinent !

Sgan. De grâce, remettez-vous. Je . . .

Pan. Ignorant !

Sgan. Hé ! mon dieu ! Je . . .

Pan. Me vouloir soutenir une proposition de la sorte !

Sgan. Il a tort. Je . . .

Pan. Une proposition condamnée par Aristote !

Sgan. Cela est vrai. Je . . .

Pan. En termes exprès !

Sgan. Vous avez raison. *(se tournant du côté par où Pan-crace est entré.)* Oui, vous êtes un sot et un impudent de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite ; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser : son père me l'a accordée. Mais je crains un peu . . . et je voudrois bien vous prier comme philosophe, de me dire votre sentiment. Hé ! quel est votre avis là-dessus ?

Pan. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum naturâ*, et que je ne suis qu'une bête.

Pan. *(à part.)* Le peste soit de l'homme ! *(à Pan-crace.)* Hé ! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

Pan. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

Sgan. Hé! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

Pan. Soit. Que voulez-vous me dire?

Sgan. Je veux vous parler de quelque chose.

Pan. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

Sgan. De quelle langue?

Pan. Oui.

Sgan. Parbleu! de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

Pan. Je vous dis, de quel idiôme, de quel langage?

Sgan. Ah! c'est une autre affaire.

Pan. Voulez-vous me parler Italien?

Sgan. Non.

Pan. Espagnol?

Sgan. Non.

Pan. Allemand?

Sgan. Non.

Pan. Anglois?

Sgan. Non.

Pan. Latin?

Sgan. Non.

Pan. Grec?

Sgan. Non.

Pan. Hébreu?

Sgan. Non.

Pan. Syriaque?

Sgan. Non.

Pan. Turc?

Sgan. Non.

Pan. Arabe?

Sgan. Non, non; françois, françois, françois.

Pan. Ah! françois.

Sgan. Fort bien.

Pan. Passez donc de l'autre côté; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

Sgan. (à part.) Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

Pan. Que voulez-vous?

Sgan. Vous consulter sur une petite difficulté.

Pan. Ah! ah! sur une difficulté de philosophie, sans doute?

Sgan. Pardonnez-moi. Je...

Pan. Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?

Sgan. Point du tout. Je . . .

Pan. Si la logique est un art ou une science ?

Sgan. Ce n'est pas cela. Je . . .

Pan. Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement ?

Sgan. Non. Je . . .

Pan. S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une ?

Sgan. Point. Je . . .

Pan. Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?

Sgan. Nenni. Je . . .

Pan. Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance ?

Sgan. Non. Je . . .

Pan. Si le bien se réciproque avec la fin ?

Sgan. Hé ! non. Je . . .

Pan. Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel ?

Sgan. Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

Pan. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

Sgan. Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter. *(Pendant que Sganarelle dit :)*

L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et je l'ai demandée à son père ; mais comme j'appréhende . . .

Pan. *(dit en même temps, sans écouter Sganarelle.)* La parole a été donnée à l'homme pour expliquer ses pensées ; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(Sganarelle impatienté ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises ; et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.)

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués par-tout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur ; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

Sgan. *(pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir.)* Peste de l'homme !

Pan. *(au-dedans de sa maison.)* Oui, la parole est *animi index et speculum*. C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme.

(Il monte à la fenêtre, et continue.)

C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus ; et, puisque vous avez la

faculté de ratiociner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

Sgan. C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

Pan. Je vous écoute, parlez.

Sgan. Je dis donc, monsieur le docteur, que . . .

Pan. Mais sur-tout soyez bref.

Sgan. Je le serai.

Pan. Évitez la proximité.

Sgan. Hé ! monsi . . .

Pan. Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.

Sgan. Je vous . . .

Pan. Point d'ambages, de circonlocution.

(*Sganarelle, de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.*)

Pan. Hé quoi ! vous vous emportez, au lieu de vous expliquer. Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau ; et je vous prouverai en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in barbara*, que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécure, et que je suis et serai toujours *in utroque jure* le docteur Pancrace . . .

Sgan. Quel diable de babillard !

Pan. (*en rentrant sur le théâtre.*) Homme de lettres, homme d'érudition . . .

Sgan. Encore !

Pan. Homme de suffisance, homme de capacité ; (*s'en allant*) homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales et politiques ; (*revenant*) homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus* ; (*s'en allant*) homme qui possède, *superlativé*, fable, mythologie et histoire ; (*revenant*) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique, (*s'en allant*) mathématiques, arithmétique, optique, onirocritique, physique et métaphysique, (*revenant*) cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire, (*s'en allant*) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie, chiromancie, géomancie, etc.

SCÈNE VII.

Sganarelle, (seul.)

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit que son maître Aristote n'étoit

'un bavard. Il faut que j'aie trouvé l'autre ; peut-être sera plus posé et plus raisonnable. Holà !

SCÈNE VIII.

Marphurius, Sganarelle.

. Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle ?

n. Seigneur docteur, j'aurois besoin de votre conseil pour la petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour (à part.) Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde,

. Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point faire de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire, Je suis venu, mais, Il me semble que je suis venu.

n. Il me semble !

. Oui.

n. Parbleu ! il faut bien qu'il me le semble, puisque c'est la vérité.

. Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

n. Comment ! il n'est pas vrai que je suis venu ?

. Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

n. Quoi ! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez

. Il m'apparoît que vous êtes là, et il me semble que vous ne parlez : mais il n'est pas assuré que cela soit.

n. Hé ! que diable ! vous vous moquez. Me voilà, et voilà bien nettement, et il n'y a point de me sembler à cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de l'affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

.

. Je n'en sais rien.

n. Je vous le dis.

. Il se peut faire.

n. La fille que je veux prendre est fort jeune et fort

. Il n'est pas impossible.

n. Ferai-je bien ou mal de l'épouser ?

. L'un ou l'autre.

n. (à part.) Ah ! ah ! voici une autre musique. (à Marphurius.) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

. Selon la rencontre.

Sgan. Ferai-je mal ?

Mar. Par aventure.

Sgan. De grâce, répondez-moi comme il faut.

Mar. C'est mon dessein.

Sgan. J'ai une grande inclination pour la fille.

Mar. Cela peut être.

Sgan. Le père me l'a accordée.

Mar. Il se pourroit.

Sgan. Mais en l'épousant, je crains . . .

Mar. La chose est faisable.

Sgan. Qu'en pensez-vous ?

Mar. Il n'y a pas d'impossibilité.

Sgan. Mais que feriez-vous si vous étiez à ma place ?

Mar. Je ne sais.

Sgan. Que me conseillez-vous de faire ?

Mar. Ce qu'il vous plaira.

Sgan. J'enrage.

Mar. Je m'en lave les mains.

Sgan. Au diable soit le vieux rêveur !

Mar. Il en sera ce qu'il pourra.

Sgan. (*à part.*) Le peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.

(*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*)

Mar. Ah ! ah ! ah !

Sgan. Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

Mar. Comment ! Quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !

Sgan. Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toute chose ; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

Mar. Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ai reçus.

Sgan. Je m'en lave les mains.

Mar. J'en ai les marques sur ma personne.

Sgan. Il se peut faire.

Mar. C'est toi qui m'as traité ainsi.

Sgan. Il n'y a pas d'impossibilité.

Mar. J'aurai un décret contre toi.

Sgan. Je n'en sais rien.

Mar. Tu seras condamné en justice.

Sgan. Il en sera ce qu'il pourra.

Mar. Laisse-moi faire.

SCÈNE IX.

Sganarelle, (seul.)

ment ! on ne sauroit tirer une parole positive de ce l'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement ! Que dois-je faire dans l'incertitude de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah ! voici des Bohémiennes ; il faut que j'asse dire par elles ma bonne aventure.

SCÈNE X.

Deux Bohémiennes, Sganarelle.

Les deux Bohémiennes, avec leur tambour de Basque, entrent en chantant et en dansant.

1. Elles sont gaillardes. Ecoutez, vous autres : y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune ?

Bohém. Oui, mon bon monsieur, nous voici deux à vous la dire.

Bohém. Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main avec la croix dedans ; et nous te dirons quelque chose en bon profit.

F A B L E S.

La Cigale et la Fourmi.

(LA FONTAINE.)

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau !
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle :
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'ôût, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut :
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaîse. —
Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Hé bien ! dansez maintenant.

Le Corbeau et le Renard.

(LE MÊME.)

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à-peu-près ce langage :

Hé ! bon jour, monsieur du corbeau !
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
 A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
 Et, pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
 Le corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Le Loup et le Chien.

(LE MÊME.)

Un loup n'avoit que les os et la peau,
 Tant les chiens faisoient bonne garde :
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire loup l'eût fait volontiers :
 Mais il falloit livrer bataille ;
 Et le matin étoit de taille
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères, et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lipée !
 Tout à la pointe de l'épée !
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
 Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
 Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
 Portant bâtons, et mendiants ;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire.
 Moyennant quoi votre salaire

Sera force reliefs de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons ;
 Sans parler de mainte caresse.
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé :
 Qu'est-ce là ? lui dit-il.—Rien.—Quoi ! rien !—Peu
 chose.—
 Mais encor ?—Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ?—Pas toujours : mais qu'importe ?—
 Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
 Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

Le Rat de ville et le Rat des champs.

(LE MÊME.)

Autrefois le rat de ville
 Invita le rat des champs,
 D'une façon fort civile,
 A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
 Le couvert se trouva mis.
 Je laisse à penser la vie
 Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
 Rien ne manquoit au festin :
 Mais quelqu'un troubla la fête
 Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
 Ils entendirent du bruit :
 Le rat de ville détale :
 Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
 Rats en campagne aussitôt :
 Et le citadin de dire :
 Achéons tout notre rôl.

C'est assez, dit le rustique :
 Demain vous viendrez chez moi.
 Ce n'est pas que je me pique
 De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;
 Je mange tout-à-loisir.
 Adieu donc. Fi du plaisir
 Que la crainte peut corrompre !

La Mort et le Bûcheron.

(LE MÊME.)

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants,
 Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'efforts et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts.

Le créancier, et la corvée,
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes ;
 PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR,
 C'est la devise des hommes.

Le Renard et la Cicogne.

(LE MÊME.)

Compère le renard se mit un jour en frais,
 Et retint à dîner commère la cicogne.
 Le régal fut petit et sans beaucoup d'appêts :
 Le galant, pour toute besogne,

Avait un brouet clair ; il vivoit chichement.
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
 La cicogne au long bec n'en put attraper miette ;
 Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,
 A quelque temps de là, la cicogne le prie.
 Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis

Je ne fais point cérémonie.

A l'heure dite, il courut au logis

De la cicogne son hôtesse ;

Loua très fort sa politesse ;

Trouva le diner cuit à point :

Bon appétit sur-tout ; renards n'en manquent point.

Il se réjouissoit à l'odeur de la viande

Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.

On servit, pour l'embarrasser,

En un vase à long col et d'étroite embouchure.

Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer ;

Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.

Il lui fallut à jeun retourner au logis,

Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,

Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
 Attendez-vous à la pareille.

Le Chêne et le Roseau.

(LE MÊME.)

LE chêne un jour dit au roseau :

Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;

Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;

Le moindre vent qui d'aventure

Fait rider la face de l'eau

Vous oblige à baisser la tête ;

Cependant que mon front, au Caucase pareil,

Non content d'arrêter les rayons du soleil

Brave l'effort de la tempête.

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage

Dont je couvre le voisinage,

Vous n'auriez pas tant à souffrir ;

Je vous défendrois de l'orage :

Mais vous naissez le plus souvent

comme il disait ses mots
court avec furie
les enfants
après la date ses frères
un tas de plus
en silence
un tas de plus
un tas de plus
un tas de plus

il vaille.

l'auras.

L'Attila, le fléau des rats,
 Rendoit ces derniers misérables :
 J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
 Que ce chat exterminateur,
 Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde :
 Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui
 La mort-aux-rats, les souricières,
 N'étoient que jeux au prix de lui.
 Comme il voit que dans leurs tanières
 Les souris étoient prisonnières,
 Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
 Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
 Se pend la tête en bas : la bête scélérate
 A de certains cordons se tenoit par la patte.
 Le peuple des souris croit que c'est châtement,
 Qu'il a fait un larcin de rôl ou de fromage,
 Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
 Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
 Toutes, dis-je, unanimement
 Se promettent de rire à son enterrement,
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
 Puis rentrent dans leurs nids à rats,
 Puis ressortant font quatre pas,
 Puis enfin se mettent en quête.
 Mais voici bien une autre fête :
 Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
 Attrape les plus paresseuses.
 Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
 C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
 Vous viendrez toutes au logis.
 Il prophétisoit vrai : notre maître Mitis,
 Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
 Blanchit sa robe et s'enfarine ;
 Et, de la sorte déguisé,
 Se niche et se blottit dans une huche ouverte
 Ce fut à lui bien avisé :
 La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
 Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour
 C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour ;
 Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
 Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
 S'écria-t-il de loin au général des chats :
 Je soupçonne dessous encor quelque machine.
 Rien ne te sert d'être farine ;
 Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas.
 C'étoit bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :

Il étoit expérimenté,
Et savoit que la méfiance
Est mère de la sûreté.

Le petit Poisson et le Pêcheur.

(LE MÊME.)

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
de le rattraper il n'est pas trop certain.

carpeau, qui n'étoit encore que fretin,
pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
et fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
là commencement de chère et de festin :

Mettons-le en notre gibecière.
pauvre carpillon lui dit en sa manière ;
ferez-vous de moi ? je ne saurois fournir

Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée ;
quelque gros partisan m'achètera bien cher.
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi, rien qui vaille.
n qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le pêcheur :
sson, mon bel ami, qui faites le pêcheur,
us irez dans la poêle ; et, vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

Les Animaux malades de la peste.

(LE MÊME.)

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom,)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés :
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie,
Nul mets n'excitoit leur envie :
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proie :
Les tourterelles se fuyoient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sottise,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : j'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je peuse,

Quelque diable aussi me poussant,
 ndis de ce pré la largeur de ma langue.
 'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
 s mots on cria haro sur le baudet.
 oup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
 l falloit dévouer ce maudit animal,
 elé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
 ccadille fut jugée un cas pendable.
 ger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

Rien que la mort n'étoit capable
 pier son forfait. On le lui fit bien voir.

que vous serez puissant ou misérable,
 ugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Le Chat, la Belette, et le petit Lapin.

(LE MÊME.)

Du palais d'un jeune lapin
 Dame belette, un beau matin,
 S'empara : c'est une rusée.
 Maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
 porta chez lui ses pénates, un jour
 l étoit allé faire à l'aurore sa cour

Parmi le thym et la rosée.
 s qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
 not lapin retourne aux souterrains séjours.
 elette avoit mis le nez à la fenêtre.
 eux hospitaliers ! que vois-je ici paroître ?
 'animal chassé du paternel logis.

Holà ! madame la belette,
 Que l'on déloge sans trompette,
 e vais avertir tous les rats du pays.
 ame au nez pointu répondit que la terre
 Etoit au premier occupant.

C'étoit un beau sujet de guerre
 in logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant !

Et quand ce seroit un royaume,
 udrois bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi
 an, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
 lapin allégua la coutume et l'usage :
 ont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis

Rendu maître et seigneur ; et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?

Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un chat, vivant comme un dévot hermite,

Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agréé.

Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

Le Savetier et le Financier.

(LE MÊME.)

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisoit des passages
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor :
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit :
Et le financier se plaignoit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? Par an ! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière

De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année :
 Chaque jour amène sou pain.—
 Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?—
 Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
 (Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes.)
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chommer ; on nous ruine en fêtes :
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
 Le financier, riant de sa naïveté,
 Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avoit, depuis plus de cent ans,
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
 L'argent, et sa joie à-la-fois.
 Plus de chant : il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis ;
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avoit l'œil au guet : et la nuit,
 Si quelque chat faisoit du bruit,
 Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme ;
 Et reprenez vos cent écus.

Le Gland et la Citrouille.

(LE MÊME.)

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
 En tout cet univers, et l'aller parcourant,
 Dans les citrouilles je la trouve.

Un villageois, considérant
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue,
 A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela ?
 Il a bien mal placé cette citrouille-là !

Hé parbleu ! je l'aurois pendue
 A l'un des chênes que voilà ;
 C'eût été justement l'affaire :
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
 Au conseil de celui que prêche ton curé ;
 Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit ?
 Dieu s'est mépris : plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo.
 Cette réflexion embarrassant notre homme :
 On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
 Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
 Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille ; et portant la main sur son visage,
 Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage :
 Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que seroit-ce donc
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce gland eût été gourde ?
 Dien ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
 J'en vois bien à présent la cause.
 En louant Dieu de toute chose
 Garo retourne à la maison.

PHILOSOPHIE.

L'extrême grandeur et la dernière petitesse de la Nature.

(PASCAL.)

LA première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent ; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté ; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paroisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce

vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais, si notre vue s'arrête-là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Mais, pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines, des humeurs dans ce sang, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours ; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible . . . Qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver ?

Foiblesse Humaine.

(LE MÊME.)

Cet état qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême : trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonnances déplaisent ; nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid ; les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas

sensibles; nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit, trop et trop peu de nourriture troublent ses actions, trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles

La foiblesse de la raison de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas, qu'en ceux qui la connoissent. Si on est trop jeune, on ne juge pas bien; si on est trop vieux, de même; si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité. Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu; si trop long-temps après, on n'y entre plus. Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux; les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture; mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera?

Cette maîtresse d'erreur, qu'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe, qu'elle ne l'est pas toujours; car elle seroit règle infaillible de vérité, si elle l'étoit infaillible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux. Cette superbe puissance, ennemie de la raison qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature : elle a ses heureux et ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres, ses fous et ses sages; et rien ne nous dépote davantage, que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison.

Les habiles par imagination se plaisent tout autrement en eux-mêmes que les prudens ne peuvent raisonnablement se plaire; ils regardent les gens avec empire, ils disputent avec hardiesse et confiance; les autres avec crainte et défiance; et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutans : tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature ! Elle ne peut rendre sages les fous; mais elle les rend contents, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables : l'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte. Qui dispense la réputation ? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion ? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement ? L'opinion dispose de tout : elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde.

Pensées Détachées.

(LE MÊME.)

On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau, celui des voyageurs qui est de meilleure maison.

Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent, et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct, que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous ? n'en dites jamais.

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

Diseurs de bons mots, mauvais caractères.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et qu'un esprit boiteux nous irrite ? C'est à cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons ; sans cela nous en aurions plus de pitié que de colère.

De la Grandeur, de la Vanité, de la Foiblesse, et de la Misère des Hommes.

(LE MÊME.)

L'homme n'est qu'un roseau le plus foible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer : mais quand l'univers l'écraserait, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parce-qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.—Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de-là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée.

L'homme est si grand, que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable que de se connoître misérable : mais c'est aussi être grand que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ces misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un Roi détrôné.

Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que

nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, de n'être pas dans l'estime d'une âme : et toute la félicité de l'homme consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misère et de leur bassesse ; c'en est une aussi de leur excellence : car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé et commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait s'il n'est pas dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde, rien ne le peut détourner de ce désir, et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme ; jusques-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, et qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment ; leur nature qui est plus forte que toute leur raison, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goudjat, un marmiton, un crocheteur, se vante, et veut avoir ses admirateurs, et les Philosophes même en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi, qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront, l'auront aussi.

Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous n'y seront plus, et nous sommes si vains que l'estime de cinq ou six personnes, qui nous environnent, nous amuse et nous contente.

Que chacun examine sa pensée ; il la trouvera toujours occupé au passé et l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

Peu de chose nous console, parceque peu de chose nous afflige.

LETTRES.

Madame de Sévigné à Madame de Grignan.

A Paris le 9 Février, 1671.

Je reçois vos lettres, comme vous avez reçu ma bague : je fonds en larmes en les lisant, il semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié, on croiroit que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire. Vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse ; lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui me peut être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous amusez donc à penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentimens que vous n'aimez à me les dire ; de quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer, comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse : mais, si vous songez à moi, ma chère enfant, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous ; c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle : c'est ce qu'il faudroit avoir pour Dieu, si l'on faisoit son devoir. Rien ne me donne de distraction ; je suis toujours avec vous ; je vois ce carosse qui avance toujours, et qui n'approchera jamais de moi ; je suis toujours dans les grands chemins, il me semble que j'ai quelque-fois peur qu'il ne verse ; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir ; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux ; je sais tous les lieux où vous couchez ; vous êtes ce soir à Nevers ; vous serez Dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par Madame de Guenegaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres ; peut-être que la troisième viendra, c'est la seule consolation que je souhaite ; pour d'autres je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble ; cela viendra peut-être, mais il n'en est pas question encore. Les Duchesses de Verneuil et d'Arpajon me veulent réjouir : je les en ai remerciées.—Je fus Samedi tout le jour chez Madame de Villars à parler de vous et à pleurer ; elle entre bien dans mes sentimens.—Adieu ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie ; aimez-moi toujours, c'est la seule chose qui me peut donner de la consolation.

grand capitaine et du plus nonneté nomme du i
Toute la cour fut en larmes. On étoit prêt d'aller se
à Fontainebleau, tout a été rompu. Jamais un hom
été regretté si sincèrement : tout ce quartier où il
tout Paris et tout le peuple étoient dans le trouble
l'émotion. Chacun parloit et s'attroupoit pour reg
héros. Je vous envoie une très bonne relation de ce
fait les derniers jours avant sa mort : après trois moi
conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier
lassent point d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajo
dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plu
voir décamper l'armée des ennemis devant lui, et le
étoit Samedi, il alla sur une petite hauteur pour ol
leur marche ; son dessein étoit de donner sur l'arrière
et il mandoit au Roi à midi que dans cette pensée i
envoyé dire à Brisac qu'on fît les prières de quarante
Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt et qu'il
un courier apprendre au Roi la suite de cette ent
Il cachète cette lettre, et l'envoie à deux heures ; il vas
petite colline avec dix ou huit personnes ; on tire de
l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coup
milieu du corps ; et vous pouvez penser les cris et les
de cette armée. Le courier part à l'instant ; il arriva
comme je vous ai dit ; de sorte, qu'à une heure l'
l'autre, le Roi eut une lettre de Mr. de Turenne et la n
de sa mort. Il est arrivé depuis un Gentilhomme de
Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'
l'autre, que Mr. de Lorges commande à la place de so
et que rien ne peut être comparable à la violente ai
de toute cette armée.—Dès le lendemain de cette n

ame, je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle. Il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

Madame de Sévigné à Madame de Grignan.

A Livry, Mercredi 14 Octobre, 1676.

Je vous remercie de votre complaisance et de l'amitié que vous me témoignez, puisque vous êtes résolue de partir avant Mr. de Grignan. Je l'embrasse et je le remercie aussi du consentement qu'il y donne : je sais la pesanteur de votre absence, et je comprends ce qu'il souffrira ; mais c'est pour un peu de temps, qu'il a raison de ne me pas envier cette satisfaction : sa part est toujours bien grande au prix de la mienne. Je vous conjure à présent, ma très-chère, de prendre un bon conducteur pour votre voyage : j'ai de la peine à penser à l'ennui que vous aurez ; ayez des livres, et tenez au nom de Dieu, défendez à vos muletiers de prendre le chemin le plus court, en allant de chez vous à Montélimart ; qu'ils prennent le chemin du carrosse. Ils menèrent Madame de Coulanges par celui que je vous dis : sans du But qui descendit promptement, et soutint la litière, elle tomboit dans un précipice épouvantable : il m'a conté cela dix fois, et m'a fait transir. La crainte qu'on ne vous mène par ce chemin m'a déjà réveillée plus d'une fois la nuit. Je vous conjure ma très chère, de donner ce soin à quelqu'un qui ait plus d'attention à votre conservation que vous-même. J'écrirai à Moulins à un M. de Chatelain, qui est un très bon et très honnête homme, et qui vous rendra mille petits services : il a de l'esprit et de la piété. Vous y verrez aussi Madame de Gamaches, qui est de la maison Montmorin-Saint-Héran : elle est vive, elle est jolie femme : elle ne m'a pas quittée pendant quatre ou cinq jours en deux fois que j'ai été à Moulins ou chez Mesdames Fouquet ; enfin, elle est ma première amie de Moulins.—Adieu ma très-chère, songez à me venir voir ; je n'attendrai point de sang froid cette joie, et mes petits esprits se mettront en mouvement pour aller au-devant de vous.

Madame de Sévigné à M. de Coulanges.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus suprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'au-

jourd'hui, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste: une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Madame de Rohan et Madame de Hanterville; une chose enfin qui se fera Dimanche; où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera Dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite Lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la: je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens?

Hé bien! il faut donc vous la dire; M. de Lauzun épouse Dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit: Voilà qui est bien difficile à deviner! c'est Madame de la Vallière.—Point du tout, madame.—C'est donc Mademoiselle de Retz? Point du tout: vous êtes bien provinciale! Ah, vraiment, nous sommes bien bêtes! dites-vous: c'est Mademoiselle Colbert.—Encore moins.—C'est assurément Mademoiselle de Créqui.—Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous la dire. Il épouse Dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, de... mademoiselle... devinez le nom; il épouse mademoiselle, fille de feu monsieur; mademoiselle, petite-fille de Henri IV.; Mademoiselle d'Eu, de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, mademoiselle, cousine germaine du roi; mademoiselle destinée au trône; mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de monsieur.

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous; adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

Madame de Sévigné à sa fille.

Voici un terrible jour, ma chère enfant; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites, et à tous ceux que je fais; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous: c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai long-temps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous, je n'y puis plus penser sans pleurer, et j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée, depuis quatorze mois ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser.

Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir, je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avois-je à ménager? je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan, je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi : j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

Je suis déjà dévorée de curiosité; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant : plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas! nous voilà dans les lettres.

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

(BOSSUET.)

L'ignorance et l'aveuglement s'étoient prodigieusement accrûs depuis le temps d'Abraham. De son temps, et un peu après, la connoissance de Dieu paroissoit encore dans la Palestine et dans l'Égypte. Melchisédech, roi de Salem, étoit "le pontife du Dieu très haut qui a fait le ciel et la terre." Abimélec, roi de Gèrare, et son successeur de même nom, craignoient Dieu, juroient en son nom, et admiroient sa puissance; les menaces de ce grand Dieu étoient redoutées

par Pharaon, roi d'Égypte : mais, dans le temps de Moïse, ces nations s'étoient perverties.

Le vrai Dieu n'étoit plus connu en Égypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais comme le Dieu des Hébreux. On adoroit jusqu'aux bêtes et jusqu'aux reptiles. Tout étoit Dieu, excepté Dieu même ; et le monde, que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions : et il ne faut pas s'en étonner ; il n'y avoit point de puissance plus inévitable ni plus tyrannique que la leur. L'homme, accoutumé à croire divin tout ce qui étoit puissant, comme il se sentoit entraîné au vice par une force invincible, crut aisément que cette force étoit hors de lui, et s'en fit bientôt un dieu. C'est par-là que l'amour impudique eut tant d'autels, et que des impuretés qui font horreur commencèrent à être mêlées dans les sacrifices.

La cruauté y entra en même temps. L'homme coupable, qui étoit troublé par le sentiment de son crime, et regardoit la divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'appaiser par les victimes ordinaires : il fallut verser le sang humain avec celui des bêtes. Une aveugle frayeur poussoit les pères à immoler leurs enfants et à les brûler à leurs dieux au lieu d'encens. Ces sacrifices étoient communs dès le temps de Moïse, et ne faisoient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens dont Dieu commit la vengeance aux Israélites.

Mais ils n'étoient pas particuliers à ces peuples : on sait que dans tous les peuples du monde, sans en excepter aucun, les hommes ont sacrifié leurs semblables ; et il n'y a point eu d'endroit sur la terre où l'on n'ait servi de ces terribles et affreuses divinités dont la haine implacable pour l'homme exigeoit de telles victimes.

Au milieu de tant d'ignorances, l'homme vint jusqu'à l'œuvre de ses mains : il crut pouvoir se substituer l'esprit divin dans des statues ; et il oublia si profondément que Dieu l'avoit fait, qu'il crut à son tour pouvoir se substituer un dieu. Qui le pourroit croire, si l'expérience ne nous le montre, qu'une erreur si stupide et si brutale n'étoit point la plus universelle, mais encore la plus enracinée et la plus incorrigible parmi les hommes ? Ainsi il faut attribuer, à la confusion du genre humain, que la première vérité, celle que le monde prêche, celle dont l'impression est la plus puissante, étoit la plus éloignée de la vue des hommes. La tradition qui la conservoit dans leurs esprits, obscurcie et claire encore et assez présente si on y eût été attentif, prête à s'évanouir : des fables prodigieuses et aussi d'impiété que d'extravagance prenoient sa place.

Le moment étoit venu où la vérité mal gardée

noire des hommes ne pouvoit plus se conserver sans être te ; et Dieu ayant résolu d'ailleurs de former son peuple à vertu par des lois plus expresses et en plus grand nombre, résolut en même temps de les donner par écrit.

Moïse fut appelé à cet ouvrage. Ce grand homme recueillit l'histoire des siècles passés ; celle d'Adam, celle de Noé, celle d'Abraham, celle d'Isaac, celle de Jacob, celle de Joseph, ou plutôt celle de Dieu même et de ses faits admirables.

Il ne lui fallut pas déterrer de loin les traditions de ses pères. Il naquit cent ans après la mort de Jacob. Les traditions de son temps avoient pu converser plusieurs années avec ce saint patriarche : la mémoire de Joseph et des merveilles que Dieu avoit faites par ce grand ministre des rois d'Égypte étoit encore récente. La vie de trois ou quatre siècles remontoit jusqu'à Noé, qui avoit vu les enfants d'Adam, et touchoit, pour ainsi parler, à l'origine des choses.

Ainsi les traditions anciennes du genre humain et celle de la famille d'Abraham n'étoient pas malaisées à recueillir : la mémoire en étoit vive ; et il ne faut pas s'étonner si Moïse, dans sa Genèse, parle des choses arrivées dans les premiers siècles comme de choses constantes, dont même on voyoit encore et dans les peuples voisins et dans la terre de Chanaan des monuments remarquables.

Dans le temps qu'Abraham, Isaac, et Jacob, avoient habité cette terre, ils y avoient érigé par-tout des monuments des choses qui leur étoient arrivées. On y montrait encore les lieux où ils avoient habité ; les puits qu'ils avoient creusés dans ces pays secs pour abreuver leur famille et leurs troupeaux ; les montagnes où ils avoient sacrifié à Dieu et où il leur étoit apparu ; les pierres qu'ils avoient dressées ou entassées pour servir de mémorial à la postérité ; les lieux où reposoient leurs cendres bénites. La mémoire de ces grands hommes étoit récente, non seulement dans le pays, mais encore dans tout l'Orient, où plusieurs nations célèbres n'ont jamais oublié qu'elles venoient d'Égypte.

Quand le peuple hébreu entra dans la terre promise, il se souvint de ses ancêtres ; et les villes et les montagnes, les rivières mêmes, y parloient de ces hommes merveilleux dont les actions étoient étonnantes par lesquelles Dieu les avoit comblés de sa bonté et de sa ancienne et véritable croyance.
Ainsi, malgré les prophètes, malgré les prêtres, malgré le peuple uni avec eux dans l'observance de la loi, qui avoit ruiné Israël entraînoit souvent dans Juda les princes et le gros du peuple. Quoique les rois ne fussent que les Dieux de leurs pères, il supporta long-temps l'oppression à cause de David son serviteur : David est

toujours présent à ses yeux. Quand les rois enf David suivent les bons exemples de leur père, Dieu miracles surprenants en leur faveur : mais ils sentent ils dégénèrent, la force invincible de sa main qui s'app sur eux. Les rois d'Égypte, les rois de Syrie, et les rois d'Assyrie et de Babylone, servent d'instrument de vengeance.

L'impiété s'augmente ; et Dieu suscite en orient plus superbe et plus redoutable que tous ceux qui paru jusqu'alors ; c'est Nabuchodonosor, roi de Babel le plus terrible des conquérants : il le montre de la gloire aux peuples et aux rois comme le vengeur destiné à les punir. Il approche ; et la frayeur marche devant lui. Il prend pour la première fois Jérusalem, et transporte à Babylone une partie de ses habitants. Ni ceux qui restent dans la ville, ni ceux qui sont transportés, quoiqu'avertis les uns par les autres par Ezéchiel, ne font pénitence : ils persistent dans ces saints prophètes "des prophètes qui leur prêchent des illusions" et les flattent dans leurs crimes. Le vengeur revient en Judée, et le joug de Jérusalem aggravé ; mais elle n'est pas tout-à-fait détruite. L'iniquité vient à son comble ; l'orgueil croît avec la fortune et Nabuchodonosor met tout en poudre.

Dieu n'épargna pas son sanctuaire. Ce beau temple, l'ornement du monde, qui devoit être éternel si les rois d'Israël eussent persévéré dans la piété, fut consumé par le feu des Assyriens. C'étoit en vain que les Juifs se flattaient : "Le temple de Dieu, le temple de Dieu, le temple de Dieu est parmi nous," comme si ce temple sacré eût dû les protéger tout seul. Dieu avoit voulu leur faire voir qu'il n'étoit point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il vouloit trouver des cœurs fidèles. Ainsi il détruisit le temple de Jérusalem, il en donna le trésor au pillage, tant de riches vaisseaux consacrés par des rois pieux abandonnés à un roi impie.

Mais la chute du peuple de Dieu devoit être l'instigation de tout l'univers. Nous voyons en la personne de Nabuchodonosor, impie, et ensemble victorieux, ce que c'est que les rois de la terre : ils ne sont pour la plupart que des instruments de la vengeance divine. Dieu exerce par eux sa justice ; il l'exerce sur eux-mêmes. Nabuchodonosor, revêtu de la puissance divine et rendu invincible par ce ministère, tous les ennemis du peuple de Dieu ; il ravage les Iduméens, les Ammonites et les Moabites ; il renverse les rois de Syrie, l'Égypte, sous le pouvoir de laquelle la Judée tant de fois gémi, est la proie de ce roi superbe et lui tributaire : sa puissance n'est pas moins fatale à la terre même, qui ne sait pas profiter des délais que Dieu lui donne. Tout tombe, tout est abattu par la justice divine, et

buchodonosor est le ministre : il tombera à son tour ; et Dieu, qui emploie la main de ce prince pour châtier ses enfants et abattre ses ennemis, le réserve à sa propre main toute-puissante.

Il n'a pas laissé ignorer à ses enfants la destinée de ce roi qui les châtioit, et de l'empire des Chaldéens sous lequel ils devoient être captifs. De peur qu'ils ne fussent surpris de la gloire des impies et de leur règne orgueilleux, les prophètes leur en dénonçoient la courte durée. Isaïe, qui a vu la gloire de Nabuchodonosor et son orgueil insensé longtemps avant sa naissance, a prédit sa chute soudaine et celle de son empire. Babylone n'étoit presque rien quand ce prophète a vu sa puissance, et, un peu après, sa ruine. Ainsi les révolutions des villes et des empires qui tourmentent le peuple de Dieu, ou profitoient de sa perte, étoient écrites dans ses prophéties. Ces oracles étoient suivis d'une prompte exécution : et les Juifs, si rudement châtiés, virent tomber avant eux, ou avec eux, ou un peu après, selon les prédictions de leurs prophètes, non seulement Samarie, Idumée, Gaza, Ascalon, Damas, les villes des Ammonites et des Moabites leurs perpétuels ennemis, mais les capitales des grands empires, mais Tyr, la maîtresse de la mer, mais Tanis, mais Memphis, mais Thèbes à cent portes avec toutes les richesses de son Sésostris, mais Ninive même, le siège des rois d'Assyrie ses persécuteurs, mais la superbe Babylone, victorieuse de toutes les autres et riche de leurs dépouilles.

FRAGMENTS DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LA REINE
DE LA GRANDE-BRETAGNE,

Prononcée le 16 Novembre, 1669, en présence de Monsieur, frère unique du roi, et de Madame, en l'église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot, où avoit été déposé le cœur de sa majesté.

(BOSSUET.)

Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram — PSALM 2.
Maintenant, O rois, apprenez; instruisez-vous, juges de la terre.

Monseigneur,

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté, et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de

terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre foiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui : car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paroître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines ; la félicité sans bornes, aussi-bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouis ; la rébellion longtemps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes ; l'océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois : ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes ; le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout-à-coup dans un abyme d'amertumes, parlera assez haut ; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des évènements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram* : Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage et religieuse princesse qui fait le sujet de ce

discours n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes pour y étudier les conseils de la divine Providence et les fatales révolutions des monarchies ; elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisoit les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La reine dont nous parlons a également entendu deux leçons si opposées ; c'est-à-dire qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une elle a été bien-faisante, dans l'autre elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies ; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus : tellement qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale qu'elle avoit pour le bien des autres ; et si ses sujets, si ses alliés, si l'église universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces qu'elle n'avoit fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très haute, très excellente, et très puissante princesse Henriette-Marie de France, reine de la Grande-Bretagne.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il seroit superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse ; on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape saint Grégoire a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières.* Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childeberrt, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il auroit dit du sang de S. Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri-le-Grand et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la maison de France à la royale famille des Stuart, qui étoient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII., mais qui tenoient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Écosse, et qui descendoient de ces rois antiques dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parcequ'elle pouvoit contenter le désir immense qui sans cesse la sollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence royale, et l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle

* Lib. 6, ep. 6.

ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disoit que les princes devoient garder la même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savoit persuader et convaincre aussi-bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitoit les affaires; et une main si habile eût sauvé l'état, si l'état eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvoit rien sur elle; ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres? Elle a bien su reconnaître que cet attachement faisoit la gloire de sa maison aussi-bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers qui, depuis douze siècles presque accomplis que ses rois ont embrassé le Christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfants de l'église. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne seroit capable de la détacher de la foi de S. Louis. Le roi son mari lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le seul point de religion où leurs cœurs fussent réunis; et, confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce prince très éclairé a fait connoître en même temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte église, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraites de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit dans la beauté de Judith un piège imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du roi son mari, et fit d'un prince infidèle un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à-peu-près semblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au roi d'Angleterre dans les agréments infinis de la reine son épouse. Comme elle possédoit son affection (car les nuages qui avoient paru au commencement furent bientôt dissipés,) et que son heureuse fécondité redoubloit tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel, sans commettre l'autorité du roi son seigneur, elle employoit son crédit à procurer un peu de repos aux

atholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces soins ; et seize années d'une prospérité accomplie, lui coulèrent sans interruption avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette église affligée. Le crédit de la reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier et presque incroyable d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui leur apportèrent les consolations que reçoivent les enfants de Dieu de la communication avec le saint-siège. Le pape saint Grégoire, écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des rois chrétiens : "Sachez, ô grand empereur, que la souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel."* C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles. Car n'y a-t-il de plus convenable à la puissance que de secourir la vertu ? à quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison ? et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi ? Mais sur-tout il faut remarquer l'obligation si glorieuse que ce grand pape impose aux princes d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son évangile : Combien est étroit le chemin qui mène à la vie ! et voici ce qui le rend si étroit. C'est que le juste, sévère à lui-même, et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit saint Grégoire, puissances du siècle, voyez dans quel sentier la vertu chemine, doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la, tendez-lui la main, puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au-dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine ; mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors : ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et établirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, messieurs, durant les persécutions ; car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la foi sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans rouler, ni chercher Dieu qu'en tremblant ? Tel étoit l'état déplorable des catholiques anglois. L'erreur et la nouveauté en faisoient entendre dans toutes les chaires ; et la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle de l'évangile, "doit être prêchée

* Ad hoc enim potestas dominorum meorum pietati cœlitus data est super omnes homines, ut qui bona appetunt adjuvantur, ut cœlorum via largius pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur.—Greg. lib. ii. epist. 62. Maur. Aug.

“jusque sur les toits,”* pouvoit à peine parler à l’oreille. Les enfants de Dieu étoient étonnés de ne voir plus ni l’autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s’accusent. O douleur ! il falloit cacher la pénitence avec le même soin qu’on eût fait les crimes ; et Jésus-Christ même se voyoit contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d’autres voiles et d’autres ténèbres que ces voiles et ces ténèbres mystiques dont il se couvrait volontairement dans l’eucharistie. A l’arrivée de la reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de cet troupeau affligé, qui vivoient en Angleterre pauvres, errants, travestis, “desquels aussi le monde n’étoit pas digne,”† venoient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la reine ; et l’église désolée, qui autrefois pouvoit à peine gémir librement, et pleurer sa gloire passée, faisoit retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse reine consolait la captivité des fidèles, et relevoit leur espérance

Quelque haut qu’on puisse remonter pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouve que jusqu’ici elles sont causées ou par la mollesse ou par la violence des princes. En effet quand les princes, négligeant de connoître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu’à la chasse, comme disoit cet historien,‡ n’ont de gloire que pour la luxe, ni d’esprit que pour inventer des plaisirs, ou quand, emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu’ils ôtent les égards et la crainte aux hommes en faisant que les maux qu’ils souffrent leur paroissent plus insupportables que ceux qu’ils prévoient ; alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l’extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes. Charles I., roi d’Angleterre, étoit juste, modéré, magnanime, très instruit de ses affaires et des moyens de régner ; jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher si non la clémence ? Je veux bien avouer de lui ce qu’un auteur célèbre a dit de César, qu’il a été clément jusqu’à être obligé de s’en repentir : *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne, quæ usque ad penitentiam omnes superavit*. Que ce soit donc là, si l’on veut, l’illustre défaut de Charles aussi-bien que de César ; mais que ceux qui veulent croire que tout est foible dans les malheureux et dans les vaincus ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par

* Quod in aure auditis, prædicatè super tecta.—Matt. x. 27.

† Quibus dignus non erat mundus.—Heb. xl. 38.

‡ Q. Curt. lib. 8, 9.

l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même : malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer ; et comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui étoit foible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ses dernières épreuves ; mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connoître ; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster et dans la place de Whitehall peuvent juger aisément combien il étoit intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa cour. Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs quand je célèbre ce monarque ; et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux évènements ni à la fortune.

Que si vous me demandez comment tant de factions opposées et tant de sectes incompatibles, qui se devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le trône royal ; vous l'allez apprendre.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paroît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois.* Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes qui n'avoient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière étoit le charme qui possédoit les esprits, il sut si bien les concilier par-là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier

* Apoc. xiii. 5, 7.

objet qui les avoit transportés, alloient toujours, sans regarder qu'ils alloient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatissant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvoit encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'étoit le conseil de Dieu. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il domte tout ce qui est capable de résistance. "Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie! c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît; et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur." Il l'appelle son serviteur, quoiqu'infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. "Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux;" tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande! Mais écoutez la suite de la prophétie: "Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne." Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées: Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde. . . .

O mère! ô femme! ô reine admirable, et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose! enfin il faut céder à votre sort: vous avez assez soutenu l'état, qui est attaqué par une force invincible et divine; il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne dont la masse solide paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenoit fond sur elle sans l'abattre; ainsi la reine se montre le ferme soutien de l'état, lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourroit exprimer ses justes douleurs? qui pourroit raconter ses plaintes? Non, messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaliser les lamentations aux calamités, ne suffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète: "Voyez, Seigneur, mon affliction; mon ennemi s'est fortifié, et mes enfants sont perdus; le cruel a mis sa main sacrilège sur ce qui m'étoit le plus

“ cher ; la royauté a été profanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amèrement ; n’entreprenez pas de me consoler. L’épée a frappé au-dehors ; mais je sens en moi-même une mort semblable.”

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies (car elle vouloit bien vous nommer ainsi,) vous qui l’avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu’elle en recevoit, mettez fin à ce discours en nous racontant les sentiments chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles . . combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces ; l’une, de l’avoir fait chrétienne, l’autre, messieurs, qu’attendez-vous ? peut-être d’avoir rétabli les affaires du roi son fils ? Non ; c’est de l’avoir faite reine malheureuse. Ah ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle ; il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l’ont rendue savante dans la science de l’évangile ! et qu’elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs ! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, et les sentiments de la foi ; de là naissent des monstres de crimes, des raffinements de plaisir, des délicatesses d’orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions que Jésus-Christ a prononcées dans son évangile : “ Malheur à vous qui riez ! malheur à vous qui êtes pleins et contents du monde.” Au contraire, comme le christianisme a pris sa naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient : là on expie ses péchés ; là on épure ses intentions ; là on transporte ses désirs de la terre au ciel ; là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s’appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter, les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales ; mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes quand la fortune nous les pardonne ! et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement et nous arracher cet aveu d’avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas ; nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait et de ce que nous avons manqué de faire, et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyoit infaillible : nous voyons que Dieu seul est sage ; et, en déplorant

vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation qu'on les répare quand on les pleure.

FRAGMENTS DE L'ORAISON FUNÈBRE DE HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS,

Prononcée à Saint-Denis, le vingt-unième jour d'août 1670.

(BOSSUET.)

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes, vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Vanité des vanités, a dit l'Ecclesiaste; vanité des vanités, et tout est vanité.—Ecccl. I.

Monseigneur,*

J'étois donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très haute et très puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Elle, que j'avois vue si attentive pendant que je rendois le même devoir à la reine sa mère, devoit être sitôt après le sujet d'un discours semblable, et ma triste voix étoit réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? Et vous, messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grand royaumes, n'étoit-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? et la France, qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances? "Vanité des vanités, et tout est vanité." C'est la seule parole qui me reste, c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette princesse; j'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que me présente l'Ecclesiaste, où, quoique la vanité ait été

* M. le Prince.

si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événements de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet, puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement ; tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais dis-je la vérité ? l'homme, que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre ? ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, racheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien ? Reconnaissons notre erreur : sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposoit ; et l'espérance publique, frustrée tout-à-coup par la mort de cette princesse, nous poussoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours en lui disant : "Crains Dieu, et garde ses commandements ; car c'est là tout l'homme ; et sache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal." Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais, au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois tout est vain en l'homme si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la vue de cet autel et de ce tombeau la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste, l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix nous apprenne en même temps notre dignité : la princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi, voyons

ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son âme, épurée de tous les sentiments de la terre, et pleine du ciel, où elle touchoit, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai crues dignes d'être proposées à un si grand prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

"Nous mourons tous,"* disoit cette femme dont l'écriture a loué la prudence au second livre des Rois, "et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour." En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine ; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler ; tant qu'enfin, après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abyme où l'on ne reconnoît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'océan avec les rivières les plus inconnues.

Madame s'éloignoit toujours autant de la présomption que de la foiblesse ; également estimable, et de ce qu'elle savoit trouver les sages conseils, et de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les sait bien connoître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisoit tant à cette princesse : nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang, ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudioit ses défauts ; elle aimoit qu'on lui en fit des leçons sincères : marque assurée d'une âme forte que ses fautes ne dominant pas, et qui ne craint point de les envisager de près par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'étoit le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse qui la tenoit si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, et que, dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir sans cour et sans suite le jugement de tous les peuples et de tous les siècles ; c'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable princesse étudioit les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdoit insensiblement le goût des romans et de leurs fades héros ; et, soigneuse de se former

* Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertitur.—2 Reg. xiv. 14.

sur le vrai, elle méprisoit ces froides et dangereuses fictions. Ainsi, sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui sembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un sens et un sérieux dont ceux qui traitoient avec elle étoient surpris.

La grandeur et la gloire ! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort ? Non, messieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas appercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paroître grand, est par son fond incapable d'élévation. Écoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, où d'un religieux qui médite dans un cloître ; je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connoissent le mieux, et ne lui veux donner pour le convaincre que des docteurs assis sur le trône. "O Dieu, dit le roi prophète, vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous."* Il est ainsi, chrétiens : tout ce qui se mesure finit ; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout-à-fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paroisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur ; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : "Vous voilà blessé comme nous ; vous êtes devenu semblable à nous." Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être, au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées, pourront nous distinguer du reste des hommes ? Gardez-vous bien de le croire, parceque toutes nos pensées qui n'ont pas Dieu pour objet sont du domaine de la mort. "Ils mourront, dit le roi prophète, et en ce jour périront toutes leurs pensées ;" c'est-à-dire les pensées des conquérants, les pensées des politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des

* Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te. — Psalm xxxv. 6.

desseins où le monde entier sera compris. Ils sont munis de tous côtés par des précautions infinies ; auront tout prévu, excepté leur mort, qui emportera moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que siaste, le roi Salomon, fils du roi David (car je suis de vous faire voir la succession de la même doctrine un même trône ;) c'est, dis-je, pour cela que l'Éc faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfants des hommes, y comprend la sagesse même " me suis, dit-il, appliqué à la sagesse, et j'ai vu qu' " encore une vanité, " parcequ'il y a une fausse sagesse se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles velit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien : Madame, quand je vous ai représenté tant de belles qui la rendoient admirable au monde, et capable de haut desseins où une princesse puisse s'élever. Jusque que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu si illustre princesse ne paroîtra dans ce discours que un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par grandeur, ni par leur esprit, puisque la mort, qui égale les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que main si prompte et si souveraine elle renverse les plus respectées.

Considérez, messieurs, ces grandes puissances que regardons de si bas : pendant que nous tremblons sous sa main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation la cause ; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chacun murmure pas si Madame a été choisie pour nous une telle instruction : il n'y a rien ici de rude pour puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu l'a par le même coup qui nous instruit. Nous devrions assez convaincus de notre néant : mais s'il faut de de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désolée ô nuit effroyable, où retentit tout-à-coup comme un tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt dame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à la comme si quelque tragique accident avoit désolé sa vie ! Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut de Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, ex cœur de cette princesse : par-tout on entend des cris tout on voit la douleur et le désespoir, et l'image mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me que je vois l'accomplissement de cette parole du ps

“ *Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement.”

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain ; en vain Monsieur, en vain le roi même tenoit Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvoient dire l'un et l'autre avec S. Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam*,† Je serrois les bras, mais j'avois déjà perdu ce que je tenois. La princesse leur échappoit parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevoit entre ces royales mains. Quoi donc ! elle devoit périr sitôt ? Dans la plupart des hommes les changemens se font peu-à-peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup : Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs ; le matin elle fleurissoit, avec quelles grâces ! vous le savez : le soir nous la vîmes séchée ; et ces fortes expressions par lesquelles l'écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devoient être pour cette princesse si précises et si littérales ! Hélas ! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux : le passé et le présent nous garantissoient l'avenir, et on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puissants royaumes par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y auroit jamais été odieux ; on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée ; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder : cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusqu'à la mort lui en donnoit les moyens ; et certes c'est le bonheur de nos jours que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachoient pas moins fortement à tous ses autres devoirs : la passion qu'elle ressentait pour la gloire de Monsieur n'avoit point de bornes ; pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondoit avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandres, la joie de cette princesse étoit incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles ; et si quelque chose manquoit encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle étoit l'agréable histoire que nous faisons pour Madame ; et pour achever ces nobles projets il n'y avoit que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine : car qui eût pu seulement

* Rex lugebit, et princeps induetur mœrore, et manus populi terras conturbabuntur. — Ezech. vii. 27.

† Orat. de Ob. Sat. fr.

penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui sembloit si vive? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable mais triste mort. A la vérité, messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort comme elle l'étoit envers tout le monde : son grand cœur ni ne s'aigrit ni ne s'emporte contre elle : elle ne la brave pas non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons pour ainsi dire surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie ! la voilà telle que la mort nous l'a faite ; encore ce reste tel quel va-t-il disparaître, cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore ; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit-là que les tombeaux qui fassent quelque figure : notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien,* parcequ'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps ; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes !

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant, et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines ? peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines ? Mais quoi, messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous ? Dieu, qui foudroie toutes nos grandeurs jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance ? lui aux yeux de qui rien ne se perd, et

* *Cadit in originem terram, et cadaveris nomen, ex isto quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem — Tertul. de Resurr. carnis.*

qui suit toutes les parcelles de nos corps en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le connoître et de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi ; les ombres de la mort se dissipent : " Les voies me sont ouvertes à la véritable vie." * Madame n'est plus dans le tombeau ; la mort, qui sembloit tout détruire, a tout établi : voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avois marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu, parceque Dieu même a mis quelque chose en nous qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude ; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas ; car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste, " que le corps retourne à la terre, dont il a été tiré," † il faut par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé ? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardois le mauvais usage que nous faisons de ces termes ; mais, pour dire la vérité dans toute étendue, ce n'est ni l'erreur ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques ; au contraire nous ne les aurions jamais trouvés si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes ; car où prendre ces nobles idées dans le néant ? La faute que nous faisons n'est donc pas de nous être servis de ces noms ; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. S. Chrysostome a bien compris cette vérité quand il a dit : " Gloire, richesses, noblesse, puissance, pour les hommes du monde ne sont que des noms ; pour nous, si nous servons Dieu, ce sont des choses : au contraire la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives et trop réelles pour eux ; pour nous ce sont seulement des noms," parceque celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit si souvent,

* *Notas mihi fecisti vias vitæ.*—Ps. xv. 10.

† *Revertatur pulvis ad terram suam, unde erat.* Eccl. xii. 7. *Spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum*—*Ibid*

“ Tout est vanité ; ” Il s’explique, “ tout est vanité sous le soleil, ” c’est-à-dire tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement, aspirez à l’éternité : la vanité ne vous tiendra plus asservis.

Péroraison de l’Oraison Funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé.

(BOSSUET.)

Venez, peuple, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd’hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d’un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d’une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire ; jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu’a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n’est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d’un tombeau, et des fragiles images d’une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu’au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros ; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d’ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides ; quel autre fut plus digne de vous commander ? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menoit dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n’arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d’eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang ré-

pandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple ! Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettoit la victoire, non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels ; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* : " La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi." Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice ; agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

Fragment de l'Oraison Funèbre de Turenne.

(FLÉCHIER.)

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux et d'être humble tout ensemble ! Les prospérités militaires laissent dans l'âme je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe tout entière. On s'attribue une supériorité de

puissance et de force ; on se couronne de ses propres mains ; on se dresse un triomphe secret à soi-même ; on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang ; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnaissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissements qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels !

C'étoit en ces occasions que M. de Turenne, se dépouillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide : s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde : s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte : s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force ; et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; et, sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le prophète :* "Ceux-là se fient au nombre de leurs combattants et de leurs chariots ; pour nous, nous nous reposons sur la protection du Tout-Puissant." Dans cette fidèle et juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, et commence une campagne qui sembloit devoir être si fatale à l'Empire.

Il passe le Rhin et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvements des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; et, profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événements, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déjà prenoit l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes tonnoient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite ; et la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas ! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La

providence divine nous cacheoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; et tout ce que nous pouvions gagner ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible,* mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires ! Pour accomplir vos volontés et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé, que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorée. Dans les pertes médiocres on surprend ainsi la pitié des auditeurs ; et, par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie ; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs ; Turenne meurt : tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres ; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Fragment de l'Oraison Funèbre de Turenne.

(MASCARON.)

Assemblez-vous, ennemis d'Israël, dit le Dieu des armées, et vous serez vaincus : *Congregamini, populi, et vincimini.*†

* Ps lxxv.

† Is. viii.

Renforcez votre ligue de l'union de cent peuples confédérés, vous serez vaincus : *Confortamini, et vincimini*. Faites des apprêts effroyables de guerre, vous serez vaincus : *Acingite vos, et vincimini*. Joignez la prudence à la force ; tenez mille conseils de guerre, tous vos desseins seront renversés : *Inite consilium, et dissipabitur*. Promettez, espérez, menacez, il n'arrivera rien de ce que vous projetez : *Loquimini verbum, et non fiet*. Voilà, messieurs, comme parle celui devant qui toutes les forces de la terre ne sont que du vent et de la fumée, et voilà ce que promet fièrement ce grand capitaine, cet autre David, inspiré et animé de l'esprit de Dieu. Peuples, que le Rhin sépare de nous, unissez-vous : sortez de vos forêts et de vos neiges pour venir inonder les doux climats de la France : cercles de l'empire, unissez toutes vos forces, vous serez vaincus, et il ne vous restera que de tristes et malheureux débris de vos armées, qui iront annoncer à leur pays épuisé d'hommes et de soldats votre défaite, et la grandeur de mon roi. Il le dit, il l'exécute ; il fait une marche de près de cent lieues ; il conduit son armée et son artillerie par des chemins que les montagnes, les précipices, les torrents et les neiges, rendoient presque inaccessibles à des voyageurs libres et déchargés : la marche se fait avec un secret si prodigieux qu'on eût dit que les troupes étoient enveloppées d'un nuage épais qui en déroboit la vue à tous les hommes. Il surprend les ennemis, il les attaque avec un nombre inégal ; mais Dieu renouvelle ici les victoires prodigieuses des Machabées ; et, pour peindre la chose par les paroles mêmes de l'écriture sainte et de l'Église, qui viennent si bien à mon sujet, à peine M. de Turenne fit-il briller dans ses étendards l'image éclatante du soleil de la France, que les yeux des ennemis en furent éblouis. Cette multitude se dissipe, ravie de mettre un grand fleuve entre leur fuite et l'ardeur de notre illustre général, qui ne leur donnoit point de relâche : *Refulsit sol in clypeos aureos, et multitudo gentium dissipata est*.

Aussi ne fut-il jamais un triomphe plus pompeux que celui dont les peuples honorèrent M. de Turenne à son retour. Les couronnes de laurier et de chêne, les arcs de triomphe dont les Romains récompensent la valeur de leurs généraux, approchent-ils des acclamations, des larmes de joie, des bénédictions de toutes les provinces qu'il traversa ? Ce héros, si ennemi du faste, mais si sensible au plaisir de faire du bien, pouvoit-il être plus agréablement convaincu de celui qu'il avoit fait à toute la France, que par la foule que faisoient sur son passage les vieillards et les jeunes gens, les hommes, les femmes, et les enfants, et par cet empressément qu'ils avoient de voir, de saluer, d'approcher et de toucher, celui qu'ils reconnoissoient pour leur libérateur, et à qui ils

et devoir leur honneur, leur vie, leurs biens, leur
leur liberté ?

que M. de Turenne fut devenu, par sa conversion,
l'enfant en Jésus-Christ, fut-il une piété plus sin-
cère, une foi plus vive, une confiance en Dieu plus pleine et
pure, une humilité plus profonde, et une religion plus

Mais qu'est-ce que je fais ! et, avant que d'avancer
ce sanctuaire, ne faut-il pas que je prononce ici les
paroles que disoit autrefois le diacre, lorsque le
seigneur étoit arrivé à la plus auguste partie des sacrés mys-
tères. *Sancta sanctis*, les choses saintes ne sont que pour
les saints. Enfants du siècle, hommes nourris dans le men-
songe et la vanité, jusqu'ici vous m'avez entendu, parceque
je vous dis des choses que le monde corrompu est capable d'ad-
mettre, quoiqu'il ne soit pas toujours capable de les faire :

entendrez-vous et me croirez-vous lorsque je vous
dis des sentiments que la religion et la piété lui inspi-

Vous ne les avez pas entendus de sa bouche : M.
de Turenne, content d'exposer aux yeux du siècle les
fruits d'une vie sage et réglée, gardoit pour les conversa-
tions qu'il avoit avec les serviteurs de Jésus-Christ des
sentiments dont le monde n'étoit pas digne, et il n'avoit
pas exposé ces perles évangéliques à des profanes qui
les ont foulées aux pieds par leurs railleries sacrilèges.
N'est-ce pas à vous que je donne ce cœur à examiner
la dernière partie de mon discours ; c'est à Dieu, c'est à ses
saints, c'est à ces sacrées épouses de Jésus-Christ, qui, par
leur pureté, prennent plus d'intérêt à la religion de ce prince
de la terre que ne leur en a fait prendre en tout le reste.

Ne craignez pas, messieurs, que notre héros perdît à la tête
de ses victoires, et au milieu des victoires, ces sentiments de
piété. Certes, s'il y a une occasion au monde où l'âme
d'un homme elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est
dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa
conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son
bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme
un autre Dieu, des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même,
il ne voit que le reste du monde d'amour, d'admiration, ou
de crainte. Les dehors même de la guerre, le son des in-
struments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des
soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le pro-
jet, la consommation de la victoire, les cris différents des
vainqueurs et des vaincus, attaquent l'âme par tant d'en-
semble, qu'elle enlève à tout ce qu'elle a de sagesse et de modé-
ration, elle ne connoit ni Dieu ni elle-même. C'est alors
que les impiés Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu,
et par les foudres de la terre aux foudres du ciel :

c'est alors que les sacrilèges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaon, enflés de leur puissance, s'écrient : C'est moi qui me suis fait moi-même. Mais aussi la religion et l'humilité paroissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu ?

TOUS LES HOMMES SONT FOUS.

(BOILEAU, SATIRE IV.)

D'où vient, cher le Vayer, que l'homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage ;
Et qu'il n'est point de fou, qui, par belles raisons,
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons ?

Un pédant, enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui, de mille auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'on sot,
Croit qu'un livre fait tout, et que sans Aristote,
La raison ne voit goutte et le bon sens radote.

D'autre part, un galant, de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ses froides douceurs fatiguer tout le monde,
Condamne la science, et, blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit,
Que c'est des gens de cour le plus beau privilège,
Et renvoie un savant dans le fond d'un collège.

Un bigot orgueilleux, qui dans sa vanité
Croit duper jusqu'à Dieu par son zèle affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence,
Damne tous les humains de sa pleine puissance.

Un libertin d'ailleurs, qui sans âme et sans foi
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que ces vieux propos de démons et de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans et des femmes ;
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout dévot a le cerveau perclus.

En un mot, qui voudroit épuiser ces matières,
Peignant de tant d'esprits les diverses manières,
Il compteroit plutôt combien dans un printemps
Guénaud et l'antimoine ont fait mourir de gens.—

Mais, sans errer en vain dans ces vagues propos,
 pour rimer ici ma pensée en deux mots,
 en déplaît à ces fous nommés Sages de Grèce,
 ce monde il n'est point de parfaite sagesse :
 tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins,
 diffèrent entre eux que du plus et du moins.
 Comme on voit qu'en un bois, que cent routes séparent
 les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
 l'un à droit, l'autre à gauche, et courant vainement,
 la même erreur les fait errer diversement :
 l'un suit dans le monde une route incertaine,
 l'autre que son erreur le joue et le promène ;
 tel y fait l'habile, et nous traite de fous,
 sous le nom de sage est le plus fou de tous.
 Mais, quoi que sur ce point la Satire publie,
 l'un veut en sagesse ériger sa folie ;
 l'autre laissant régler à son esprit tortu,
 ses propres défauts se fait une vertu.
 Mais si, cela soit dit pour qui veut se connoître,
 le plus sage est celui qui ne pense point l'être ;
 c'est toujours pour un autre enclin vers la douceur,
 qui regarde soi-même en sévère censeur ;
 l'autre à tous ses défauts une exacte justice,
 se fait sans se flatter le procès à son vice.
 Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.
 Un avare, idolâtre et fou de son argent,
 rencontrant la disette au sein de l'abondance,
 appelle sa folie une rare prudence,
 et met toute sa gloire et son souverain bien
 à grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
 Mais si il le voit accru, moins il en fait usage.
 Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
 mais cet autre fou, non moins privé de sens,
 qui jette, furieux, son bien à tous venans,
 dont l'âme inquiète, à soi-même importune,
 se fait un embarras de sa bonne fortune.
 Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?
 L'un et l'autre à mon sens, ont le cerveau troublé,
 répondra chez Fredoc ce Marquis sage et prude,
 qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
 attendant son destin d'un quatorze et d'un sept,
 voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
 Mais si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
 vient par un coup fatal faire tourner la chance,
 tous le verrez bientôt, les cheveux hérissés,
 jeter les yeux vers le Ciel de fureur élançés,
 ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
 invoquer dans ses sermens tous les Saints de l'Eglise.
 Mais on le lie, ou je crains, à son air furieux,

Que ce nouveau Titan n'escalade les Cieux.

Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice,
Sa folie aussi-bien lui tient lieu de supplice.

Il est d'autres erreurs dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enivre la raison.
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.

Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie.

Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimands chez Ménage sifflés,
Lui-même il s'applaudit, et d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.
Que feroit-il, hélas ! si quelque audacieux
Alloit pour son malheur lui dessiller les yeux,
Lui faisant voir ses vers et sans force et sans grâces
Montés sur deux grands mots, comme sur deux échasses ;
Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés,
Et ses froids ornemens à la ligne plantés ?
Qu'il maudiroit le jour, où son âme insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !

Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé ;
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.
Enfin un médecin fort expert en son art,
Le guérit par adresse, ou plutôt par hasard.
Mais voulant de ses soins exiger le salaire,
Moi ! vous payer ! lui dit le bigot en colère,
Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,
En me tirant d'erreur m'ôte du Paradis ?

J'approuve son courroux ; car, puisqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la raison est le pire.
C'est elle qui, farouche, au milieu des plaisirs,
D'un remords importun vient brider nos désirs.
La fâcheuse a pour nous des rigueurs sans pareilles,
C'est un Pédant qu'on a sans cesse à ses oreilles ;
Qui toujours nous gourmande, et, loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd son temps à prêcher.
En vain certains Rêveurs nous l'habillent en Reine,
Veulent sur tous nos sens la rendre souveraine,
Et s'en formant en terre une Divinité,
Pensent aller par elle à la félicité :
C'est elle, disent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces discours, il est vrai, sont fort beaux dans un livre,
Je les estime fort : mais je trouve en effet,
Que le plus fou souvent est le plus satisfait.

LES DIFFÉRENTS AGES.

(BOILEAU, ART POÉTIQUE.)

Le temps qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Un jeune homme, toujours bouillant en ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans ses plaisirs.

L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.

La vieillesse chagrine incessamment amasse :
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse :
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé ;
Toujours plaint le présent et vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI.

(BOILEAU, ÉPITRE IX.)

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable :
Il doit régner partout, et même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

C'est la nature en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même,
Chacun pris dans son air est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte ?
Il n'est pas sans esprit ; mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant :
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît, sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.

L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté ;
 Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité.
 C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut long-temps plain
 L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.

Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.
 Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité :
 Pour paroître au grand jour, il faut qu'il se déguise ;
 C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
 Jadis l'homme vivoit au travail occupé,
 Et, ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.
 On ne connoissoit point la ruse et l'imposture ;
 Le Normand même alors ignoroit le parjure :
 Aucun rhéteur encore, arrangeant les discours,
 N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
 Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
 L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
 La mollesse amena la fausse vanité ;
 Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
 Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante,
 Affecta d'étaler une pompe insolente :
 L'or éclata partout sur les riches habits ;
 On polit l'émeraude, on tailla le rubis ;
 Et la laine et la soie en cent façons nouvelles
 Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
 La trop courte beauté monta sur des patins ;
 La coquette tendit ses lacs tous les matins ;
 Et mettant la céruse et le plâtre en usage,
 Composa de sa main les fleurs de son visage.
 L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
 Le courtisan n'eut plus de sentiment à soi.
 Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie ;
 On vit partout régner la basse flatterie.
 Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
 Diffama le papier par ses propos menteurs.

DISCOURS DE LA MOLLESSE.

(BOILEAU, CHANT II DU LUTRIN.)

A ce triste discours, qu'on long soupir achève,
 La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
 Ouvre un œil languissant, et, d'une foible voix,
 Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois :
 O Nuit ! que m'as-tu dit ? quel démon sur la terre
 Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?

Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoroient du nom de fainéants,
S'endormoient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un
comte ?

Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour ;
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix ;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi, son courage, entraîné par la Gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Du moins ne permets pas. . . La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée ;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

AUX DISCIPLES D'APOLLON.

(BOILEAU, ART POÉTIQUE.)

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr ;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir :
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue.

Au joug de la raison sans peine elle fléchit.
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige elle devient rebelle ;
Et pour la rattraper, le sens court après elle.
Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

La plupart, emportés d'une fougue insensée,
 Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
 Ils croiroient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
 S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
 Évitions ces excès : laissons à l'Italie
 De tous ces faux brillans l'éclatante folie.

Tout doit tendre au bon sens ; mais, pour y parvenir,
 Le chemin est glissant et pénible à tenir :
 Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
 La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.
 Un auteur, quelquefois trop plein de son objet,
 Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
 Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
 Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
 Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant,
 L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
 Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire.
 Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
 Un vers étoit trop foible, et vous le rendez dur.
 J'évite d'être long, et je deviens obscur.
 L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue ;
 L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
 Voulez-vous du public mériter les amours,
 Sans cesse en écrivant variez vos discours.
 Un style trop égal et toujours uniforme
 En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
 On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
 Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère ;
 Passer du grave au doux, du plaisant au sévère !
 Son livre aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
 Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.

Quoique vous écriviez, évitez la bassesse :
 Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
 Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
 Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
 Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
 Imitiez de Marot l'élégant badinage,
 Et laissez le burlesque aux plaisans du Pont-Neuf.

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
 Même en une *Pharsale*, entasser sur les rives,
 De morts et de mourans cent montagnes plaintives.
 Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
 Sublime sans orgueil, agréable sans fard.

N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire :
 Ayez pour la cadence une oreille sévère.
 Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
 Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
 Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Il est un heureux choix de mots harmonieux.
 Evitez des mauvais sons le concours odieux.
 Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
 Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.

Durant les premiers ans du Parnasse françois,
 Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
 Enfin Malherbe vint, et le premier en France
 Fit sentir dans les vers une juste cadence,
 D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
 Et réduisit la muse aux règles du devoir.
 Car ce sage écrivain la langue réparée,
 N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
 Ses stances avec grâce apprirent à tomber,
 Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
 Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
 Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
 Et de son tour heureux imitez la clarté.
 Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
 Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
 Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
 Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
 Il est certains esprits dont les sombres pensées
 Sont d'un nuage épais toujours embarrassées :
 Le jour de la raison ne le sauroit percer.
 Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
 Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
 L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure :
 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
 Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
 Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée ;
 En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
 Si le terme est impropre ou le tour vicieux :
 Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
 Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme :
 Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
 Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
 Un style si rapide et qui court en rimant,
 Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
 J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
 Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
 Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux,
 Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux,
 Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage,
 Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
 Polissez-le sans cesse et le repolissez :
 Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
 C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
 Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :
 Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
 Que le début, la fin répondent au milieu ;
 Que d'un art délicat les pièces assorties
 N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.
 Que jamais du sujet le discours s'écartant,
 N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
 Soyez-vous à vous-même un sévère critique :
 L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
 Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;
 Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
 Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
 Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur ;
 Mais sachez de l'ami discerner le flatteur ;
 Tel vous semble applaudir qui vous raille et vous joue ;
 Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
 Un flatteur aussitôt cherche à se récrier,
 Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
 Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse ;
 Il trépigne de joie ; il pleure de tendresse ;
 Il vous comble partout d'éloges fastueux :
 La vérité n'a point cet air impétueux.

Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
 Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
 Il ne pardonne point les endroits négligés ;
 Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés ;
 Il réprime des mots l'ambitieuse emphase :
 Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase ;
 Votre construction semble un peu s'obscurcir ;
 Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
 C'est ainsi que vous parle un ami véritable . . .

Allégoriques de Madame Deshoulières à ses Enfans.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre :
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie ;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau ?
Que je vous regrette !
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis, mes amours !
Que Pan vous défende :
Hélas ! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin

J'ai toujours nourries,
 Je prends à témoin
 Ces bois, ces prairies,
 Que, si les faveurs
 Du Dieu des pasteurs
 Vous gardent d'outrages,
 Et vous font avoir,
 Du matin au soir,
 De gras pâturages,
 J'en conserverai
 Tant que je vivrai,
 La douce mémoire,
 Et que mes chansons,
 En mille façons,
 Porteront sa gloire,
 Du rivage heureux
 Où, vif et pompeux,
 L'astre qui mesure
 Les nuits et les jours,
 Commencant son cours,
 Rend à la nature
 Toute sa parure,
 Jusqu'en ces climats
 Où, sans doute, las
 D'éclairer le monde,
 Il va chez Téthys
 Rallumer dans l'onde
 Ses feux amortis.

SCÈNES D'ATHALIE.

(J. RACINE.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE IV.

*Le Chœur.**Tout le Chœur chante.*

Tout l'Univers est plein de sa magnificence ;
 Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais :
 Son empire a des temps précédé la naissance ;
 Chantons, publions ses bienfaits.

Une voix seule. En vain l'injuste violence
 Au peuple qui le loue imposeroit silence :
 Son nom ne périra jamais.
 Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance,
 Tout l'univers est plein de sa magnificence.
 Chantons, publions ses bienfaits.
Tout le Chœur repète. Tout l'Univers est plein de sa magnificence.
 Chantons, publions ses bienfaits.
Une voix seule. Il donne aux fleurs leur aimable peinture.
 Il fait naître et mûrir les fruits.
 Il leur dispense avec mesure
 Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
 Le champ qui les reçut, les rend avec usure.
Une autre. Il commande au soleil d'animer la nature,
 Et la lumière est un don de ses mains.
 Mais sa loi sainte, sa loi pure
 Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.
Une autre. O mont de Sinaï, conserve la mémoire
 De ce jour à jamais auguste et renommé,
 Quand sur ton sommet enflammé,
 Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
 Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire :
 Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
 Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
 Ces trompettes et ce tonnerre :
 Venoit-il renverser l'ordre des élémens ?
 Sur ses antiques fondemens
 Venoit-il ébranler la terre ?
Une autre. Il venoit révéler aux enfans des Hébreux
 De ses préceptes saints la lumière immortelle.
 Il venoit à ce peuple heureux
 Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.
Tout le Chœur. O divine, ô charmante loi !
 O justice ! O bonté suprême !
 Que de raisons, quelle douceur extrême,
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !
Une voix seule. D'un joug cruel il sauva nos aïeux :
 Les nourrit au désert d'un pain délicieux.
 Il nous donne ses loix, il se donne lui-même.
 Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.
Le Chœur. O justice ! O bonté suprême !
La même voix. Des mers pour eux il entrouvrit les eaux ;
 D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.
 Il nous donne ses loix, il se donne lui-même.
 Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.
Le Chœur. O divine, ô charmante loi !
 Que de raisons, quelle douceur extrême,
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

Une autre voix seule. Vous qui ne ne connoissez qu'
crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer ?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfans l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais.
Tout le Chœur. O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi ?

ACTE SECOND.

SCÈNE V.

Mathan, Athalie, Abner, suite d'Athalie.

Mat. Grande Reine, est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive ?—
Atha. Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le Ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie,
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme aux temps de vos rois désoler ses rivages.
Le Syrien me traite et de Reine et de sœur.
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samari.
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,

Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
 Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse.
 Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
 De mes prospérités interrompre le cours.
 Un songe (me devois-je inquiéter d'un songe ?)
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
 Je l'évite par-tout, par-tout il me poursuit.
 C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée ;
 Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté,
 Même elle avoit encor cet éclat emprunté,
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
 Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser.
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange ;
 Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
 Que des chiens devorans se disputoient entre eux.

Abner. Grand Dieu !

Atha. Dans ce désordre à mes yeux se présente
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
 Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus.
 Mais lorsque revenant de mon trouble funeste,
 J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
 J'ai senti tout-à-coup un homicide acier,
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage
 Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage ;
 Moi-même, quelque temps honteuse de ma peur,
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
 Mais de ce souvenir mon âme possédée,
 A deux fois, en dormant, revu la même idée ;
 Deux fois mes tristes yeux se sont vus retracer
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
 Lasse enfin des horreurs, dont j'étois poursuivie,
 J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
 Et chercher du repos aux pieds de ses autels.
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
 Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
 J'ai cru que des présens calmeroient son courroux ;
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.

Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.

J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.

Le Grand-Prêtre vers moi s'avance avec fureur.

Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !

J'ai vu ce même enfant, dont je suis menacée,

Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.

Je l'ai vu. Son même air, son même habit de lin,

Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.

C'est lui-même. Il marchoit à côté du Grand-Prêtre ;

Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.

Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,

Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

Mat. Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

Atha. Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu.

Quel est-il ? De quel sang ? Et de quelle tribu ?

Abner. Deux enfans à l'autel prêtoient leur ministère,

L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère.

L'autre m'est inconnu.

Mat. Pourquoi délibérer ?

De tous les deux, madame, il se faut assurer.

Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures ;

Que je ne cherche point à venger mes injures ;

Que la seule équité règne en tous mes avis.

Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,

Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable ?

Abner. De quel crime un enfant peut-il être capable ?

Mat. Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main.

Le Ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.

Que cherchez-vous de plus ?

Abner. Mais sur la foi d'un songe,

Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?

Vous ne savez encor de quel père il est né,

Quel il est—

Mat. On le craint, tout est examiné.

A d'illustres parens s'il doit son origine,

La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.

Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,

Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?

Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?

Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.

N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.

Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

Abner. Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?

Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,

Des vengeances des rois ministre rigoureux,

C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux !

Et vous, qui leur devez des entrailles de père ;
 Vous ministre de paix dans les temps de colère,
 Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
 Le sang, à votre gré, coule trop lentement !
 Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
 Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte ?
 Un songe, un foible enfant, que votre œil prévenu
 Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

Atha. Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée,
 Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
 Hé bien ; il faut revoir cet enfant de plus près ;
 Il en faut à loisir examiner les traits.
 Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

Abner. Je crains—

Atha. Manqueroit-on pour moi de complaisance ?
 De ce refus bizarre où seroient les raisons ?
 Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons.
 Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.
 Je puis, quand je voudrai, parler en Souveraine.
 Vos prêtres, je veux-bien, Abner, vous l'avouer,
 Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
 Je sais, sur ma conduite et contre ma puissance,
 Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.
 Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
 Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
 Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
 Et ne m'irrite point par un second outrage.
 Allez.

SCÈNE VI.

Athalie, Mathan, suite d'Athalie.

Mat Enfin je puis parler en liberté.
 Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
 Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
 Reine, n'attendez pas que le nuage crève.
 Abner chez le Grand-Prêtre a devancé le jour.
 Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
 Et qui sait, si Joad ne veut point en leur place
 Substituer l'enfant, dont le ciel vous menace,
 Soit son fils, soit quelqu'autre ?

Atha. Oui, vous m'ouvrez les yeux.
 Je commence à voir clair dans cet avis des Cieux.
 Mais je veux de mon doute être débarrassée.
 Un enfant est peu propre à trahir sa pensée ;
 Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
 Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.

Vous cependant, allez ; et sans jeter d'allarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII.

*Joas, Josabet, Athalie, Zacharie, Abner, Salomith, des
Lévites, le Chœur, suite d'Athalie.*

Josa. (aux deux Lévites.) O vous, sur ces enfans si chers
si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

Abner. (à Josabet.) Princesse, assurez-vous, je les prend
sous ma garde.

Atha. O ciel, plus j'examine, et plus je le regarde . . .
C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.

(Montrant Joas.) Epouse de Joad, est-ce la votre fils ?

Josa. Qui ? Lui madame ?

Atha. Lui.

Josa. Je ne suis point sa mère.

(Montrant Zacharie.) Voilà mon fils.

Atha. (à Joas.) Et vous, quel est donc votre père ?
Jeune enfant, répondez.

Josa. Le Ciel jusqu'aujourd'hui—

Atha. (à Josabet.) Pourquoi vous pressez-vous de répondre
pour lui ?

C'est à lui de parler.

Josa. Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

Atha. Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.

Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

Josa. (bas, à part.) Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse
en sa bouche !

Atha. Comment vous nommez-vous ?

Joas. J'ai nom Eliacin.

Atha. Votre père ?

Joas. Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connoissance.

Atha. Vous êtes sans parens ?

Joas. Ils m'ont abandonné.

Atha. Comment ? Et depuis quand ?

Joas. Depuis que je suis né.

Atha. Ne sait-on pas au moins, quel pays est le vôtre ?

Joas. Ce temple est mon pays, je n'en connois point
d'autre.

Atha. Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

Joas. Parmi des loups cruels, prêts à me dévorer.

Atha. Qui vous mit dans ce temple ?

Joas. Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

Atha. Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris
soin ?

Joas. Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

Atha. Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse !
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder—Je serois sensible à la pitié !

Abner. Madame, voilà donc cet ennemi terrible !
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal, qui vous faisoit trembler.

Atha. (à *Joas* et *Josabet*.) Vous sortez ?

Joas. Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourroit être importune.

Atha. Non. Revenez. Quel est tous les jours votre
emploi ?

Joas. J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

Atha. Que vous dit cette loi ?

Joas. Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide :
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

Atha. J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce
lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

Joas. Il loue, il bénit Dieu.

Atha. Dieu veut-il, qu'à toute heure on prie, on le con-
temple ?

Joas. Tout profane exercice est hanni de son temple.

Atha. Quels sont donc vos plaisirs ?

Joas. Quelquefois à l'autel
Je présente au Grand-Prêtre ou l'encens ou le sel,
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

Atha. Hé quoi, vous n'avez point de passe-temps plus
doux ?

Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous,
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

Joas. Moi, des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !

Atha. Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

Joas. Vous ne le priez point.

Atha. Vous pourrez le prier.

Joas. Je verrois cependant en invoquer un autre.

Atha. J'ai mon Dieu, que je sers. Vous servirez le vôtre
Ce sont deux puissans Dieux.

Joas. Il faut craindre le mien,

Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

Atha. Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

Joas. Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoul.

Atha. Ces méchans, qui sont-ils ?

Jos. Hé, Madame, excusez

Un enfant—

Atha. (à part.) J'aime à voir comme vous l'instruisez.

Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire,

Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.

Vous voyez, je suis Reine, et n'ai point d'héritier ;

Laissez-là cet habit. quittez ce vil métier :

Je veux vous faire part de toutes mes richesses,

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.

A ma table, par-tout, à mes côtés assis,

Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

Joas. Comme votre fils.

Atha. Oui . . . Vous vous taisez !

Joas. Quel père

Je quitterois ! Et pour—

Atha. Hé bien ?

Joas. Pour quelle mère !

Atha. (à *Josabet.*) Sa mémoire est fidèle ; et dans tout
qu'il dit,

De vous et de Joad je reconnois l'esprit.

Voilà, comme infectant cette simple jeunesse,

Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.

Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur.

Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

Josa. Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?

Tout l'Univers les sait. Vous même en faites gloire.

Atha. Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,

A vengé mes parens sur ma postérité.

J'aurois vu massacrer et mon père et mon frère,

Du haut de son palais précipiter ma mère,

Et dans un même jour égorger à la fois,

(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingt fils de rois ;

Et pourquoi ? Pour venger je ne sais quels Prophètes,

Dont elle avoit puni les fureurs indiscrettes.

Et moi, Reine sans cœur, fille sans amitié,

Esclave d'une lâche et frivole pitié,

Je n'aurois pas du moins, à cette aveugle rage

Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,

Et de votre David traité tous les neveux,

e on traitoit d'Achab les restes malheureux !
 ois-je aujourd'hui, si, domptant ma foiblesse,
 asse d'une mère étouffé la tendresse ;
 non propre sang ma main versant des flots,
 par ce coup hardi réprimé vos complots ?
 de votre Dieu l'implacable vengeance
 nos deux maisons rompit toute alliance :
 m'est en horreur ; et les fils de ce roi,
 ue nés de mon sang, sont étrangers pour moi.
 1. Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.
 2. Ce Dieu, depuis long-temps votre unique refuge,
 eviendra l'effet de ses prédictions ?
 vous donne ce Roi promis aux nations,
 fant de David, votre espoir, votre attente.—
 nous nous reverrons. Adieu, je sors contente.
 oulu voir, j'ai vu.
 3er. (à Josabet.) Je vous l'avois promis.
 as rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCÈNE VIII.

1, Josabet, Joas, Zacharie, Abner, Salomith, Lévites, le
 Chœur.

1s. (à Joad.) Avez-vous entendu cette superbe Reine
 eur !

1d. J'entendois tout et plaignois votre peine.
 Lévites et moi, prêts à vous secourir,
 étions avec vous résolus de périr.

(à Joas, en l'embrassant.)

Dieu veille sur vous, enfant, dont le courage
 : de rendre à son nom ce noble témoignage.
 connois, Abner, ce service important ;
 enez-vous de l'heure, où Joad vous attend.
 ous, dont cette femme impie et meutrière
 uillé les regards et troublé la prière,
 rons, et qu'un sang pur par mes mains épanché,
 jusques au marbre, où ses pas ont touché.

SCÈNE IX.

Le Chœur.

Une des filles du Chœur.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
 Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?

Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

Une autre. Pendant que du Dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie,
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Elie
Devant cette autre Jézabel.

Une autre. Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint Prophète ?

Une autre. Ainsi l'on vit l'aimable Samuël
Croître à l'ombre du tabernacle.

Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

Une autre. O bienheureux mille-fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

Tout le Chœur. Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit, et prend sous sa défense !

La même voix seule. Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'Aquilon,
Un jeune lys, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des Cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

Tout le Chœur. Heureux, heureux mille fois
L'enfant, que le Seigneur rend docile à ses loix !

Une voix seule. Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une âme qui te cherche, et veut être innocente,
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes Saints ?
Les pécheurs couvrent la terre.

Une autre. O Palais de David, et sa chère Cité,
Mont fameux, que Dieu même a long-temps habité,
Comment as-tu du Ciel attiré la colère ?

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas, au trône de tes rois ?

Tout le Chœur. Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère

Assise, hélas, au trône de tes rois !

La même voix continue. Au lieu des cantiques charmans,

David exprimoit les saints ravissements,
Bénissoit son Dieu, son Seigneur et son père ;

Ô, chère Sion, que dis-tu quand tu vois

Louer le Dieu de l'impie étrangère,
Blasphémer le nom, qu'ont adoré tes rois ?

Une voix seule. Combien de temps, Seigneur, combien de
temps encore

rons-nous contre toi les méchans s'élever ?

Quels dans ton saint temple ils viennent te braver.

traitent d'insensé le peuple qui t'adore.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore

rons-nous contre toi les méchans s'élever ?

Une autre. Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?

De tant de plaisirs si doux

Pourquoi fuyez-vous l'usage ?

Votre Dieu ne fait rien pour vous.

Une autre. Rions, chantons, dit cette troupe impie ;

De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs

Promenons nos desirs.

Sur l'avenir insensé qui se fie.

nos ans passagers le nombre est incertain,

rons-nous aujourd'hui de jouir de la vie,

Qui sait si nous serons demain ?

Tout le Chœur. Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte,

Ces malheureux, qui de ta Cité sainte

Ne verront point l'éternelle splendeur.

est à nous de chanter, nous, à qui tu révelles

Tes clartés immortelles,

est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

Une voix seule. De tous ces vains plaisirs, où leur âme se
plonge,

te leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe

Dont on a reconnu l'erreur.

A leur réveil, (ô réveil plein d'horreur !)

Pendant que le pauvre à ta table

ûtera de ta paix la douceur ineffable,

boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,

te tu présenteras au jour de ta fureur

A toute la race coupable.

Tout le Chœur. O réveil plein d'horreur !

O songe peu durable !

O dangereuse erreur !

RÉCIT DE LA MORT D'HIPPOLYTE.

Tragédie de Phèdre.

(J. RACINE.)

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il étoit sur son char, ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes ;
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.
Ces superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois,
Plains d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos ;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide :
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi les flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes :
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javalots,
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume ;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.

t qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
 eu qui d'aiguillons pressoit leurs flancs poudreux.
 vers les rochers la peur les précipite :
 eu crie, et se rompt ; l'intrépide Hippolyte
 roler en éclats tout son char fracassé ;
 les rênes lui-même il tombe embarrassé,
 sez ma douleur ; cette image cruelle
 pour moi de pleurs une source éternelle.
 u, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils,
 é par les chevaux que sa main a nourris.
 it les rappeler, et sa voix les effraie ;
 ourrent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
 os cris douloureux la plaine retentit.
 fougue impétueuse enfin se ralentit ;
 arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
 es rois ses aïeux sont les froides reliques.
 ours en soupirant, et sa garde me suit.
 on généreux sang la trace nous conduit :
 rochers en sont teints ; les ronces dégouttantes
 ent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
 ive, je l'appelle ; et, me tendant la main,
 vre un œil mourrant qu'il referme soudain :
 ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
 ends soin après ma mort de la triste Aricie,
 er ami. Si mon père, un jour désabusé,
 int le malheur d'un fils, faussement accusé,
 ur apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
 s-lui qu'avec douceur il traite sa captive ;
 r'il lui rende . . ." A ce mot, ce héros expiré,
 laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
 e objet où des dieux triomphe la colère,
 ue méconnaîtroit l'œil même de son père.

Élévation d'Esther.

(J. RACINE, TRAGÉDIE D'ESTHER.)

« Être on t'a conté la fameuse disgrâce
 l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
 que le roi, contre elle enflammé de dépit,
 chassa de son trône ainsi que de son lit.
 s il ne put si tôt en bannir la pensée :
 thi régna longtemps dans son âme offensée.
 s ses nombreux états il fallut donc chercher
 lque nouvel objet qui l'en pût détacher.

De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
 Les filles de l'Egypte à Suze comparurent ;
 Celles mêmes du Parthe et du Scythe indompté
 Y briguerent le sceptre offert à la beauté.
 On m'élevoit alors, solitaire et cachée,
 Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
 Tu sais combien je dois à ses heureux secours ;
 La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours ;
 Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
 Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère.
 Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
 Il me tira du sein de mon obscurité ;
 Et, sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
 Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
 A ses desseins secrets tremblante j'obéis :
 Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
 Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
 Que formoit en ces lieux ce peuple de rivaies,
 Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
 Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt ?
 Chacune avoit sa brigue et de puissants suffrages.
 L'une d'un sang fameux vantoit les avantages :
 L'autre, pour se parer de superbes atours,
 Des plus adroites mains empruntoit les secours ;
 Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
 De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.
 Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
 Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
 Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes ;
 Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
 Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
 De mes foibles attrait le roi parut frappé ;
 Il m'observa longtemps dans un sombre silence,
 Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
 Dans ce temps-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
 Enfin avec des yeux où régnoit la douceur,
 "Soyez reine," dit-il ; et dès ce moment même,
 De sa main sur mon front posa son diadème.
 Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
 Il combla de présents tous les grands de sa cour.
 Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
 Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.

Hélas, durant ces jours de joie et de festins,
 Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins !
 Esther, disois-je, Esther, dans la pourpre est assise,
 La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
 Et de Jérusalem l'herbe cache les murs ;
 Sion, repaire affreux de reptiles impurs,

le son temple saint les pierres dispersées,
 Dieu d'Israël les fêtes sont cessées !
 Adant mon amour pour notre nation
 Appli ce palais de filles de Sion,
 es et tendres fleurs, par le sort agitées,
 un ciel étranger comme moi transplantées.
 un lieu séparé de profanes témoins,
 ets à les former mon étude et mes soins ;
 est là que fuyant l'orgueil du diadème,
 e de vains honneurs, et me cherchant moi-même ;
 pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
 ôter le plaisir de me faire oublier.

FRAGMENT

De la Tragédie d'Iphigénie en Aulide.

(J. RACINE.)

Agamemnon attend Iphigénie à l'autel pour l'immoler aux dieux. Mais
 e elle tarde trop longtemps à paraître, il vient lui-même la demander.
 trouve avec sa mère, qui l'avait retenue auprès d'elle. Ne croyant
 que Clytemnestre et sa fille soient instruites du sacrifice qui se pré-
 il presse Iphigénie de se rendre à l'autel, sous prétexte de l'unir à
 e ; mais il ne peut se méprendre aux larmes que laissent échapper les
 sses. Arcas, s'écrie-t-il, Arcas, tu m'as trahi !

Iphigénie, (à Agamemnon.) Mon père,
 ez de vous troubler, vous n'êtes point trahi !
 ad vous commanderez, vous serez obéi.
 rie est votre bien : vous voulez la reprendre ;
 ordres, sans détour, pouvoient se faire entendre.
 eil aussi content, d'un cœur aussi soumis
 j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
 urai, s'il le faut, victime obéissante,
 ire au fer de Calchas une tête innocente ;
 espectant le coup par vous-même ordonné,
 rendre tout le sang que vous m'avez donné.
 urtant ce respect, si cette obéissance
 ft digne à vos yeux d'une autre récompense ;
 une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
 : vous dire ici qu'en l'état où je suis

Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
 Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
 Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin,
 Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
 Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
 Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
 C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
 Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
 Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
 Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
 Hélas ! Avec plaisir je me faisois conter
 Tous les noms des pays que vous allez dompter,
 Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
 D'un triomphe si beau je préparois la fête.
 Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
 Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
 Non que la peur du coup dont je suis menacée
 Me fasse rappeler votre bonté passée :
 Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
 Ne fera point rougir un père tel que vous ;
 Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
 J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.
 Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
 Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.
 Un roi digne de vous a cru voir la journée
 Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
 Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
 Il s'estimoit heureux ; vous me l'aviez permis.
 Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
 Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
 Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
 Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.
Agamemnon. Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel

crime

La colère des dieux demande une victime.
 Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
 Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
 Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
 Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
 Je ne vous dirai point combien j'ai résisté ;
 Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
 Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
 J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
 Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté :
 Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté ;
 Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :
 Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée ;
 Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
 Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.

vous assurez point sur ma foible puissance :
 Il frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
 Et les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
 Franchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?
 Fille, il faut céder : votre heure est arrivée.
 Gégez bien dans quel rang vous êtes élevée.
 Vous donne un conseil qu'à peine je reçois ;
 Coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
 Attendez, en expirant, de qui vous êtes née ;
 Ne rougissez ces dieux qui vous ont condamnée.
 Et ; et que les Grecs, qui vous vont immoler,
 Connoissent mon sang en le voyant couler.
Agamemnestre, (à Agamemnon.) Vous ne démentez point
 Une race funeste ;

Car, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
 Sur le bureau de votre fille, il ne vous reste enfin
 Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
 Urbain ! C'est donc là cet heureux sacrifice
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice !
 Moi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
 Ne m'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
 Cherchez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
 Sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
 Ces flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
 Ce débris parle ici de votre résistance ?
 Ce champ couvert de morts me condamne au silence ?
 Là par quels témoins il falloit me prouver
 Quel que votre amour a voulu la sauver.

Oracle fatal ordonne qu'elle expire !
 Oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
 Ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
 Son sang de l'innocence est-il donc altéré ?
 Au crime d'Hélène on punit sa famille,
 Cherchez à Sparte Hermione sa fille ;
 Cherchez à Ménélas racheter d'un tel prix
 Le coupable moitié dont il est trop épris.
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
 Pourquoi moi-même, enfin, me déchirant le flanc,
 Chercher sa folle amour du plus pur de mon sang ?

Ne dis-je, cet objet de tant de jalousie,
 Cette Hélène qui trouble et l'Europe et l'Asie,
 Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
 Combien nos fronts, pour elle, ont-ils rougi de fois !
 Tant qu'un nœud fatal l'unit à votre frère,
 Hélène avoit osé l'enlever à son père :

Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
 Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
 Et qu'il en eût pour gage une jeune princesse
 Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
 Mais non : l'amour d'un frère et son honneur blessé
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé ;
 Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
 L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
 Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
 Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez !
 Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
 Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
 Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
 De votre propre sang vous courez le payer,
 Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
 De quiconque vous peut disputer votre place.
 Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
 Cède à la cruauté de cette trahison.
 Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
 Portera sur ma fille une main criminelle,
 Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
 Dans son cœur palpitant consultera les dieux !
 Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
 Je m'en retournerai seule et désespérée !
 Je verrai les chemins encor tout parfumés
 Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés !
 Non, je ne l'aurai point amenée au supplice ;
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
 Ni crainte ni respect ne peut m'en détacher ;
 De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
 Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
 Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.

Dialogue entre Achille et Agamemnon.

Après que Clytemnestre a fait éclater les emportements d'une mère furieuse, Achille vient employer la menace. La fougue impétueuse de ce héros, et la fierté du superbe Agamemnon, occasionnent encore une fois une scène fort belle.

Achille. Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
 Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
 On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
 Qu'aujourd'hui, par votre ordre, Iphigénie expire :
 Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
 Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
 On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
 Je ne l'y conduisois que pour être immolée ;

Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
 Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
 Qu'en dites-vous, seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?
 Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

Aga. Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins :

Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;
 Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
 Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

Ach. Ah ! Je sais trop le sort que vous lui réservez !

Aga. Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

Ach. Pourquoi je le demande ? O ciel ! Le puis-je croire !

Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire ?

Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,

Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?

Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente ?

Aga. Mais vous qui me parlez d'une voix menaçante,

Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

Ach. Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez ?

Aga. Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?

Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille ?

Ne suis-je plus son père ? Êtes-vous son époux ?

Et ne peut-elle. . . .

Ach. Non : elle n'est plus à vous.

On ne m'abuse point par des promesses vaines :

Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,

Vous deviez à mon sort unir tous ses moments ;

Je défendrai mes droits fondés sur vos serments ;

Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

Aga. Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée !

Accusez et Calchas et le camp tout entier,

Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

Ach. Moi !

Aga. Vous qui, de l'Asie embrassant la conquête,

Querrellez tous les jours le ciel qui vous arrête ;

Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,

Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.

Mon cœur pour la sauver vous ouvrait une voie ;

Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie ;

Je vous fermois le champ où vous voulez courir :

Vous le voulez, partez ; sa mort va vous l'ouvrir.

Ach. Juste ciel ! Puis-je entendre et souffrir ce langage !

Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?

Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours !

Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?

Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?

Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?
Et jamais, dans Larisse, un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien
Vous que j'ai fait nommer et leur chef et le mien ;
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé,
A-t-il droit de venger son amour offensé ?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire ;
Elle est de mes serments seule dépositaire :
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris ;
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

Aga. Fuyez donc, retournez dans votre Thessalie ;
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'achetterois vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre ;
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
Je veux moins de valeur et plus d'obéissance.
Fuyez ; je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachoient à vous.

Ach. Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère ;
D'Iphigénie encor je respecte le père :
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'auroit osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre :
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre.

Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Irrité par les menaces d'Achille, craignant, s'il sauve Iphigénie, de paroître céder à la frayeur, Agamemnon se détermine à la sacrifier. Cependant il ne peut étouffer la voix de la nature. Il entend murmurer son cœur. Il s'arrête :

Que vais-je faire ?

Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?
Cruel, à quels combats faut-il te préparer ?
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer ?
Une mère m'attend, une mère intrépide,
Qui défendra son sang contre un père homicide ;
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
Achille nous menace, Achille nous méprise ;
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise ?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je veux la frapper ?
Que dis-je ? Que prétend mon sacrilège zèle ?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle ?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés ?
Je veux fléchir des dieux la puissance suprême :
Ah ! Quels dieux me seroient plus cruels que moi-même ?
Non, je ne puis ; cédon's au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive. . . . Mais quoi ! Peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cède et qu'il m'a fait trembler.
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse ?
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui.
Il l'aime ; elle vivra pour un autre que lui.

Iphigénie à Achille.

D'après l'ordre d'Agamemnon, Iphigénie, pour se soustraire au coup mortel, retournoit dans la Grèce ; mais tout le camp, déjà instruit de la réponse de l'oracle, l'arrête dans sa fuite. Alors Achille, le seul qui puisse encore l'arracher à la mort, vient lui offrir le secours de ses guerriers contre tous les Grecs réunis ; et, pour engager cette princesse à le suivre, il lui rappelle les serments qui les unissent, et la prie de songer que le bonheur d'Achille est fondé sur ses jours. Iphigénie répond :

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée
Attaché le bonheur de votre destinée.

Notre amour nous trompoit ; et les arrêts du sort
 Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
 Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
 Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
 Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
 Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
 Telle est la loi des dieux, à mon père dictée.
 En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée ;
 Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
 Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
 Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
 Vous-même dégagez la foi de vos oracles ;
 Signalez ce héros à la Grèce promis ;
 Tournez votre douleur contre ses ennemis.
 Déjà Priam pâlit, déjà Troie, en alarmes,
 Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
 Allez et, dans ses murs vides de citoyens,
 Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
 Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille
 Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
 J'espère que du moins un heureux avenir
 A vos faits immortels joindra mon souvenir ;
 Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
 Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
 Adieu, prince ; vivez, digne race des dieux.

Fureurs de Clytemnestre séparée de sa fille.

Les Grecs, aveuglés par un zèle fatal, appellent à grands cris Iphigénie l'autel. Cette jeune princesse s'arrache des bras de sa mère, et court à son triste sort. En vain Clytemnestre veut la suivre ; on se jette en l'air au-devant d'elle ; on la retient. Alors, la vengeance, le désespoir dans le cœur, elle s'écrie :

Quoi ! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
 Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux !
 Quoi ! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
 L'Aulide aura vomé leur flotte criminelle,
 Les vents, ces mêmes vents si longtemps accusés,
 Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés !
 Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
 Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée ;
 Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
 Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
 Mais, cependant, ô ciel ! ô mère infortunée !
 De festons odieux ma fille couronnée

Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés.
 Calchas va dans son sang . . . Barbares ! Arrêtez ;
 C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre.
 J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre :
 Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ses coups.

Ulysse vient annoncer à Clytemnestre que sa fille est sauvée.

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
 Déjà de tout le camp la Discorde maîtresse
 Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
 Et donné du combat le funeste signal.
 De ce spectacle affreux votre fille alarmée
 Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée.
 Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
 Épouvantoit l'armée, et partageoit les dieux.
 Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage ;
 Déjà couloit le sang, prémices du carnage :
 Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
 L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
 Terrible, et plein du dieu qui l'agitoit sans doute :
 " Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
 " Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
 " M'explique son oracle et m'instruit de son choix.
 " Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
 " Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
 " Thésée, avec Hélène uni secrètement,
 " Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
 " Une fille en sortit, que sa mère a célée ;
 " Du nom d'Iphigénie elle fut appelée :
 " Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours ;
 " D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
 " Sous un nom emprunté, sa noire destinée
 " Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
 " Elle me voit, m'entend ; elle est devant vos yeux ;
 " Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux."

Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
 L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
 Elle étoit à l'autel, et peut-être en son cœur,
 Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
 Elle-même tantôt, d'une course subite,
 Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
 On admire en secret sa naissance et son sort ;
 Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
 L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,
 Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
 Déjà, pour la saisir, Calchas lève le bras :
 " Arrête ! a-t-elle dit, et ne m'approche pas :

" Le sang de ces héros dont tu me fais descendre,
 " Sans tes profanes mains, saura bien se répandre !"
 Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain
 Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
 A peine son sang coule et fait rougir la terre,
 Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre ;
 Les vents agitent l'air d'heureux frémissements ;
 Et la mer leur répond par ses mugissements ;
 La rive au loin gémit, blanchissante d'écume ;
 La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
 Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
 Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
 Le soldat étonné dit que, dans une nue,
 Jusque sur le bûcher Diane est descendue,
 Et croit que, s'élevant au travers de ces feux,
 Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.

 VERS SUR FONTENAI.

(CHAULIEU.)

Désert, aimable solitude,
 Séjour du calme et de la paix,
 Asyle, où n'entrèrent jamais
 Le tumulte et l'inquiétude :
 Quoi ! j'aurai tant de fois chanté,
 Aux tendres accords de ma lyre,
 Tout ce qu'on souffre sous l'empire
 De l'Amour et de la Beauté :
 Et plein de la reconnoissance
 De tous les biens que tu m'as faits,
 Je laisserai dans le silence
 Tes agrémens et tes bienfaits ?
 C'est toi qui me rends à moi-même ;
 Tu calmes mon cœur agité :
 Et de ma seule oisiveté
 Tu me fais un bonheur extrême !
 Parmi ces bois et ces hameaux,
 C'est-là que je commence à vivre ;
 Et j'empêcherai de m'y suivre
 Le souvenir de tous mes maux.
 Emplois, grandeurs tant désirées,

J'ai connu vos illusions ;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir ;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des Dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Bannissons la flatteuse idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon savoir-faire et mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaisirs,
D'une condition commune ;
Avec l'état de ma fortune,
Je mets de niveau mes désirs.

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour se montre à mes yeux,
Des trésors dont la main des Dieux,
Se plaît d'enrichir la nature.

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous les ormeaux !

Puis, sur le soir, à nos musettes
Oùir répondre les échos,
Et retentir tous nos côteaux
De hautbois et de chansonnettes !

Mais hélas ! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse ;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenai, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir ;

Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible et sombre ;
Où des arbres dont tout exprès,
Pour un doux et plus long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.—

Giton et Phédon, ou le Riche et le Pauvre.

(LA BRUYÈRE.)

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée : il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin et il étérne fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie ; il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui : il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler, on est de son avis ; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps : il se croit des talents et de l'esprit ; il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu et d'un sommeil fort léger ; est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait ou de parler d'événements qui lui sont connus, et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle : il conte brièvement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole, pour leur rendre de petits services : il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est

superstitieux, scrupuleux, timide : il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau : il n'y a point de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège : il parle bas dans la conversation, et il articule mal : libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre : il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment : il est pauvre.

Ménippe, ou les Plumes du Paon.

(LA BRUYÈRE.)

Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui ; il ne parle pas, il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût, ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite ; qui, le moment d'après, baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnoit, et montre la corde : lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque ; et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauroient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voient, et il semble prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non ; et, pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait

honnête homme, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas. L'on juge, en le voyant, qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relaient pour le contempler.

Gnathon ou l'Egoïste.

(LA BRUYÈRE.)

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie ; il se rend maître du plat et fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des métiers qu'il n'ait achevé d'essayer de tous : il voudroit pouvoir les savourer tous, tout à la fois ; il ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes : il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés : le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe : s'il enlève en ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe ; on le suit à la trace ; il mange haut et avec grand bruit : il roule les yeux en mangeant ; la table est pour lui un ratelier : il cure ses dents et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre, que dans sa chambre. Il n'y a, dans un carrosse, que les places du fond qui lui conviennent ; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en foiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage ; ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service : tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages : il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile ; ne pleure point la mort des autres, n'apprehende que la sienne, qu'il rachèteroit volontiers de l'extinction du genre humain.

La Bible.

(FÉNÉLON, DIAL. SUR L'ELOQ. DE LA CHAIRE.)

L'Ecriture surpasse en naïveté, en vivacité, en grandeur tous les écrivains de Rome et de la Grèce. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier, que tous les enfans des Israélites devoient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes; par exemple, celui qui commence ainsi : "*Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé la terre,*" surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère ni aucun autre poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel "*les royaumes ne sont qu'un grain de poussière; l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui, et qu'on enlève demain.*" Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie, déplorant les maux de son peuple; ou à Nahum, voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination; il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel, dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui; et cherchez, dans les plus sublimes originaux de l'antiquité, quelque chose qu'on puisse leur comparer. Au reste, tout se soutient dans l'Ecriture; tout y garde le caractère qu'il doit avoir, l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les endroits véhémens, les mystères, les discours de morale; enfin, il y a autant de différence entre les poètes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la foiblesse humaine.

FRAGMENTS DES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE.

(FÉNÉLON.)

LIVRE CINQUIÈME.

Sommaire.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Crète il apprit qu'Idoménée, roi de cette isle, avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret ; que les Crétois, voulant venger le sang du fils, avoient réduit le père à quitter leur pays ; qu'après de longues incertitudes ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre roi. Télémaque ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y remporta les prix à divers jeux ; qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses loix ; et que les vieillards juges de l'isle, et tous les peuples, voulurent le faire roi, voyant sa sagesse.

Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida au-dessus des autres montagnes de l'isle, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu-à-peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette isle, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montrait fertile et ornée de tous les fruits par le travail de ses habitants.

De tous côtés nous apercevions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée ; par-tout la charrue avoit laissé de creux sillons : les ronces, les épines, et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissoient dans les gras herbages le long des ruisseaux ; les moutons paissant sur le penchant d'une colline, les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès ; enfin, les montagnes ornées de pampres et de grappes d'un raisin déjà coloré qui promettoit aux vendangeurs les doux présents de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette isle, dit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitants, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser ; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance : ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans qui méritent ses fruits par leur travail.

L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu ; s'ils vouloient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit par-tout l'abondance, la joie, la paix, et l'union.

C'est ce que Minos, le plus sage et le meilleur de tous les rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette isle est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfants rend les corps sains et robustes : on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale, et laborieuse ; on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit ; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu, et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples ; l'ingratitude, la dissimulation, et l'avarice.

Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir ; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belles couleurs, mais tout unis et sans broderie. Les repas y sont sobres ; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragout ; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornements. La superbe architecture n'y est pas ignorée ; mais elle est réservée pour les temples des Dieux : et les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles des Immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux lois, et la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du roi ; et il me répondit : Il peut tout sur les peuples ; mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous

les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse et par sa modération à la félicité de tant d'hommes ; et non pas que tant d'hommes servent, par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur, qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu, et de gloire, que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées ; et au-dedans le juge des peuples, pour les rendre bons, sages, et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait roi ; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection ; et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public.

Minos n'a voulu que ses enfants régnassent après lui qu'à condition qu'ils régneroient suivant ses maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse ; c'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérants qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité ; enfin, c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'isle. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, et qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, et qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandâmes la cause de leur empressement ; et voici ce qu'un Crétois, nommé Nausirate, nous raconta :

Idoménée, fils de Deucalion et petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé, comme les autres rois de la Grèce, au siège de Troie. Après la ruine de cette ville il fit voile pour revenir en Crète ; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau, et tous les autres qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux ; chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir ; chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux et les mains vers le ciel, invoquoit

Neptune : O puissant Dieu, s'écroit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux : si tu me fais revoir l'isle de Crète malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils, impatient de revoir son père, se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser : malheureux, qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte ! Le père échappé à la tempête arrivoit dans le port désiré ; il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux : mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret ; il craignoit d'arriver parmi les siens, et il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis, Déesse impitoyable qui veille pour punir les hommes et sur-tout les rois orgueilleux, pousoit d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive : à peine ose-t-il lever les yeux. Il voit son fils : il recule, saisi d'horreur. Ses yeux cherchent, mais en vain, quelque autre tête moins chère qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou, et est tout étonné que son père réponde si mal à sa tendresse ; il le voit fondant en larmes. O mon père, dit-il, d'où vient cette tristesse ? Après une si longue absence êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils ? Qu'ai-je fait ? vous détournez vos yeux de peur de me voir ! Le père, accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : Ah ! Neptune, que t'ai-je promis ! à quel prix m'as-tu garanti du naufrage ! rends-moi aux vagues et aux rochers qui, devoient en me brisant finir ma triste vie ; laisse vivre mon fils. O Dieu cruel ! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi il tira son épée pour se percer ; mais ceux qui étoient autour de lui arrêtaient sa main.

Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des Dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit-il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les lois de la nature ; offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige ; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs ; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce discours la tête baissée et sans répondre ; la fureur étoit allumée dans ses yeux ; son visage pâle et défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ses membres tremblants. Cependant son fils lui disoit : Me voici, mon père ; votre fils est prêt à mourir pour apaiser le Dieu ; n'attirez pas sur vous sa colère : je meurs content *puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre.*

Frappez, mon père ; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée, tout hors de lui et comme déchiré par les Furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de près ; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant : il la retire toute fumante et pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles ; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent.

L'enfant tombé dans son sang ; ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumière ; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel un beau lis au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux, mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte : ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge.

Le père, dans l'excès de sa douleur, devient insensible ; il ne sait où il est, ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, et demande son fils.

Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux Furies. La fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons et des pierres ; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois, oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui ; ils fuient à la merci des ondes. Idoménée, revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, et qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie, et ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les lois établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici. On a déjà commencé par des sacrifices ; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics où tous les prétendants combattront ; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres et pour l'esprit et pour le corps. On veut un roi dont le corps soit fort et adroit, et dont l'âme soit ornée de la sagesse et de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres ; et si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes, sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espèce de cirque très vaste, environné d'une épaisse forêt : le milieu du cirque étoit une arène préparée pour les combattants ; elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais sur lequel étoit assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes on nous reçut avec honneur ; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et Hazael sur sa foible santé.

Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtoient toute excuse ; je jetai néanmoins un coup-d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée ; et j'apperçus qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit : je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps ; et je me mêlai parmi les combattants. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulysse qui étoit venu pour tâcher de remporter les prix ; et plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui. Il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse : ses bras étoient nerveux et bien nourris ; au moindre mouvement qu'il faisoit on voyoit tous ses muscles : il étoit également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; et, regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer : mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre ; nous nous terrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent : il tomba sur l'arène et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de se relever : je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulysse ! Et j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche toyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce

genre de combat. Tous les autres lui cédèrent; il que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais Je chancelai; il me pressoit, et je ne pouvois plus mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me cr fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu? La colère me d nouvelles forces; j'évitai plusieurs coups dont j'au accablé. Aussitôt que le Samien m'avoit porté un fa et que son bras s'allongeoit en vain, je le surpren cette posture penchée: déjà il reculoit, quand je mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force: esquivier, et perdant l'équilibre, il me donna le moy renverser. A peine fut-il étendu par terre que je la main pour le relever. Il se redressa lui-même, ce poussière et de sang: sa honte fut extrême; mais renouveler le combat.

Aussitôt on commença la course des chariots, distribua au sort. Le mien se trouva le moindre légèreté des roues et pour la vigueur des chevau partons: un nuage de poussière vole et couvre le commencement je laissai les autres passer devant jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'al les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le suivoit de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, aspirait à lui succéder, lâchant les rênes à ses fumants de sueur, étoit tout penché sur leurs crins et le mouvement des roues de son chariot étoit qu'elles paroissent immobiles comme les ailes qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent et peu-à-peu en haleine: je laissai loin derrière moi tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, poussant trop ses chevaux, plus vigoureux s'abattit, et par sa chute il ôta à son l'espérance de régner.

Polyclète, se penchant trop sur ses chevaux, ne put tenir ferme dans une secousse; il tomba, les rênes échappèrent; et il fut trop heureux de pouvoir mourir. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'inc que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur: invoquoit les Dieux et leur promettoit de riches tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer: il que je ne passasse entre la borne et lui; car mes mieux ménagés que les siens, étoient en état de le il ne lui restoit plus d'autre ressource que celle de me le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser la borne; il y brisa effectivement sa roue. Je ne qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé son désordre; et il me vit un moment après au bou

Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au
sage ! c'est lui que les Dieux destinent à régner sur

tant les plus illustres et les plus sages d'entre les
nous conduisirent dans un bois antique et sacré,
la vue des hommes profanes, où les vieillards que
oit établis juges du peuple et gardes des lois nous
rent. Nous étions les mêmes qui avions combattu
eux ; nul autre n'y fut admis. Les sages ouvrirent
à toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me
si de respect et de honte quand j'approchai de ces
que l'âge rendoit vénérables sans leur ôter la
le l'esprit. Ils étoient assis avec ordre, et immobiles
es places : leurs cheveux étoient blancs ; plusieurs
oient presque plus. On voyoit reluire sur leurs
graves une sagesse douce et tranquille ; ils ne se
nt point de parler ; ils ne disoient que ce qu'ils
résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différents,
nt si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de
l'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une
opinion. La longue expérience des choses passées, et
le du travail, leur donnoient de grandes vues sur
choses : mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison,
le calme de leur esprit délivré des folles passions et
ices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissoit
et le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien
urs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux et
saisir d'écouter la raison. En les admirant je sou-
haitois ma vie pût s'accourir pour arriver tout-à-coup à
estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse mal-
heureuse d'être si impétueuse et si éloignée de cette vertu si
et si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de
C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire
dans une casette d'or avec des parfums. Tous ces
le baisèrent avec respect ; car ils disent qu'après les
le qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être si
c hommes que les lois destinées à les rendre bons,
heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois
gouverner les peuples doivent toujours se laisser gou-
verner eux-mêmes par les lois. C'est la loi, et non pas
qui doit régner. Tel étoit le discours de ces sages.
Celui qui présidoit proposa trois questions, qui de-
voient être décidées par les maximes de Minos.

La première question étoit de savoir quel est le plus libre
des hommes. Les uns répondirent que c'étoit un
qui voit sur son peuple un empire absolu et qui étoit
libre de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que

c'étoit un homme si riche qu'il pouvoit contenter ses désirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui marioit point, et qui voyageoit pendant toute sa vie dans un pays sans jamais être assujéti aux lois d'aucun prince. D'autres s'imaginèrent que c'étoit un barbare, qui, sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de police et de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude il jouissoit plus qu'aucun autre de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, et que tous les hommes ensemble n'avoient aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répliquai-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. Il n'est dans quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est libre pourvu qu'on craigne les Dieux, et qu'on ne craigne que'eux. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux Dieux et à sa raison. Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fut précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Quel est le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit : C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'isle de Lesbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être : car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur.

A ces mots toute l'assemblée se récria : on applaudit, et chacun crut que ce sage lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement : ne connoissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir ; il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs qui vont jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connoît point ses devoirs ; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux, et digne de l'être : son malheur augmente tous les jours ; il court à sa perte ; et les Dieux se préparent à le

re par une punition éternelle. Toute l'assemblée que j'avois vaincu le sage lesbien, et les vieillards dirent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

La troisième question, on demanda : Lequel des deux étoit préférable ; d'un côté, un roi conquérant et invincible en guerre ; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi sert, disoient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre son pays quand la guerre vient ? les ennemis le vaincront et mettront son peuple en servitude. D'autres soutenoient, au contraire, que le roi pacifique seroit meilleur, parcequ'il évitait la guerre et l'éviteroit par ses soins. D'autres soutenoient que si un roi conquérant travailleroit à la gloire de son pays aussi-bien qu'à la sienne, et qu'il rendroit ses sujets plus heureux que les autres nations ; au lieu qu'un roi pacifique les laisseroit dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi :

Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans les deux états, n'est qu'à demi roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre, un roi sage qui, sans la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin, un roi général, je le trouve préférable à l'autre. Un roi qui n'est point tourné à la guerre voudroit toujours la faire cesser, et tendre sa domination et sa gloire propre : il ruineroit son empire. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjuguât d'autres nations, si on est malheureux sous son règne ? Les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres : les victorieux même se dérèglent pendant ces temps de confusion. Voyez ce qu'il en est en Grèce pour avoir triomphé de Troie : elle a été dévastée par ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout fut en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts, languirent : les meilleurs princes même, pendant qu'ils ont été occupés à soutenir, sont contraints de faire le plus grand mal à leur peuple, qui est de tolérer la licence, et de se servir des tyrans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit si on étoit en paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace pendant les désordres de la guerre ! Jamais aucun peuple n'a été gouverné par un roi conquérant, sans avoir beaucoup souffert de son empire. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine promptement sa nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendrait son pays contre son voisin, et qui usurperoit celui du voisin ; mais qui ne sauroit ni labourer ni semer pour re-

cueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes; c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son peuple, voulant vaincre les autres nations que la justice ne le soumette; mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mériter la confiance de son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment il est juste, modéré, et commode à l'égard de ses vassaux: il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix: il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aident, le craignent point, et ont une entière confiance en lui. Il a quelque voisin inquiet, hautain et ambitieux, qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à lui pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les différends qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprend de faire la guerre, odieuse à tous les autres, et sans cesse exposé à la haine de celui-ci à la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au-dessus de ceux dont il jouit au-dedans de son royaume.

Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je suppose qu'il gouverne par les plus sages lois. Il retranche la mollesse, et tous les arts qui ne servent qu'à flatter le faste, et il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux besoins de la vie: sur-tout il applique ses sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé à la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuse, qui sait éprouver la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque un peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville; mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigilance dans les combats, et par une vertu que les mauvais succès ne peuvent abattre. D'ailleurs, si ce roi n'est pas expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il

tirera du secours de ses alliés : ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste : les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls.

Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis : mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

J'appercus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis ; car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces vieillards s'écria : Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon, connu dans toute notre isle. Minos avoit consulté le Dieu pour savoir combien de temps sa race régneroit suivant les lois qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens cesseront de régner quand un étranger entrera dans ton isle pour y faire régner tes lois. Nous avions craint que quelque étranger ne vint faire la conquête de l'isle de Crète ; mais le malheur d'Idoménée, et la sagesse du fils d'Ulysse qui entend mieux que nul autre mortel les lois de Minos, nous montrent le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi ?

LIVRE SIXIÈME.

Sommaire.

Télémaque raconte qu'il refusa la royauté de Crète pour retourner en Ithaque qu'il proposa d'être Mentor, qui refusa aussi le diadème : qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodème, qui fut proclamé roi au même moment : qu'ensuite Mentor et lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque ; mais que Neptune, pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage après lequel la déesse Calypso venoit de les recevoir dans son isle.

Aussitôt les vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré ; et le premier, me prenant par la main, annonça au peuple, déjà impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on en-

tendit un bruit confus de toute l'assemblée. CHacun poussa des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentissent de ce cri : Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, règne sur les Crétois !

J'attendis un moment, et je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mento me dit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? l'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope qui vous attend comme dernière espérance, et le grand Ulysse que les Dieux ont résolu de vous rendre ? Ces paroles percèrent mon cœur et me soutinrent contre le vain désir de régner.

Cependant un profond silence de toute cette assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustre Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette isle et y fera régner les lois de ce sage roi : mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis celui que l'étranger marqué par l'oracle. J'ai accompli la prédiction : je suis venu dans cette isle ; j'ai découvert le vrai sens des lois, et je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre petite isle d'Ithaque, au grand royaume de Crète, à la gloire et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'espérance de régner ici ; c'étoit pour mériter votre estime et votre compassion ; c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance : j'aime mieux obéir à mon père Ulysse, et consoler ma mère Pénélope, que de régner sur tous les peuples de l'univers. O Crétois, vous voyez le fond de mon cœur ; il faut que je vous quitte ; mais la mort seule pourra finir ma reconnaissance. Oui, jusques au dernier soupir, Télémaque aimera les Crétois, et s'intéressa à leur gloire comme à la sienne propre.

À peine eus-je parlé qu'il s'éleva dans l'assemblée un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns disoient : Est-ce quelquelque divinité sous une figure humaine ? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écrioient, Il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris la parole, et chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Je leur dis :

Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples ; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux

ais celui qui les pratique avec la plus constante moi, je suis jeune, par conséquent sans expérience à la violence des passions, et plus en état de s'obéissant pour commander un jour, que de maintenant. Ne cherchez donc pas un homme ou les autres dans les jeux d'esprit et de si se soit vaincu lui-même, cherchez un homme s'écrites dans le fond de son cœur, et dont soit la pratique de ces lois; que ses actions, paroles, vous le fassent choisir.

vieillards, charmés de ce discours, et voyant être les applaudissements de l'assemblée, me que les Dieux nous ôtent l'espérance de vous milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver se régner nos lois. Connoissez-vous quelqu'un amander avec cette modération? Je connois, bord, un homme de qui je tiens tout ce que imé en moi; c'est sa sagesse et non pas la ent de parler, et il m'a inspiré toutes les réus venez d'entendre.

emps toute l'assemblée jeta les yeux sur Menentris, le tenant par la main. Je racontais les ait eus de mon enfance, les périls dont il m'avoit alheurs qui étoient venus fondre sur moi dès ssé de suivre ses conseils.

ne l'avoit point regardé à cause de ses habits ligés, de sa contenance modeste, de son silence uel, de son air froid et réservé. Mais quand à le regarder, on découvrit dans son visage je e ferme et d'élevé: on remarqua la vivacité de la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux ons. On le questionna, il fut admiré: on rére roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir: il roit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de ne les meilleurs rois étoient malheureux en ce ient presque jamais les biens qu'ils vouloient faisoient souvent, par la surprise des flatteurs, ls ne vouloient pas. Il ajouta que si la servi- rable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu' rritude déguisée. Quand on est roi, disoit-il, tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. i qui n'est point obligé de commander! Nous à notre seule patrie, quand elle nous confie sacrifice de notre liberté pour travailler au bien

rétois, ne pouvant revenir de leur surprise, lui quel homme ils devoient choisir. Un homme, ui vous connoisse bien, puisqu'il faudra qu'il e, et qui craigne de vous gouverner. Celui qui

désire la royauté ne la connoît pas : et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point ? Il la cherche pour lui : et vous devez désirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refusoient la royauté, recherchée par tant d'autres : ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausicrate, qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au cirque où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazael avec lequel Mentor et moi nous étions venus de l'isle de Chypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand quand ils surent que Mentor avoit été esclave d'Hazael ; qu'Hazael, touché de la sagesse et de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil et son meilleur ami ; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuser d'être roi, et qu'Hazael étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des lois de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les vieillards dirent à Hazael : Nous n'osons vous prier de nous gouverner, car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire : d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses et de l'éclat de la royauté pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazael répondit : Ne croyez pas, ô Crétois, que je méprise les hommes. Non, non : je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons et heureux ; mais ce travail est rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux, et ne peut éblouir que des âmes vaines. La vie est courte ; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter : c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible et retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, et où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être roi, ce seroit de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus sage et le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi : nous ne vous laisserons point aller que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement : c'est un vieillard assez vigoureux. J'ai demandé quel homme c'étoit, on m'a répondu qu'il s'appeloit Aristodème. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses

deux enfants étoient au nombre de ceux qui combattoient; il a paru n'en avoir aucune joie : il a dit que pour l'un il ne lui souhaitoit point les périls de la royauté, et qu'il aimoit trop sa patrie pour consentir que l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris que ce père aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfants qui a de la vertu, et qu'il ne flattoit point l'autre dans ses dérèglements. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu : Il a long-temps porté les armes, et il est couvert de blessures : mais sa vertu sincère et ennemie de la flatterie l'a voit rendu incommode à Idoménée. C'est ce qui empêcha ce roi de s'en servir dans le siège de Troie : il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils qu'il ne pourroit se résoudre à suivre; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt; il oublia tous ses services; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes grossiers et lâches qui n'estiment que les richesses. Mais, content dans sa pauvreté, il vit gaiement dans un endroit écarté de l'isle, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement, ils sont heureux. Par leur frugalité et leur travail ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins et de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte, il les instruit; il juge tous les différends de son voisinage; il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père, après avoir long-temps souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé : il s'est abandonné à une folle ambition et à tous les plaisirs.

Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? pourquoi assembler tant d'inconnus? vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît et que vous connoissez; qui sait la guerre, qui a montré son courage non seulement contre les flèches et contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie; aime le travail; qui sait combien l'agriculture est utile à un peuple; qui déteste le faste; qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfants; qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre; en un mot, un homme qui est déjà le père du peuple. Voilà votre roi, s'il est vrai que vous desiriez de faire régner chez vous les lois du sage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il est vrai, Aristodème est tel que vous le dites; c'est lui qui est digne de régner. Les vieillards

le firent appeler : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple. Il parut tranquille. On lui déclara qu'on le faisoit roi. Il répondit : Je n'y puis consentir qu'à trois conditions. La première, que je quitterai la royauté dans deux ans si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez aux lois. La seconde, que je serai libre de continuer une vie simple et frugale. La troisième, que mes enfants n'auront aucun rang, et qu'après ma mort on les traitera sans distinction, selon leur mérite, comme le reste des citoyens.

A ces paroles il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadème fut mis par le chef des vieillards gardes des lois sur la tête d'Aristodème. On fit des sacrifices à Jupiter et aux autres grands Dieux. Aristodème nous fit des présents, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazael les lois de Minos écrites de la main de Minos même ; il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crète depuis Saturne et l'âge d'or ; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs et d'hommes armés ; il y fit mettre des habits pour nous et des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque : ce vent, qui étoit contraire à Hazael, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir ; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il, ils voient une amitié qui n'est fondée que sur la vertu : un jour ils nous réuniront ; et ces champs fortunés où l'on dit que les justes jouissent après la mort d'une paix éternelle verront nos âmes se rejoindre pour ne se séparer jamais. Oh ! si mes cendres pouvoient aussi être recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il versoit des torrents de larmes, et les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui : et il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodème, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire roi ; souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, et que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chère Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs et d'hommes armés ; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mère. O Mentor, votre sagesse, qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. Allez

tous deux, vivez heureux ensemble; souvenez-vous d'Aristodème: et si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa; et nous ne pûmes, en le remerciant, retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enflait nos voiles nous promettoit une douce navigation. Déjà le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline; tous les rivages dispa-roissoient; les côtes du Péloponnèse sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, et la mort se présenta à nous. O Neptune, c'est vous qui excitâtes, par votre superbe trident, toutes les eaux de votre empire! Vénus, pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son temple de Cythère, alla trouver ce Dieu; elle lui parla avec douleur; ses beaux yeux étoient baignés de larmes: du moins c'est ainsi que Mentor, instruit des choses divines, me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance? Les Dieux mêmes la sentent; et ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon isle. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abymes ces deux hommes je ne puis souffrir?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune souleva les flots jusqu'au ciel: et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote, troublé, s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous pousoient avec violence vers des rochers: un coup de vent rompit notre mât; et un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés; le navire s'enfonce; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, et je lui dis: Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous; il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit: Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort; il faut, sans la craindre, faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons, vous et moi, un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés regrette la vie sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussitôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui étoit déjà rompu, et qui, penchant dans la

mer, avoit mis le vaisseau sur le côté : il jette le mât hors du vaisseau, et s'élance dessus au milieu des ondes furieuses; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles : de même Mentor, non seulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, sembloit commander aux vents et à la mer. Je le suis. Hé ! qui auroit pu ne le pas suivre étant encouragé par lui ?

Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous, car nous pouvions nous asseoir dessus ; et s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées. Mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande pièce de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer : alors nous buvions l'onde amère, qui couloit de notre bouche, de nos narines et de nos oreilles, et nous étions contraints de disputer contre les flots, pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, et nous nous tenions ferme, de peur que, dans cette violente secousse, le mât, qui étoit notre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il l'est maintenant sur ce siège de gazon, me disoit : Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents et aux flots ? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux ? Non, non ; les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux, et non pas la mer, qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois et j'admirois ce discours qui me consolait un peu : mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point : je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit, tremblants de froid et demi-morts, sans savoir où la tempête nous jetoit. Enfin les vents commencèrent à s'apaiser : et la mer, mugissant, ressembloit à une personne qui, ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur ; elle grondoit sourdement, et ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Comme l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du ciel, et nous annonça un beau jour. L'orient étoit tout en feu ; et les étoiles, qui avoient été si long-temps cachées, reparurent, et s'enfuirent à l'arrivée de Phébus. Nous aperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchoit : alors je sentis

l'espérance renaître dans mon cœur. Mais nous n'aperçûmes aucun de nos compagnons : selon les apparences, ils perdirent courage, et la tempête les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussa contre des pointes de rochers qui nous eussent brisés ; mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât : et Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie, où, nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est là que vous nous vîtes, ô grande Déesse qui habitez cette isle ; c'est là que vous daignâtes nous recevoir.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Sommaire.

Télémaque descendu aux enfers pour y chercher son père qu'il croit mort, traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites et surtout les mauvais rois : il entre ensuite dans les Champs-Elysées, où il est témoin de la félicité des hommes justes. Là il rencontre Arcésius son bisaïeul, qui lui dit qu'Ulysse son père est encore vivant, et lui donne quelques instructions.

• • • • •
• • • • •
• • • • •

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'elle se forme : tu te verras changer insensiblement ; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir ; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout excepté à la douleur. Ce temps te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est

déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent : mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

Tu reverras bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui. Mais hélas ! O mon fils, que la royauté est trompeuse ! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices ; mais de près, tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur mener une vie douce et obscure. Un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement : il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même : ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plusieurs siècles il doit réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal ; il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains une condition si périlleuse ; arme-toi de courage contre toi-même, contre tes passions, et contre les flatteurs.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

ÉCRIVAINS ILLUSTRES.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

DANS le COMMENCEMENT de ce siècle, sous les règnes de Louis XIV. et de Louis XV., florissaient,

DANCOURT—NÉ EN 1661.

Poète comique. Son talent était de peindre les ridicules de son jour. Il sut une fois seulement tracer des caractères, et développer une intrigue ; ce fut dans *le Chevalier à la mode*. Ses pièces, en général, offrent de petits tableaux champêtres, il ne manque pas de faire intervenir des paysans : le dialogue en est vif, léger, plein de gaieté et de saillies. On trouve, avec celle dont nous venons de parler, *Les trois sœurs*, *Le mari retrouvé*, *La Foire de Bezançon*, *Colin Mard*, *Le Galant jardinier*, *Le Tuteur*. Mourut en 1726.

ROLLIN—NÉ EN 1661.

Vertueux et sincère ami de la jeunesse, qu'il avait longtemps enseignée, il composa pour elle, d'abord *le Traité des études*, ouvrage aussi estimable pour les vues sages et les idées lumineuses qu'il renferme, que pour la manière dont il est écrit ; et plus tard, *l'Histoire Ancienne*, et une partie de *l'Histoire Romaine*. Dans l'une et l'autre, il est trop prompt, et manque parfois de discernement et d'exactitude ; mais il enchante par l'air de candeur et de bonne foi qui règne dans son style, d'ailleurs clair, facile, et même élégant. Rollin a continué son histoire romaine jusqu'au règne de Constantin, et Lebeau a ensuite ajouté l'histoire du Bas Empire. Le premier de ses deux continuateurs a un style court et diffus : le second écrit mieux.—Mourut en 1741.

MASSILLON—NÉ EN 1663.

Jamais orateur ne monta dans la chaire apostolique animé d'un zèle plus ardent pour la religion, et d'une charité plus vive pour les hommes, et jamais aussi une voix plus éloquente que la sienne n'y prêcha la divine morale de l'Evangile. Habile à sonder le cœur humain dans tous ses replis, il en dévoile les passions les plus secrètes pour les combattre l'une après l'autre; et quand il en a fait voir les traits hideux, et détruit par le raisonnement toutes les vaines illusions, sa parole douce et pénétrante nous ramène à la vertu, dont il sait surtout nous inspirer l'amour. Ce n'est pas l'élevation des pensées, ni la force de la dialectique, ni l'onction persuasive, ce n'est pas non plus la noblesse, l'éclat, l'harmonie ou l'élégance du style; c'est bien plutôt l'admirable assemblage de tant de qualités diverses, qui fait le caractère de cet illustre prédicateur. Les sermons qu'il composa pour l'instruction de Louis XV., encore enfant, et des personnes de sa cour, sont autant de chefs-d'œuvre: ils ont été réunis en un volume sous le titre de *Petit Carême*. Ceux de l'*Arent*, et ses *Conférences*, ne sont guère moins estimables.—Mourut en 1742.

DUCHÉ—NÉ EN 1668.

Il donna au théâtre français trois tragédies sacrées, dont une seule, *Absalom* mérite qu'on en fasse mention; et au théâtre de l'opéra plusieurs drames lyriques, qui sont tombés dans l'oubli.—Mourut en 1704.

D'AGUESSEAU—NÉ EN 1668.

L'un des hommes de son siècle les plus recommandables par leurs vertus et leurs talents précoces. Dès l'âge de vingt-trois ans il fut nommé procureur général au parlement de Paris, qu'il u'étonna pas moins par sa sagesse que par son éloquence, et qu'il quitta ensuite pour devenir Garde des sceaux. Ses *Discours*, où brille une raison supérieure, renferment d'excellents préceptes pour le magistrat et l'orateur: le style en est plein de noblesse et de douceur.

Mourut en 1751.

DUBOS—NÉ EN 1670.

L'abbé Dubos a composé plusieurs ouvrages historiques, dont les plus estimés sont *l'Histoire critique de l'Etablissement de la Monarchie Française dans les Gaules*, et *l'Histoire de la Ligue de Cambrai*. Il a laissé aussi des *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* : Elles ne sont pas sans intérêt.—Mourut en 1742.

J. B. ROUSSEAU—NÉ EN 1671.

Jean Baptiste Rousseau est encore le plus fameux de nos poètes lyriques, quoiqu'il n'en soit pas demeuré le plus parfait. Ce n'est pas l'enthousiasme, ni aucun des mouvements d'une âme ardente et passionnée que l'on admire dans ses *Odes*, ses *Cantates*, et ses *Psaumes*, mais seulement l'éclat du style, le tour élégant de la phrase et la savante harmonie des vers. Il s'exerça en outre dans l'épigramme, où personne jusqu'à présent ne l'a surpassé.—Mourut en 1741.

DANCHET—NÉ EN 1671.

Poète dramatique. Il s'exerça dans la tragédie et dans l'opéra, mais il ne réussit que dans le dernier genre, où il n'obtint même qu'un succès assez faible.

Mourut en 1748.

LA MOTTE—NÉ EN 1672.

La Motte Houdart est plus célèbre dans l'histoire de notre littérature par ses paradoxes et les querelles qu'ils lui attirèrent, que par ses ouvrages, bien qu'il se soit exercé dans tous les genres. Doué seulement d'un esprit souple, fin et délicat, mais incapable de sentir vivement et de se passionner, il n'a produit que des œuvres froides. On a de lui des odes, des églogues, des tragédies, des opéras, des comédies, des fables, des discours académiques, &c., mais de tout cela on ne lit plus guère aujourd'hui que ses fables.

Mourut en 1731.

BOISSY—NÉ EN 1674.

Poète comique. De toutes ses comédies, qui sont en assez grand nombre, trois seulement se sont soutenues au théâtre

par leur gaité, ce sont : le *Français à Londres*, *l'Homme jour*, et le *Babillard*.—Mourut en 1758.

CRÉBILLON—NÉ EN 1674.

Tout en respectant les lois de la scène qui avoient Corneille, Racine et tous leurs imitateurs, Crébillon se une route nouvelle. Nous intéresser à l'héroïsme, vertu ou au malheur, remplir notre cœur tour à tour d'rance et de crainte, d'amour, de haine ou de pitié, n point le but qu'il se proposa ; encore moins songea nous flatter l'oreille par les sons mélodieux d'un vers ne savait point tourner ni polir ; tout ce qu'il voulut f porter dans nôtre âme la terreur et l'effroi ; et l'on peu qu'il y réussit merveilleusement dans la plupart de se gédies. De quelles sombres et effrayantes couleurs pinceau âpre était imprégné lorsqu'il, traça *Electre*, *ménée*, *Catilina*, *Atrée* et *Thyeste*, et surtout *Rhadami Zénobie* ! Le joli conte du *Sopha* est de son fils.

Mourut en 1762.

SAINT-SIMON—NÉ EN 1675.

Ses MÉMOIRES, qui portent l'empreinte d'une âme ék et indépendante ; où l'on découvre un esprit éclairé et j cieux, et dont il faut louer aussi la vigueur et le coloris style, sont un des plus beaux monuments historiques, plus intéressants et des plus curieux que nous ayons su règne de Louis XIV. et la régence du duc d'Orléans.

Mourut en 1737.

DUMARSAIS—NÉ EN 1676.

On a beaucoup vanté ses *Tropes* et sa *Grammaire*, qui pendant ne valent pas son *Essai sur les préjugés*.

Mourut en 1756.

SAURIN—NÉ EN 1677.

Ministre et célèbre prédicateur de l'église protestan C'est à la Haye, où il s'était retiré, qu'il se fit admirer son éloquence, que le charme de sa déclamation rendait i

sistible. Aujourd'hui, en lisant ses sermons et ses Discours sur l'ancien et le nouveau testament on est encore frappé de la force et de l'élégance du style.—Mourut en 1730.

LE SAGE—NÉ EN 1677.

Ce grand peintre de mœurs s'exerça avec un succès égal dans le roman et dans la comédie. La première œuvre de son talent fut le roman du *Diable boiteux*, fiction ingénieuse et plaisante, à l'aide de laquelle il nous rend témoin des actions que le monde tient les plus secrètes. Il composa ensuite sa comédie de *Turcaret*, où il attaque à outrance l'avarice des financiers de son temps. Cette pièce, que Molière n'eût pas désavouée, fut bientôt suivie du fameux roman de *Gil Blas*. La vérité avec laquelle y sont peints les hommes, dans toutes les conditions, fait de cet ouvrage un chef-d'œuvre, où l'on pourrait néanmoins reprocher à l'auteur d'avoir montré trop d'indulgence pour les vices. *Gusman d'Alfarache*, et *le Bachelier de Salamanque*, sont des traductions de l'Espagnol, que Le Sage fit dans sa vieillesse.

Mourut en 1747.

GIRARD—NÉ EN 1678.

L'abbé Girard s'est fait une grande réputation avec son livre des *Synonymes Français*, où il montre que la signification des mots qui passent pour synonymes dans la langue française diffère cependant en quelque point. Son habileté est extrême à en saisir les nuances les plus délicates, qu'il expose ensuite avec une clarté et une précision admirables. Ses *Principes de la langue Française*, inférieurs aux synonymes, renferment néanmoins d'excellentes choses.

Mourut en 1748.

DESTOUCHES—NÉ EN 1680.

Poète comique. Il s'appliqua à attaquer les vices plutôt que les ridicules : aussi ses comédies sont-elles plus morales que divertissantes. Ce que cette critique peut renfermer de défavorable ne doit cependant pas s'étendre au *Glorieux*, qui est le chef-d'œuvre de Destouches. Ses meilleures pièces après celle-ci sont *le Curieux*, *le Médisant*, *l'Ambitieux*, *l'Ingrat*, *le Philosophe Marié*.—Mourut en 1754.

D'OLIVET—NÉ EN 1682.

Savant académicien, fameux pour sa *Prosodie Française*, et ses *Traductions de Cicéron*.—Mourut en 1768.

GRÉCOURT (L'ABBÉ)—NÉ EN 1683.

Il nous a laissé des poésies légères, où il y a du naturel, et assez de chaleur ; mais dont les images sont trop licencieuses, et les vers trop peu soignés.—Mourut en 1743.

HÉNAULT (LE PRÉSIDENT)—NÉ EN 1685.

Le Président Hénault doit le rang distingué qu'il occupe parmi nos historiens à son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, où tous les faits importants se trouvent recueillis et développés avec une sagacité, une précision et une clarté admirables.—Mourut en 1770.

CHATEAUBRUN—NÉ EN 1686.

Poète tragique. Une seule de ses pièces, *les Troyennes*, est restée au théâtre, à cause des scènes attendrissantes qu'elle renferme.—Mourut en 1775.

MARIVAUX—NÉ EN 1688.

Poète comique et romancier. Ses comédies n'offrent ni caractère ni intrigue, et sont empreintes de l'esprit de raffinement qui dominait dans la société au temps où elles furent écrites ; ce qui les rend froides. Cependant celle des *Jeux de l'amour et du hazard*, et quelques autres se sont soutenues au théâtre, par des situations piquantes et d'heureuses saillies. Ses romans sont meilleurs que ses comédies : la lecture de *Mariane* et du *Paysan parvenu* même, est attachante, malgré les longueurs, et l'affectation qu'on retrouve encore à chaque page.—Mourut en 1763.

MONTESQUIEU—NÉ EN 1689.

C'est dans sa jeunesse, et pendant qu'il était président au parlement de Bordeaux, que, pour se distraire, apparemment,

MADAME DE TENCIN—NÉE EN 1691.

Cette femme qui, après avoir abandonné le cloître pour le monde, où elle passa une partie de sa vie dans l'intrigue et le désordre, sut néanmoins obtenir la considération des hommes les plus distingués, dans la société des quels elle finit paisiblement sa carrière, cette même femme sut aussi, dans les délicieux romans du *Comte de Comminges* et de la *Prise de Calais*, intéresser vivement toutes les âmes sensibles, par la naïve et touchante peinture de l'amour le plus pur, et des plus éclatantes vertus.—Mourut en 1749.

LA CHAUSSÉE—NÉ EN 1692.

C'est lui qui créa chez nous le drame ou comédie larmoyante, genre bâtard réprouvé des bons esprits. Il n'a pourtant pas laissé de s'y faire une réputation par la sensibilité vraie qu'il a su répandre dans *l'École des mères*, *l'École des Amis*, *la Gouvernante*, etc., et par le naturel et la pureté de son style.—Mourut en 1754.

RACINE (LOUIS)—NÉ EN 1692.

Sentant bien lui-même que Jean Racine son père, ne lui avoit pas transmis son talent, il s'abstint de marcher sur ses traces. Ce n'est pas à dire qu'il demeura étranger à l'art des vers, car il fut aussi poète élégant et correct. Ses principaux ouvrages sont le poème de *la Religion*, et celui de *la Grâce* ; tous les deux froids et monotones, mais parfaitement versifiés. Le premier est celui dont la composition est le plus d'éclat. Nous avons aussi de Louis Racine quelques belles hymnes, et des critiques pleines de sens et de goût sur les chefs-d'œuvre de son père.—Mourut en 1763.

MADEMOISELLE DE LAUNAY—NÉE EN 1692.

Mademoiselle de Launay, connue aussi sous le nom de Madame de Staal, a laissé des mémoires remplis d'esprit de grâce et de délicatesse, sur la cour que tenait à Sceaux la Duchesse du Maine, dont, après avoir été femme de chambre, elle était devenue la confidente.—Mourut en 1757.

MADAME DE GRAFFIGNY—NÉE EN 1694.

Lettres d'une Péruvienne, auxquelles elle doit sa réputation, sont un joli roman, dont le style, cependant, est un peu recherché.—Mourut en 1758.

VOLTAIRE—NÉ EN 1694.

Le nom de Voltaire éveille l'idée d'un génie universel. Il s'exerça dans tous les genres de littérature, et il n'est point de genre où il ne se soit distingué. S'il n'est pas dans la poésie aussi sublime que le grand Corneille, aussi vraiment grand, ni aussi élégant que Racine, il est plus savant que Racine dans l'effet théâtral, et les surpasse de même par l'éblouissant de son style. Un trait qui le distingue entre tous ses rivaux, c'est qu'il paraît plus qu'aucun occupé du bonheur des hommes, s'appliquant à les rendre heureux autant qu'à remuer leurs passions ; et cela donne en lui à son style une teinte de philanthropie qui enlève à l'effet magique, tant qu'elle ne va pas jusqu'à l'outrage, ce qu'on ne peut nier d'apercevoir, si non dans *Œdipe* ni dans *Mariane*, dans ses essais dramatiques de Voltaire, au moins dans *Mérope*, *Alzire*, *la Mort de César*, *Mahomet*, *l'Orphelin de la Chine*, etc. Trois seulement de ses comédies offrent des sujets intéressants, ce sont *l'Enfant Prodigue*, *Nanine*, *le Cossaque*. Il a composé aussi quelques opéras, mais aucun ne mérite d'être cité. Ses odes ne sont pas meilleures. Ce n'est ni la grandeur du sujet, ni l'intérêt des personnages, ni la peinture des caractères qui ont fait subsister ceux de *la Henriade*, assez faible sous tous ces rapports ; c'est l'esprit philosophique qui y règne, c'est la variété des descriptions, c'est la beauté du style éminemment poétique, et enfin l'élégance soutenue de la versification. L'œuvre de *la Pucelle* est l'œuvre d'une imagination enflammée ; la religion, l'héroïsme et la pudeur y sont également sacrifiés ; et ni l'esprit qui y brille, ni les agréments du style ne peuvent faire pardonner les tableaux licencieux et les détails dont il est plein. Les poèmes de *Fontenoy* et de *la Naturelle* sont des productions très faibles. Celui de *la Guerre de Genève*, dont l'auteur a sali la mémoire dans ses dernières années, n'est qu'une misérable satire sur les citoyens de Genève, et Rousseau en particulier. L'histoire, Voltaire, tout en voulant être philosophe, n'a pas mieux réussi comme peintre ; son style rapide et pittoresque a fait un chef-d'œuvre de *l'Histoire de Charles XII*, de *Czar Pierre-le-Grand*, et de *le Siècle de Louis XIV*., n'ont

pas un coloris moins brillant, mais on pourrait dire l'une plus d'exactitude, et dans l'autre plus dans l'exposition des faits. *Le Siècle de Louis XI* avec négligence et quelquefois avec partialité. *Les Mœurs*, auquel *la Philosophie de l'Histoire*, se soi-même, présente un tableau historique des mœurs si vaste qu'il habilement tracé, malgré les inégalités qu'on y aperçoit. Mais c'est dans le conte et la légèreté que Voltaire excelle : sa brillante imagination sur tous les objets auxquels elle s'attache un éclat séduit autant que les piquantes saillies de son railleur vous divertissent, et que sa facilité à penser et à la revêtir des formes les plus gracieuses charme et vous étonne. Son *Dictionnaire Philosophique* il eut, sans doute, trop peu de respect pour les opinions religieuses de son siècle, et où l'on découvre de temps en temps des contradictions qui dénotent un esprit versatile par la passion, n'en offre pas moins un grand nombre de vérités utiles. Sa *Correspondance* renferme les lettres les plus spirituellement écrites, et les plus curieuses dans notre langue, si l'on excepte les charmantes lettres de l'illustre Sévigné. Les *Lettres sur les Anglois* comprises dans sa correspondance, et son ouvrage distinct purement philosophique, aussi écrit, et dont la lecture n'est guère moins attachante. *Mélanges Historiques et Littéraires* n'offrent presque que la satire mordante contre ses détracteurs.—Mourut

PRÉVOST (L'ABBÉ)—NÉ EN 1697.

La nature lui avait donné une imagination au cœur tendre, qui troublèrent tout le cours de sa vie. Nous devons quelques uns des romans les plus intéressants et les plus touchants qui existent dans notre littérature à la Haye, où il s'était retiré, qu'il publia pour titre *Mémoires d'un Homme de Qualité*. De retour en France, il passa en Angleterre, et là il fit paraître *Cléveland*, *Lescaut*, qui est son chef-d'œuvre. Enfin, de retour en France, il ajouta à ces trois ouvrages *le Baron de F...* et s'occupa de sa grande et judicieuse *Histoire de France* qu'il traduisit en partie de l'Anglais.—Mourut en

le MILIEU de ce siècle, sous le règne de Louis XV.,
ent,

ARGENS (LE MARQUIS D')—NÉ EN 1704.

ain philosophe. La religion est peu respectée, et ses
es sont impitoyablement déchirés dans la *Philosophie*
ens, le plus célèbre de ses ouvrages. Il y a de l'éru-
et de sages réflexions dans les *Lettres Juives*, et les
Chinoises ; mais on y voit un homme sans principes,
ours flottant entre les opinions les plus opposées.
le, en général assez facile, est lâche et sans force.
ut en 1771.

DUCLOS—NÉ EN 1705.

ain moraliste, historien et romancier. Il parle
nt, et s'exprime avec aisance, clarté et précision dans
sidérations sur les Mœurs, curieuses, d'ailleurs, comme
le type de celles du temps, et semées de réflexions
Sans être profond, il est néanmoins écrivain judi-
ans ses *Mémoires sur la Régence*, restés incomplets,
son *Histoire de Louis XI*. Les *Confessions du Comte de*
offrent qu'une suite d'aventures uniformes, où se
rent quelques portraits assez piquants. Le petit
ntitulé *Acajou* n'est qu'une blquette mais fort spirituelle.
ut en 1772.

SAURIN—NÉ EN 1706.

e dramatique. Sa tragédie de *Spartacus*, où l'on
héros armé pour venger l'univers opprimé par les
is, offre de belles scènes, et quelques beaux vers.
e et *Guiscard*, si belle en certains endroits, et si atten-
te, n'est pas plus suivie, ni mieux versifiée. Sa
e intitulée *l'Anglomanie*, et celle des *Mœurs du Temps*
bles.—Mourut en 1781.

COLLÉ—NÉ EN 1707.

e comique. L'œuvre qui fait le plus d'honneur à son
est la *Partie de Chasse de Henri IV.*, où tous les carac-
et surtout celui du bon roi, sont peints avec une
qui excite à la fois le rire et l'attendrissement. Sa

comédie de *Dupuis et Déronais* est dénuée de vrai comique, mais elle contient des scènes touchantes, et est bien dialoguée. *La Vérité dans le Vin* ou les *Désagréments de la Galanterie* est très-gaie, et pétille de traits d'esprit. On a du même poète quelques autres pièces où il peint d'une manière aussi vraie que piquante les mœurs de son temps; mais son pinceau est aussi libre que ces mœurs. Son talent pour les chansons égalait celui qu'il montra dans la comédie. On a réuni ses ouvrages sous le titre de *Théâtre de Société*. Mourut en 1783.

BUFFON—NÉ EN 1707.

Tout en laissant aux savants le soin d'apprécier le mérite de Buffon comme naturaliste, il faut, au moins, lui payer le tribut d'éloges qui lui est dû comme écrivain. En lisant son *Histoire Naturelle*, on n'est pas moins frappé de la beauté que de la grandeur de l'œuvre; on n'y admire pas seulement une vaste étendue de connaissances, une application soutenue dans un travail long et pénible, mais aussi un rare talent à ennoblir les moindres choses. L'historien, dans sa marche, a la majesté de la nature, dont il explique les merveilles, riche, harmonieux, élégant dans son style comme elle dans ses productions, il peint bien souvent plutôt qu'il ne décrit; heureux s'il eût pu seulement varier un peu davantage les nuances de ses brillantes couleurs.

Mourut en 1788.

BERNARD—NÉ EN 1708.

Bernard, à qui ses poésies légères valurent le surnom de *Gentil*, travailla aussi pour le théâtre: c'est lui l'auteur du joli opéra de *Castor et Pollux*. Son petit poème intitulé *l'Art d'Aimer*, si vanté à sa naissance dans les sociétés où il fut lu, est, à quelques tableaux près d'un coloris agréable, et quelques détails gracieux, un œuvre fort médiocre. Le style en est trop négligé, et n'a pas la douceur et la souplesse qui caractérisent les premiers essais de l'auteur. *Phrosine et Melidor*, autre petit poème érotique n'est pas meilleur.—Mourut en 1776.

GRESSET—NÉ EN 1709.

Sa comédie du *Méchant*, où il a si bien représenté l'esprit de la société au dix-huitième siècle, aurait suffi pour l'im-

mortaliser ; mais il ne s'est pas rendu moins illustre par ses poésies fugitives : en tête il faut placer le petit poème allégorique et si plaisant de *Vert-vert*, et puis sa *Chartreuse* : que d'esprit dans cette bluette ! quelle aimable insouciance ! quelle gaieté ! et que l'expression en est à la fois naïve et pittoresque !—Mourut en 1777.

MABLY—NÉ EN 1709.

L'abbé de Mably a composé beaucoup d'ouvrages historiques et politiques. Il était doué, comme l'Abbé de Condillac son frère, d'un esprit observateur et pénétrant, mais susceptible de prévention, et son enthousiasme pour les anciens le rend par fois injuste envers les modernes. On distingue entre ses nombreux écrits, les *Observations sur l'Histoire de France*, et les *Entretiens de Phocion*. Il y a dans ce dernier ouvrage, qu'on peut regarder comme le code des état libres, des idées saines et lumineuses sur les devoirs des citoyens envers l'état, et de l'état envers les citoyens. Le style de Mably est un peu froid, mais toujours clair, correct, et même élégant.—Mourut en 1785.

FAVART—NÉ EN 1710.

Le plus fécond, et à la fois le plus naturel, le plus spirituel et le plus gracieux de tous ceux de nos poètes dramatiques qui s'attachèrent au drame lyrique. Il a enrichi notre théâtre d'une foule d'opéras comiques charmants, parmi lesquels on distingue surtout, la *Chercheuse d'esprit*, *Annette et Lubin*, *Ninette à la Cour*, les *Trois Sultanes*, *Isabelle et Gertrude*, la *Fée Urgelle*, la *Belle Arsène*, et la *Rosière de Salency*.—Mourut en 1792.

J. J. ROUSSEAU—NÉ EN 1712.

Jean Jacques Rousseau, le plus célèbre philosophe du dix-huitième siècle, et qui en est peut-être aussi le plus parfait écrivain, ne semblait pas né pour tant de gloire. Il était fils d'un horloger de Genève. Dès l'enfance une étourderie lui ayant fait quitter la maison paternelle, il se trouva errant et sans ressources. Dans cet état il s'adressa à l'évêque d'Annecy pour obtenir un asyle. Le prélat intéressa en sa

faveur une femme généreuse, M^{me}. Warens, qui se chargea de son éducation. La nécessité de se procurer un état obligea Rousseau de quitter cette mère adoptive. Il avait déjà montré du talent dans la musique ; il se rendit à Paris, où on lui faisait espérer une place à la Chapelle Royale. Mais n'ayant pu l'obtenir, il alla enseigner la musique à Chambéry, que bientôt il quitta pour revenir à Paris, où il fut long-temps dans une situation très-gênée. Ses amis parvinrent à le placer auprès de l'ambassadeur de France à Vienne ; mais s'étant brouillé avec lui, il revint encore à Paris, et y obtint une place de commis chez M. Dupin, fermier général, qui, tout en lui montrant de l'intérêt, ne fit point voir qu'il sût l'apprécier. L'infortune de Jean Jacques Rousseau, les humiliations qu'elle lui avait attirées, et le sentiment intime de son mérite furent sans doute la cause de cette orgueilleuse misanthropie, de cette aigreur contre les grands et les heureux du monde, et de ce désir de gloire qui tourmentait son cœur. Une occasion s'offrit de montrer ce qu'il valait ; ce fut en 1750. L'Académie de Dijon avait proposé cette question, *si le rétablissement des arts et des sciences a contribué à épurer les mœurs ?* Rousseau voulut d'abord soutenir l'affirmative : un de ses amis l'en détourna, en lui disant qu'il ferait parler de lui bien davantage en soutenant la négative : Il s'y décida. Son *discours contre les sciences* parut le mieux écrit, et l'académie le couronna, malgré le paradoxe. Rousseau, encouragé par ce succès, fit son autre *discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes, et sur l'origine des sociétés* : Il y soutient que les hommes étaient faits pour vivre isolés, et qu'ils ont perverti l'ordre de la nature en se rassemblant. Si son système est faux, il sut du moins l'embellir des plus brillantes couleurs. Ce discours, et sa dédicace à la république de Genève offrent des morceaux d'éloquence de la plus grande beauté. Sa *Lettre à Dalember* contre les spectacles est semée de vérités et d'erreurs : Elle fut la première cause de la haine que Voltaire voua à l'auteur. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cet ennemi des spectacles avait fait une comédie et le joli opéra du *Devin du village*, dont il composa les paroles et la musique. Son *Dictionnaire de Musique* renferme plusieurs articles excellents, et un grand nombre d'erreurs. Sa *Nouvelle Héloïse* est un roman épistolaire rempli de défauts et de beautés ; mais quelques unes de ces lettres sont admirables pour la force, pour la chaleur de l'expression, et cette effervescence de sentiment, ce désordre d'idées qui caractérisent la passion dans toute sa violence. *Emile* est le chef-d'œuvre de Rousseau : C'est l'amour de l'humanité qui l'inspire dans ce roman, et y rend sa parole si puissante et si persuasive. Le système d'éducation qu'il y développe repose sur des principes vrais ; et, s'il n'est pas toujours praticable, il offre

cependant beaucoup de vues sages. Sa *Défense* contre le mandement de l'archevêque de Paris, qui condamnait ce livre, où il avait cru apercevoir des choses dangereuses ou contraires à la religion; et les *Lettres de la Montagne*, contre Genève, renferment des pages admirables pour l'esprit, la chaleur du sentiment et la noble expression. Son *Contrat Social*, que Voltaire appelait le *Contrat Insocial*, est plein de contradictions et d'erreurs, et peu digne de sa plume brillante. Le roman d'*Emile et Sophie* ou *les Solitaires*, *Le Lévite d'Ephraïm*, poème en 4 chants et en prose, les *Réveries du Promeneur Solitaire*, et ses *Confessions*, malgré le cynisme qui les salit en tant d'endroits, sont au nombre de ses ouvrages les plus intéressants et les mieux écrits.

Mourut en 1778.

DIDEROT—NÉ EN 1713.

Aussi savant qu'habile écrivain il eut la gloire d'éclairer son siècle, qu'il étonna tout à-la-fois par l'étendue de ses connaissances, l'activité de son génie, la hardiesse de sa pensée, et la puissance de sa parole éloquente. C'est lui qui conçut l'idée de l'*Encyclopédie*, dont il fournit les articles relatifs aux arts et métiers. Il s'était déjà fait connaître auparavant par un recueil de pensées philosophiques imprimées depuis sous le titre d'*Etrennes aux Esprits forts*. On peut rapprocher de ce livre, pour le fond des idées et la force entraînant du style, sa *Correspondance avec Grimm*, et six *Lettres à Mme. Voland*. Nous avons encore de lui deux comédies en prose, *le Fils Naturel*, et *le Père de Famille*, avec quelques romans, *Jacques le Fataliste*, *le Neveu de Rameau*, &c. : Les premières sont morales et attendrissantes; mais les autres sont pleins de sophismes et d'obscénités.

Mourut en 1784.

RAYNAL—NÉ EN 1713.

L'Abbé Raynal, qui de prêtre et missionnaire devint philosophe, n'en fut pas moins un des amis les plus sincères de l'humanité, et l'un des écrivains les plus éloquents de son siècle. Il s'est rendu célèbre par son *Histoire Philosophique de l'Établissement des Européens dans les deux Indes*, ouvrage où brillent à-la-fois la sagesse, le savoir et le talent, mais que déparent les fougueuses diatribes dont il est semé. On a du même auteur l'*Histoire du Stathoudérat*, et celle du *Parlement d'Angleterre*.—Mourut en 1796.

MADAME RICCOBONI—NÉE EN 1714.

Elle est auteur de plusieurs jolis romans, dont le principal mérite pourtant consiste dans les détails et le style. En voici les titres, ou du moins des principaux : *Histoire du Marquis de Cressy*, *Lettres de Fanny Butler*, *Lettres de Mylady Catesby*, *Lettres de la Comtesse de Sancerre*, *Ernestine*, *Amélie*, imité de l'anglais, *Histoire de Miss Jenny*, *Lettres de Mylord Rivers* : celles-ci sont moins un roman qu'une critique de mœurs.—Mourut en 1792.

VAUVENARGUES—NÉ EN 1715.

Philosophe chrétien, ami des Lettres, et critique judicieux, qui fut moissonné à la fleur de l'âge. Il nous a laissé quelques écrits, ou plutôt des fragments, dont les plus considérables sont : Sa *Méditation sur la Foi*, sa *Prière à la Trinité*, et une *Introduction à la Connaissance de l'Esprit Humain*, suivie de *Réflexions* et de *Maximes*. Il y a dans chaque un fond de candeur, de raison et de droiture plein de charme. Quant à la diction, on n'en saurait trop louer la pureté et l'élégance soutenues.—Mourut en 1747.

HELVÉTIUS—NÉ EN 1715.

Il ne faut point s'étonner que dans un siècle où il suffisait d'élever la voix contre la religion pour être porté au temple de mémoire, cet écrivain sans foi se soit fait une réputation avec son livre de *l'Esprit*, qui n'est qu'un recueil d'opinions philosophiques, où domine le matérialisme, et dont le style, si l'on excepte quelques pages éloquentes, a peu de mérite. Mourut en 1771.

CONDILLAC—NÉ EN 1715.

Célèbre métaphysicien. Son *Essai sur l'Origine des Connaissances Humaines*, son *Traité des Sensations*, celui des *Systèmes*, et sa *Logique*, sont évidemment les œuvres d'un matérialiste ; toutefois, ils renferment beaucoup d'idées justes et lumineuses, et se recommandent en outre par la clarté et la concision. Son *Cours d'Etudes* est peu estimé, surtout en ce qui regarde la partie historique.

Mourut en 1780.

BERNIS (LE CARDINAL DE)—NÉ EN 1715.

Ce poète, quoiqu'un peu froid et maniéré, ne laisse pas de plaire dans ses *Bouquets à Chloris* par le brillant coloris et la douceur de sa versification. Mais son poème de *la Religion Vengée*, le plus considérable de ses ouvrages, en est aussi le plus faible.—Mourut en 1794.

BARTHÉLÉMY—NÉ EN 1716.

Savant antiquaire, historien et romancier. Ne nous arrêtons point à l'explication qu'il a donnée de *la Mosaique de Palestine* ; ni à son roman intitulé *Amours de Carite et de Polydore*, citons tout de suite le bel ouvrage qui l'a immortalisé. *Le Voyage du Jeune Anacharsis*, quoique la fable en soit peut-être trop simple, et le style un peu maniéré, n'en est pas moins une œuvre admirable pour la richesse du fond et l'agrément de la forme : l'auteur y sut tracer, avec autant de dextérité que d'exactitude, le tableau des mœurs, des arts, des sciences et de la littérature de la Grèce, au siècle le plus brillant de son histoire.—Mourut en 1795.

DALEMBERT—NÉ EN 1717.

Philosophe très-versé dans les sciences exactes, et l'un de nos écrivains les plus distingués. Il eut beaucoup de part au plan et à la formation de l'*Encyclopédie* ; c'est lui qui en composa le discours préliminaire, morceau digne assurément de figurer en tête, car à la profondeur, à l'ordre, à la clarté, s'y trouvent constamment unies la pureté et l'élégance de l'expression. Ce sont encore des écrits fort estimables l'un pour le raisonnement et les autres pour le style, que son *Traité de Dynamique*, ses *Eléments de Philosophie*, ses *Eloges*, ses *Mémoires sur Christine*, son *Essai sur les Gens de Lettres*, &c.—Mourut en 1783.

GUÉNÉE (L'ABBÉ)—NÉ EN 1717.

Critique aussi spirituel qu'érudit et judicieux. C'est une chose curieuse et fort amusante de l'entendre dans ses *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire* ; il y relève les erreurs de ce philosophe, sur plusieurs points de religion, avec une dextérité, une finesse, et une sorte de respect ironique tout-à-fait piquants.—Mourut en 1803.

SAINT-LAMBERT—NÉ EN 1717.

Célèbre pour son *Catéchisme Universel* œuvre philosophique estimable, et son poème des *Saisons*, trop froid, sans doute, mais plein de descriptions charmantes, d'images gracieuses, et de plus très-bien versifié.—Mourut en 1805.

GUIMOND DE LA TOUCHE—NÉ EN 1719.

Poète dramatique. C'est à lui que nous devons la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, dont il faut excuser les négligences de style en faveur de la conduite régulière de l'action, de la vérité du sentiment, du ton naturel qui règne dans le dialogue, et, enfin, de la scène pathétique et attendrissante entre Oreste et Pilade. On a aussi de lui une épître contre les Jésuites, intitulée *Les Soupirs du Cloître ou le Triomphe du Fanatisme, et une autre à l'Amitié*.—Mourut en 1760.

SÉDAINE—NÉ EN 1719.

Poète dramatique. Fils d'un architecte, qui le laissa en mourant sans éducation et sans fortune; il fut d'abord tailleur de pierres, et maçon. Etant ensuite devenu secrétaire de l'académie d'Architecture, il consacra ses loisirs au théâtre, qu'il enrichit de plusieurs comédies et opéras, mal versifiés, il est vrai, mais très-piquants par le choix des sujets, la vérité des caractères et le développement de l'intrigue; tels sont entre autres, *le Philosophe sans le Savoir*, *la Gageure imprévue*, *le Diable à Quatre*, *le Déserteur*, *Rose et Colas*, *le Roi et le Fermier*, *Aline Reine de Golconde*, *Guillaume Tell*, *Richard Cœur-de-Lion*, etc. Il s'exerça aussi avec succès dans la poésie légère.—Mourut en 1797.

CAZOTTE—NÉ EN 1720.

Homme de lettres, aussi renommé pour l'amabilité de son caractère, que pour les grâces de son esprit. Il est auteur de quelques jolis contes, tels que *le Lord Impromptu*, *le Diable Amoureux*, etc., et d'un poème intitulé *Olivier*, qui n'a rien de saillant. A la révolution, dont, à ce qu'on rapporte, il avait prédit une partie des crimes, sauvé une fois, par l'héroïsme de sa fille, des mains des bourreaux attendris, il fut ressaisi peu de temps après et immolé.

Mourut en 1792.

BONNET—NÉ EN 1720.

Philosophe, auteur de plusieurs ouvrages d'Histoire Naturelle et de Métaphysique pleins d'observations ingénieuses, et dont la clarté et l'élégance ajoutent singulièrement au mérite; voici les titres des principaux : *Traité d'Insectologie*, *Recherches Philosophiques sur l'Usage des Feuilles dans les Plantes*, *Essai de Psychologie*, *Essai Analytique des Facultés de l'âme*, *Considérations sur les Corps Organisés*, etc. Mourut en 1793.

DESMAHIS—NÉ EN 1722.

Poète comique, qui s'est exercé aussi dans la poésie légère. Sa comédie de *l'Impertinent* offre des caractères bien dessinés, et des pensées fines. Ses poésies, où l'on distingue *le Voyage de St. Germain*, ont peu de chaleur, mais beaucoup de grâce.—Mourut en 1761.

HOLBACH (LE BARON D')—NÉ EN 1723.

Philosophe et homme de lettres. Un seul de ses nombreux ouvrages obtint de la célébrité, c'est son *Système de la Nature*, livre impie et mal écrit.—Mourut en 1789.

MARMONTEL—NÉ EN 1723.

Un des écrivains en vers et en prose les plus laborieux, et les plus élégants de son siècle. Il travailla d'abord pour le théâtre, et fit représenter des tragédies et des opéras comiques. Les premières n'eurent qu'un succès éphémère, mais la plupart de ses opéras se soutinrent : on joue encore *les Mariages Samnites*, *le Huron*, *Lucile*, *l'Ami de la Maison*, *Zémire et Azor*, et *la Fausse Magie*. Les plus célèbres de ses ouvrages en prose sont les *Contes Moraux*, dont le titre promet au delà de ce qu'on y trouve ; le roman historique de *Bélisaire*, où l'on voudrait moins de dissertations philosophiques ; celui des *Incas*, et les *Eléments de Littérature*.—Mourut en 1799.

ANQUETIL—NÉ EN 1723.

Historien estimable pour l'exactitude et la clarté, mais dont le style en général manque de vigueur : il a écrit le *Précis de l'Histoire Universelle*, l'*Histoire de France*, l'*Esprit de la Ligue*, et l'*Intrigue du Cabinet*, sous Henri IV. et sous Louis XIII. C'est à son frère Anquetil Duperron que l'on doit la traduction du *Zend Avesta*, recueil des livres sacrés de Zoroastre.—Mourut en 1808.

COURT DE GÉBELIN—NÉ EN 1725.

Savant distingué, auteur d'un ouvrage historique et de Métaphysique intitulé *le Monde Primitif*, où il se livre à mille recherches curieuses dans lesquelles, malheureusement, il n'apporte pas toujours la même sagacité.

Mourut en 1784.

MILLOT—NÉ EN 1726.

L'abbé Millot est un de nos historiens les plus estimables, tant pour le jugement et la critique, que pour la manière de narrer : Nous avons dans ses *Elements de l'Histoire de France*, de l'*Histoire d'Angleterre*, et de l'*Histoire Universelle*, des abrégés d'une juste étendue, exacts, clairs et purement écrits.—Mourut en 1785.

DUBELLOY—NÉ EN 1727.

Poète dramatique. Son plus grand mérite est d'avoir puisé les sujets de ses tragédies dans l'histoire de la nation. Ce n'est pas qu'il ne s'y rencontre des situations pathétiques et de nobles sentiments ; mais cela tient au fond même du sujet, et le style, qui est de l'auteur, est plein d'emphase et de négligences. Celles de ses pièces qui ont eu le plus de succès sont le *Siège de Calais*, *Pierre-le-Cruel*, *Gaston et Bayard*.—Mourut en 1775.

L'AUJON—NÉ EN 1727.

Poète fameux par ses chansons : Il cultiva aussi le drame et la pastorale, où il n'eut pas un grand succès. Cependant on trouve dans ses pièces de théâtre, *l'Amoureux de quinze ans*, joli opéra comique, et *le Couvent*, petite comédie fort gaie.—Mourut en 1811.

Vers la FIN de ce siècle, sous le règne de Louis XVI., et la République, florissaient,

LE BRUN, (P. D. ECOUCHARD)—NÉ EN 1729.

Poète lyrique et épigrammatique : il excella surtout dans l'ode. Nous n'en avons pas de plus belles que celle qu'il composa sur le naufrage du vaisseau *le Vengeur*, ni que celle qu'il adresse à Buffon : On peut citer encore *les Conquêtes de l'homme sur la nature, les deux rives de la Seine. &c.* Mourut en 1807.

THOMAS—NÉ EN 1732.

Cet illustre académicien, en s'adonnant aux éloges, choisit un genre ingrat, où il ne sut pas toujours lutter avec avantage contre la stérilité du fond. Mais s'il a plus d'emphase que d'énergie quand il parle de sully, de Dugay-Trouin, ou de Descartes, quels beaux traits d'éloquence ne fait-il pas éclater dans *l'Eloge de Marc-Aurèle* ? Le noble et juste enthousiasme qui l'anime en parlant du génie, dans son *Essai sur les Eloges*, ajoute aussi infiniment au mérite de cet ouvrage. Les succès de Thomas comme prosateur lui inspirèrent le désir de s'essayer en vers. Son ambition n'alla à rien moins qu'à donner un poème épique à la France, et quoiqu'il n'y ait pas réussi, les belles tirades que l'on rencontre dans sa *Pétriéde*, attestent qu'un tel projet de sa part n'était point insensé.—Mourut en 1785.

BEAUMARCHAIS—NÉ EN 1732.

Les persécutions de l'envie, les procès que la haine et l'avarice lui intentèrent, et les mémoires où, pour se défendre, il employa si adroitement la dialectique, la plaisanterie et la

satire, l'avaient déjà rendu célèbre, lorsqu'il enrichit notre théâtre de deux comédies aussi spirituelles qu'originales, *le Mariage de Figaro*, et *le Barbier de Séville*. Tout en confessant l'immoralité de la première de ces deux pièces, il faut applaudir à la gaîté maligne et satirique qui fait le caractère de l'une et de l'autre. *Eugénie*, *les Deux amis*, *la Mère coupable*, leur sont très inférieures. Il n'y a guère plus à louer dans l'opéra de *Tarare*.—Mourut en 1799.

DUCIS—NÉ EN 1732.

Poète dramatique, l'un des plus admirés pour la vigueur et l'originalité de leurs compositions. Il nous a donné, outre sa belle tragédie d'*Abufar*, plusieurs imitations mâles, quoiqu' incomplètes, de Shakspeare ; c'est lui qui transporta sur notre théâtre *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *le Roi Léar*, *Macbeth*, et *Othello*. On trouve aussi parmi ses œuvres des poésies fugitives pleines de chaleur et d'images gracieuses.

Mourut en 1817.

BARTHE—NÉ EN 1733.

Poète dramatique, auquel nous devons une charmante petite comédie en un acte, *les Fausses infidélités*. C'est la seule pièce de l'auteur qui soit restée au théâtre.

Mourut en 1785.

BEAUVAIS—NÉ EN 1733.

Beauvais, évêque de Sénez, est de tous les prédicateurs qui succédèrent à Massillon celui que s'en approcha le plus : S'il n'en a pas les mouvements pathétiques, il en a souvent l'onction persuasive ; et sa diction a de l'élégance, sans affectation.—Mourut en 1789.

LEMIERRE—NÉ EN 1733.

Poète tragique. Il a composé cinq ou six pièces, dont trois seulement, *Artaxerce*, *Guillaume Tell*, et *la Veuve du Malabar*, sont attachantes, quoique mal versifiées.

Mourut en 1792.

DORAT—NÉ EN 1734.

Poète : il cultiva presque tous les genres, et malgré son esprit, ou plutôt, à cause qu'il en eut trop, ne réussit tout-à-fait dans aucun. On cite de lui néanmoins, avec son petit poème de la *Déclamation*, deux comédies, la *Feinte par amour*, et le *Célibataire*.—Mourut en 1780.

COLARDEAU—NÉ EN 1735.

Poète : a vingt-trois ans il fit paraître la traduction en vers de l'épître d'*Héloïse à Abailard*. Cette copie d'un des plus beaux morceaux de Pope unit la chaleur du sentiment à la force et à l'éclat de l'expression. La tragédie d'*Astarbée* et celle de *Caliste* renferment quelques scènes heureuses, mais sans action. Le *Temple de Gnide*, les deux *Nuits d'Young* mises en vers français, l'*Epître à Duhamel*, le poème de *Prométhée*, qui parurent en suite, offrent de beaux morceaux de poésie dont la versification est harmonieuse et coulante.

Mourut en 1776.

RULHIÈRE—NÉ EN 1735.

Poète et prosateur : il nous a laissé un joli petit poème intitulé *les Disputes*, et plusieurs ouvrages historiques, entre autres l'*Histoire de l'Anarchie de la Pologne*, morceau fort admiré.—Mourut en 1791.

BAILLY—NÉ EN 1736.

Ce savant et habile écrivain joint à la profondeur et à l'érudition la pureté et l'élégance du style, dans son intéressante *Histoire de l'Astronomie Ancienne et Moderne*, et son *Traité de l'Astronomie Indienne et Orientale*. On a de lui aussi des *Eloges*, parmi lesquels on distingue ceux de *Leibnitz*, de *Corneille*, et de *Molière*.—Mourut en 1793.

BOUFFLERS—NÉ EN 1736.

Le Chevalier de Boufflers, outre le joli conte d'*Aline Reine*

de *Golconde*, nous en a laissé d'autres en vers, avec des chansons et des épigrammes, qu'on croirait échappés de la plume de Voltaire, tant la tournure en est spirituelle et gracieuse.—Mourut en 1815.

BERNARDIN DE ST. PIERRE.—NÉ EN 1737.

Historien de la nature et romancier moraliste, en qui l'on retrouve l'imagination exaltée et rêveuse de Jean Jacques Rousseau, dont on dirait aussi qu'il a emprunté le brillant pinceau, en maint endroit des *Études et Harmonies de la Nature*. Il ne faut pas voir dans ce bel ouvrage, bien qu'il s'y trouve d'heureux aperçus, l'œuvre d'un philosophe dont chaque assertion repose sur l'examen et l'expérience, il faut plutôt y voir l'œuvre d'un amant passionné de la nature, qui bien souvent s'abuse, et présente ses illusions comme des vérités : Aussi ce livre, malgré la richesse du fond, et les beautés du style, n'est pas celui auquel la renommée a attaché le plus de gloire. L'œuvre de Bernardin de St. Pierre la plus admirée et la plus goûtée, c'est le délicieux roman de *Paul et Virginie*, où aux magnifiques tableaux d'une terre féconde et à demi sauvage des rives africaines, aux touchantes peintures de l'innocence et de l'amour dans toute leur native pureté, il a su mêler les instructions d'une divine philosophie. A côté de cette charmante production vient naturellement se placer la *Chaumière Indienne*, autre petit roman ou plutôt conte philosophique, dont la leçon est aussi utile que la tournure en est originale.—Mourut en 1814.

DELILLE—NÉ EN 1738.

Delille, qu'on a surnommé le *Virgile Français*, a effectivement égalé le poète latin dans sa belle traduction des *Géorgiques*, et s'en est quelquefois approché dans celle de l'*Enéide*. En examinant ses productions originales, les *Jardins*, *l'Homme des Champs*, *l'Imagination*, les *Trois Règnes de la Nature*, la *Pitié*, la *Conversation*, &c., on ne peut se dissimuler que le genre descriptif, auquel il s'attacha, ne soit monotone, que ses continuelles allégories mythologiques ne soient froides, et qu'il n'y ait dans son style un luxe frivole de mots et d'épithètes oiseuses. Mais ces défauts se trouvent bien compensés par son admirable fécondité, par la richesse et le brillant coloris de ses tableaux, la douceur et l'élégance de sa versification, et par le sentiment qu'il a su répandre en tant d'endroits. La traduction qu'il nous a

le du *Paradis perdu*, quoique inférieure à l'original, n'en est indigne.—Mourut en 1813.

LA HARPE—NÉ EN 1739.

n qu'il ait laissé plusieurs tragédies, *Warwick*, *Philocoriolan* ; un drame intitulé *Mélanie* ; quelques *Dis*-historiques et philosophiques ; des *Éloges*, et un *é de l'Histoire des Voyages*, de l'abbé Prévost ; tant rages lui ont acquis moins de gloire que son *Lycée ou de Littérature Ancienne et Moderne*, œuvre unique en ire pour l'étendue, la critique, et la perfection du style. adant, on reproche à l'auteur de n'avoir pas toujours aux écrivains de son siècle toute la justice qu'ils uient.—Mourut en 1802.

CHAMPFORT—NÉ EN 1741.

te dramatique, auquel nous devons la tragédie de *Alceste et Zéangir*, dont la versification est si harmonieuse ; et deux jolies comédies, *le Marchand de Smyrne*, et *une Indienne*. Il composa aussi quelques *Éloges* ; le stimé est celui de *La Fontaine*.—Mourut en 1794.

PIGAULT LEBRUN—NÉ EN 1742.

st un de nos écrivains les plus féconds : Il s'est distingué dans le roman par un esprit original, des peintures, un style facile, et une gaîté franche, qui malheureusement dégénère, presque toujours en bouffonneries grossières.—Mourut en 1835.

CONDORCET—NÉ EN 1743.

ivain philosophe. C'est dans le temps où les tyrans de la révolution le proscrivaient qu'il composa *l'Esquisse des progrès de l'Esprit Humain*, le meilleur de ses écrits. —Mourut en 1794.

DUPATY—NÉ EN 1744.

Magistrat et homme de lettres, aussi distingué par ses vertus que par ses talents. On regarde ses *Lettres sur l'Italie* comme l'une des plus brillantes productions de son siècle.—Mourut en 1788.

MONVEL—NÉ EN 1745.

Poète dramatique, qui s'était déjà rendu célèbre comme acteur, lorsqu'il travailla pour le théâtre. Il a laissé un grand nombre de pièces diverses, *l'Amant Bourru*, comédie; *Clémentine et Desormes*, drame; *les Amours de Bayard*, comédie héroïque; *les Victimes Cloîtrées*, drame; *Julie*, comédie; *l'Erreur d'un Moment ou la Suite de Julie*; *les Trois Fermiers*, comédie; *Blaise et Babet ou la Suite des Trois Fermiers*; *Alexis et Justine*, comédie; *Roméo et Juliette*, opéra, etc. La plupart de ces pièces ont été applaudies, depuis leur origine, à chaque représentation.

Mourut en 1811.

THOURET—NÉ EN 1746.

Ce sage écrivain, était déjà connu au barreau par ses lumières et son talent lorsqu'il s'illustra comme orateur à la tribune, et comme historien dans son *Abrégé des Révolutions de l'ancien Gouvernement Français* et ses *Tableaux Chronologiques de l'Histoire Ancienne et Moderne*; deux ouvrages regardés comme des chefs-d'œuvre d'analyse et d'érudition.

Mourut en 1794.

DESFORGES—NÉ EN 1746.

Poète dramatique. Deux seulement de ses comédies, *Tom Jones à Londres*, et *le Sourd ou l'Auberge Pleine* méritent qu'on en fasse mention, à cause de leur gaîté. Son opéra de *Joconde* est un de ceux que l'on voit à la scène avec le plus de plaisir.—Mourut en 1806.

MADAME DE GENLIS—NÉE EN 1746.

Mme. la Comtesse de Genlis, qui fut gouvernante des enfans du Duc de Chartres, peut être mise au rang de nos écrivains moralistes. Elle composa d'abord quelques ouvrages d'éducation, *Adèle et Théodore*, *les Veillées du Château*, *les Annales de la Vertu*, son *Théâtre à l'usage des Jeunes personnes ou Théâtre d'Éducation*. Le succès qu'obtinrent ces premiers essais dans un temps où peu de personnes avaient encore travaillé pour la jeunesse, inspirèrent à l'auteur une telle confiance, qu'elle continua toute sa vie à écrire; montrant, toutefois, plus d'ardeur pour la renommée que de qualités propres à l'obtenir. L'imagination qui crée et fertilise, le sentiment qui vivifie ne se trouvent point chez elle: quelquefois même le préjugé et la haine, contre lesquels elle s'éleva pourtant, lui ôtent jusqu'à la raison; et il y a peu de chose de plus qu'une mémoire heureuse, de l'esprit et de la facilité dans la plupart de ses productions. Les premières, que nous avons déjà indiquées furent suivies de beaucoup d'autres, dont voici une liste où les meilleures sont marquées d'une étoile. *Influence des Femmes dans la Littérature*; *les Chevaliers du Cygne*; *Discours sur la Suppression des couvents de religieuses*, et *sur l'éducation publique des femmes*; *Leçons d'une gouvernante à ses élèves*, ou *Fragments d'un journal qui a été fait pour l'éducation des enfans de M. d'Orléans*; *Discours sur l'éducation publique du peuple*; *Discours sur le luxe et l'hospitalité*; **Épître à l'asile que j'aurai*, suivie de deux fables, du *Chant d'une jeune Sauvage*, de l'*Épître à Henriette Sercey*, ma nièce, et des réflexions d'un ami des talents et des arts; *les Petits émigrés*; *Manuel du Voyageur*; *le Petit La Bruyère*, ou *les vices et mœurs des enfans de ce Siècle*; *Nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance*; **Mademoiselle de Clermont*; **les Vœux téméraires*; **Nouveaux contes Moraux*, et *Nouvelles Historiques*; **les Souvenirs de Félicie*; **la Duchesse de la Vallière*; *les Monuments Religieux*; *Alphon-sine*; **Madame de Maintenon*; *le Siège de la Rochelle*; *Arabesques Mythologiques*; **la Maison Rustique*; **la Botanique historique et Littéraire*; *Observations Critiques pour Servir à l'histoire de la Littérature au Dix-Neuvième Siècle*; **les Bergères de Madian*, ou *la Jeunesse de Moïse*, poème en prose; *Mademoiselle de la Fayette*, ou *le Siècle de Louis XIII.*; *le Journal de la jeunesse*; *Zuma*, ou *la Découverte du Quinquina*; *les Parvenus*; **Palmire et Flaminie ou le Secret*.—Mourut en 1830.

MIRABEAU—NÉ EN 1749.

Ce grand orateur s'était déjà fait connaître par quelques ouvrages politiques, tels que *l'Essai sur le Despotisme*, la *Monarchie Prussienne*, *l'Histoire Secrète de la cour de Berlin*, etc., à l'époque où, ayant été nommé par les villes d'Aix et de Marseille député à l'assemblée nationale, il y prononça les beaux discours dont la noble et vigoureuse éloquence, où éclate tant de sagesse et de patriotisme, lui valurent le nom de *Démosthènes Français*.—Mourut en 1791.

LA PLACE—NÉ EN 1749.

Savant mathématicien, qui en travaillant pour la science a enrichi notre littérature de trois ouvrages aussi remarquables pour la profondeur et la sagacité que pour l'élégance : l'un est un *Essai sur les probabilités* ; l'autre une *Exposition du Système du Monde*, qui comprend, 1°. le mouvement apparent des corps célestes, 2°. leur mouvement réel, 3°. les lois du mouvement, 4°. la théorie de la pesanteur universelle, 5°. le précis de l'histoire et la théorie des attractions ; et le troisième un *Traité de Mécanique Céleste*.

Mourut en 1827.

GILBERT NÉ EN 1751.

Ce poète, qu'un beau talent ne put sauver de la misère et d'un hôpital, où il expira à la fleur de l'âge, nous a laissé des *Odes*, des *Satires*, une pièce intitulée *le Génie aux prises avec la fortune*, ou *le Poète malheureux*, et le premier chant d'une traduction de *la Mort d'Abel*, qu'il n'eut pas le temps de finir. Sa satire du *dix-huitième Siècle*, et plusieurs de ses *Odes* ont de l'élévation, de la force et un éclat, que parfois malheureusement ternissent les négligences de la versification.—Mourut en 1780.

LACRETELLE (AINÉ)—NÉ EN 1751.

Homme de lettres, non moins recommandable par ses vertus que par ses talents : Il a écrit sur la politique, la morale et la littérature. Ses ouvrages en général portent l'empreinte d'une haute raison, d'une âme noble et d'un

goût délicat ; voici les titres des plus intéressants : *Discours sur le préjugé des peines infamantes*, *Catéchisme de Morale*, *Fragments politiques et Littéraires*.—Mourut en 1824.

BERTIN—NÉ EN 1752.

Le Chevalier de Bertin cultiva la poésie érotique. Il a de l'imagination et de la sensibilité, et ses vers sont coulants. Le recueil de ses œuvres présente des élégies sous le titre *d'Amours*, un *Voyage* en prose et en vers, et quelques pièces *fugitives*.—Mourut en 1790.

MARSOLLIER—NÉ EN 1752.

Poète dramatique. Nous lui devons plusieurs jolis opéras, tels que, *Nina, ou la Folle par Amour* ; *les Petits Savoyards* ; *Camille, ou le Souterrain* ; *Gulnare* ; *Alexis, ou l'Erreur d'un bon Père* ; *Léonce* ; *Adolphe et Clara*, etc.
Mourut en 1817.

PARNY—NÉ EN 1753.

Le plus passionné, comme le plus brillant et le plus gracieux de tous nos poètes érotiques. Nul n'offrit jamais des peintures aussi voluptueuses, et n'exhala sa passion en des accents aussi tendres, et aussi mélodieux qu'il le fit dans ses *Amours à Eléonore*. Mais passant de l'élégie à des chants heroï-comiques ; il se joua des mœurs et de la religion dans *la Guerre des Dieux*, *le Paradis Perdu*, et *les Galanteries de la Bible*, petits poèmes d'une licence effrénée, qui ne permet point de louer l'esprit qui y étincèle.—Mourut en 1841.

DE MAISTRE (JOSEPH)—NÉ EN 1753.

Le Comte Joseph de maistre consacra sa plume à la religion et à la politique. Tous ceux que le préjugé n'aveugle pas regardent comme un chef-d'œuvre de raison et d'éloquence le livre intitulé *Du Pape dans ses rapports avec l'Eglise Catholique, et principalement avec l'Eglise gallicane*. On n'estime guère moins *l'Essai sur le Principe régénérateur des constitutions politiques et des institutions humaines*, les

Considérations sur la France, et les Soirées de St. Peters
ou *Entretiens sur le Gouvernement temporel de la Prouce*.
Ce n'est pas lui, mais Xavier de maistre son frère, qui é
le joli conte philosophique intitulé *Voyage autour d*
Chambre.—Mourut en 1821.

FABRE D'ÉGLANTINE—NÉ EN 1755.

Ce poète, dont le nom rappelle une époque dépli
de notre histoire, a laissé au théâtre trois comédies, *le*
linte de Molière, (qui, selon la remarque de la Harpe,
mieux intitulé *l'Egoïsme*), *l'Intrigue Épistolaire*, et *les*
cepteurs. Ces trois pièces toutes mal écrites qu'elles
se sont soutenues, la première parce qu'elle intéresse,
deux autres parce qu'elles font rire.—Mourut en 1794.

FLORIAN—NÉ EN 1755.

Poète et romancier. Il débuta par une pièce de ve
l'honneur de Voltaire. Cette première production d
talent, intitulé *Voltaire et le Serf du Mont Jura*, fut cour
par l'académie, et suivie bientôt de la jolie élogue de l
à laquelle succédèrent quelques pièces de théâtre, où le
cipal mérite de l'auteur a été de savoir répandre de l'u
sur le personnage d'Arlequin, dont le sens droit, la
homie, et la franchise gagnent les cœurs. Florian é
ensuite ses deux charmantes pastorales *d'Estelle et Ga*
d'un fond si pur, d'un coloris si frais ! Ses *Nouvelles*
dominent tour à tour la morale, le sentiment et la g
Numa Pompilius, *Gonzalve de Cordoue*, romans histor
pleins d'intérêt, et dont le dernier est précédé d'un
historique très-curieux et très-bien écrit sur *les M*
d'Espagne. N'oublions pas ses *Fables*, où il y a qu
chose de naturel et de gracieux qui rappelle celles d
Fontaine.—Mourut en 1794.

COLLIN D'HARLEVILLE—NÉ EN 1755.

Poète comique. Ce qu'on admire chez lui c'est le na
la pureté et la douceur du dialogue, la vérité et la fi
des portraits. Ses meilleures pièces sont *l'Inconstant*
Vieux Célibataire. Plus faibles sous le rapport de l'int
et des caractères, *l'Optimiste* et *les Châteaux en Es*

offrent, en revanche, une foule de détails charmants et de traits heureux. Dans *les Mœurs du jour* l'auteur est au dessous de lui même.—Mourut en 1806.

VOLNEY—NÉ EN 1755.

Philosophe et homme de lettres, auteur de plusieurs ouvrages intéressants et remarquables par la vigueur et l'élégance du style : on cite surtout le *Voyage en Syrie et en Egypte, les Ruines ou Méditations sur les Révolutions des Empires, la Loi Naturelle ou Catéchisme du Citoyen Français, Recherches Nouvelles sur l'Histoire Ancienne*, et une *Méthode Nouvelle et facile d'apprendre les langues Arabe, Persane, et Turque avec les caractères Européens*.—Mourut en 1820.

MADAME ROLLAND—NÉE EN 1756.

Ce fut dans une prison, et peu de temps avant de subir l'arrêt de mort lancé contre elle par les féroces tyrans de la révolution, que cette femme incomparable et si digne d'un meilleur sort exhala, si l'on peut dire, sa belle âme, ses sublimes et nobles sentiments, dans les mémoires qu'elle intitula *Appel à la Postérité*, et dans ses *Dernières Pensées* ; monuments admirables d'héroïsme, de sensibilité et de grâces naïves.—Mourut en 1793.

LACÉPÈDE—NÉ EN 1756.

Naturaliste, dont la plume brillante autant que les vastes connaissances ont assuré la gloire. Digne successeur de Buffon, qu'il surpasse même comme savant, et qu'il égale presque comme écrivain, il en a continué l'immortel ouvrage, en y ajoutant l'histoire des *Quadrupèdes Ovipares*, celle des *Serpents*, des *Reptiles*, des *Poissons*, et des *Cétacées*. Nous lui devons encore plusieurs ouvrages aussi recommandables par le sujet et la manière dont il est traité que par l'éclat du style ; ce sont *l'Histoire Naturelle de l'Homme, les Ages de la Nature, l'Essai sur l'Electricité naturelle et artificielle, la Physique Générale et Particulière, l'Histoire Générale Physique et Civile de l'Europe*.—Mourut en 1825.

DE FONTANES—NÉ EN 1757.

Poète et prosateur. Toutes ses œuvres portent l'empreinte d'une âme noble et d'un goût délicat. Son style est plein de chaleur, sa diction toujours pure, élégante, et son vers d'une douceur exquise dans *le Cloître des Chartreux*, *le Verger*, *le Jour des Morts*, *la Violation des Tombeaux de St. Denis*. Il s'est trop étudié à suivre l'original dans son *Essai sur l'Homme*, traduit de Pope : Mais le discours qu'il a mis en tête est un chef-d'œuvre ; on y admire surtout les portraits de Lucrèce, d'Horace, de Boileau, de Pascal, et de Voltaire. Mourut en 1821.

ANDRIEUX—NÉ EN 1759.

Poète comique, dont le naturel, l'esprit et la gaiété font le caractère. Entre toutes ses pièces, on distingue *Anaximandre*, *les Etourdis*, *le Trésor*, *la Comédienne*, *Helvétius*, *Molière avec ses amis*. Il a composé aussi quelques *Contes* en vers, fort piquants.—Mourut en 1833.

DEMOUSTIER—NÉ EN 1760.

Puisque l'objet que ce poète eut en vue dans son principal ouvrage fut d'instruire, appelons-le didactique, non obstant son esprit enjoué et sémillant, et le ton badin de ses aimables leçons. Ses *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, en vers et en prose, sont un des plus jolis ouvrages de notre littérature. Bien des personnes disent que l'auteur y prodigue trop l'esprit : nous le dirions aussi s'il faisait quelque effort pour être si spirituel ; mais au contraire, avec quelle aisance et quelle grâce il tourne sa pensée, et en fait jaillir l'étincelle ! Son petit poème intitulé *le Siège de Cythère* n'est qu'un jet brillant de sa vive et riante imagination. Demoustier a aussi composé des comédies ; mais il n'y en a guère que deux, *le Conciliateur*, et *les Femmes*, qui méritent d'être citées. Mourut en 1801.

GARAT—NÉ EN 1760.

Ce nom qui figure si honteusement dans l'histoire de la monarchie (Garat, ministre de la justice lors du procès de

Louis XVI. se chargea d'annoncer à ce malheureux prince sa condamnation) paraît avec quelque éclat dans celle de notre littérature. On cite de cet écrivain, comme de bons ouvrages, ses *Considérations sur la Révolution Française*, ses *Mémoires Historiques*, ainsi que ses *Eloges de Suger*, de *Michel de l'Hôpital*, *Montausier* et *Fontenelle* : les trois derniers ont été couronnés par l'Académie.—Mourut en 1821.

DUCRAY-DUMINIL—NÉ EN 1761.

Romancier, qui n'eut guère en vue que l'amusement de l'enfance, dont, malheureusement, il s'est trop peu soucié, en quelques unes de ses peintures, d'altérer l'innocence. Mais s'il n'est pas le plus moral des auteurs qui ont écrit pour le premier âge, il est au moins un de ceux qui ont le plus de naturel. Ses œuvres sont nombreuses, en voici, à peu près, le détail : *Lolotte et Fanfan*, *Alexis ou la Maisonnette dans les bois*, *les Petits Montagnards Auvergnats*, *les Soirées de la Chaumière*, *les Petits Orphelins du Hameau*, *Jules ou le Toit paternel*, *Emilie ou les Veillées de mon père*, *Les Journées au Village*, *l'Hermitage de St. Jacques*, *la Fontaine de Ste. Catherine*, *Nouveaux Contes des Fées*, etc.

Mourut en 1819.

M. A. CHÉNIER—NÉ EN 1762.

Marie André Chénier était né pour la poésie : et déjà il avait donné plusieurs marques d'un rare talent, quand il bomba, à la fleur de l'âge, sous la hache révolutionnaire. A la compassion qu'excite son infortune se mêle le regret, quand on lit son poème de *l'Invention*, ses *Elegies*, *l'Idylle du Malade*, et *l'Ode de la Jeune Captive*.—Mourut en 1794.

LOUVET—NÉ EN 1764.

Romancier, auteur des *Amours du Chevalier de Faublas*. On regrette de dire qu'un des romans de notre langue les plus spirituels et les mieux écrits soit aussi l'un de ceux où les mœurs sont le moins respectées.—Mourut en 1797.

M. J. CHÉNIER—NÉ EN 1764.

Marie Joseph Chénier était aussi heureusement organisé qu'André son frère pour la poésie. L'amour de la patrie et de la liberté, qui semble avoir prévalu chez lui sur tous les autres sentiments, lui inspira ses belles odes politiques, au-dessus desquelles nous n'avons rien. La même passion dominait encore son âme quand il s'éleva jusqu'aux premiers tragiques, et par les pensées et par la vigueur du style, dans *Charles IX.*, *Tibère*, *Philippe II.*, et *Henri VIII.* : *Gracchus*, *Timoléon*, *Jean Calus*, *Fénélon*, qu'il donna en suite, n'égalent pas les premières. Il ne se borna pas à l'ode et à la tragédie : on a encore de lui le premier chant d'un poème sur les *Principes des Arts*, une traduction de *l'Art Poétique* d'Horace, une *Épître à la Calomnie*, une autre à *Voltaire*, et quelques élégies.—Mourut en 1811.

LÉGOUVÉ—NÉ EN 1764.

Les tragédies de ce poète sont à peu près oubliées, quoique *la Mort d'Abel* ne méritât pas de l'être. Mais on lit toujours avec plaisir ses deux jolis petits poèmes intitulés *le Mérite des Femmes*, et *les Souvenirs*.—Mourut en 1813.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

MORCEAUX CHOISIS.

1. The first part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

2.

3.

MORCEAUX CHOISIS.

Sur les Tentations des Grands.

(MASSILLON, PETIT-CARÈME.)

Sire, quel fléau pour les grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des pièges à leur innocence ! quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissants se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité ! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers ; et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance ; les peuples en sont affligés ; mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources : le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'est une calamité pour l'état, qui en promet toujours de nouvelles : l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses ; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique passent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable ; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur, disoit autrefois un saint roi, confonde ces langues trompeuses et ces lèvres fausses qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire !

Sire, défiez-vous de ceux qui, pour autoriser les profusions immenses des rois, leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une monarchie florissante, il est vrai, mais que les pertes passées ont accablée : le zèle de vos sujets est inépuisable ; mais ne mesurez pas la-dessus les droits que vous avez sur eux : leurs forces ne répondront de long-temps à leur zèle, les nécessités de l'état les ont épuisées ; laissez-les respirer de leur accablement : vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. *Ecoutez les conseils des sages et des vieillards auxquels*

vosre enfance est confiée, et qui présidèrent aux conseils de vosre auguste bisaïeul : et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda dont je vous ai déjà cité l'exemple, qui, pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son père étoit redevable de la gloire et de la prospérité de son règne, et qui lui conseilloyent d'affermir les commencements du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume se former des débris de celui de Juda ; et pour avoir voulu exiger de ses sujets au-delà de ce qu'ils lui devoient, il perdit leur amour et leur fidélité qui lui étoit due. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles ; et ce qui flatte les souverains fait d'ordinaire le malheur des sujets.

Oui, Sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient ; leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient : et quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges ? Hélas ! comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux mêmes qu'on censure trouvent encore au-dedans de nous, non seulement des penchants, mais des raisons même qui les défendent ? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices : l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus ?

Leurs vertus mêmes se corrompent ; c'est l'expérience de tous les siècles, disoit Assuérus. Les suggestions flatteuses des méchants ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs princes, et les plus anciennes histoires nous en fournissent des exemples : *et ex veteribus probatur historiis . . . quomodo malis quorundam suggestionibus regum studiis depracentur.** C'étoit un roi infidèle qui fait cet aveu public à ses sujets : les conseils spécieux et iniques d'un flatteur alloient souiller toute la gloire de son empire ; la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocents. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain ; et il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du prince et faire tout le malheur d'un empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avoit données ; il change en sources de vices des penchants qui étoient en eux des espérances de vertu : le courage dégénère en présomption ; la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit et le dégrade ; l'amour de la gloire, qui coule en eux

* Esch. c. 16, v. 7.

avec le sang des rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds, qui cherche à combattre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, et qui, loin de domter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés : l'humanité, si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'âme des rois, se bornant à des largesses outrées et à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques : les devoirs même de la religion, dont ils sont les premiers protecteurs, et qui avoient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paroissent plus bientôt que les amusements puérils de l'enfance. Non, Sire, les princes naissent d'ordinaire vertueux, et avec des inclinations dignes de leur sang : la naissance nous les donne tels qu'ils devroient être ; l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont.

Gâtés par les louanges, on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité : eux seuls ignorent dans leur état ce qu'eux seuls devroient connoître ; ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés, et personne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre ; les discours flatteurs assiègent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, et ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples ; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire, et il en ignore les événements les plus publics : on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les misères publiques, on le joue à force de le respecter : il ne voit plus rien tel qu'il est ; tout lui paroît tel qu'il le souhaite.

Telles sont les tristes suites de l'adulation. Cependant, Sire, c'est là le vice le plus commun des cours, et l'écueil des meilleurs princes. A peine le jeune roi Joas eut-il perdu le fidèle pontife Joïada, ce sage tuteur de son enfance, et le seul homme par qui la vérité alloit encore jusqu'au pied de son trône, que, séduit par les flatteries des courtisans, dit l'Ecriture, il se livra à leurs mauvais conseils et à ses propres foiblesses : *delinitus obsequiis eorum, acquievit eis.**

C'est l'adulation qui fait d'un bon prince un prince né pour le malheur de son peuple ; c'est elle qui fait du sceptre un joug accablant, et qui, à force de louer les foiblesses des rois, rend leurs vertus mêmes méprisables.

Oui, Sire, quiconque flatte ses maîtres les trahit ; la perfidie qui les trompe est aussi criminelle que celle qui les détrône : la vérité est le premier hommage qu'on leur doit : il

* 2 Paral. c. 24, v. 17.

n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur rebelle : on ne tient plus à l'honneur et au devoir ne tient plus à la vérité, qui seule honore l'homme est la base de tous les devoirs. La même infamie la perfidie et la révolte devroit être destinée à l'adulteré public doit suppléer aux lois, qui ont compter parmi les grands crimes auxquels elle des supplices ! car il est aussi criminel d'attenter foi des princes qu'à leur personne sacrée ; de leur égard de vérité, que de manquer de fidélité l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la ceux qui, par la sainteté de leur caractère, sont ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à mensonge ; entrez dans la bouche des prophètes Achab ; vous réussirez, vous le tromperez, et sa est inévitable : *decipies, et prævalebis*.^{*} Hélas ! si a tant de charmes lors même que les vices et les tions du flatteur en affaiblissent l'autorité et suspecte, quelle séduction ne forme-t-elle point est consacrée par les apparences même de la vérité avilissement pour nous, si nous faisons du mensonge de la vérité un ministère d'adulation et de mensonge dans ces chaires même destinées à instruire et à corriger les grands, nous leur donnons de fausses louanges qu'ils de les séduire ; si le seul canal par où la vérité peut e jusqu'à eux n'y porte qu'une lueur trompeuse qu'ils à se méconnoître ; si nous empruntons le langage rampant des cours, en venant leur annoncer la parole reuse et sublime du Seigneur ; et si, loin d'être maîtres et les docteurs des rois, nous ne sommes vils esclaves de la vanité et de la fortune ! Mais heur pour les grands de trouver d'indignes apôtres leurs vices parmi ceux qui en auroient dû être les d'entendre autour de leur trône les ministres et interprètes de la religion parler comme le courtisan trouver des adulateurs où ils auroient dû trouver broies !

TROISIÈME PARTIE.

Je sais qu'il y a une noble émulation qui mène par le devoir ; la naissance nous l'inspire, et la

^{*} 3 Reg. c. 22, v. 22.

l'autorise : c'est elle qui donne aux empires des citoyens illustres, des ministres sages et laborieux, de vaillants généraux, des auteurs célèbres, des princes dignes des louanges de la postérité. La piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité et de paresse : la religion n'abat et n'amollit point le cœur, elle l'ennoblit et l'élève ; elle seule sait former de grands hommes, on est toujours petit quand on n'est grand que par la vanité : ainsi la mollesse et l'oisiveté blessent également les règles de la piété et les devoirs de la vie civile, et le citoyen inutile n'est pas moins proscrit par l'évangile que par la société.

Mais l'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines même des autres, ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille ; cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des états, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles : cette passion, qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même.

Déjà il rend malheureux celui qui en est possédé : l'ambitieux ne jouit de rien ; ni de sa gloire, il la trouve obscure : ni de ses places, il veut monter plus haut ; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance ; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même ; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents ; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille : c'est un Aman, l'objet souvent des désirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux ; mais, de plus, elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir ! il faut paroître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise ; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des grâces ; bassesse de dissimulation, point de sentiments à soi, et ne penser que d'après les autres ; bassesse de dérèglement, devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres pour participer plus sûrement à leurs grâces ; enfin bassesse même d'hypocrisie, emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée ; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après *cela* que c'est le vice des grandes

âmes : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant ; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore ; elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes : *si cadens adoraveris me.** On reproche toujours vos bassesses à votre élévation ; vos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées ; et les titres de vos honneurs et de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais, dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens : il veut parvenir, et tout ce qui le mène là est la seule gloire qu'il cherche : il regarde ces vertus romaines, qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre, et croit que l'élévation des sentiments pouvoit faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes frères, un ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favorise ; le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen, la vérité ne lui paroît estimable qu'autant qu'elle lui est utile ; le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre ; il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place ; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'état ; et il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes ; inquiète, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince ; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples ; s'il aime mieux conquérir des provinces que régner sur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple ; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires ; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes, et que, comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et

* Matth. c. 4, v. 9.

des nations : grand Dieu ! quel fléau pour la terre ! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître !

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang : quelque insensé chantera peut-être ses victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes, en pleureront : on lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois ; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil,* dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel ; sa tête aura touché dans les nuées ; ses succès auront égalé ses désirs : et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

Sur le Respect que les Grands doivent à la Religion.

(MASSILLON, PETIT-CARÈME.)

Sire,

Etre né grand, et vivre en chrétien, n'ont rien d'incompatible, ni dans les fonctions de l'autorité, ni dans les devoirs de la religion : ce seroit dégrader l'évangile et adopter les anciens blasphèmes de ses ennemis, de le regarder comme la religion du peuple et une secte de gens obscurs.

Il est vrai que les Césars, et les puissants selon le siècle, ne crurent pas d'abord en Jésus-Christ : mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état ; elle ne réprouvoit que leurs vices : il falloit même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avoit pas besoin de celle des hommes ; que le crédit et l'autorité du siècle étoient inutiles à une doctrine

* Si ascenderit usque ad cælum superbia ejus, et caput ejus nubes tetigerit ; quasi sterquilinum in fine perdetur.—Job xx. 6, 7.

descendue du ciel ; qu'elle se suffisoit à elle-même pour s'établir dans l'univers ; que toutes les puissances du siècle, en se déclarant contre elle, et en la persécutant, devoient l'affermir ; et que si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples.

La loi de l'évangile est donc la loi de tous les états ; plus même la naissance nous élève au-dessus des autres hommes, plus la religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs de reconnaissance et de justice.

Où, mes frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissants. Dieu, dès le commencement des siècles, vous avoit destiné cette gloire temporelle, marqués du sceau de sa grandeur, et séparés de la foule par l'éclat des titres et des distinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés sur-tout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume ? Ne sont-ils pas, comme vous, l'ouvrage de ses mains et rachetés du même prix ? n'êtes-vous pas sortis de la même boue ? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes ? le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain ? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux ; mais en avez-vous reçu une âme d'une autre espèce et destinée à un autre royaume éternel que celle des hommes les plus vulgaires ? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant celui qui ne connoît de titres et de distinctions dans ses créatures que les dons de sa grâce ? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère et à l'affliction ; et il ne réserve pour vous que la joie, le repos, l'éclat et l'opulence : ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur, pour fournir de leurs peines et de leurs sueurs à vos plaisirs et à vos profusions ; pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux le char de votre grandeur et de votre indolence. Cette distance énorme que Dieu laisse entre eux et vous a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnaissance ? Vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages ; et, sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étoient dûs, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas ! vous exigez de vos créatures une reconnaissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs ; ils ne sauroient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent ; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours. Me-

surez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères et de toute votre race. Quoi ! vos faveurs vous font des esclaves ; et les bienfaits de Dieu ne lui feroient que des ingrats et des rebelles !

Ainsi, mes frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais, hélas ! cette loi de reconnaissance que tout ce qui vous environne vous annonce, et qui devrait être, pour ainsi dire, écrite sur les portes et sur les murs de vos palais, sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtements, n'est point même écrite dans votre cœur ! Dieu reprendra ses propres dons, mes frères, puisque loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même : ils ne passeront point à votre postérité ; il transportera cette gloire à une race plus fidèle. Vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude ; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je ! il multipliera peut-être ses dons ; il vous accablera de nouveaux bienfaits ; il vous élèvera encore plus haut que vos ancêtres : mais il vous favorisera dans sa colère ; ses bienfaits seront des châtimens ; votre prospérité consommera votre aveuglement et votre orgueil ; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions ; et l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irréligion, et votre impénitence.

C'est donc une erreur, mes frères, de regarder la naissance et le rang comme un privilège qui diminue et adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu et les règles sévères de l'évangile. Au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné ; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs ; et comme il vous a distingués des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais outre la reconnaissance qui vous y engage, plus tout allume les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous défendre. Il faut aux grands de grandes vertus : la prospérité est comme une persécution continuelle contre la foi ; et si vous n'avez pas toute la force et le courage des saints, vous aurez bientôt plus de vices et de faiblesses que le reste des hommes.

Mais d'ailleurs sur quoi prétendez-vous que Dieu doit se relâcher en votre faveur, et exiger moins de vous que du commun des fidèles ? Avez-vous moins de plaisirs à expier ? votre innocence est-elle le titre qui vous donne droit à son indulgence ? vous êtes-vous moins livrés aux désirs de la chair, pour vous croire plus dispensés des violences qui la

mortifient et la punissent ? Votre élévation a multiplié vos crimes ; et elle adouciroit votre pénitence ! Vos excès vous distinguent encore plus du peuple que votre rang, et vous prétendriez trouver là-dessus dans la religion des exceptions qui vous fussent favorables !

Quelle idée de la divinité avons-nous, mes frères ! quel dieu de chair et de sang nous formons-nous ! Quoi ! dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand, où le roi et l'esclave seront confondus, où les œuvres seules seront pesées, Dieu n'exerceroit que des jugements favorables envers ces hommes que nous appelons grands, ces hommes qu'il avoit comblés de biens, qui avoient été les heureux de la terre, qui s'étoient fait ici-bas une injuste félicité, et qui, oubliant presque tous l'auteur de leur prospérité, n'avoient vécu que pour eux-mêmes ! et il s'armeroit alors de toute sa sévérité contre le pauvre qu'il avoit toujours affligé ! et il réserveroit toute la rigueur de ses jugements pour des infortunés qui n'avoient passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses sur la terre, et qui souvent l'avoient béni dans leur affliction, et invoqué dans leur délaissement et leur amertume : vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements seront équitables.

Mais, Sire, quand ces motifs de justice et de reconnaissance n'engageroient pas les grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu, que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes !

N'est-ce pas en effet la sagesse et la crainte de Dieu toute seule qui peut rendre les princes et les grands plus aimables aux peuples ? C'est par elle, disoit autrefois un jeune roi, que je deviendrai illustre parmi les nations ; que les vieillards respecteront ma jeunesse ; que les princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi ; que les rois voisins, quelque redoutables qu'ils soient, me craindront ; que je serai aimé dans la paix et redouté dans la guerre : *per hanc timebunt me reges horrendi : in multitudine videbor bonus et in bello fortis*. C'est par elle que mon règne sera agréable à votre peuple, ô mon Dieu, que je le gouvernerai justement, et que je serai digne du trône de mes pères : *per hanc disponam populum tuum juste, et ero dignus sedium patris mei*.

Non, Sire, ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre empire, ni la magnificence de votre cour, qui vous rendront cher à vos peuples : ce seront les vertus qui font les bons rois, la justice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand roi par votre naissance ; mais vous ne pouvez être un roi cher à vos peuples que par vos vertus. Les passions qui nous éloignent de Dieu nous rendent toujours injustes et odieux aux hommes : les peuples souffrent toujours des vices du souverain. Tout ce qui outre l'auto-

rité l'affaiblit et la dégrade : les princes dominés par les passions sont toujours des maîtres incommodes et bizarres ; le gouvernement n'a plus de règle, quand le maître lui-même n'en a point. Ce n'est plus la sagesse et l'intérêt public qui président aux conseils, c'est l'intérêt des passions : le caprice et le goût forment les décisions que devoit dicter l'amour de l'ordre ; et le plaisir devient le grand ressort de toute la prudence de l'empire. Oui, Sire, la sagesse et la piété du souverain toute seule peut faire le bonheur des sujets ; et le roi qui craint Dieu est toujours cher à son peuple.

Mais si la crainte de Dieu rend dans les princes et les grands l'autorité aimable, c'est elle encore, Sire, qui la rend glorieuse. Tous les biens et tous les succès, disoit encore un sage roi, me sont venus avec elle, et c'est par elle que l'honneur et la gloire m'ont toujours accompagné : *et innumerabilis honestas per manum illius.** Dieu ne prend pas sous sa protection ceux qui ne vivent pas sous ses ordres.

Je sais que l'impie prospère quelquefois, qu'il paroît élevé comme le cèdre du Liban, et qu'il semble insulter le ciel par une gloire orgueilleuse qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez ; son élévation va lui creuser elle-même son précipice : la main du Seigneur l'arrachera bientôt de dessus la terre. La fin de l'impie est presque toujours sans honneur ; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil et d'injustice s'écroule. La honte et les malheurs vont succéder ici-bas à la gloire de ses succès : on le verra peut-être traîner une vieillesse triste et déshonorée ; il finira par l'ignominie. Dieu aura son tour, et la gloire de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau.

Repassez sur les siècles qui nous ont précédés, comme disoit autrefois un prince juif à ses enfants : *cogitate generationes singulas* ;† et vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses, et en a fait sécher la racine ; que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendants ; que les trônes eux-mêmes, et les successions royales, ont manqué sous des princes fainéants et efféminés ; et que l'histoire des crimes et des excès des grands est en même temps l'histoire de leurs malheurs et de leur décadence.

* Sap. vii. 11.

† Mac. ii. 61.

SUR L'HUMANITÉ DES GRANDS ENVERS LE PEUPLE.

(MASSILLON, PETIT-CARÈME.)

SIRE,

Ce n'est pas la toute puissance de Jésus-Christ et la merveille des pains multipliés par sa seule parole, qui doit aujourd'hui nous toucher et nous surprendre. Celui par qui tout étoit fait pouvoit tout sans doute sur des créatures qui sont son ouvrage; et ce qui frappe le plus les sens dans ce prodige n'est pas ce que je choisis aujourd'hui pour nous consoler et nous instruire.

C'est son humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante et affamée au pied de la montagne; et ses entrailles se troublent, et sa pitié se réveille, et il ne peut refuser aux besoins de ces infortunés non seulement son secours, mais encore sa compassion et sa tendresse : *vidit turbam multam, et misertus est eis.*

Par-tout il laisse échapper des traits d'humanité pour les peuples. A la vue des malheurs qui menacent Jérusalem, il soulage sa douleur par sa pitié et par ses larmes.

Quand deux disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, son humanité s'intéresse pour ce peuple contre leur zèle, et il leur reproche d'ignorer encore l'esprit de douceur et de charité dont ils vont être les ministres.

Si les apôtres éloignent rudement une foule d'enfants qui s'empressent autour de lui, sa bonté s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible; et plus un respect mal entendu éloigne de lui les foibles et les petits, plus sa clémence et son affabilité s'en rapprochent.

Grande leçon d'humanité envers les peuples, que Jésus-Christ donne aujourd'hui aux princes et aux grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes; et ils ne jouissent proprement de leur grandeur qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire, l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands; et l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

SIRE,

Toute puissance vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands

seroient inutiles sur la terre s'ils ne s'y trouvoient des pauvres et des malheureux : ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics ; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples.

Quelle affreuse providence, si toute la multitude des hommes n'étoit placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connoissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits !

Si Dieu en élève quelques uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des foibles et des petits ; c'est par-là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent ; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous : ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence ; et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands ; et l'humanité renferme l'affabilité, la protection, et les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devrait être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paroitroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire que la distance énorme que le hasard a mis entre eux et les grands : ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant : ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité ; et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère

inséparable et la plus sûre marque de la ^{grande} grandeur des descendants de ces races illustres et anciennes, aucune personne ne dispute la supériorité du nom et l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de la naissance : ils vous la laisseroient ignorer, si elle pouvoit être ignorée. Les monuments publics en parlent sans leur élévation sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent que par une noble simplicité : ils se rendent respectables en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû : et, parmi tant de titres qui les distinguent, la modestie et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux, au contraire, qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et la prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres ; et, en exigeant au-delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devroit leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation quand on est né pour être grand : quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire qu'il n'étoit pas fait pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes ; on ne les enfle et ne les éblouit, parceque rien n'est plus bas qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache ; c'est une preuve certaine qu'on perdrait en se montrant de trop près : on couvre de la fierté des défauts et des foiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même ; on fait de l'orgueil le supplément, j'ose parler ainsi, du mérite ; et on ne sait pas que le mérit n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes, Sire, et les plus grands rois, ont toujours été les plus affables. Une simple femme thécuite venoit exposer simplement à David ses chagrins domestiques ; et si l'éclat du trône étoit tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevoit l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles : l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence : plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers qui aime le plus ses maîtres ait aussi plus de droit de les approcher ? Montrez, Sire, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talents aimables.

voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre charmes et la majesté de votre personne, la droiture de votre cœur, assureront toujours plus ces grâces qui sont dus à votre rang, que votre autorité rassurante.

Ces invisibles et efféminés, ces Assuérus devant étoit un crime digne de mort pour Esther même entre sans ordre, et dont la seule présence glaçoit les veines des suppliants, n'étoient plus, vus de ces faibles idoles, sans âme, sans vie, sans courage, livrés dans le fond de leurs palais à de vils préparés de tout commerce comme s'ils n'avoient osés de se montrer aux hommes, ou que des rois comme eux n'eussent pas été dignes de l'obscurité et la solitude en faisoient toute la

sans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même en aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur sage pacifique : c'est être faible et timide que d'être fier et fier.

Mais, Sire, en quoi les princes et les grands qui jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de briser les cœurs : il ne faut pour cela ni effort ni une seule parole, un sourire gracieux, un seul mot. Le peuple leur compte tout ; leur rang donne tout. La seule sérénité du visage du roi, dit tout est la vie et la félicité des peuples ; et son air aimable est pour les cœurs de ses sujets ce que le soleil est pour les terres sèches et arides : *in vultu regis, vita ; et clementia ejus quasi imber*

on ne laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner eux ? n'est-ce pas s'avilir soi-même que de dépriser toute l'humanité ? et mérite-t-on le nom de grand on ne sait pas même sentir ce que valent les

car n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître en dépendance et comme dans l'esclavage ? n'est-ce que la bassesse ou le malheur de leur condition un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre hommages ? faut-il encore leur aggraver le joug et par une fierté qui en est si digne elle-même ? pas que leur dépendance soit une peine ? faut-il en faire rougir comme d'un crime ? et si quel-
*il étoit honteux de son état, seroit-ce le pauvre
re, ou le grand qui en abuse ?*

que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt

que l'orgueil, qui efface du front des grands cette qui les rend accessibles et affables : c'est une inécaprice plus que de fierté. Occupés de leurs p^{ro}pr^{es} lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus dégoût : il semble que l'affabilité leur devienne importun, et qui leur est à charge. A force d'être ils sont fatigués des honneurs qu'on leur ils se dérobent souvent aux hommages publics dérober à la fatigue d'y paroître sensibles. Il faut être né dur pour se faire même une peine d'humain ! N'est-ce pas une barbarie, non seule n'être pas touchés, mais de recevoir même av^{ec} les marques d'amour et de respect que nous donn^{ons} qui nous sont soumis ? n'est-ce pas déclarer qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quarebute les plus tendres témoignages ? Peut-on al^{ors} dessus les moments d'humeur et de chagrin que le la grandeur et de l'autorité traînent après soi ? est-elle donc le privilège des grands, pour être l^{eurs} leurs vices ?

Hélas ! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, il devroit être à ces infortunés que la faim, la calamités, les nécessités domestiques, et tous les soucis, environnent : ils seroient bien plus dignes si, portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir dans le cœur, ils en laissent échapper quelques dehors. Mais que les grands, que les heureux d^{ont} à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs acco^{mpagnent} par-tout, prétendent tirer de leur félicité même ur qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs capri^{ces} leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inap^{aisés} parce qu'ils sont plus heureux ; qu'ils regarde^{nt} un droit acquis à la prospérité d'accabler encore d^{ans} leur humeur des malheureux qui gémissent déjà s^{ur} de leur autorité et de leur puissance : grand Dieu donc là le privilège des grands, ou la punition usage qu'ils font de la grandeur ? Car il est v^{ers} caprices et les noirs chagrins semblent être le grands ; et l'innocence de la joie et de la sérénité pour le peuple.

Mais l'affabilité, qui prend sa source dans n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne s^{ont} sur le visage ; c'est un sentiment qui naît de la bonté du cœur. L'affabilité ne seroit plus sulte et une dérision pour les malheureux, si, t^{out} un visage doux et ouvert, elle leur fermoit, et ne nous rendoit plus accessibles à leurs peines, nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux et les opprimés n'ont d^{ont}

pour trouver auprès d'eux la protection qui leur
mes frères, les lois qui ont pourvu à la dé-
ne suffisent pas pour les mettre à couvert
et de l'oppression : la misère ose rarement
is établies pour la protéger, et le crédit souvent
ence.

ux grands à remettre le peuple sous la protec-
la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule et
ont un droit acquis à leur crédit et à leur
ne leur est donnée que pour eux ; c'est à eux
d du trône les plaintes et les gémissements de
sont comme le canal de communication, et le
s avec le souverain, puisque le souverain n'est
le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce
s tout seuls qui donnent aux grands le droit
procher du trône, et c'est pour les peuples
le trône lui-même est élevé. En un mot, et
le prince ne sont, pour ainsi dire, que les
ple.

a d'être les protecteurs de sa foiblesse, les
ministres des rois en sont eux-mêmes les op-
ne sont plus que comme ces tuteurs barbares
eux-mêmes leurs pupilles ; grand Dieu ! les
uvre et de l'opprimé monteront devant vous :
ces races cruelles ; vous lancerez vos foudres
vous renverserez tout cet édifice d'orgueil,
de prospérité, qui s'étoit élevé sur les débris
heureux ; et leur prospérité sera ensevelie sous

prospérité des grands et des ministres des
ont été les oppresseurs des peuples, n'a
ue la honte, l'ignominie et la malédiction à
nts. On a vu sortir de cette tige d'iniquité
nteux, qui ont été l'opprobre de leur nom et

Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs
es, et l'a dissipé comme de la poussière ; et
e traîner sur la terre des restes infortunés de
st pour les faire servir de monument éternel à
et perpétuer la peine d'un crime qui per-
oujours avec lui l'affliction et la misère pub-
mpires.

des foibles est donc le seul usage légitime
l'autorité ; mais les secours et les largesses
rouver dans notre abondance forment le der-
le l'humanité.

res, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître
s, quel a pu être son dessein en répandant
fusion sur vous les biens de la terre ? A-t-

il voulu vous faciliter le luxe, les passions et les plaisirs qu'il condamne ? sont-ce des présents qu'il vous ait faits dans un colère ? Si cela est, si c'est pour vous seuls qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence, jouissez-en, à la bonne heure : faites-vous, si vous le pouvez, une immense félicité sur la terre ; vivez comme si tout étoit fait pour vous ; multipliez vos plaisirs. Hâtez-vous de jouir, le temps est court. N'attendez plus rien au-delà que la mort et le jugement ; vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les facilités de votre salut, il ne laisse dans des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous ; vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même ; vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible : ils ont donc de vous réclamer, et de vous exposer leurs besoins ; vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux ? Si l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur ?

Quand toute la religion ne seroit pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères, et que notre humanité à leur égard ne seroit payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en feroit-on davantage pour un bon cœur ? Quiconque n'est pas accessible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Quelqu'un est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux, et qu'on ne le veut pas ! *Infelix caput in potestate est tantorum animas a morte defendere, et non ad voluntas.*

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur. Les personnes nées dans une fortune obscure et privée n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces et de contribuer à la félicité d'autrui : on sent qu'à leur place on seroit trop heureux de répandre la joie et d'agresser dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnaissance. Si, dans une condition médiocre, on forme quelquefois ces desirs chimériques de parvenir à de grandes places, premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux nous environnent : c'est la première leçon de la nature, le premier sentiment que les hommes du commun trouvent eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint ; il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus et plus insensible que celui du reste des hommes, que

on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères ; que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas ; et qu'il suffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence ? Vous attirer des hommages ? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois ? mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves ? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux ? mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs ? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices ? la variété des ressources tarit bientôt ; tout est bientôt épuisé : il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer : vous serez rassasiés, mais vous ne serez pas satisfaits ; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'être nés grands ; vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'est le seul privilège qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres ; ce plaisir est pour vous seuls. Tout le reste a ses amertumes ; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point ; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter : on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible ; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme : le long usage qui endurec le cœur à tous les plaisirs le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'à la majesté du trône elle-même, Sire, de plus délicieux que le pouvoir de faire des grâces ? Que seroit la

puissance des rois, s'ils se condamnoient à en jouir seuls ? une triste solitude, l'horreur des sujets, et le mépris du souverain. C'est l'usage de l'autorité qui en fait le plus doux plaisir ; et le plus doux usage de l'autorité, la clémence et la libéralité, qui la rendent aimable.

Nouvelle raison. Outre le plaisir de faire du bien, nous paie comptant de notre bienfait, montrez de la bonté et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit de Dieu, et c'est la gloire la plus sûre et la plus durable que les grands puissent atteindre : *in mansuetudine operati fice, et super hominum gloriam diligere.*

Non, Sire, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance qui rendent les souverains aimables ; ce n'est pas même les talents glorieux que le monde admire, la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples : ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants. Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher : l'amour des peuples a toujours été la gloire véritable et la moins équivoque des souverains ; et les peuples n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui leur règne heureux.

Et, en effet, est-il pour les princes une gloire plus précieuse que celle de régner sur les cœurs ? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang : c'est le carnage et la mort qui nous y conduit ; et il faut faire beaucoup de malheureux pour se l'assurer. L'appareil qui l'environne est funeste et lugubre ; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple et de rendre heureux, n'est environnée que de la joie et de l'espérance : il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser ; elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain ou le bronze, parceque l'amour dont il est l'ouvrage est plus cher que la mort. Le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre : le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

.

ur les Caractères de la Grandeur de Jésus-Christ.

(MASSILLON, PETIT-CARÈME.)

re,
nd les hommes augurent d'un jeune prince qu'il sera
cette idée ne réveille en eux que des victoires et des
ités temporelles : ils n'établissent sa grandeur future
r des malheurs publics ; et les mêmes signes qui
ent l'éclat de sa gloire, sont comme des présages
s qui ne promettent que des calamités au reste de la

ce n'est pas à ces marques vaines et lugubres de
ur que l'ange annonce aujourd'hui à Marie que Jésus-
sera grand : le langage du ciel et de la vérité ne
ble pas à l'erreur et à la vanité des adulations hu-
, et Dieu ne parle point comme l'homme.

s-Christ sera grand, parcequ'il sera le Saint et le
Dieu, *Sanctum, vocabitur Filius Dei* ; * parcequ'il
a son peuple. *ipse enim salvum faciet populum suum* ; †
ue son règne ne finira plus, *et regni ejus non erit finis* ‡
ont les caractères de sa grandeur ; une grandeur de
é, une grandeur de miséricorde, une grandeur de per-
et de durée.

oilà les caractères de la véritable grandeur. Ce n'est
re, dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des
des victoires, dans l'étendue de la puissance et de
té, que les princes et les grands doivent la chercher :
eront grands, comme Jésus-Christ, qu'autant qu'ils
saints, qu'ils seront utiles aux peuples, et que leur
ur règne deviendra un modèle qui se perpétuera dans
s siècles, c'est-à-dire qu'ils auront comme Jésus-
une grandeur de sainteté, une grandeur de miséri-
une grandeur de perpétuité et de durée.

gine éternelle de Jésus-Christ, son titre de Fils de
ui est le titre essentiel de sa sainteté, l'est aussi de sa
ur et de son éminence. Il n'est pas appelé grand,
u'il compte des rois et des patriarches parmi ses
s, et que le sang le plus auguste de l'univers coule
s veines ; il est grand, parce qu'il est le Saint et le Fils
s-Haut : toute sa grandeur a sa source dans le sein
a, d'où il est sorti : et le grand mystère de ses voies

* Luc. c. 1, v. 35.

* Matth. c. 1, v. 21.

‡ Luc. c. 1, v. 33.

éternelles, qui se manifeste aujourd'hui, va puiser tout son éclat dans sa naissance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes frères, que les grands se vantent d'avoir comme Jésus-Christ des princes et des rois parmi leurs ancêtres; s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si toute leur grandeur est dans leur nom, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les déshonore, même selon le monde. On oppose sans cesse leur nom à leur personnes; le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre; les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces gloires ancêtres dans leurs indignes successeurs; on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie; et cet amas de gloire dont ils ont hérité n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit et qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monuments que les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes, parcequ'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage; mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu: c'est un engagement à la gloire; ce n'est pas elle qui la donne: c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands: c'est une succession d'honneur et de mérite; mais elle manque et s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Mais si, devant le monde même, la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain titre qui nous reproche sans cesse notre oisiveté et notre bassesse, qu'est-elle devant Dieu, qui ne voit de grand et de réel en nous que les dons de sa grâce et de son esprit qu'il y a mis lui-même?

C'est donc notre naissance selon la foi qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands que parce que nous sommes, comme Jésus-Christ, enfants de

nous soutenons la noblesse et l'excellence d'une
ine. C'est elle qui élève le chrétien au-dessus
des princes de la terre ; c'est par elle que nous
ard'hui dans tous les droits de Jésus-Christ,
à nous, que tout l'univers n'est que pour nous,
arches et tous les élus des siècles passés sont
, que nous devenons héritiers d'un royaume
nous jugerons les anges et les hommes, et que
un jour à nos pieds toutes les nations et les
u siècle.

Sire, la prérogative des enfants de Dieu. Aussi
mis le titre de chrétien à la tête de tous les
toutrent et ennoblissent leur couronne ; et le
le vos prédécesseurs n'alloit pas chercher la
origine de sa grandeur dans le nombre des villes
ices soumises à son empire, mais dans le lieu
oit été mis par le baptême au nombre des enfants

, ce n'est pas assez, dit saint Jean, d'en porter
at l'être en effet : *ut filii Dei nominemur et simus*.
s des rois, dégénéral de leur auguste naissance,
e des inclinations basses et vulgaires ; s'ils se
la fortune d'un vil artisan comme l'objet le plus
r cœur, et seul capable de remplir leurs grandes
si, perdant de vue le trône où ils doivent un
vés, ils ne connoissoient rien de plus grand que
ans la boue, et d'être confondus par leurs sen-
surs occupations avec la plus vile populace ; quel
ur leur nom et pour la nation qui attendroit de

ncore plus coupables, Sire, sont les enfants de
ils se dégradent jusqu'à vivre comme les enfants
La grâce de votre baptême vous a élevé encore
le la gloire de votre naissance, quoiqu'elle soit
ste de l'univers. Par celle-ci vous n'êtes qu'un
l ; l'autre vous rend héritier d'un royaume
première ne vous fait que l'enfant des rois ; par
êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours
croître et se développer dans votre majesté des
et des inclinations dignes de la naissance que
e des rois vos ancêtres ; mais ce ne seroit rien,
montriez encore qui répondissent à la grandeur
ace que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis
me au nombre de ses enfants.

out ce qu'exige une naissance royale, jugez, Sire,
loit exiger une naissance toute divine. Si les
rois doivent être au-dessus des autres hommes ;
e bassesse les déshonore ; si le plus léger défaut

de courage est une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naissance ; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'honneur ; s'il faut qu'ils soient plus vaillants, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reste des hommes ; si le monde exige tant des enfants de la terre : qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfants du ciel ! quelle innocence quelle pureté de cœur, quelle élévation de sentiments, quelle supériorité au-dessus des sens et des passions, quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel ! qu'il faut être grand pour soutenir l'immensité d'une si haute origine ! Premier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, une grandeur de sainteté : *hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur.*

Mais, Sire, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets, qui a préféré la paix et la tranquillité, qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auroient abouti qu'à flatter sa vanité ; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples, qui a cru que ses trésors les plus précieux étoient les cœurs de ses sujets ; un prince qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son état, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes ; rendu au culte de la religion de ses pères l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples, maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets ; qui a regardé ses sujets comme ses enfants, son royaume comme sa famille ; et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux que lui avoient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les peuples raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux ; et dans chaque famille, ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.

Non, Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes ; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs Césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivants ; de tous ces monuments superbes à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est

ur le marbre et sur l'airain est bientôt effacé ; ce qui
rit dans les cœurs demeure toujours.
si le dernier caractère de la grandeur de Jésus-Christ,
t durée et la perpétuité de son règne : *et regni ejus non*
is. Il étoit hier, il est aujourd'hui, et il sera dans
s siècles : ses bienfaits perpétueront sa royauté et sa
ce. Les hommes de tous les temps le reconnoîtront,
ront comme leur chef, leur libérateur, leur pontife tou-
vant, et qui s'offre toujours pour nous à son père : il
me le prince de l'éternité, il règnera sur tous les élus
ciel, et l'église triomphante ne sera pas moins son
e et son héritage que celle qui combat sur la terre.
si une grandeur de perpétuité et de durée.
fet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse.
oit donnée à nos titres plus qu'à nos vertus : c'étoit un
lat qui environnoit nos places, mais qui ne sortoit pas de
têmes. Nous étions sans cesse entourés d'admirateurs,
s au-dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire
fruit de l'erreur et de l'adulation, et il n'est pas éton-
e la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart
nces et des grands. On honore leurs cendres encore
tes d'un reste d'éloge ; on ajoute encore cette vaine
tion à celle de leur pompe funèbre. Mais tout s'éclipse
anouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on
données ; c'est un langage suranné et insipide qu'on
oit plus parler : on en voit presque rougir les monu-
publics où elles sont encore écrites, et où elles ne
ent subsister que pour rappeler publiquement un
nir qui les désavoue. Ainsi les adulations ne survivent
s à leurs héros ; et les éloges mercenaires, loin d'im-
dliser la gloire des princes, n'immortalisent que la bas-
l'intérêt et la lâcheté de ceux qui ont été capables de
onner.

DISCOURS

Prononcé à une Bénédiction des Drapeaux

DU RÉGIMENT DE CATINAT.

(MASSILLON.)

Posuerunt signa sua, signa; et non cognoverunt aliot le ante sup
sumum.

Ils ont mis leurs drapeaux dans le temple comme un prétexte de leur gloire; et ils n'ont pas connu quelle étoit la fin de cette pieuse solennité.

Ps. lxxviii. 4, 5.

Ce n'est pas pour vous rappeler ici des idées de feu et de sang, et, par le souvenir de vos victoires passées, vous enflammer de nouvelles, que je viens, dans le sanctuaire de la paix, mêler un discours évangélique à une cérémonie sainte. La parole dont j'ai l'honneur d'être le ministre est une parole de réconciliation et de vie, destinée à réunir les Grecs et les Barbares; à faire habiter ensemble, selon l'expression d'un prophète, les lions, les aigles et les agneaux; à rassembler sous un même chef toute langue, toute tribu et toute nation; à calmer les passions des princes et des peuples, confondre leurs intérêts, anéantir leurs jalousies, borner leur ambition, inspirer les mêmes desirs à ceux qui doivent avoir la même espérance; et si elle propose quelquefois des guerres et des combats, ce sont des guerres qui se terminent toutes dans le cœur, et des combats de la grâce.

D'ailleurs, je me souviens que je parle sous l'autel même de l'agneau qui est venu pacifier le ciel et la terre; dans un temple consacré au chef d'une légion sainte qui sut préférer le culte de Jésus-Christ à celui des statues de l'empereur, et laisser fièrement les aigles de l'empire pour suivre l'étendard de la croix; et enfin, que je parle à une troupe illustre qui ne connoît les périls que pour les affronter, que mille actions distinguent plus que le nom du fameux général qu'elle a l'honneur d'avoir à sa tête, et le mérite de celui qui la commande; et qui attend plutôt de moi des leçons de piété que de valeur, et des avis pour faire la guerre saintement, que des exhortations pour la bien faire.

Souffrez donc, messieurs, que laissant là le corps, pour ainsi dire, et les dehors de cette cérémonie, je vous en développe l'esprit; que, sans approfondir ce qu'elle a d'antique et de curieux, je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile; et que, loin de vous entretenir de la gloire des armes et du courage que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle de

de cet état, et des moyens d'y acquérir une gloire immortelle et solide.

Sur quoi croyez-vous en effet que les nations les plus guerrières aient toutes eu une espèce de religion militaire, et que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi les armes ? Sur quoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y a de plus sacré dans leurs superstitions, et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards, sinon pour chercher que le tumulte et l'agitation des guerres ne fit passer ce qu'on doit aux dieux qui y président, et afin qu'à défaut de les avoir sans cesse devant les yeux on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vue ? Pourquoi croyez-vous que les Israélites, dans leurs marches et leurs combats, fussent toujours précédés du serpent enroulé sur une croix ; que Constantin, devenu la conquête de la croix, fit de sa croix le signal de toutes les nations au milieu de ses armées ; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, ont reçu l'étendard sacré au pied des autels ; et que l'Église encore aujourd'hui l'Église consacre par des prières de paix et de charité ces signes déplorables de la guerre et de la dissension ; sinon pour vous faire souvenir que la guerre même est une manière de culte religieux ; que c'est au milieu des armées qui préside aux victoires et aux batailles ; que les conquérants ne sont bien souvent entre ses mains que des instruments de colère dont il se sert pour châtier les peuples ; qu'il n'est point de véritable valeur militaire qui prenne sa source dans la religion et dans la justice ; et qu'après tout, les guerres et les révolutions des peuples ne sont que des jeux aux yeux de Dieu, et un changement de scène dans l'univers ; que lui seul ne change point, et qu'il a de quoi fixer les agitations et les désirs insatiables de l'homme ?

C'est vrai, messieurs, que la piété, si pénible même dans les solitudes où tout l'inspire, si rare dans le siècle où les vices communs de la religion la soutiennent, trouve, dans les dissipations et la licence des armes, des obstacles et des dangers où les plus belles espérances de l'éducation, les plus précieux présages du naturel, les plus tendres précautions de la grâce, viennent tous les jours tristement échouer. C'est là qu'on voit quelquefois le peuple de Dieu, sous les ordres même d'un Josué, d'un général sage et religieux, se perdre dans tous les excès et les crimes des nations. C'est là que les chrétiens mettent tous les jours leur gloire dans la confusion, et se font un mérite de leur ignominie. C'est là que l'impie est un bon air ; la foi, une faiblesse ; la religion, un songe ; les vérités du salut, le partage des faibles ; les terreurs de l'éternité, une vaine frayeur ;

et la sainteté de nos mystères, souvent l'assaisonnement des débauches. C'est là que le Dieu que nous adorons n'est nommé que pour être insulté; que le crime est une bien-séance; la volupté, un mérite, la fureur, une distinction. C'est là que ceux que la politesse, le rang ou l'intérêt même, sous un prince qui ne compte pour rien la valeur lorsqu'elle est toute seule, éloignent de ces excès, bornent toute leur régularité à l'ambition, la gloire et la vengeance, et ne se relâchent, ce semble, sur les autres passions, que pour être plus vifs sur celles-ci. C'est là que les plus sages sont ceux qui ne sont occupés que de leur fortune et de leur avancement; qui sacrifient tout, bien, repos, conscience, à leur gloire, qui, insensibles sur la félicité des saints et sur les biens solides de l'éternité, ne sont occupés qu'à saisir un fantôme qui leur échappe avant qu'ils le tiennent, et à se ménager des établissements qui sont fondés sur le sable et dans une cité qui n'est pas permanente. C'est là, en un mot, que Dieu n'est pas plus connu qu'au milieu des peuples infidèles, et que la plus haute vertu n'est pas de n'avoir point de passions, mais de n'en avoir que de nobles et de brillantes.

Sont-ce là, ô mon Dieu, des hommes armés pour votre querelle et pour la défense de vos autels? Vous, qui ne voulez pas que le pécheur raconte vos justices et devienne le protecteur de votre alliance, pourriez-vous confier à des bras sacrilèges le soin de rétablir votre culte et la majesté de vos temples? Et qu'importe que vous soyez déshonoré par les crimes des fideles ou par l'infidélité de vos ennemis? Qu'importe que votre royaume s'agrandisse, si vous ne devez pas régner sur les cœurs? Qu'importe que les dispersions d'Israël se rassemblent, si les tribus restées à Jérusalem surpassent même les profanations des sujets de Jéroboam?

Ceux qui vivent dans la tranquillité des villes et loin des dangers de la guerre peuvent se calmer sur les désordres de leur vie par l'espoir d'une vieillesse plus régulière et d'une mort chrétienne. Et en effet, messieurs, le loisir que l'âge ou une lente infirmité laissent aux réflexions; le long usage des plaisirs et le dégoût ou les désagréments qui les suivent; l'expérience du monde et de ses inutilités, dont un bon esprit même se lasse et revient tôt ou tard; les perfidies et les supercheries du commerce, qui toutes seules sont capables de dégoûter une âme bien faite et lui faire prendre le parti de la retraite et de la piété: tout cela aide les opérations de la grâce dans le cœur des mondains, leur fait faire tous les jours mille projets éloignés de conversion, les arrache peu à peu à leurs foiblesses, et quelquefois fait que, fatigués du monde, ils se donnent à Jésus-Christ.

Je sais que cette espérance des pécheurs périt souvent;

que se flatter d'une conversion tardive, c'est insulter à la grâce et à la justice d'un Dieu vengeur, que renvoyer à des années de langueur et d'infirmité l'affaire du salut, c'est la manquer ; qu'on ne recueille pendant l'hiver que ce qu'on a semé durant les jours de l'été ; que notre Dieu n'est pas un Dieu de tous les jours : que, négligé, il néglige à son tour ; et que la vertu qui vient si tard n'est d'ordinaire qu'une impuissance du vice, une régularité de l'âge plutôt que du cœur, et une bienséance qu'on doit au monde autant qu'à Jésus-Christ. Cependant la religion ne veut pas qu'on désespère ; et plus d'une fois, ô mon Dieu, vous avez appelé des ouvriers à la onzième heure du jour, et guéri des paralytiques de trente ans, peut-être pour prévenir par ces prodiges le désespoir des vrais pénitents, et peut-être aussi pour amuser la fausse confiance des pécheurs.

Mais pour vous, messieurs, qui, au milieu des périls et des fureurs de la guerre, pouvez tous les jours dire comme David, que vous n'êtes séparés que d'un seul degré de la mort, *uno tantum gradu ego morsque dividimur* ;* vous qui ne devez compter sur la vie que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin ; qui touchez tous les moments à l'éternité, et qui ne tenez au monde et à ses plaisirs que par le plus foible de tous les liens : ah ! qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie ? et de quel espoir pouvez-vous vous amuser vous-mêmes ? Est-ce ces moments que vous accordez à la religion sur le point d'un combat qui flattent votre espérance ? Est-ce la prière et les bénédictions d'un ministre ? Mais vous qui êtes de bonne foi, quelle est alors, je vous prie, la situation de votre cœur ? Vous est-il jamais arrivé de repasser, en pareille occasion, dans l'amertume de votre cœur, toutes les années de votre vie ? Avez-vous jamais pensé, dans ces circonstances, à offrir au Seigneur un cœur contrit et humilié, et à invoquer ses miséricordes sur les misères de votre âme ? La gloire, le devoir, le péril, vous ne voyez que cela. Les retours sur la conscience sont alors moins de saison que jamais : on éloigne même ces pensées, comme dangereuses à la valeur ; on redouble les plaisirs et les excès pour faire diversion et s'empêcher soi-même de s'en occuper ; et l'on passe, hélas ! presque toujours du crime et de la débauche à la mort. Horrible destinée, ô mon Dieu ! et si commune cependant aux personnes à qui je parle ! Vous le savez, mes frères ; et mille fois dans la fureur des combats vous avez vu disparaître en un instant les compagnons de vos excès ; vous les avez vus ne mettre presque qu'un intervalle entre une impiété et le dernier soupir, et un coup fatal venir les enlever à vos côtés

* 1 Reg. c. 20, v. 3.

dans le temps même peut-être qu'ils faisoient encore des projets de crime.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranleroit-elle ? Pourquoi ne vous instruiriez-vous pas dans le malheur ? leur surprise ? Est-ce parce que ces exemples sont trop fréquents que vous n'en êtes plus frappés ? c'est-à-dire que vous vous rassurez à mesure que le péril augmente. Pourquoi ne vous laisseriez-vous pas toucher à la bonté et à la longanimité de votre Dieu, qui ne vous a sauvés de tant de périls et conservés jusqu'à présent que pour vous en donner plus de loisir de vous convertir à lui ? Pourquoi chanter ses desseins de miséricorde en des desseins de vengeance, et emploieriez-vous des jours qu'il n'a prolongés que pour votre salut, à prolonger le cours de vos iniquités ?

Eh ! si dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige, et dont vous-même crûtes ne jamais le glaive de la mort vous eût frappé, quelle eût été votre destinée ? quelle âme auriez-vous présenté au tribunal de Jésus-Christ ? quel monstre d'ordures, de crimes, de vengeances ! N'êtes-vous pas effrayé de représenter alors sous le foudre d'un Dieu vengeur, blâmé devant sa face, et les abîmes éternels ouverts sous vos pieds ? Sa main toute-puissante vous délivra ; il vous donna son bouclier ; son ange détourna lui-même les coups en décidant de votre vie, auroient décidé de votre éternité et quel usage en avez-vous fait depuis ? quelle reconnaissance envers votre libérateur ? quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui ? l'avez-vous fait servir à l'iniquité ; et d'un membre de Jésus-Christ vous en avez fait un instrument de honte et d'injure. Ah ! vous avez bien su mettre le danger que vous couriez alors à profit pour votre fortune ; mais avez-vous su le mettre à profit pour votre salut ? vous l'avez fait valoir auprès du prince ; mais en a-t-il été question auprès de Dieu ? vous en êtes monté d'un degré dans le service ; et vous voilà plusieurs jours le même dans la milice de Jésus-Christ. Craignez que ce moment fatal ne revienne, que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre destinée, qu'il ne vous traite comme l'impie Achab, et qu'un coup parti de sa main invisible n'aille, à la première occasion, terminer enfin vos iniquités et commencer ses vengeances.

Que votre sort est à plaindre, messieurs ! La voie que les armes, où les engagements de la naissance et le service du prince vous appellent, est, à la vérité, brillante aux yeux du monde, c'est le seul chemin de la gloire, c'est le seul chemin digne d'un homme qui porte un nom ; mais, en matière de salut, de toutes les voies, c'est la plus terrible. Voilà les périls, voici les moyens de les éviter.

Car enfin le bras de Dieu n'est pas raccourci ; le

Il n'est nulle part impossible ; le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y prêter ; le Seigneur a ses élus par-tout ; et les mêmes dangers qui sont des écueils pour les réprouvés deviennent des occasions de mérite aux justes.

Des postes, des honneurs, des distinctions, un nom dans l'univers ? Mais quelle foule de concurrents faut-il percer pour en venir là ! que de circonstances faut-il assortir, qui ne se trouvent presque jamais ensemble ! Et d'ailleurs est-ce le mérite qui décide toujours de la fortune ? Le prince est éclairé, je le sais ; mais peut-il tout voir de ses yeux ? Combien de vertus obscures et négligées ! combien de services oubliés ou dissimulés ! et, d'autre part, combien de favoris de la fortune, sortis tout-à-coup du néant, vont de plain-pied saisir les premiers postes ! et de là quelle source de désagréments et de dégoûts ! On se voit passer sur le corps par des subalternes, gens qu'on a vu naître dans le service, et qui n'en savent pas encore assez même pour obéir, tandis qu'on se sent soi-même sur le penchant de l'âge, et qu'on ne rapporte de ses longs services qu'un corps usé, des affaires domestiques désespérées, et la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ses frais. Eh ! qu'entend-on autre chose parmi vous, que des réflexions sur l'abus des prétentions et des espérances ? Vous-mêmes, qui m'écoutez, quelle est là-dessus votre situation ? Et cependant on sacrifie l'éternité à des chimères ; on se flatte toujours qu'on sera du nombre des heureux ; et on ne s'aperçoit pas que la Providence ne semble laisser au hasard et au caprice des hommes le partage des postes et des emplois que pour nous faire garder avec des yeux chrétiens les titres et les honneurs, nous faire rapporter au roi du ciel, aux yeux de qui nous n'échappons et qui nous tiendra compte de nos plus petits services que nous rendons aux rois de la terre, souvent ou ne peuvent les voir ou ne sauroient les récompenser.

Quand même votre bonheur répondroit à vos espérances ; quand même les douces erreurs et les songes sur votre esprit s'endort deviendroient un jour des réalités ; quand même, par un de ces coups du hasard qui nous arrivent tous, vous verriez élevés à des postes auxquels vous n'oseriez aspirer, et que vous n'auriez plus rien à souhaiter des prétentions humaines : que sont les félicités d'ici-bas ? Ce n'est que leur fragilité et leur rapide durée ? Que nous valent ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle dans l'univers ? ils ont paru un seul instant, et ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur gloire, mais qui sait ce qu'ils sont dans la région éternelle ? Les chimères de la gloire et de l'immortalité

ne sont là d'aucun secours : le Dieu vengeur, qui du haut de son tribunal pèse leurs actions et discerne leur mérite, n'en juge pas sur ce que nous disons et sur ce que nous pensons d'eux ici-bas ; et tous ces grands traits, qui font tant d'honneur à leur mémoire et qui enrichissent nos annales, sont peut-être les principaux chefs de leur condamnation, et les traits les plus honteux de leur âme aux yeux de Dieu.

Hélas ! messieurs, que sont les hommes sur la terre ? des personnages de théâtre. Tout y roule sur le faux ; ce n'est par-tout que représentations ; et tout ce qu'on y voit de plus pompeux et de mieux établi n'est l'affaire que d'une scène. Qui ne le dit tous les jours dans le siècle ? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre ; tout y entre, et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous. Ainsi les âges se renouvellent ; ainsi la figure du monde change sans cesse ; ainsi les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement. Rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même, et ses années ne finissent point. Le torrent des âges et des siècles coule devant ses yeux ; et il voit avec un air de vengeance et de fureur de foibles mortels, dans le temps même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour déshonorer son nom, et tomber au sortir de là entre les mains éternelles de sa colère et de sa justice.

Eh ! faisons après cela des projets de fortune et d'élévation : nourrissons notre cœur de mille espérances flatteuses : prenons à grands frais des mesures infinies pour nous ménager un instant de bonheur ; et ne faisons jamais une seule démarche pour atteindre à une félicité qui ne finit point. C'est une fureur dont on ne croiroit pas l'homme capable, si l'expérience de tous les jours n'y étoit.

Et d'ailleurs cet instant même de bonheur est-il tranquille ? Les soupçons, les jalousies, les craintes, les agitations éternelles et inévitables aux grands emplois, le sort journalier des armes, la faveur des concurrents, la fatigue des ménagements et des intrigues, les caprices de ceux de qui on dépend, et tant de revers à essuyer, le vide même des prospérités temporelles qui, de loin, piquent et attirent le cœur, mais qui, touchées de près, ne peuvent ni le fixer ni le satisfaire ; est-il de félicité que tout cela ne trouble et n'altère ? et ceux que vous regardez comme les heureux du siècle sont-ils toujours tels à leurs propres yeux ? O Seigneur, à qui seul appartient la gloire et la grandeur, l'homme ne comprendra-t-il jamais qu'il n'est point pour lui de félicité durable et tranquille hors de vous ; que tout ce qui plaît in-

bas peut amuser le cœur, mais ne sauroit le satisfaire ; que la gloire et les plaisirs ne piquent presque que dans le moment qui les précède ; que les inquiétudes et les dégoûts qui les suivent sont des voix secrètes qui nous appellent à vous ; et que quand même on pourroit se promettre une fortune paisible, ce ne seroit qu'une vapeur dont un instant décide, et qu'on voit naître, s'épaissir, monter, s'étendre, s'évanouir dans un moment ?

* * * * * * *

Demosthène et Cicéron.

(D'AGUESSEAU.)

Ne compter pour rien les travaux de l'enfance, et commencer les sérieuses, les véritables études dans le temps où nous les finissons ; regarder la jeunesse, non comme un âge destiné par la nature au plaisir et au relâchement, mais comme un temps que la vertu consacre au travail et à l'application : négliger le soin de ses biens, de sa fortune, de sa santé même, et faire, de tout ce que les hommes chérissent le plus, un digne sacrifice à l'amour de la science, et à l'ardeur de s'instruire : devenir invisible pour un temps ; se réduire soi-même dans une captivité volontaire, et s'ensevelir tout vivant dans une profonde retraite, pour y préparer de loin des armes toujours victorieuses : voilà ce qu'ont fait les Démosthène et les Cicéron. Ne soyons plus surpris de ce qu'ils ont été ; mais cessons en même temps d'être surpris de ce que nous sommes, en jetant les yeux sur le peu que nous faisons pour arriver à la même gloire à laquelle ils sont parvenus.

Union de la Philosophie et de l'Eloquence.

(LE MÊME.)

C'est en vain que l'orateur se flatte d'avoir le talent de persuader les hommes, s'il n'a acquis celui de les connoître.

L'étude de la morale et celle de l'éloquence sont nées en même temps, et leur union est aussi ancienne dans le monde que celle de la pensée et de la parole.

On ne séparoit point autrefois deux sciences, qui, par leur

nature, sont inséparables : le philosophe et l'orateur possédoient en commun l'empire de la sagesse ; ils entretenoient un heureux commerce, une parfaite intelligence entre l'art de bien penser et celui de bien parler ; et l'on n'avoit pas encore imaginé cette distinction injurieuse aux orateurs, ce divorce funeste à l'éloquence, de l'esprit et de la raison, des expressions et des sentimens, de l'orateur et du philosophe.

S'il y avoit quelque différence entre eux, elle étoit tout à l'avantage de l'éloquence : le philosophe se contentoit de convaincre, l'orateur s'appliquoit à persuader.

L'un supposoit ses auditeurs attentifs, dociles, favorables, l'autre savoit leur inspirer l'attention, la docilité, la bienveillance.

L'autorité des mœurs, la sévérité du discours, l'exacte rigueur du raisonnement, faisoient admirer la philosophie : la douceur d'esprit, ou naturelle, ou étudiée, les charmes de la parole, le talent de l'imagination, faisoient aimer l'orateur.

L'esprit étoit pour l'un, et le cœur étoit pour l'autre. Mais le cœur se révoltoit souvent contre les vérités dont l'esprit étoit convaincu ; l'esprit, au contraire, ne refusoit jamais de se soumettre aux sentimens du cœur ; et le philosophe, roi légitime, se faisoit souvent craindre comme un tyran ; au lieu que l'orateur exerçoit une tyrannie si douce et si agréable, qu'on la prenoit pour la domination légitime.

Ce fut dans ce premier âge de l'éloquence, que la Grèce vit autrefois le plus grand de ses orateurs jeter les fondemens de l'empire de la parole sur la connoissance de l'homme et sur les principes de la morale.

En vain la nature, jalouse de sa gloire, lui refuse ces talens extérieurs, cette éloquence muette, cette autorité visible qui surprend l'âme des auditeurs, et qui attire leurs vœux avant que l'orateur ait mérité leurs suffrages. La sublimité de son discours ne laissera pas à l'auditeur, transporté hors de lui-même, le temps et la liberté de remarquer ces défauts ; ils seront cachés dans l'éclat de ses vertus : on sentira son impétuosité, mais on ne verra point ses démarches ; on le suivra comme un aigle dans les airs, sans savoir comment il a quitté la terre.

Censeur sévère de la conduite de son peuple, il paroîtra plus populaire que ceux qui le flattent ; il osera présenter à ses yeux la triste image de la vertu pénible et laborieuse ; et il le portera à préférer l'honnête difficile, et souvent même malheureux, à l'utile agréable et aux douceurs d'une indigne prospérité.

La puissance du roi de Macédoine redoutera l'éloquence de l'orateur Athénien ; le destin de la Grèce demeurera suspendu entre Philippe et Démosthène ; et comme il ne peut

survivre à la liberté de sa patrie, elle ne pourra respirer qu'avec lui.

D'où sont sortis ces effets surprenans d'une éloquence plus qu'humaine ? Quelle est la source de tant de prodiges, dont le simple récit fait encore, après tant de siècles, l'objet de notre admiration ?

Ce ne sont point des armes préparées dans l'école d'un déclamateur ; ces foudres, ces éclairs qui font trembler les rois sur leur trône, sont formés dans une région supérieure. C'est dans le sein de la sagesse qu'il avoit puisé cette politique hardie et généreuse, cette liberté constante et intrépide, cet amour invincible de la patrie : c'est dans l'étude de la morale qu'il avoit reçu des mains de la raison même cet empire absolu, cette puissance souveraine sur l'âme de ses auditeurs. Il a fallu un Platon pour former un Démosthène, afin que le plus grand des orateurs fit hommage de toute sa réputation au plus grand des philosophes.

Aveuglement des Hommes.

(J. B. ROUSSEAU.)

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille,
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler !
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais ô moment terrible ! ô jour épouvantable !
Où la mort saisira ce fortune coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile,
Et, dans ce jour fatal, l'homme, à l'homme inutile,
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non : tout doit franchir ce terrible passage,
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avidés étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes ?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils trompeaux dont elle est le pasteur.

Là, s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture,
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livra ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes :
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères ;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DE GIL BLAS.

(LESAGE.)

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De la naissance de Gil Blas, et de son éducation.

Blas de Santillane mon père, après avoir long-temps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avoit pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'étoit plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ils furent obligés de se mettre en condition. Ma mère devint femme-de-chambre, et mon père écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommoit Gil Pérez. Il étoit frère aîné de ma mère, et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules; voilà mon oncle. Au reste, c'étoit un ecclésiastique qui ne songeoit qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chère; et sa prébende, qui n'étoit pas mauvaise, lui en fournissoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire: ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi; car, en me faisant connoître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort négligée; et, à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enseigner la langue latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui; mais, hélas! le pauvre Gil Pérez! il n'en avoit de sa vie su les premiers principes. C'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le chanoine du chapitre le plus ignorant: aussi j'ai ouï dire qu'il n'avoit point obtenu son bénéfice par son érudition; il le devoit uniquement à la reconnaissance de quelques bonnes religieuses dont il avoit été le discret commissionnaire, et qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de la prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître: il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passoit pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien

SECRET

[illegible][illegible]

CHAPITRE II.

Des alarmes qu'il eut en allant à Penzance: de ce qu'il fit en arrivant
cette ville, et avec quel homme il soupa.

**Me voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Penu
au milieu de la campagne, maître de mes actions,**

le, et de quarante bons ducats, sans compter ceux que j'avois volés à mon très-honoré oncle. chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à l'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, et tant mes ducats de ma poche, je commençai à compter et recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas triste; je n'avois jamais vu tant d'argent; je ne pouvois lasser de le regarder et de le manier. Je le regardai d'être pour la vingtième fois, quand tout-à-coup, sans que je m'en aperçusse, la tête et les oreilles, s'arrêta au milieu du chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit: je me penchai pour voir ce pouvoit être. J'aperçus sur la terre un homme étendu, versé sur lequel il y avoit un rosaire à gros grains. Je me mis à genoux, et j'entendis une voix lamentable qui me disoit: Seigneur passant, ayez pitié, de grâce, de ce soldat estropié: jetez, s'il vous plaît, quelques écus dans ce chapeau; vous en serez récompensé au monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté de la voix. Je vis au pied d'un buisson, à vingt pas de moi, une espèce de soldat qui, sur deux genoux, appuyoit le bout d'une escopette qui me parut être une pique, et avec laquelle il me couchoit en terre. Je me penchai, et je vis que c'étoit un homme qui me fit trembler pour le bien de l'humanité: j'arrêtai tout court: je serrai promptement mes reins, et quelques réaux, et, m'approchant du chapeau, je donnai la charité des fidèles effrayés, je les jetai l'un après l'autre, pour montrer au soldat que j'en avais encore. Il fut satisfait de ma générosité, et me donna de nombreuses bénédictions que je donnai de coups de reins sur les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de la maudite bête, trompant mon impatience. Elle alla pas plus vite; la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon oncle, lui avoit fait perdre le pas du galop.

Après cette aventure un augure trop favorable me suivit. Je me représentai que je n'étois pas sans argent, et que je pourrois bien faire une plus longue route. Mon oncle me parut très-imprudent de ne pas m'être mis entre les mains d'un muletier. C'étoit ce qu'il auroit dû faire: mais il avoit songé qu'en laissant sa mule mon voyage me coûteroit moins; et il ne s'étoit pas aperçu de cela, qu'aux périls que je pouvois courir. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avois pu, d'arriver à Pennafior, d'y vendre ma mule, et de m'en aller du muletier pour aller à Astorga, d'où je me serais retourné par la même voiture. Mais je ne fusse jamais sorti d'Oviédo, je n'ignorois pas les villes par où je devois passer; je m'en étois aperçu avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pennador. Je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à ma chambre, pendant qu'un de ses valets menait ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies, et aussi prompt à conter ses nouvelles que curieux de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommoit André Corcuélo; qu'il avoit servi long-temps dans les armées du roi en qualité de sergent, et que depuis quinze mois il avoit quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui, bien que tant soit peu bossuée, ne laissoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses, que je ne serois fâché bien passé d'entendre. Après cette confidence, croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allais, et qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article, parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisoit, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvois me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, et me donna lieu de lui dire ce que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il apprit, non succinctement, car il me représenta là-dessus les accidents fâcheux qui pouvoient m'arriver sur la route. Il me rapporta même plusieurs histoires sinistres de ce genre. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant en disant que, si je voulois vendre ma mule, il connoissoit un honnête maquignon qui l'achèteroit. Je lui témoignai que je ferois plaisir de l'envoyer chercher. Il y alla de son champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt, accompagné de son homme qui me la présenta, et dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit sauter et repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner puis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'y trouver beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit dire un coup de bien; mais quand c'auroit été la mule du pape, elle auroit trouvé à redire. Il assuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde; et, pour me le mieux persuader, en attestoit l'hôte, qui sans doute avoit ses raisons pour convenir. Hé bien, me dit froidement le maquignon, si vous bien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là? L'hôte qu'il en avoit fait, et l'attestation du seigneur Corcuélo, que je croyois homme sincère et bon connaisseur, j'aurois donné ma mule pour rien: c'est pourquoi je ne suis marchand, que je m'en rapportois à sa bonne foi. Je n'avois qu'à priser la bête en conscience, et que je

tiendrais à la prisée. Alors, faisant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéressant sa conscience je le prenois par son foible. Ce n'étoit pas effectivement par son fort ; car, au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, et qu'il auroit soin de me venir réveiller. Nous convinmes du prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture ; et quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo, qui, chemin faisant, se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disoit dans la ville. Enfin, il alloit de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble, et continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Dès que je fus dans l'hôtellerie, je demandai à souper. C'étoit un jour maigre : on m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtoit, je liai conversation avec l'hôtesse, que je n'avois point encore vue. Elle me parut assez jolie, et je trouvai ses allures si vives, que j'aurois bien jugé, quand son mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorsque l'omelette qu'on me faisoit fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je, n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce cavalier portoit une longue rapière, et pouvoit bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé : Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel-esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas, continuait-il, en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez : vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. Puis se tournant de mon côté, et me jetant les bras au cou : Excusez mes transports, ajouta-t-il : je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenoit si serré que je n'avois pas la respiration libre, et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : *Seigneur cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à*

Pennaflor. Comment, connu ! reprit-il sur le même ton : nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade qu'il me fallut essuyer, au hasard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurois bien connu à ses flatteries outrées, que c'étoit un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. Ah ? très-volontiers, s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus long-temps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il ; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle seroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la première. Il y procédoit pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent ; tantôt c'étoit à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps il versoit du vin dans mon verre, et m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondois point mal aux santés qu'il me portoit ; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avoit point de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui, selon toutes les apparences, s'entendoit avec le parasite, me répondit : J'ai une truite excellente, mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront ; c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous, trop friand ? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé : vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentois offensé, et je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte, qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance ; c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avoit donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre de peur d'accident, car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son soûl, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges, défiez-vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin : n'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baie que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgrâces qui me sont arrivées. Je ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi ! dis-je, le traître s'est donc joué de moi ! Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux ! Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parents se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devoient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité de ces pensées mortifiantes, et enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre et me mis au lit : mais je ne pus dormir ; et je n'avois pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt ; et, pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un mémoire de la dépense, dans lequel la truite n'étoit pas oubliée ; et non-seulement il m'en fallut passer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se ressouvenoit de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avois fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables le parasite, l'hôte et l'hôtellerie.

"1..!TR: 1..

ALL INFORMATION CONTAINED HEREIN IS UNCLASSIFIED
DATE 08-11-2010 BY 60322 UCBAW/STP/STP

[illegible]

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pourroit être une feinte, parce que nous ne nous connoissions point les uns les autres. Je soupçonnai même le petit chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes sots : nous ne savions pas quelles formalités s'observent en pareil cas ; nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin, chacun cherche son salut dans la fuite ; et le jeune bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva, comme un autre Énée, sans s'enarrasser de sa femme. Alors le muletier, à ce qu'il apprit dans la suite plus, incontinent que ses mulets eurent vu de voir que son stratagème produisoit l'effet qu'il avoit attendu, alla vanter cette ruse ingénieuse à la bourgeoisie, et tâcher de profiter de l'occasion ; mais cette Lucrèce

Des Asturies, à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance, et poussa de grands cris. La patrouille, qui par hasard en ce moment se trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connoissoit pour un lieu digne de son attention, y entra, et demanda la cause de ces cris. L'hôte, qui chantoit dans sa cuisine, et qui feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le commandant et ses archers à la chambre de la personne qui crioit. Ils arrivèrent bien à propos ; l'Asturienne n'en pouvoit plus. Le commandant, homme grossier et brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agissoit, qu'il donna cinq ou six coups du bois de sa hallebarde à l'amoureux muletier, en l'apostrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit guère moins blessée que de l'action même qui les lui suggéroit. Ce ne fut pas tout : il se saisit du coupable, et le mena devant le juge avec l'accusatrice, qui, malgré le désordre où elle étoit, voulut aller elle-même demander justice de cet attentat. Le juge l'écouta, et, l'ayant attentivement considérée, jugea que l'accusé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller sur-le-champ, et fustiger en sa présence ; puis il ordonna que le lendemain, si le mari de l'Asturienne ne paroissoit point, deux archers, aux frais et dépens du délinquant, escorteroient la complainante jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traversai je ne sais combien de champs et de bruyères, et, sautant tous les fossés que je trouvois sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jeter et me cacher dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au-devant de mes pas. Ils crièrent, Qui va là ? et comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur-le-champ, ils s'approchèrent de moi, et, me mettant chacun le pistolet sur la gorge, ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette forêt, et sur-tout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la question dont le muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo, qui alloit à Salamanque ; je leur contai même l'alarme qu'on venoit de nous donner, et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours qui marquoit ma simplicité, et l'un des deux me dit : Rassure-toi, mon ami ; viens avec nous, et ne crains rien ; nous allons te mettre en sûreté. A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, et nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne savois ce que je devois penser de cette rencontre : je n'en augurois pourtant rien de sinistre. Si ces gens-ci, disois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auraient

Volé, et peut être assassiné. Il faut que ce soient de bons gentilshommes de ce pays-ci, qui, me voyant effrayé, ont pitié de moi, et m'emmènent chez eux par charité. Je n'ai pas long-temps dans l'incertitude. Après quelques détours que nous fîmes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, où nous descendîmes à cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés; je n'aperçus ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trape de bois, couverte de terre et de broussailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente et souterraine, où les chevaux se jetèrent d'eux-mêmes comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux; puis, baissant la trape avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Péron qui comme un rat dans une ratière.

CHAPITRE IV.

Description du souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas.

Je connus alors avec quelle sorte de gens j'étois; et l'on doit bien juger que cette connoissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande et plus juste vint d'empêcher de mes sens: je crus que j'allois perdre la vie pour mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qui étoit conduit à l'autel, je marchois déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui, sentant bien que je tremblais, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cents pas en tournant et en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie, qui étoit éclairée de deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne provision de paille, et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aise, mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux nègre, qui paroissoit pourtant encore assez vigoureux, s'occupoit à les attacher au râtelier. Nous sortîmes de l'écurie, et, à la triste lueur de quelques mauvaises lampes qui sembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvînmes à une cuisine où une vieille femme faisoit rôtir des viandes sur des brasiers et préparoit le souper. La cuisine étoit ornée des ustensiles nécessaires, et tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisinière (il faut que j'en fasse le portrait) étoit une personne de soixante et quelques années.

voit eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très-
t; car le temps ne les avoit pas si bien blanchis, qu'ils
sent encore quelques nuances de leur première couleur.
e un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu et
f, avec des lèvres fort enfoncées; un grand nez aquilin
scendoit sur la bouche, et ses yeux paroisoient d'un
beau rouge pourpré.

nez, dame Léonarde, dit un des cavaliers en me pré-
nt à ce bel ange de ténèbres, voici un jeune garçon que
vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, et, re-
nant que j'étois pâle et défait: Mon ami, me dit-il,
is de ta frayeur; on ne te veut faire aucun mal. Nous
s besoin d'un valet pour soulager notre cuisinière:

t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu
as ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir de-
quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une com-
n très-delicat. Tu me parois plus robuste que lui:
mourras pas sitôt. Véritablement tu ne reverras plus
il; mais en récompense tu feras bonne chère et bon
Tu passeras tes jours avec Léonarde, qui est une
re fort humaine: tu auras toutes tes petites commo-

Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici
les gueux. En même temps il prit un flambeau, et
onna de le suivre. Il me mena dans une cave, où je
e infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés,
oient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il
t traverser plusieurs chambres. Dans les unes, il y
des pièces de toile; dans les autres, des étoffes de
et de soie. J'aperçus dans une autre de l'or et de
nt, et beaucoup de vaisselle à diverses armoiries.
e cela je le suivis dans un grand salon que trois lustres
vivre éclairoient, et qui servoit de communication à
res chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il
emanda comment je me nommois, pourquoi j'étois sorti
iédo; et lorsque j'eus satisfait sa curiosité: Hé bien,
las, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour
her quelque bon poste, il faut que tu sois ne coiffé
être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu
ici dans l'abondance, et rouleras sur l'or et sur
nt. D'ailleurs tu y seras en sûreté. Tel est ce
rain, que les officiers de la sainte Hermaudad vien-
t cent fois dans cette forêt sans le découvrir: l'entrée
est connue que de moi seul et de mes camarades.
être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire
que les habitants des environs s'en soient aperçus;
apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage,
il est fait depuis long-temps. Après que les Maures
ent rendus maîtres de Grenade, de l'Aragon et de
e toute l'Espagne, les chrétiens qui ne voulurent

point subir le joug des infidèles prirent la fuite, et se cachèrent dans ce pays-ci, dans la Biscaye et d'autour de l'Asturies, où le vaillant don Pélage s'étoit retiré. Ils étoient dispersés par pelotons, ils vivoient dans les montagnes et dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes; et les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce temps-là leurs retraites ont servi d'asile aux gens de notre profession. Il est vrai que la sainte Hermandad en a découvert et détruit quelques-unes; mais il en reste encore, et grâces au ciel il y a près de quinze ans que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le capitaine Rolando; j'ai été chef de la compagnie, et l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.

CHAPITRE V.

De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans le souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble.

Comme le seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'étoient le lieutenant avec cinq hommes de la troupe qui revenoit chargés de butin. Ils apportoitent deux mannequins remplis de sucre, de cannelle, de poivre, de figues, d'amandes et de raisins secs. Le lieutenant adressa la parole au capitaine, et lui dit qu'il venoit d'enlever ces mannequins à un épicier de Bénavente, dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au bureau, les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table, et l'on me renvoya dans la cuisine, où la dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avois à faire. Je me rendis à la nécessité, puisque mon mauvais sort le vouloit ainsi; et, dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de tasses d'argent, et de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le seigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai ensuite deux ragoûts, qui ne furent pas plutôt servis, que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit; et moi, debout derrière eux, je me tenais prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grâce, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens.

Le capitaine leur conta en peu de mots mon histoire, qui les livrit fort. Ensuite il leur dit que j'avois du mérite; mais j'étois alors revenu des louanges, et j'en pouvois entendre sans péril. Là-dessus ils me louèrent tous. Ils dirent que je paroissois né pour être leur échanton, que je valois cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme depuis sa mort c'étoit la senora Léonarde qui avoit l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganimède, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôti, servi peu de temps après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs, qui, buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, et firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à-la-fois. L'un commence une histoire, l'autre rapporte un bon mot; un autre crie, un autre chante; ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une scène où il mettoit inutilement beaucoup du sien, le prit sur un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir en personnes raisonnables? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, et par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paroît toutefois digne d'être su. Faisons-nous cette confidence, pour nous divertir. Le lieutenant et les autres, comme s'ils avoient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes :

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon père, qui étoit déjà vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, et ma mère entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon aïeul maternel vivoit encore en ce temps-là : c'étoit un bon vieillard qui ne se mêloit plus de rien que de dire son rosaire et de raconter ses exploits guerriers, car il avoit long-temps porté les armes. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes : j'étois sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laissa passer dans les amusements les plus puérils. Il ne faut pas, disoit mon père, que les enfants s'appliquent sérieusement que le temps n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenois ni à lire ni à écrire; mais je ne perdois pas pour cela mon temps. Mon père m'enseignoit mille sortes de jeux :

je connoissois parfaitement les cartes, je savois jouer des; et mon grand-père m'apprenoit des romances et des expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chanta tous les jours les mêmes couplets; et, lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers je venois réciter sans faute, mes parents admiroient ma mémoire. Ils ne paroissent pas moins contents de mon esprit, profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompis leur entretien pour parler à tort et à travers. A cela est joli! s'écrioit mon père, en me regardant avec des charmes. Ma mère m'accabloit aussitôt de caresses. Mon grand-père en pleuroit de joie. Je faisais aussi de impunément les actions les plus indécentes. Ils donnoient tout, ils m'adornoient. Cependant j'en avais dans ma douzième année, que je n'avois point encore de maître. On m'en donna un; mais il reçut en même temps des ordres précis de m'enseigner, sans en venir au fait. On lui permit seulement de me menacer quelquefois pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission n'est pas fort salutaire: car, ou je me moquois des menaces de mon précepteur, ou bien, les larmes aux yeux, j'allois me plaindre à ma mère ou à mon aïeul, et je leur faisois accroire qu'il m'avoit fort maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il n'en étoit pas pour cela plus avancé; il passoit pour un brutal, et l'on me croyoit toujours plus que lui. Il m'arriva même un jour que je m'égratignai moi-même, puis je me mis à crier comme si l'on m'eût écorché. Ma mère accourut, et chassa le maître sur-le-champ, quoiqu'il protestât et prit le ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défiai ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille! il aimoit les femmes, le jeu et le cabaret; je ne pouvois être en meilleures mains. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y réussit, et par-là même fit aimer de mes parents: qui m'abandonnèrent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir: il me perfectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au latin près je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si, dans mon enfance, j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'essai de mon impertinence. Je me moquois à tous momens de mon père et de ma mère. Ils ne faisoient que rire de mes saillies; et plus elles étoient vives, plus ils le

et agréables. Cependant je faisais toutes sortes de
 es avec des jeunes gens de mon humeur ; et comme
 nts ne nous donnoient point assez d'argent pour
 r une vie si délicieuse, chacun déroboit chez lui ce
 voit prendre ; et cela ne suffisant point encore, nous
 câmes à voler la nuit, ce qui n'étoit pas un petit
 ent. Malheureusement, le corrégidor apprit de nos
 s. Il voulut nous faire arrêter, mais on nous avertit
 mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite, et
 us mêmes à exploiter sur les grands chemins. De-
 temps-là, messieurs, Dieu m'a fait la grâce de
 ans la profession, malgré les périls qui y sont at-

pitaine cessa de parler en cet endroit, et le lieutenant
 i la parole : Messieurs, une éducation tout opposée
 u seigneur Rolando a produit le même effet. Mon
 it un boucher de Tolède. Il passoit avec justice
 plus grand brutal de la ville, et ma mère n'avoit pas
 rel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance
 à l'envi l'un de l'autre ; j'en recevois tous les jours
 mille coups. La moindre faute que je commettois étoit
 suivie des plus rudes châtimens. J'avois beau demander
 grâce les larmes aux yeux, et protester que je me repentois
 le ce que j'avois fait ; on ne me pardonnoit rien, et le plus
 souvent on me frappoit sans raison. Quand mon père me
 battoit, ma mère, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté,
 se mettoit de la partie, au lieu d'intercéder pour moi. Ces
 traitemens m'inspirèrent tant d'aversion pour la maison
 paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma
 quatorzième année. Je pris le chemin d'Aragon, et me
 rendis à Saragoce en demandant l'aumône. Là, je me
 fusai avec des gueux qui menoient une vie assez heureuse.
 Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître estropié, à
 mettre sur les jambes des ulcères postiches, etc. Le matin,
 comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie,
 nous nous disposions à faire nos personnages : chacun
 courroit à son poste ; et le soir, nous réunissant tous, nous
 nous réjouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui
 avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai
 pourtant d'être avec ces misérables, et, voulant vivre avec de
 plus honnêtes gens, je m'associai avec des chevaliers d'in-
 dustrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours ; mais il nous
 fallut bientôt sortir de Saragoce, parce que nous nous
 brouillâmes avec un homme de justice qui nous avoit tou-
 jours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, j'entrai
 dans une troupe d'hommes courageux qui faisoient contri-
 buer les voyageurs ; et je me suis si bien trouvé de leur
 façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre
 depuis ce temps-là. Je sais donc, messieurs, très-bon gré à

mes parents de m'avoir si maltraité; car, s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne serois présentement qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune voleur qui étoit assis entre le capitaine et le lieutenant, les histoires que nous venons d'entendre ne sont pas si composées ni si curieuses que la mienne. Je dois le jour à une paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit encore jeune, propre et bonne nourrice,) on lui proposa un nourrisson. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître dans Séville. Ma mère accepta volontiers la proposition; elle alla chercher l'enfant. On le lui confia; et elle ne l'eut pas sitôt apporté dans son village, que, trouvant quelque ressemblance entre nous, cela lui inspira le dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance qu'un jour je reconnoitrois bien ce bel office. Mon père, qui n'étoit pas plus scrupuleux qu'un autre paysan, approuva la supercherie. De sorte qu'après nous avoir fait changer de linges, le fils de don Rodrigue de Herrera fut envoyé sous mon nom à une autre nourrice, et ma mère me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'instinct et de la force du sang, les parents du petit gentilhomme prirent aisément le change: ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avoit joué; et jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnèrent toutes sortes de maîtres; mais j'avois peu de dispositions pour les exercices qu'on m'apprenoit, et encore moins de goût pour les sciences qu'on vouloit m'enseigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous moments dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas tout-à-long-temps ma passion dominante: je n'avois pas dix-sept ans que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une servante de cuisine, qui me parut mériter mes premiers soins. C'étoit une grosse joufflue, dont l'enjouement et l'embonpoint me plaisoient fort. Je lui faisois l'amour avec si peu de circonspection, que don Rodrigue même s'en aperçut. Il m'en reprit aigrement, me reprocha la bassesse de mes inclinations; et, de peur que la vue de l'objet aimé ne rendit ses remontrances inutiles, il mit ma princesse à la porte.

Ce procédé me déplut: je résolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de don Rodrigue; et courus chercher ma belle Hélène, qui s'étoit retirée chez une blanchisseuse de ses amies, je l'enlevai en plein midi, et que personne n'en ignorât. Je passai plus avant: je la

venai dans son pays, où je l'épousai solennellement, tant pour faire plus de dépit aux Herréra, que pour laisser aux enfans de famille un si bel exemple à suivre. Trois mois après ce mariage, j'appris que don Rodrigue étoit mort. Je me fus pas insensible à cette nouvelle; je me rendis promptement à Séville pour demander son bien; mais j'y trouvai un changement. Ma mère n'étoit plus, et en mourant elle avoit eu l'indiscrétion d'avouer tout en présence du curé de son village et d'autres bons témoins. Le fils de don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plutôt la sienne; et il avoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit moins satisfait de moi. De manière que n'ayant rien à espérer de ce côté-là, et ne me sentant plus de goût pour la grosse femme, je me joignis à des chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos; que dans sa jeunesse, poussé d'une dévotion indiscrète, il avoit pris l'habit et fait profession dans un ordre fort austère, et que quelques années après il avoit apostasié. Enfin les huit voleurs parlèrent tour-à-tour; et lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils engagèrent ensuite de discours: ils mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine; et, après avoir pris une résolution, ils se levèrent de table pour s'aller échauffer. Ils allumèrent des bougies, et se retirèrent dans leurs chambres. Je suivis le capitaine Rolando dans la chambre, où pendant que je l'aidois à se déshabiller: Hé! me dit-il, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous: nous n'avons jamais le moindre démêlé ensemble: nous sommes plus heureux que des moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il, mener ici une vie bien agréable; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé! voit-on d'autres gens dans le monde? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui: c'est un sentiment général: la manière seule en est différente. Les conquérans, par exemple, s'emparent des États de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent, et ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agents de change, commis, et tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point; on n'ignore pas ce qu'ils ont à faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous; car souvent nous ôtons la vie aux innocens, et eux quelquefois la sauvent aux coupables.

CHAPITRE VI.

De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès.

Après que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit ; et moi, je retournai dans le salon, où je desservis, et remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'étoit le nom du vieux nègre) et le dame Léonarde soupoient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger ; et comme je paroissais aussi triste que j'avois sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler.

Pourquoi vous affligez-vous, mon fils ? me dit la dame. Vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, et vous paraissez facile : vous vous seriez bien perdu dans le monde. Vous y auriez rencontré des libertins qui vous auroient engagé dans toutes sortes de débauches, au lieu que votre innocence se trouve ici dans un sûr asile, assuré. La dame Léonarde a raison, dit gravement le nègre, et l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des péchés dans le monde. Rendez grâces au ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras, et des afflictions de la vie.

J'essayai tranquillement ce discours, parce qu'il ne me servi de rien de m'en fâcher : je ne doute pas même, si me fusse mis en colère, que je ne leur eusse appréché à tire à mes dépens. Enfin Domingo, après avoir bien bu et bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarde prit aussitôt une lampe, et me conduisit dans un caveau qui servoit de cimetière aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, et où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place y a couché tant qu'il a vécu parmi nous ; et il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge. Ne soyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, et retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre, et me jetai sur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O ciel ! dis-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne ? On veut que je renonce à la vue du soleil ; et comme si ce n'étoit pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands, et la nuit avec des morts ! Ces pensées, qui me semblaient être

mortifiantes, et qui l'étoient en effet, me faisoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eue de m'envoyer à Salamanque. Je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabélos : j'aurois voulu être à la question. Mais, considérant que je me consumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver. Hé quoi ! dis-je, est-il donc impossible de me tirer d'ici ? Les voleurs dorment ; la cuisinière et le nègre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer ? Il est vrai que je ne me crois pas assez fort pour lever la trape qui est à l'entrée. Cependant voyons : je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêterait des forces, et j'en viendrais peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarde et Domingo reposoient. Je pris la lampe, et sortis du caveau, en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, et j'aperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trape avec autant de légèreté que de joie : mais, hélas ! au milieu de l'allée je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, et dont les barreaux étoient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine passer la main. Je me trouvois bien sot à la vue de ce nouvel obstacle, dont je ne m'étois point aperçu en entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure : je tâchois même de la forcer, lorsque tout-à-coup je me sentis appliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de nerf de bœuf. Je poussai un cri si perçant, que le souterrain en retentit ; et, regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux nègre en chemise, qui d'une main tenoit une lanterne sourde, et de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah ! ah ! dit-il, petit drôle, vous voulez vous sauver ! Ho ! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas ? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant, au cri que j'avois fait, deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut ; et, ne sachant si c'étoit la Sainte-Hermeland qui venoit fondre sur eux, ils se levèrent et appelèrent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées et leurs carabines, et s'avancent presque nus jusqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais sitôt qu'ils surent la cause du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de

rire. Comment donc, Gil Blas ! me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, et tu veux déjà t'en aller ! Il faut que tu aies bien de l'aversion pour la retraite. Hé ! que ferois-tu donc si tu étois chartreux ? Va te coucher : tu en seras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par S. Barthélemi ! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots, il se retira. Les autres voleurs s'en retournèrent aussi dans leurs chambres, en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avois faite pour leur fausser compagnie. Le vieux nègre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie ; et je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer et à pleurer.

CHAPITRE VII.

De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.

Je pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévorait. Je ne faisais que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste : je commençai à rire et à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie : en un mot, je me contraignis si bien, que Léonarde et Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumoit à la cage. Les voleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenois un air gai en leur versant à boire, et je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertissoit. Gil Blas, me dit le capitaine, un soir que je faisais le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie. Je suis charmé de ton humeur et de ton esprit. On ne connoît pas d'abord les gens : je ne te croyois pas si spirituel ni si enjoué.

Les autres me donnèrent aussi mille louanges. Ils me parurent si contents de moi, que, profitant d'une si bonne disposition : Messieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre le fond de mon âme. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. J'ai pris insensiblement votre esprit : j'ai du goût pour votre profession : je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être un de vos confrères, et de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut résolu, tout d'une voix,

qu'on me laisseroit servir encore quelque temps pour éprouver ma vocation ; qu'ensuite on me feroit faire mes caravanes ; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il fallut donc continuer de me contraindre, et d'exercer mon emploi d'échanson. J'en fus très-mortifié ; car je n'aspirois à devenir voleur que pour avoir la liberté de sortir comme les autres ; et j'espérois qu'en faisant des courses avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroissoit longue, et je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo ; mais il n'y eut pas moyen : il étoit trop sur ses gardes : j'aurais défié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il est vrai aussi que, de peur de me rendre suspect, je ne faisais pas tout ce que j'aurois pu faire pour le tromper. Il m'observoit, et j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonspection pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au temps que les voleurs m'avoient prescrit pour me recevoir dans leur troupe, et je l'attendois avec autant d'impatience que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de traitants.

Grâces au ciel, six mois après, ce temps arriva. Le seigneur Rolando dit à ses cavaliers : Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-là, je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les voleurs furent tous du sentiment de leur capitaine ; et pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui consistoit en une simple soutanelle fort usée, et ils me parèrent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me disposai à faire ma première campagne.

CHAPITRE VIII.

Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins.

Ce fut sur la fin d'une nuit du mois de septembre que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étois armé, comme eux, d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée et d'une

baïonnette ; et je montois un assez bon cheval, qu'où'up pris au même gentilhomme dont je portois les habits avoit si long-temps que je vivois dans les ténèbres, jour naissant ne manqua pas de m'éblouir ; mais mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Ponferrada, et nous nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordoit grand chemin de Léon. Là, nous attendions que la nous offrit quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un religieux de l'ordre de S. Dominique, monté, l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule. soit loué ! s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce moine : voyez comment il s'y prendra. Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenoit, et ils m'encouragèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous serez contents : je vais mettre ce père nu comme à main, et vous amener ici sa mule. Non, non, dit Roland, elle n'en vaut pas la peine : apporte-nous seulement la bourse de sa révérence, c'est tout ce que nous exigeons de toi. Là-dessus je sortis du bois, et poussai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allais faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là ; mais la plupart des voleurs étoient encore mieux montés que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils se seroient mis à mes trousses, et m'auroient bientôt rattrapé ; on peut-être auroient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serois fort mal trouvé. Je n'osai donc hasarder une démarche si délicate. Je joignis le père, et lui demandai la bourse, en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court, pour me considérer : et, sans paroître fort effrayé : Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune ; vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrois l'avoir commencé plus tôt. Ah ! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous ? quel aveuglement ! Souffrez que je vous représente l'état malheureux. . . . Oh ! mon père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plaît. Je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons : je veux de l'argent. De l'argent ? me dit-il d'un air étonné. Vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement par-tout ; on nous loge, on nous nourrit, et l'on ne nous demande que des prières. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route : nous nous abandonnons à la Providence. Hé ! non, non, lui ré-

partis-je, vous ne vous y abandonnez pas : vous avez toujours de bonnes pistoles, pour être plus sûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons. Mes camarades, qui sont dans ce bois, s'impatientent : jetez tout-à-l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. Attendez, me dit-il ; je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui, démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle, prit tout-à-coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse, qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, et regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendoient avec impatience pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnèrent-ils le temps de descendre de cheval, tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage, Gil Blas ! me dit Rolando : tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition, j'ai observé ta contenance : je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grand chemin. Le lieutenant et les autres applaudirent à la prédiction, et m'assurèrent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entre eux, car ces bons pères ne voyagent pas en pèlerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, et en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entre-mêlées d'*Agnus Dei* avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu ! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas : il vient, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, et particulièrement celui qui avoit apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière. Il leur échappa mille traits qui marquoient bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi seul je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son

trait, et le capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux moines : ce sont des gens trop fins et trop rusés pour toi.

CHAPITRE IX.

De l'événement sérieux qui suivit cette aventure.

Nous demeurâmes dans le bois la plus grande la journée, sans apercevoir aucun voyageur qui pour le religieux. Enfin nous en sortîmes pour au souterrain, bornant nos exploits à ce risible qui faisoit encore le sujet de notre entretien lorsqu'il nous au grand trot, et il étoit accompagné de trois à cheval qui nous parurent bien armés. Rolando halte à la troupe pour tenir conseil là-dessus ; et fut qu'on attaqueroit. Aussitôt il nous rangea de qu'il voulut, et nous marchâmes en bataille au-carrosse. Malgré les applaudissements que j'ai dans le bois, je me sentis saisi d'un grand tremblementôt il sortit de tout mon corps une sueur froide. Pour surcroît de j'étois au front de la bataille entre le capitaine et le qui m'avoient placé là pour m'acoutumer au feu coup. Rolando, remarquant jusqu'à quel point pâtissoit chez moi, me regarda de travers, et me dit brusque : Écoute, Gil Blas, songe à faire ton devoir, t'avertis que si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé qu'il le feroit comme il le disoit, pour négliger l'avertissement ; c'est pourquoi je me pensai plus qu'à recommander mon âme à Dieu, puisque je n'avois pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce temps-là le carrosse et les cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions ; et, devinant notre dessein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopette. Ils avoient aussi bien que nous des carabines et des pistolets. Tandis qu'ils se préparoient à nous faire face, il sortit du carrosse un homme bien fait et richement vêtu. Il monta sur un cheval de main dont un des cavaliers tenoit la bride, et il se mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que son épée et deux pistolets. Encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf, car le cocher demeura sur son siège, ils s'avancèrent vers nous

avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup : mais, pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux et tournai la tête en déchargeant ma carabine ; et, de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point le détail de l'action. Quoique présent, je ne voyois rien ; et ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du spectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je sais, c'est qu'après un grand bruit de mousquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête : *Victoire ! victoire !* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes sens se dissipa, et j'aperçus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué : ce fut l'apostat, qui n'eut en cette occasion que ce qu'il méritoit pour son apostasie, et pour ses mauvaises plaisanteries sur les scapulaires. Un de nos cavaliers reçut une balle à la rotule du genou droit. Le lieutenant fut aussi blessé, mais fort légèrement, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le seigneur Rolando courut d'abord à la portière du carrosse. Il y avoit dedans une dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triste état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, et son évanouissement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la considérer, nous songeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous assurer des chevaux des cavaliers tués : car ces animaux, épouvantés du bruit des coups, s'étoient un peu écartés après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action le cocher eût quitté son siège pour se sauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer et nous les chargeâmes de plusieurs malles que nous trouvâmes attachées devant et derrière le carrosse. Cela fait, on prit par ordre du capitaine la dame qui n'avoit point encore rappelé ses esprits, et on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des plus robustes et des mieux montés. Puis, laissant sur le grand chemin le carrosse et les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la dame, les mules et les chevaux.

CHAPITRE X.

De quelle manière les voleurs en usèrent avec la dame. Du grand que forma Gil Blas, et quel en fut l'événement.

Il y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit quand arrivâmes au souterrain. Nous menâmes d'abord le cheval à l'écurie, où nous fûmes obligés nous-mêmes de tacher au râtelier et d'en avoir soin, parce que le vieux étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte prise violemment, un rhumatisme le tenoit entrepris ses membres. Il ne lui restoit rien de libre que la main qu'il employoit à témoigner son impatience par d'horribles blasphèmes. Nous laissâmes ce misérable jurer et se phémer, et nous allâmes à la cuisine, où nous donnâmes toute notre attention à la dame, qui paroissoit environnée d'ombres de la mort. Nous n'épargnâmes rien pour empêcher son évanouissement, et nous eûmes le bonheur de venir à bout. Mais quand elle eut repris l'usage de ses sens et qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui étoient inconnus, elle sentit son malheur. Elle en fut effrayée. Tout ce que la douleur et le désespoir ensemble produisirent, eut d'avoir de plus affreux parut peint dans ses yeux, qu'elle regarda au ciel comme pour se plaindre à lui des indignités qu'elle étoit menacée. Puis, cédant tout-à-coup à ces idées épouvantables, elle retombe en défaillance, sa paupière se referme, et les voleurs s'imaginent que la mort va lui lever leur proie. Alors le capitaine, jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même que de la tourmenter de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonore, où on la laissa toute seule, au hasard de ce qu'il en pourroit arriver.

Nous passâmes dans le salon, où un des voleurs qui avoit été chirurgien, visita les blessures du lieutenant, cavalier, et les frotta de baume. L'opération faite, on nous montra ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes se trouvoient remplies de dentelles et de linge, les autres d'habits de la dernière qu'on ouvrit renfermoit quelques sacs pleins de pistoles ; ce qui réjouit infiniment messieurs les intrus. Après cet examen, la cuisinière dressa le buffet, mit du vin vert, et servit. Nous nous entretenîmes d'abord de la victoire que nous avions remportée ; sur quoi l'un d'eux m'adressant la parole : Avoue, Gil Blas, me dit-il, que mon enfant, que tu as eu grand' peur. Je répondis que j'en demeurais d'accord de bonne foi ; mais que je n'étois pas trois comme un paladin, quand j'aurois fait seules

ou trois compagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant qu'on devoit me le pardonner; que l'action avoit été vive, et que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules et les chevaux que nous venions d'amener au souterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette résolution, nous achevâmes de souper; puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la dame, que nous trouvâmes dans la même situation. Nous crûmes qu'elle ne passeroit pas la nuit.

Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin; et chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutois point que ce ne fût une personne de qualité; et j'en trouvois son sort plus déplorable. Je ne pouvois sans frémir me peindre les horreurs qui l'attendoient, et je m'en sentois aussi vivement touché que si le sang ou l'amitié m'eût attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril dont il étoit menacé, et de me tirer en même temps du souterrain. Je songeai que le vieux nègre ne pouvoit se remuer, et que depuis son indisposition la cuisinière avoit la clef de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination, et me fit concevoir un projet que je digérai bien; puis j'en commençai sur-le-champ l'exécution de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je poussai d'abord des plaintes et des gémissements; ensuite, élevant la voix, je jetai de grands cris. Les voleurs se réveillent, et sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avois une colique horrible; et, pour mieux le leur persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces et des contorsions effroyables, et à m'agiter d'une étrange façon. Après cela, je devins tout-à-coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds sur mon grabat et à me tordre les bras. En un mot je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tout fins qu'ils étoient, s'y laissèrent tromper, et crurent qu'en effet je sentois des tranchées violentes. Ils s'empressèrent tous à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau-de-vie, et m'en fait avaler la moitié; l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces; un autre va chauffer une serviette, et vient me l'appliquer toute brûlante sur le

ventre. J'avois beau crier miséricorde; ils imputoient mes cris à ma colique, et continuoient à me faire souffrir des maux véritables, en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin, ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentois plus de tranchées, et que je les conjurois de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes, et je me gardai bien de me plaindre davantage, de peur d'éprouver encore leurs secours.

Cette scène dura près de trois heures. Après quoi les voleurs, jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné, se préparèrent à partir pour Mansilla. Je fis alors un nouveau lazzi. Je voulus me lever, pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner; mais ils m'en empêchèrent: Non, non, Gil Blas, me dit le seigneur Rolando; demeure ici, mon fils. Ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous. Pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous suivre. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte que l'on ne se rendit à mes instances: je parus seulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie; ce que je fis d'un air si naturel, qu'ils sortirent tous du souterrain sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ, que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je me dis à moi-même: Oh ça, Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Arme-toi de courage, pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise, et Léonarde ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saisis cette occasion de t'échapper; tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai: je pris mon épée et mes pistolets, et j'allai d'abord à la cuisine; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarde, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la dame inconnue, qui avoit repris ses esprits, et qui, considérant toute son infortune, pleuroit alors et se désespéroit. Pleurez, ma fille, lui disoit la vieille, fondez en larmes: n'épargnez point les soupirs, cela vous soulagera. Votre saisissement étoit dangereux; mais il n'y a plus rien à craindre, puisque vous versez des pleurs. Votre douleur s'apaisera peu-à-peu, et vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos messieurs, qui sont d'honnêtes gens. Vous serez mieux traitée qu'une princesse: ils auront pour vous mille complaisances, et vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le temps à Léonarde d'en dire davantage. J'entrai; et, lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai, d'un air menaçant, de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action; et, quoique très-

avancée dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la dame affligée : Madame, lui dis-je, le ciel vous envoie un libérateur. Levez-vous pour me suivre ; je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La dame ne fut pas sourde à ma voix ; et mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que, rappelant tout ce qui lui restoit de force, elle se leva et vint se jeter à mes pieds en me jurant de conserver son honneur. Je la relevai, et l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'aperçus dans la cuisine ; et, à l'aide de la dame, je liai Léonarde au pied d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerais si elle poussoit le moindre cri. La bonne Léonarde, persuadée que je n'y manquerois pas si elle osoit me contredire, prit le parti de me laisser faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie, et j'allai avec l'inconnue à la chambre où étoient les espèces d'or et d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles et de doubles pistoles qu'il y en put tenir ; et, pour obliger la dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre son bien, ce qu'elle fit sans scrupule. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie, où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux nègre, malgré sa goutte et son rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquillement seller et brider mon cheval, et j'étois dans la résolution de le guérir radicalement de tous ses maux s'il s'avisait de vouloir faire le méchant ; mais, par bonheur, il étoit alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes et de celles qu'il souffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie sans même qu'il parût s'en apercevoir. La dame m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons, et nous parvenons enfin à la trape. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroître lorsque nous nous vîmes hors de cet abyme. Nous songeâmes aussitôt à nous en éloigner. Je me jetai en selle ; la dame monta derrière moi ; et, suivant au galop le premier sentier qui se présenta nous sortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes ; nous en prîmes une au hasard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduisît à Mansilla, et que nous ne rencontrassions Rolando et ses camarades ; ce qui pouvoit fort bien nous arriver. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Astorga, sur les deux heures après midi. J'aperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme

si c'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derrière un homme. Nous descendîmes à la première hôtellerie, où j'ordonnai d'abord qu'on mît la broche une perdrix et un lapereau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre et qu'on nous préparoit à dîner, je conduisis la dame à une chambre où nous commençâmes à nous entretenir; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre, et me dit qu'après une action si généreuse elle ne pouvoit persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire, pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par là je l'engageai à me donner sa confiance et à m'apprendre ses malheurs.

* * * * *

CHAPITRE XII.

De quelle manière désagréable Gil Blas et la dame furent interrompus.

Dona Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit. Bien loin d'entreprendre de la consoler par des discours dans le goût de Sénèque, je la laissai donner un libre cours à ses soupirs, je pleurai aussi: tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux, et particulièrement pour une belle personne affligée! J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit, et peut-être alloit-elle me consulter la-dessus, si notre conversation n'eût pas été interrompue; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit qui, malgré nous, attirâ notre attention. Ce bruit étoit causé par l'arrivée du cortéridor, suivi de deux alguazils* et de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier, qui les accompagnoit, s'approcha de moi le premier, et se mit à regarder de près mon habit. Il n'eut pas besoin de l'examiner long-temps. Par saint Jacques! s'écria-t-il, voilà mon pourpoint: c'est lui-même; il n'est pas plus difficile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole: je ne crains pas de m'exposer à lui faire réparation d'honneur; je suis sûr que c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

* Alguazil. C'est un huissier exécuteur des ordres du cortéridor.

A ce discours, qui m'apprenoit que ce cavalier étoit le gentilhomme volé dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'étoit pas mal fondée; et, présumant que la dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux et riant : Dieu sait s'il en valoit mieux pour cela. Sitôt que je fus en prison, il y vint avec ses deux furets, c'est-à-dire ses deux alguazils. Ils entrèrent d'un air joyeux : il sembloit qu'ils eussent un pressentiment qu'ils alloient faire une bonne affaire. Il n'oubliaient pas leur bonne coutume, ils commencèrent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces messieurs ! ils n'avoient jamais peut-être fait un si bon coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceler de joie. Le corrégidor surtout paroissoit hors de lui-même. Mon enfant, me disoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge ; mais ne crains rien : si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant il vidèrent tout doucement mes poches, et me prirent ce que les voleurs même avoient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurèrent pas là : leurs mains avides et infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds ; ils me tournèrent de tous côtés, et me dépouillèrent pour voir si je n'avois point d'argent entre la peau et la chemise. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition ; puis il sortit avec ses gens et mes espèces, me laissant tout nu sur la paille.

O vie humaine ! m'écriai-je quand je me vis seul et dans cet état, que tu es remplie d'aventures bizarres et de contre-temps ? Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'éprouve que des disgrâces : à peine suis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois sitôt connoissance avec le corrégidor. En faisant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint et le reste de l'habillement qui m'avoit porté malheur ; puis, m'exhortant moi-même à prendre courage : Allons, dis-je, Gil Blas, aie de la fermeté. Te sied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain ? Mais, hélas ! ajoutai-je tristement, je m'abuse. Comment pourrai-je sortir d'ici ? on vient de m'en ôter les moyens. En effet, j'avois raison de parler ainsi : un prisonnier sans argent est un oiseau à qui on a coupé les ailes.

Au lieu de la perdrix et du lapereau que j'avois fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, et on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le concierge, qui avoit soin de venir tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier conversation avec lui pour me désennuyer un peu ; mais ce personnage ne répondoit rien à tout ce que je lui disois : il ne fut pas possible d'en tirer une parole : il entroit même et sortoit le plus souvent sans me regarder. Le seizième jour le corregidor parut, et me dit : Enfin, mon ami, tes peines sont finies ; tu peux t'abandonner à la joie : je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la dame que j'étois avec toi ; je l'ai interrogée avant son départ, et ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Pensaflores à Cacabelos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher ; j'y l'attends. S'il convient de l'aventure de la question, je le mettrai sur-le-champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent : dès-ce moment je me remis hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne et brève justice qu'il vouloit me rendre, et je n'avois pas encore achevé mon compliment, que le muletier, conduit par deux archers, arriva. Je le reconnus aussitôt ; mais le bourgeois de muletier, qui sans doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il en avoit touché s'il avouoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontément qu'il ne savoit qui j'étois, et qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah ! traître ! m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes, et rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien : je suis un de ces jeunes gens que tu menas de la question dans le bourg de Cacabelos, et à qui tu fis si grand-peur. Le muletier répondit, d'un air froid, que je lui parlois d'une chose dont il n'avoit aucune connoissance ; et comme il soutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeûner encore au pain et à l'eau, et à voir le silencieux concierge. Quand je songeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la justice, bien que je n'eusse pas commis le moindre crime, cette pensée me mettoit au désespoir. Je regrettois le souterrain. Dans le fond, disois-je, j'y avais moins de désagréments que dans ce cachot : je faisois bon ménage avec les voleurs ; je m'entretenois avec eux agréablement, et je vivois dans la douce espérance de m'échapper ; au lieu que, malgré mon innocence, je serai peut-être trop heureux d'en être quitte pour aller aux galères.

CHAPITRE XIII.

Par quel hasard Gil Blas sortit enfin de prison, et où il alla.

Tandis que je passois les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes aventures, telles que je les avois dictées dans ma déposition, se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venoient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre par où le jour entroit dans ma prison ; et, lorsqu'ils m'avoient considéré quelque temps, ils s'en alloient. Je fus surpris de cette nouveauté : depuis que j'étois prisonnier, je n'avois pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre, qui donnoit sur une cour où régnoient le silence et l'horreur. Je compris par là que je faisois du bruit dans la ville, mais je ne savois si j'en devois concevoir un bon ou mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit chantre de Mondonédo, qui avoit aussi bien que moi craint la question et pris la fuite. Je le reconnus, et il ne feignit point de me méconnoître. Nous nous saluâmes de part et d'autre ; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures. De son côté, le chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabélos entre le muletier et la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eut écartés : en un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite, prenant congé de moi, il me promit que, sans perdre de temps, il alloit travailler à ma délivrance. Alors toutes les personnes qui étoient venues là comme lui par curiosité me témoignèrent que mon malheur excitoit leur compassion : ils m'assurèrent même qu'ils se joindroient au petit chantre, et feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au corregidor, qui, ne doutant plus de mon innocence, sur-tout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il savoit, vint trois semaines après dans ma prison. Gil Blas, me dit-il, je pourrois encore te retenir ici, si j'étois un juge plus sévère ; mais je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre : tu peux sortir quand il te plaira. Mais dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où est le souterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir ? Non, seigneur, lui répondis-je ; comme je n'y suis entré que la nuit et que j'en suis sorti avant le jour, il me seroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. Là-dessus le juge se retira, en disant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment, après, le

geolier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers, portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux l'air grave et sans me dire un seul mot, mon pourpoint, mon haut-de-chausses, qui étoit d'un drap fin et neuf; puis, m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si mal équipé roït la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de leur liberté. J'étois tenté de sortir de la ville même pour me soustraire aux yeux du peuple, mais je soutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnaissance l'emporta sur ma honte : j'allai remercier le petit geolier qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire lorsqu'il m'aperçut. Comme vous voilà ! me dit-il, vous ai pas reconnu d'abord sous cet habillement ? Je ne me plains pas de la justice, lui répondit-il, très-équitable : je voudrois seulement que tous fussent d'honnêtes gens. Ils devoient du moins me laisser mon habit : il me semble que je ne l'avois rien fait. J'en conviens, reprit-il ; mais on vous dira qu'il y a des formalités qui s'observent. Hé ! vous imaginez-vous par exemple, que votre cheval ait été rendu à son maître ? Non pas, s'il vous plaît. Il est actuellement dans les écuries du greffier, où il a été déposé comme un voleur du vol. Je ne crois pas que le pauvre geolier s'en retire seulement la croupière. Mais changeons de discours, continua-t-il : quel est votre dessein ? que prétendez-vous faire présentement ? J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la dame dont je suis le libérateur. Elle me donnera quelques pistoles : j'achèterai une soutanelle neuve, et me rendrai à Salamanque, où j'essaierai de mettre mon latin à profit. Tout ce qui me gêne, c'est que je ne suis pas encore à Burgos. Il faut vivre sur la route. Vous n'ignorez pas qu'on fait mal chère quand on voyage sans argent. Je vous en remercia-t-il, et je vous offre ma bourse. Elle est plate, à la vérité ; mais vous savez qu'un chancre n'est pas un évêque. En même temps il la tira, et me la mit dans les mains de si bonne grâce, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai, comme si j'en avois donné tout l'or du monde, et je lui fis mille protestations de service qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela, je me retirai et sortis de la ville sans aller voir les autres prisonniers qui avoient contribué à mon élargissement ; je me leur donnai en moi-même mille bénédictions.

Le petit chancre avoit eu raison de ma bourse ; j'y trouvai très-peu d'espèces. Parvenu à Salamanque, accoutumé, depuis deux mois, à une vie

me restoit encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponté de Mula, qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de dona Mencía. J'entrai dans un hôtellerie dont l'hôtesse étoit une petite femme fort sèche, vive, et hagarde. Je m'aperçus d'abord, à la mauvaise mine qu'elle me fit, que ma souquenille n'étoit guère de son goût ; ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table, je mangeai du pain et du fromage, et bus quelques coups d'un vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit assez avec mon habillement, je voulus entrer en conversation avec l'hôtesse. Je la priai de me dire si elle connoissoit le marquis de La Guardia, si son château étoit éloigné du bourg, et sur-tout si elle savoit ce que la marquise sa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air dédaigneux. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaise grâce, que le château de don Ambrosio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponté de Mula.

Après que j'eus achevé de boire et de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhaitois de me reposer, et je demandai une chambre. A vous une chambre ! me dit l'hôtesse, en me lançant un regard où le mépris étoit peint. Je n'ai point de chambres pour les gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attends des cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne sera pas, je pense, la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire qu'elle disoit. Je ne répliquai point à son discours, et je me déterminai sagement à gagner le pailler, sur lequel je m'endormis bientôt comme un homme qui depuis long-temps étoit fait à la fatigue.

.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sédillo. Dans quel état étoit ce chanoine. Portrait de sa gouvernante.

Nous avions si grand'peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié, que nous ne fîmes qu'un saut du cul-de-sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée : nous

frappées. Une fille de dix ans, que la gouvernante faisoit passer pour sa nièce, en dépit de la médisance, vint ouvrir; et comme nous lui demandions si l'on pouvoit parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'étoit une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore; et j'admirai particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trousseau de clefs, et de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'aperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect; elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste et les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au seigneur licencié Sédillo, et je viens lui en présenter un dont j'espère qu'il sera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement; et, ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit moi qui recherchois la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgrâces qui l'obligent à se mettre en condition: il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison, et de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du patriarche des Indes. A ces mots, la vieille béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit; et frappée de ses traits, qu'elle crut ne lui être pas inconnus: J'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle; aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison avec mon maître le seigneur Manuel Ordenez, administrateur de l'hôpital. Eh! justement, répliqua la gouvernante, je m'en souviens, et je vous remercie. Ah! puisque vous appartenez au seigneur Ordenez, il faut que vous soyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge, et ce jeune homme ne sauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au seigneur Sédillo: je crois qu'il sera bien aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivîmes la dame Jacinte. Le chanoine étoit logé par bas, et son appartement consistoit en quatre pièces de plain-pied, bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, et nous y laissa pour passer dans la seconde, où étoit le licencié. Après y avoir demeuré quelque temps en particulier avec lui, pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous aperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sur la tête, des coussins sous les bras, et les jambes ap-

puyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences ; et Fabrice, portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante ; il se mit à vanter mon mérite, et s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez Godinez, dans les disputes de philosophie : comme s'il eût fallu que je fusse un grand philosophe pour être valet d'un chanoine ! Cependant, par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jeter de la poudre aux yeux du licencié, qui, remarquant d'ailleurs que je ne déplaisois pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes ; il me revient assez, et je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du seigneur Ordenez.

D'abord que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante, et se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, et que je n'avois qu'à rester là. Dès qu'il fut sorti, le licencié me demanda comment je m'appellois, pourquoi j'avois quitté ma patrie ; et par ses questions il m'engagea, devant la dame Jacinte, à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, sur-tout par le récit de ma dernière aventure. Camille et don Raphaël leur donnèrent une si forte envie de rire, qu'il en pensa coûter la vie au vieux goutteux : car, comme il rioit de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il alloit passer. Il n'avoit pas encore fait son testament, jugez si la gouvernante fut alarmée. Je la vis tremblante, éperdue, courir au secours du bon homme, et faisant ce qu'on fait pour soulager les enfants qui toussent, lui frotter le front et lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse alarme : le vieillard cessa de tousser, et sa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit ; mais la dame Jacinte, craignant une seconde toux, s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine dans une garde-robe, où parmi plusieurs habits étoit celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre, et mit à sa place le mien, que je n'étois pas fâché de conserver, dans l'espérance qu'il me serviroit encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avois fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde, qui pouvoit passer pour une bonne cuisinière. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la dame Jacinte : celle-ci l'emportoit peut-être sur le cuisinier même de l'archevêque de Tolède. Elle excelloit en tout. On trouvoit ses bisques exquis, tant elle savoit bien choisir et mêler les sucs de viandes qu'elle y faisoit entrer ; et ses hachis étoient assaisonnés d'une manière qui les rendoit

qu'elle a pour moi, l'insolent la traitoit de fausse dévote : car aujourd'hui la vertu ne paroît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Grâces au ciel, je me suis défait de ce maraud-là. Je préfère aux droits du sang l'affection qu'on me témoigne, et je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raison, monsieur, dis-je alors au licencié : la reconnaissance doit avoir plus de force sur nous que les lois de la nature. Sans doute, reprit-il, et mon testament fera bien voir que je ne me soucie guère de mes parents. Ma gouvernante y aura bonne part, et tu n'y seras point oublié, si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier a perdu par sa faute un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé, par ses manières, à lui donner son congé, je l'aurois enrichi ; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de respect à la dame Jacinte, un paresseux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller, et c'étoit pour lui une chose bien fatigante que de passer les nuits à me soulager. Ah ! le malheureux ! m'écriai-je comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré, il ne méritoit pas d'être auprès d'un aussi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir doit avoir un zèle infatigable ; il doit se faire un plaisir de son devoir, et ne se pas croire occupé, lors même qu'il sue sang et eau pour vous.

Je m'aperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la dame Jacinte. Voulant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faisais mon service de la meilleure grâce qu'il m'étoit possible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissois pas pourtant de trouver cela très-désagréable ; et sans le legs dont je repaissois mon espérance, je me serois bientôt dégoûté de ma condition. Je me reposois, à la vérité, quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette justice, avoit beaucoup d'égards pour moi ; ce qu'il falloit attribuer au soin que je prenois de gagner ses bonnes grâces par des manières complaisantes et respectueuses. Etois-je à table avec elle, et sa nièce qu'on appeloit Inésile, je leur changeois d'assiette, je leur versois à boire, j'avois une attention toute particulière à les servir. Je m'insinuai par là dans leur amitié. Un jour que la dame Jacinte étoit sortie pour aller à la provision, me voyant seul avec Inésile, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai si son père et sa mère vivoient encore. Oh que non, me répondit-elle : il y a bien longtemps, bien long-temps qu'ils sont morts ; car ma bonne tante me l'a dit, et je ne les ai jamais vus. Je crus pieusement la petite fille, quoique sa réponse ne fût pas catégorique, et je la mis si bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus

que je n'en voulois savoir. Elle m'apprit, ou plutôt je compris par les naïvetés qui lui échappèrent, que sa bonne tante avoit un bon ami qui demeurait aussi auprès d'un vieux chanoine dont il administrait le temporel, et que ces heureux domestiques comptoient d'assembler les dévoués de leurs maîtres par un hyménée dont ils goûtoient la douceur par avance. J'ai déjà dit que la dame Jacinte, bien qu'un peu surannée, avoit encore de la fraîcheur. Il est vrai qu'elle n'épargnoit rien pour se conserver : outre qu'elle prenoit tous les matins un clystère, elle avoit pendant le jour, et en se couchant, d'excellents coulis. De plus, elle dormoit tranquillement la nuit, tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choses à lui rendre le teint frais, c'étoit, à ce que me dit Inésile, une fontaine qu'elle avoit à chaque jambe.

CHAPITRE II.

De quelle manière le chanoine, étant tombé malade, fut traité ; ce qu'il arriva ; et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.

Je servis pendant trois mois le licencié Sédillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisoit passer. Au bout de ce temps-là il tomba malade : la fièvre le prit ; et avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado, que tout Valladolid regardoit comme un Hippocrate. La dame Jacinte auroit mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament ; elle lui en toucha même quelques mots : mais, outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado ; je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme sec et pâle, et qui depuis quarante ans, pour le moins, occupoit le cimetière des Parques. Ce savant médecin avoit l'extérieur grave ; il pesoit ses discours, et donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnements paroissent géométriques, et ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral : Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneroient sans doute des salins, . . . volatils, et qui, pour la plupart, participent du soufre et du mercure : mais les purgatifs et les

sudorifiques sont des drogues pernicieuses : toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoutumé ? Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques et des viandes succulentes. Des bisques et des viandes succulentes ! s'écria le docteur avec surprise. Ah ! vraiment, je ne m'étonne point si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés : ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux aliments de bon goût ; les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin ? ajouta-t-il. Oui, dit le licencié, du vin trempé. Oh ! trempé tant qu'il vous plaira, reprit le médecin. Quel dérèglement ! voilà un régime épouvantable : il y a long-temps que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous ? J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine. Justement, répliqua le médecin ; une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licencié promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma, et fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien : Maître Martin Onez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie ; on ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi : la vie, dans tous les deux, ne consiste que dans le pouls et dans la respiration. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes et copieuses saignées, il dit qu'il falloit aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la dame Jacinte et à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si on le traitoit de la manière qu'il venoit de prescrire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivroit avec exac-

titude. En effet, nous mimes promptement de l'eau chauffer; et, comme le médecin nous avoit recommandé sur toutes choses de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes; puis, retournant encore des temps en temps à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tiroit, nous réduisîmes, en moins de deux jours, le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce bon ecclésiastique, n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre de spécifique, me dit d'une voix foible : Arrête, Gil Blas; ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir; malgré la vertu de l'eau, et quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela : ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne sauroit prolonger nos jours quand leur terme fatal est arrivé. Va me chercher un notaire; je veux faire mon testament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triste; et, cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commission qu'il me donnoit : Eh mais, monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever. Non, non, répartit-il, mon enfant, c'en est fait; je sens que la goutte remonte et que la mort s'approche : hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'aperçus effectivement qu'il changeoit à vue d'œil; et la chose me parut si pressante, que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laissant auprès de lui la dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure; et le trouvant chez lui, Monsieur, lui dis-je le licencié Sédillo, mon maître, fin à sa fin; il veut faire écrire ses dernières volontés; il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire étoit un petit vieillard gai, qui se plaisoit à railler: il me demanda quel médecin vouloit le chanoine. Je lui répondis que c'étoit le docteur Sangrado. A ce nom, prenant brusquement son manteau et son chapeau: Vive Dieu! s'écria-t-il, partons donc en diligence; car ce docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le temps à ses malades d'appeler des notaires. Cet homme-là m'a bien soufflé des testaments.

En parlant de cette sorte, il s'empressa de sortir avec moi; et, pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monsieur, vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire: si par hasard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le petit notaire, tu peux compter là-dessus: je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable.

pour peu qu'il soit disposé à reconnoître tes services. Le licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avoit encore tout son bon sens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, étoit auprès de lui : elle venoit de jouer son rôle, et de préparer le bon homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître, et passâmes, elle et moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien, que le médecin envoyoit pour faire une nouvelle et dernière saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, Maître Martin, lui dit la gouvernante ; vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui ; vous le saignerez quand il aura fait son testament.

Nous avions grand'peur, la béate et moi, que le licencié ne mourût en testant ; mais, par bonheur, l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui, me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule, et me dit en souriant : On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots, je ressentis une joie des plus vives, et je sus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bientôt ; car le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vieillard qui n'étoit déjà que trop affoibli, expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs, le médecin parut, et demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant, loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson et aux saignées, il sortit en disant d'un air froid qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute médecine, je veux dire le chirurgien, voyant aussi qu'on n'avoit plus besoin de son ministère, suivit le docteur Sangrado.

Sitôt que nous vîmes le patron sans vie, nous fîmes, la dame Jacinte, Inésile, et moi, un concert de cris funèbres qui fut entendu de tout le voisinage. La béate sur-tout, qui avoit le plus grand sujet de se réjouir, poussoit des accents si plaintifs, qu'elle sembloit être la personne du monde la plus touchée. La chambre, en un instant, se remplit de gens, moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parents du défunt n'eurent pas plus tôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis, et faire mettre le scellé par-tout. Ils trouvèrent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avoit point fait de testament : mais ils apprirent bientôt qu'il y en avoit un, revêtu de toutes les formalités nécessaires ; et lorsqu'on vint à l'ouvrir, et qu'ils virent que le testateur avoit disposé de ses meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte et de la petite fille, ils firent son oraison funèbre dans des termes

peu honorables à sa mémoire. Ils apostrophèrent en même temps la béate, et me donnèrent aussi quelques louanges. Il faut avouer que je les méritois bien. Le licencié, devant Dieu soit son âme ! pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainsi pour mon compte par un article de son testament : *Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre savant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres, et mes manuscrits, sans aucune exception.*

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue bibliothèque : je ne m'étois point aperçu qu'il y en eût dans la maison. Je savois seulement qu'il y avoit quelques papiers, avec cinq ou six volumes, sur deux petits ais de sapin, dans le cabinet de mon maître : c'étoit là mon legs. Encore les livres ne me pouvoient-ils être d'une grande utilité : l'un avoit pour titre, le Cuisinier parfait ; l'autre traitoit de l'Indigestion, et de la manière de la guérir ; et les autres étoient les quatre parties du Bréviaire, que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenoit toutes les pièces d'un procès que le chanoine avoit eu autrefois pour sa prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit, je l'abandonnai aux parents qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, et je repris le mien, bornant à mes gages le prix de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la dame Jacinte, outre les sommes qui lui avoient été léguées, elle eut encore de bonnes nippes, qu'à l'aide de son bon ami elle avoit détournées pendant la maladie du licencié.

CHAPITRE III.

Gil Blas s'engage au service du docteur Sangrado, et devient un célèbre médecin.

Je résolus d'aller trouver le seigneur Arias de Londres, et de choisir dans son registre une nouvelle condition ; mais, comme j'étois près d'entrer dans le cul-de-sac où il demeuroit, je rencontrai le docteur Sangrado, que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon maître, et je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit ; et témoignant quelque joie de me voir : Eh ! te voilà, mon enfant, me dit-il ; je pensois à toi tout-à-l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, et je songeais que tu serois bien mon fait, si tu savois lire et écrire. Monsieur, lui répondis-je, sur ce pied-là je

suis donc votre affaire. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi, tu n'y auras que de l'agrément ; je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages ; mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, et je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrais, sous un si savant maître, me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur-le-champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinoit ; et cet emploi consistoit à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyoient chercher pendant qu'il étoit en ville. Il y avoit pour cet effet au logis un registre, dans lequel une vieille servante qu'il avoit pour tout domestique marquoit les adresses ; mais outre qu'elle ne savoit point l'orthographe, elle écrivoit si mal, qu'on ne pouvoit le plus souvent déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeler un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, les personnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un commis, dans un bureau de voiture publique, écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main, parcequ'il n'y avoit point, en ce temps-là, de médecin à Valladolid plus accrédité que le docteur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratiques, ni par conséquent de bien. Il n'en faisoit pas toutefois meilleure chère : on vivoit chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites, ou du fromage. Il disoit que ces aliments étoient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire, à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digestion, il ne vouloit point qu'on s'en rassasiât ; en quoi, certes, il se montroit fort raisonnable. Mais s'il nous défendoit, à la servante et à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disoit quelquefois : Buvez, mes enfants ; la santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment ; c'est un dissolvant universel ; l'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti, elle le précipite ; est-il trop rapide, elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur étoit de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau, bien

qu'il fût dans un âge avancé. Il définissoit la vieillesse, une phthisie naturelle qui nous dessèche et nous consume ; et, sur cette définition, il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les use et les détruit ; et il disoit fort éloquemment que cette liqueur funeste est pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit et un plaisir qui trompe.

Malgré ces beaux raisonnements, après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre et je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel et à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourroit se relâcher et me donner un peu de vin à mes repas ; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Si tu te sens, me dit-il, quelque goéto pour l'eau pure, il y a des secours innocents pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, par exemple, et la véronique, leur donnent un goût délectable ; et si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, de romarin, ou de coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau, et m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis ; j'en buvois avec tant de modération, que, s'en étant aperçu, il me dit : Eh ! vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé ; tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parties de la bile, et qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il les faut noyer par un délayant copieux. Ne crains pas, mon enfant, que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac : loin de toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'événement ; et si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celse même t'en sera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau : ensuite il dit en termes exprès que ceux qui, pour boire du vin, s'excusent sur la foiblesse de leur estomac, font une injustice manifeste à ce viscère, et cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurois eu mauvaise grâce de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je parus persuadé qu'il avoit raison ; j'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de Celse ; ou plutôt je commençai à noyer la bile en buvant copieusement de cette liqueur, et quoique de jour à jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emporta sur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel

qui me fit changer de sentiment. Écoute, mon enfant, me dit-il un jour : je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude avant que de les récompenser. Je suis content de toi, je t'aime ; et, sans attendre que tu m'aies servi plus long-temps, je vais faire ton bonheur. Je veux tout-à-l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connoissance dans mille sciences pénibles : et moi, je prétends t'abrégier un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner et faire boire de l'eau chaude : voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce merveilleux secret que je te révèle, et que la nature impénétrable à mes confrères n'a pu dérober à mes observations, est renfermé dans ces deux points, dans la saignée et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre, tu sais la médecine à fond, et, profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout-d'un-coup aussi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me soulager présentement : tu tiendras le matin notre registre, et l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse et du clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers-état où l'on m'appellera ; et, lorsque tu auras travaillé quelque temps, je te ferai agréger à notre corps. Tu es savant, Gil Blas, avant que d'être médecin ; au lieu que les autres sont long-temps médecins, et la plupart toute leur vie, avant que d'être savants.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut ; et, pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'assurai que je suivrois toute ma vie ses opinions, quand elles seroient contraires à celles d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'étoit pas tout-à-fait sincère : je désapprouvois son sentiment sur l'eau, et je me proposois de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit, pour en prendre un de mon maître et me donner l'air d'un médecin. Après quoi, je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendrait. Je débutai par un alguazil qui avoit une pleurésie : j'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisoit pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, et je ne lui défendis point la boisson. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que plaie et bosse. En sortant de la maison du pâtissier, je rencontrai Fabrice, que je n'avois point vu depuis la mort du licencié Sédillo. Il me regarda pendant quelques

moments avec surprise; puis il se mit à rire de toute sa force, en se tenant les côtés. Ce n'étoit pas sans raison: j'avois un manteau qui traînoit à terre, avec un pourpoint et un haut-de-chausses quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne falloit. Je pouvois passer pour une figure originale. Je le laissai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple; mais je me contraignis, pour garder le decorum dans la rue, et mieux contrefaire le médecin, qui n'est pas un animal risible. Si mon air ridicule avoit excité le ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla; et lorsqu'il fut bien donné: Vive Dieu! Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisamment équipé! Qui diable t'a déguisé de la sorte! Tout beau! mon ami, lui répondis-je, tout beau! respecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je suis le subordonné du docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond; et, comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, et moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice; c'est-à-dire qu'il t'abandonne le sang du peuple, et se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage; il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vas un médecin de faubourg! ses fautes sont moins en vue, et ses assassinats ne font point de bruit. Oui, mon cousin, ajouta-t-il, ton sort me paroît digne d'envie; et, pour parler comme Alexandre, si je n'étois pas Fabrice, je voudrais être Gil Blas.

Trois Lettres Persanes.

(MONTESQUIEU.)

Rica à Usbek.

De Paris, le 3 de la Lune de Chival, 1712.

J'étois l'autre jour dans une société, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges; une de quatre-vingts ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une nièce de vingt à vingt-deux. D'abord je m'approchai de cette dernière, et elle me dit à l'oreille: que dites-vous de ma tante, qui, à son âge, veut avoir des amants, et fait encore la jolie? Elle a tort, lui dis-je: c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après, je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit: que dites-vous de cette femme qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette? C'est du temps perdu, lui dis-je, et il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai

malheureuse femme de soixante ans, et la plaignois mon âme, lorsqu'elle me dit à l'oreille : y a-t-il rien de cule ? voyez cette femme qui a quatre-vingts ans, et qui les rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune, et réussit ; car cela approche de l'enfance. Ah, bon Dieu ! en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule estres ? C'est peut-être un bonheur, disois-je ensuite, nous trouvions de la consolation dans les foiblesses si. Cependant j'étois en train de me divertir, et je nous avons assez monté ; descendons à présent, et comons par la vieille qui est au sommet. Madame, vous assemblez si fort, cette dame, à qui je viens de parler, qu'il semble que vous soyez deux sœurs ; je vous peu près, de même âge. Vraiment, Monsieur, me lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand peur : crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite j'allai à celle ante ans. Il faut, Madame, que vous décidiez un pari à fait : j'ai gagé que cette dame et vous, lui montrant ne de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon, là ; continuons. Je descendis encore, et j'allai à la de quarante ans. Madame, faites-moi la grâce de me c'est pour rire que vous appelez cette demoiselle, qui l'autre table, votre nièce ? Vous êtes aussi jeune : elle a même quelque chose dans le visage de passé, vous n'avez certainement pas, et ces couleurs vives, qui sent sur votre teint . . . Attendez, me dit-elle, je suis te ; mais sa mère avoit, pour le moins, vingt-cinq ans s que moi ; nous n'étions pas de même lit ; j'ai ouï dire ma sœur que sa fille et moi naquîmes la même année. disois bien, Madame, et je n'avois pas tort d'être é.

n cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance, perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la se. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper res ? elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-, et se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

Rica à Usbek.

De Paris, le 14 de la Lune de Saphar, 1714.

ois l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle as de toute espèce ; je trouvai la conversation occupée ax vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le à se rajeunir. Il faut avouer, disoit une d'entr'elles,

que les hommes d'aujourd'hui sont bien différents de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans, mais, à présent, je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé, dit pour lors un homme qui paroisoit accablé de goutte ; le temps n'est plus comme il étoit : il y a quarante ans, tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire et à danser, à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un vieux Seigneur, l'état s'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme Monsieur Colbert ; je le connoissois beaucoup, ce Monsieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faisoit toujours payer mes pensions avant qu'il que ce fût ; le bel ordre qu'il y avoit dans les finances ! tout le monde étoit à son aise ; mais, aujourd'hui, je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un ecclésiastique, vous parlez-là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'hérésie ? Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit, d'un air content, un autre homme, qui n'avoit point encore parlé ? La remarque me judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est chariné de l'édit ; et il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne le pas violer.

Il me semble Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les nègres peignent le diable d'une blancheur éblouissante, et leurs dieux noirs comme du charbon ; et qu'enfin tous les idolâtres aient représenté leurs dieux avec une figure humaine, et leur aient fait part de toutes leurs inclinations. On a dit fort bien que, si les anges faisoient un dieu, ils lui donneroient trois côtés.

Mon cher Usbek : quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est-à-dire, la terre, qui n'est qu'un point de l'univers, se proposer directement pour modèles de la providence, je ne sais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

Rica à Rhedi.

De Paris, le 8 de la Lune de Saphar, 1777.

Je trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été, ignorent encore plus comment ils le seront cet hyver : mais surtout, on ne sauroit croire combien il en coûte à un homme pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leurs habillemens et de leurs parures ? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers ; et avant que tu eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoît le portrait de sa mère ; tant l'habit, avec lequel elle est peinte, lui paroît étranger : il s' imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même ; dans un autre c'étoient les pieds qui occupoient cette place ; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire ? les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser, et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement ; et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches ; et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois, les femmes avoient de la taille et des dents, aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en disent les mauvais plaisants, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères.

Il en est des manières et de la façon de vivre, comme des modes : les François changent de mœurs, selon l'âge de leur roi. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

Tableau des Progrès de l'Esprit humain chez les François pendant le Siècle de Louis XIV.

(VOLTAIRE.)

Le siècle de Louis XIV. qui vit naître une révolution dans l'esprit humain, n'y sembloit pas destiné ; car, à commencer par la philosophie, il n'y avoit pas d'apparence du tems de Louis XIII. qu'elle se tirât du cahos où elle étoit plongée. L'inquisition d'Italie, d'Espagne, de Portugal, avoit lié les erreurs philosophiques aux dogmes de la religion ; les guerres civiles en France, et les querelles du Calvinisme, n'étoient pas plus propres à cultiver la raison humaine, que le fut le fanatisme du tems de Cromwell en Angleterre. Si un cha-

noine de Thorn* avait renouvelé l'ancien système planétaire des Caldéens oublié depuis si long-tems, cette vérité fut condamnée à Rome : et la congrégation du St. Office, composée de sept cardinaux, ayant déclaré non seulement historique mais absurde le mouvement de la terre, sans lequel il n'y a point de véritable astronomie, le grand Galilée avait demandé pardon à l'âge de soixante et dix ans d'avoir eu raison, il n'y avait pas d'apparence que la vérité pût être reçue sur la terre.

Le chancelier Bacon avait montré de loin la route qu'on pouvait tenir : Galilée avait fait quelques découvertes sur la chute des corps : Torricelli commençait à connaître la pesanteur de l'air qui nous environne : on avait fait quelques expériences à Magdebourg. Avec ces faibles essais, toutes les écoles restaient dans l'absurdité, et le monde dans l'ignorance. Descartes parut alors ; il fit le contraire de ce qu'on devait faire ; au lieu d'étudier la nature, il voulut la démontrer. Il était le plus grand géomètre de son siècle ; mais la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Celui de Descartes était trop porté à l'invention. Le premier des mathématiciens ne fit guères que des romans de philosophie. L'homme qui dédaigna les expériences, qui ne cita jamais Galilée, qui voulait bâtir sans matériaux, ne pouvait élever qu'un édifice imaginaire.

Ce qu'il y avait de romanesque réussit ; et le peu de vérité mêlé à ces chimères nouvelles, fut d'abord combattu. Mais enfin ce peu de vérités perça, à l'aide de la méthode qu'il avait introduite : car avant lui on n'avait point de fil dans le labyrinthe ; et du moins il en donna un, dont on se servit après qu'il se fut égaré. C'était beaucoup, de détruire les chimères du péripatétisme, quoique par d'autres chimères. Ces deux fantômes se combattirent. Ils tombèrent l'un après l'autre ; et la raison s'éleva enfin sur leurs ruines. Il y avait à Florence une académie d'expériences sous le nom del cimento, établie par le carûinal Léopold de Médicis vers l'an 1655. On sentait déjà dans cette patrie des arts, qu'on ne pouvait comprendre quelque chose du grand édifice de la nature, qu'en l'examinant pièce à pièce. Cette académie, après les jours de Galilée et dès le tems de Torricelli, rendit de grands services.

Quelques philosophes en Angleterre, sous la sombre administration de Cromwell, s'assemblèrent pour chercher en puits des vérités, tandis que le fanatisme opprimait toute vérité. Charles II. appelé sur le trône de ses ancêtres par le repentir et par l'inconstance de sa nation, donna des lettres patentes à cette académie naissante : mais c'est tout ce que le gouvernement donna. La société royale, ou plutôt la société libre de Londres, travailla pour l'honneur de travailler. Out de son sein que sortirent de nos jours les découvertes de

* Copernic,

nière, sur
tendance
qu'il faire a
celui de l
En 1661, N
routa que le
quelques say
l'une acadé
comme celle
Robert attira
Hollande par
des et l'année
des horloges i
ances de tout
système.
dans laquelle
prolonger la v
système, qui ne
médecine indé
se fit plus la
plus de prodi
Géométrie dans t
la géographi
Louis XIV. a
commence en 166
par Piarr. F
système ; et enfin
la Roussillon.
qu'il n'eût pou
On envoie
observations.
naissance a dé
système, qui d
On fait par
recueillir
système abar
système digne
système l'écol
dans toutes l
François. Il
que les l
système devrai
Sous lui le
Journal d
de tous les
qu'il lui re
système, cor
système

sur le principe de la gravitation, sur la géométrie indante, et cent autres inventions, qui pourraient à cet égard appeler ce siècle, le siècle des Anglais, aussi bien qu'à Louis XIV.

En 1661, Monsieur Colbert, jaloux de cette nouvelle gloire que les Français la partageassent; et à la prière de ces savans, il fit agréer à Louis XIV. l'établissement d'une académie des sciences. Elle fut libre jusqu'en 1699, comme celle d'Angleterre et comme l'académie Française. Elle attira d'Italie Dominique Cassini, et Huyghens de Hollande par de fortes pensions. Ils découvrirent les satellites de l'anneau de Saturne. On est redevable à Huyghens des horloges à pendule. On acquit peu-à-peu des connaissances de toutes les parties de la vraie physique, en rejetant le système de Descartes. Le public fut étonné de voir une chimie, laquelle on ne cherchait ni le grand-œuvre, ni l'art de prolonger la vie au-delà des bornes de la nature: une astrologie qui ne prédisait pas les événemens du monde; une lune indépendante des phases de la lune. La corruption plus la mère des animaux et des plantes. Il n'y eut que des prodiges, dès que la nature fut mieux connue. On ne fut dans toutes ses productions.

L'astronomie reçut des accroissemens étonnans. A peine Louis XIV. a-t-il fait bâtir l'observatoire, qu'il fait commencer en 1669 une méridienne par Dominique Cassini et son art. Elle est continuée vers le Nord en 1683 par la même main. Enfin Cassini la prolonge en 1710 jusqu'à l'extrémité du monde. C'est le plus beau monument de l'astronomie, fait pour éterniser ce siècle.

En 1672 des physiciens à Cayenne, faire des expériences. Ce voyage a été la première origine de la science d'une nouvelle loi de la nature, que le grand roi a démontrée; et il a préparé à ces voyages plus tard, qui depuis ont illustré le règne de Louis XV.

En 1709 Tournefort pour le Levant. Il y recueillit des plantes, qui enrichissent le jardin royal, et abandonné, remis alors en honneur, et aujourd'hui digne de la curiosité de l'Europe. Louis XIV fait l'école de droit, fermée depuis cent ans. Il établit dans toutes les universités de France un professeur de droit romain. Il semble qu'il ne devoit pas y en avoir d'autres, que les bonnes loix Romaines, incorporées à celle du pays, devraient former un seul corps des loix de la nation.

Les journaux s'établissent. On n'ignore pas que le Journal des Savans, qui commença en 1665, est le père de tous les ouvrages de ce genre, dont l'Europe est aujourd'hui remplie, et dans lesquels trop d'abus se sont introduits, comme dans les choses les plus utiles.

L'académie des belles lettres, formée d'abord en 1663 de

quelques membres de l'Académie Française, pour transmettre à la postérité par des médailles les actions de Louis XIV. devint utile au public, dès qu'elle ne fut plus uniquement occupée du Monarque, et qu'elle s'appliqua aux recherches de l'antiquité, et à une critique judicieuse de opinions et des faits. Elle fit à peu-près dans l'histoire, ce que l'Académie des sciences faisait dans la physique; elle dissipa des erreurs.

L'esprit de sagesse et de critique, qui communiquait de proche en proche, détruisit insensiblement beaucoup de superstitions. C'est à cette raison naissante qu'on dut la déclaration du Roi de 1672, qui défendit aux tribunaux d'admettre les simples accusations de sorcellerie. On ne l'eût pas osé sous Henri IV. et sous Louis XIII.; et depuis 1672 il y a eu encore des accusations de maléfices; les juges n'ont condamné d'ordinaire les accusés que comme des profanateurs, qui d'ailleurs emploient le poison.

Il était très commun auparavant, d'éprouver les sorciers en les plongeant dans l'eau, liés de cordes; s'ils surageaient, ils étaient convaincus. Plusieurs juges de province avaient ordonné ces épreuves; et elles continuèrent encore long-temps parmi le peuple. Tout berger était sorcier; et les amulettes, les anneaux constellés, étaient en usage dans les villes. Les effets de la baguette de coudrier, avec laquelle on croit découvrir les sources, les trésors, et les voleurs, passaient pour certains, et ont encore beaucoup de crédit dans plus d'une province d'Allemagne. Il n'y avait presque personne qui ne se fit tirer son horoscope. On n'entendait parler que de secrets magiques; presque tout était illusion. Des savans, des magistrats, avaient écrit sérieusement sur ces matières. On distinguait parmi les auteurs une classe de démonographes. Il y avait des règles, pour discerner les vrais magiciens, les vrais possédés, d'avec les faux; enfin, jusques vers ces tems-là l'homme n'avait guère adopté de l'antiquité que des erreurs de tout genre.

Les idées superstitieuses étaient tellement enracinées chez les hommes, que les comètes les effrayaient encore en 1703. On osait à peine combattre cette crainte populaire. Jacques Bernouilli, l'un des grands mathématiciens de l'Europe, répondant à propos de cette comète aux partisans du préjugé, dit que la chevelure de la comète ne peut être un signe de la colère divine, parce que cette chevelure est éternelle; mais que la queue pourrait bien en être un. Cependant la tête, ni la queue, ne sont éternelles. Il fallut que Bayle écrivit contre le préjugé vulgaire un livre fameux, que les progrès de la raison ont rendu aujourd'hui moins piquant qu'il ne l'était alors.

Tous les genres de science et de littérature ont été épuisés

siècle; et tant d'écrivains ont étendu les lumières sur l'humain, que ceux qui en d'autres tems auraient vu des prodiges, ont été confondus dans la foule. L'ère est peu de chose, à cause de leur nombre; et la postérité en est plus grande.

La philosophie ne fit pas en France d'aussi grands progrès qu'en Angleterre et à Florence; et si l'Académie des sciences rendit des services à l'esprit humain, elle ne les rendit pas à la France au dessus des autres nations. Toutes les inventions et les grandes vérités vinrent d'ail-

leurs dans l'éloquence, dans la poésie, dans la littérature, dans les livres de morale et d'agrément, les Français furent les maîtres de l'Europe. Il n'y avait plus de goût en France. La véritable éloquence était partout ignorée, la rhétorique enseignée ridiculement en chaire, et les causes jugées de même dans le barreau. Les prédicateurs imitèrent Virgile et Ovide; les avocats, St. Augustin et St. Chrysostôme.

Il ne s'était point encore trouvé de génie, qui eût perfectionné la langue française le tour, le nombre, la propriété et la dignité. Quelques vers de Malherbe faisaient autorité, qu'elle était capable de grandeur et de simplicité. Les mêmes génies, qui avaient écrit bien en Latin, comme un président de Thou, un professeur de l'Hôpital, n'étaient plus les mêmes, quand ils parlaient leur propre langage, rebelle entre leurs mains. L'usage français n'était encore recommandable, que par une naïveté, qui avait fait le seul mérite d'Amiot, de La Fontaine, de La Montagne, et de Régnier. Cette naïveté tenait à l'irrégularité, à la grossièreté.

Le duc de Lingendes, Evêque de Mâcon, aujourd'hui inconnu, parce qu'il ne fit point imprimer ses ouvrages, fut le premier orateur qui parla dans le grand goût. Ses sermons et ses oraisons funèbres, quoique mêlées encore de la rhétorique de son tems, furent le modèle des orateurs, qui l'imitèrent et le surpassèrent. L'oraison funèbre de Charles I. Duc de Savoie, surnommé le Grand dans son pays, prononcée par Lingendes en 1630, était pleine de sentiments d'éloquence, que Fléchier long-tems après en fit un modèle tout entier, aussi bien que le texte et plusieurs passages considérables, pour en orner sa fameuse oraison funèbre du Vicomte de Turenne.

En ce tems-là donnait du nombre et de l'harmonie à la prose. Il est vrai que ses lettres étaient des harangues militaires; il écrivait au premier cardinal de Retz: "*Vous prenez le sceptre des rois et la livrée des roses.*" Il écrivait de Rome à Bois-Robert, en parlant des eaux de la fontaine de la Vierge: "*Je me sauve à la nage dans ma chambre, au milieu*

des parfums.” Avec tous ses défauts il charmait. L'éloquence a tant de pouvoir sur les hommes qu'il trouva Balzac dans son temps, pour avoir trouvé cette perle de l'art ignorée et nécessaire, qui consiste dans le maniement des paroles, et même pour l'avoir employé hors de sa place.

Voiture donna quelques idées des grâces légères d'épistolaire, qui n'est pas le meilleur, puisqu'il n'est que dans la plaisanterie. C'est un baladinage de tomes de lettres dans lesquelles il n'y a pas une idée constructive, pas une qui parte du cœur, qui peigne le temps et les caractères des hommes ; c'est plutôt qu'un usage de l'esprit.

La langue commençait à s'épurer, et à prendre une forme constante. On en était redevable à l'Académie Française, surtout à *Vaugelas*. Sa traduction de Quinte-Curce parut en 1649, fut le premier bon livre écrit purement en français ; s'y trouve peu d'expressions et de tours qui aient été étrangers.

Olivier Patru, qui le suivit de près, contribua à régler, à épurer le langage ; et quoiqu'il ne passât pour un avocat profond, on lui dut néanmoins l'ordre, la bienséance, l'élégance du discours : mérites inconnus avant lui au barreau.

Un des ouvrages, qui contribuèrent le plus à la pureté du goût de la nation et à lui donner un esprit de justesse et de précision, fut le petit recueil des *Maximes de M. de la Rochefoucauld*. Quoiqu'il n'y ait presque pas de vérité dans ce livre, qui est que l'amour propre est le motif de tout ; cependant cette pensée se présente sous des aspects variés, qu'elle est presque toujours nouvelle. C'est moins un livre, que des matériaux pour en faire un. On lut avidement ce petit recueil : il accoutuma à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis. C'était un mérite que personne n'avait eu en France, depuis la renaissance des lettres.

Mais le premier livre de génie, qu'on vit en France fut le recueil des *Lettres provinciales* en 1654. Toute l'éloquence y est renfermée. Il n'y a pas un mot qui depuis cent ans se soit senti du changement ; souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à l'époque de la fixation du langage. L'évêque de Meaux, qui le célèbre Bussi, m'a dit, qu'ayant demandé à M. de Meaux, quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait que son *Discours de la Providence*, Bossuet lui répondit : les *Lettres provinciales*. Elles ont beaucoup perdu de leur piqueté, les Jésuites ont été abolis et les objets de leur mépris. Le bon goût qui règne d'un bout à l'autre de ce livre, et la vigueur des dernières lettres, ne

pas d'abord le style lâche, diffus, incorrect, et décousu, qui depuis long-tems était celui de presque tous les écrivains, des prédicateurs, et des avocats.

Un des premiers, qui étala dans la chaire une raison toujours éloquente, fut le père *Bourdaloue* vers l'an 1668. Ce fut une lumière nouvelle. Il y a eu après lui d'autres orateurs de la chaire, comme le père *Massillon*, Evêque de Clermont, qui ont répandu dans leurs discours plus de grâces, des peintures plus fines et plus pénétrantes des mœurs du siècle; mais aucun ne l'a fait oublier. Dans son style plus nerveux que fleuri, sans aucune imagination dans l'expression, il paraît vouloir plutôt convaincre que toucher, et jamais il ne songe à plaire.

Il avait été précédé par *Bossuet*, depuis évêque de Meaux. Celui-ci avait prêché, assez jeune devant le roi et la reine-mère en 1662, long-tems avant que le père Bourdaloue fut connu. Ses discours soutenus d'une action noble et touchante furent les premiers qu'on eût encore entendus à la cour qui approchassent du sublime. Cependant quand Bourdaloue parut, Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur. Il s'était déjà donné aux oraisons funèbres, genre d'éloquence qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoiqu'avec discrétion, quand on tend au sublime. L'oraison funèbre de la reine-mère, qu'il prononça en 1667, lui valut l'évêché de Condom : mais ce discours n'était pas encore digne de lui ; et il ne fut pas imprimé, non plus que ses sermons. L'éloge funèbre de la reine d'Angleterre, veuve de Charles I., qu'il fit en 1669, parut presque en tout un chef-d'œuvre. Les sujets de ces pièces d'éloquence sont heureux à proportion des malheurs que les morts ont éprouvés. C'est en quelque façon comme dans les tragédies, où les grandes infortunes des principaux personnages sont ce qui intéresse davantage. L'éloge funèbre de Madame, enlevée à la fleur de son âge et morte entre ses bras, eut le plus grand et le plus rare des succès, celui de faire verser des larmes à la cour : il fut obligé de s'arrêter après ces paroles : *Oh nuit désastreuse ! nuit effroyable ! où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte, etc.* L'auditoire éclata en sanglots, et la voix de l'orateur fut interrompue par ses soupirs et par ses pleurs. Les Français furent les seuls qui réussirent dans ce genre d'éloquence. Le même homme quelque tems après en inventa un nouveau, qui ne pouvait guère avoir de succès qu'entre ses mains. Il appliqua l'art oratoire à l'histoire même, qui semble l'exclure. Son discours sur l'histoire universelle, composé pour l'éducation du Dauphin, n'a eu ni modèle ni imitateurs. Si le système qu'il adopte, pour

concilier la chronologie des Juifs avec celle des nations, a trouvé des contradicteurs chez les savans, et n'a trouvé que des admirateurs. On fut étonné de ces rapides d'une vérité énergique, dont il peint et dont les nations.

Presque tous les ouvrages qui honorèrent ce siècle et dans un genre inconnu à l'antiquité. Le *Télémaque* a ce nombre. *Fénelon*, le disciple, l'ami de Bossuet, et devenu malgré lui son rival et son ennemi, composa ce singulier, qui tient à la fois du roman et du poème, et substitua une prose cadencée à la versification. Il semble qu'il ait voulu traiter le roman, comme *Monsieur de Mar* avait traité l'histoire, en lui donnant une dignité et des charmes inconnus, et surtout, en tirant de ces fictions une morale utile au genre humain : morale entièrement négative dans presque toutes les inventions fabuleuses. Il ne fit cet ouvrage, que lorsqu'il fut relégué dans son archevêché de Cambrai. Plein de la lecture des anciens, et né avec une imagination vive et tendre, il s'était fait un style, qui n'était qu'à lui et qui coulait de source avec abondance. J'ai vu son manuscrit original : il n'y a pas dix ratures. Il le composa en trois mois au milieu de ses malheureuses disputes sur le Quiétisme, ne se doutant pas combien ce dévouement était supérieur à ses occupations. On prétend, qu'un domestique lui en déroba une copie qu'il fit imprimer. Si c'est est, l'archevêque de Cambrai dut à cette infidélité toute la réputation qu'il eut en Europe : mais il lui dut aussi d'être perdu pour jamais à la cour. On crut voir dans le *Télémaque* une critique indirecte du gouvernement de Louis XIV. Nésosiris qui triomphait avec trop de faste, Idoménée qui établissait le luxe dans Salente, et qui oubliait le nécessaire, parurent des portraits du roi : quoiqu'après tout il est impossible d'avoir chez soi le superflu que par la modération des arts de première nécessité. Le marquis de Louvois semblait, aux yeux des mécontents, représenter le nom de Protésilas, vain, dur, hautain, ennemi des capitaines qui servaient l'état et non le ministre. Les ennemis qui dans la guerre de 1688, s'unirent contre Louis XI depuis ébranlèrent son trône dans la guerre de 1701 firent une joie de le reconnaître dans ce même *Idoménée* dont la hauteur révolte tous ses voisins. Ces illusions des impressions profondes, à la faveur de ce style nouveau, qui insinue d'une manière si tendre la modération la concorde. Les étrangers et les Français même de tant de guerres, virent avec une consolation malicieuse dans un livre fait pour enseigner la vertu. Les éditions en furent innombrables. J'en ai vu quelques-unes en langue anglaise. Il est vrai, qu'après la mort du roi, si craint, si envié, si respecté de tous,

quelques-uns, quand la malignité humaine a cessé de s'assouvir des allusions prétendues qui censuraient sa conduite, les juges d'un goût sévère ont traité le Télémaque avec quelque rigueur. Ils ont blâmé les longueurs, les détails, les aventures trop peu liées, les descriptions trop répétées et trop uniformes de la vie champêtre; mais le livre a toujours été regardé comme un des beaux monumens d'un siècle florissant.

On peut compter parmi les productions d'un genre unique les *Caractères de la Bruyère*. Il n'y avait pas chez les anciens plus d'exemples d'un tel ouvrage, que du Télémaque. Un style rapide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public; et les allusions qu'on y trouvait en foule, achevèrent le succès. Quand la Bruyère montra son ouvrage manuscrit à Monsieur de Malesieux, celui-ci lui dit: "voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis." Ce livre baissa dans l'esprit des hommes, quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut passée. Cependant, comme il y a des choses de tous les tems et de tous les lieux, il est à croire qu'il ne sera jamais oublié.

L'art délicat de répandre des grâces jusques sur la philosophie, fut encore une chose nouvelle, dont le livre des *Mondes* fut le premier exemple, mais exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité.

Il faut ajouter à ces nouveautés, celles que produisit Bayle, en donnant une espèce de dictionnaire de raisonnement. C'est le premier ouvrage de ce genre, où l'on puisse apprendre à penser. Il faut abandonner à la destinée des livres ordinaires les articles de ce recueil, qui ne contiennent que des petits faits, indignes à la fois de Bayle, d'un lecteur grave et de la postérité. Au reste, en plaçant ici Bayle parmi les auteurs qui ont honoré le siècle de Louis XIV. quoiqu'il fût réfugié en Hollande, je ne fais en cela que me conformer à l'arrêt du Parlement de Toulouse, qui, en déclarant son testament valide en France malgré la rigueur des lois, dit expressément, qu'un tel homme ne peut être regardé comme un étranger.

Nous avons en des historiens, mais point de Tite-Live. Le style de la conspiration de Venise est comparable à celui de Salluste. On voit que l'Abbé de *Saint-Réal* l'avait pris pour modèle; et peut-être l'a-t-il surpassé. Tous les autres écrits dont on vient de parler, semblent être d'une création nouvelle. C'est là surtout ce qui distingue cet âge illustre; car pour des savans et des commentateurs, le seizième et le dix-septième siècles en avaient beaucoup produit; mais le vrai génie en aucun genre n'était encore développé.

Qui croirait que tous ces bons ouvrages en prose n'auraient probablement jamais existé, s'ils n'avaient été précédés par la poésie ? C'est pourtant la destinée de l'esprit humain dans toutes les nations : les vers furent partout les premiers enfans du génie et les premiers maîtres d'éloquence.

Les peuples sont ce qu'est chaque homme en particulier. Platon et Cicéron commencèrent par faire des vers. On n pouvait encore citer un passage noble et sublime de prose Française, quand on savait par cœur le peu de belles choses que laissa Malherbe ; et il y a grande apparence, que sans Pierre Corneille le génie des prosateurs ne se serait pas développé. Cet homme est d'autant plus admirable, qu'il n'était environné que de très mauvais modèles, quand il commença à donner des tragédies. Ce qui devait encore lui fermer le bon chemin, c'est que ces mauvais modèles étaient estimés ; et pour comble de découragement, ils étaient favorisés par le Cardinal de Richelieu, le protecteur des gens de lettres et non pas du bon goût. Il récompensait méprisables écrivains, qui d'ordinaire sont rampans : et une hauteur d'esprit si bien placée ailleurs, il voulait abaisser ceux en qui il sentait avec quelque dépit un vrai génie, rarement se plie à la dépendance. Il est bien rare qu'un homme puissant, quand il est lui-même artiste, protège ouvertement les bons artistes. Corneille eut à combattre son siècle, ses rivaux et le Cardinal de Richelieu. Le Cid n'est pas le seul ouvrage de Corneille que le Cardinal de Richelieu voulut rabaisser. L'Abbé d'Aubignac nous dit que ce ministre désapprouva Polyeucte. Le Cid, qui n'était qu'une imitation très embellie de Guillaum de Castro à plusieurs endroits, une traduction. Cinna qui n'était unique. J'ai connu un ancien domestique de la maison de Condé, qui disait, que le grand Condé à vingt ans, étant à la première représentation de Cinna, des larmes à ces paroles d'Auguste :

Je suis maître de moi, comme de l'univers.
Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô siècles !
Conservez à jamais ma nouvelle victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous !
Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convi

C'étaient là des larmes de héros. Le grand Condé faisant pleurer le grand Condé d'admiration, est un bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain. Il de pièces indignes de lui, qu'il fit plusieurs années

* Il y avait deux tragédies espagnoles sur ce sujet. Le Cid de Castro et l'Honrador de su padre de Jean-Baptiste Drame. Il y avait autant de scènes de Drame que de Castro.

as la nation de le regarder comme un grand
i que les fautes considérables d'Homère n'ont
hé qu'il ne fût sublime. C'est le privilège du
surtout du génie qui ouvre une carrière, de faire
de grandes fautes.

l'était formé tout seul, mais Louis XIV., Col-
le et Euripide contribuèrent tous à former
e ode, qu'il composa à l'âge de dix-huit ans
ge du Roi, lui attira un présent qu'il n'attendait
mina à la poésie. Sa réputation s'est accrue
ar, et celle des ouvrages de Corneille a un peu
a raison en est, que Racine dans tous ses
uis son Alexandre, est toujours élégant, toujours
urs vrai; qu'il parle au cœur, et que l'autre
souvent à tous ces devoirs. Racine passa de
es Grècs, et Corneille dans l'intelligence des
orta la douce harmonie de la poésie, ainsi que
la parole, au plus haut point où elles puissent
es hommes enseignèrent à la nation à penser, à
xprimer. Leurs auditeurs, instruits par eux
nt enfin des juges sévères pour ceux même qui
clairés. Il y avait très peu de personnes en
tems du Cardinal de Richelieu, capables de
défauts du Cid; et en 1702, quand *Athalie*, le
de la scène, fut représentée chez Madame la
Bourgogne, les courtisans se crurent assez
la condamner. Le tems a vengé l'auteur;
l'homme est mort, sans jouir du succès de son
le ouvrage. Un nombreux parti se piqua tou-
pas rendre justice à Racine. Madame de
remière personne de son siècle pour le style
surtout pour conter des bagatelles avec grâce,
que Racine n'ira pas loin. Elle en jugeait
dé, dont elle dit qu'on se désabusera bientôt.
ns pour que les réputations mûrissent.

re destinée de ce siècle rendit *Molière* contem-
orneille et de Racine. Il n'est pas vrai que
nd il parut, eût trouvé le théâtre absolument
nes comédies. Corneille lui-même avait donné
pièce de caractère et d'intrigue, prise du théâtre
me le Cid; et Molière n'avait encore fait
deux de ses chefs-d'œuvre, lorsque le public
Coquette de Quinault, pièce à la fois de carac-
gue, et même modèle d'intrigue. Elle est de
a première comédie, où l'on ait peint ceux que
depuis les Marquis. La plupart des grands
la cour de Louis XIV. voulaient imiter cet air
d'éclat et de dignité qu'avait leur maître.
dre inférieur copiaient la hauteur des premiers;

il y en avait enfin, et même en grand nombre, qui poussaient cet air avantageux et cette envie dominante de se faire valoir, jusqu'au plus grand ridicule. Ce défaut dura longtemps. Molière l'attaqua souvent; et il contribua à définir le public de ces importans subalternes, ainsi que de l'imitation des précieuses, du pédantisme des femmes savantes de la robe et du latin des médecins. Molière fut, à le dire, un législateur des bienséances du monde. Il parle ici que de ce service rendu à son siècle; on ne s'en souvient pas. Ses autres mérites. C'était un tems digne de l'attente à venir, que celui où les héros de Corneille et Racine, les personnages de Molière, les symphonies toutes nouvelles pour la nation, et (puisqu'il ne s'agit que des arts) les voix des Bossuet et des Bourdaloue se faisaient entendre à Louis XIV., à Madame si célèbre par son esprit, à un Condé, à un Turenne, à un Colbert, et à ces d'hombres supérieurs qui parurent en tout genre. On ne se retrouvera plus, où un Duc de la Rochefoucauld, un auteur des maximes, au sortir de la conversation d'un philosophe, allait au théâtre de Corneille.

Despréaux s'élevait au niveau de tant de grands. Il ne point par ses premières satires, car les regards de la postérité ne s'arrêteront pas sur les embarras de l'auteur. Les noms des Cassaignes et des Cotins, mais il innove à cette postérité par ses belles épîtres, et surtout par sa poésie poétique, où Corneille eût trouvé beaucoup à apprendre.

La Fontaine, bien moins châtié dans son style, bien correct dans son langage, mais unique dans sa naïveté, dans les grâces qui lui sont propres, se mit, par les plus simples, presque à côté de ces hommes sublimes.

Quinault, dans un genre tout nouveau, et d'autant plus difficile qu'il paraît plus aisé, fut digne d'être placé avec tous ces illustres contemporains. On sait, avec quelle justice Boileau voulut le décrier. Il manquait à l'auteur d'avoir sacrifié aux grâces. Il chercha en vain tout à humilier un homme, qui n'était connu que par elle. Le véritable éloge d'un poète, c'est qu'on retienne ses vers. On sait par cœur des scènes entières de *Quinault*; c'est un avantage qu'aucun opéra d'Italie ne pourrait obtenir. La musique française est demeurée dans une simplicité qui est plus du goût d'aucune nation. Mais la simple et naturelle, qui se montre souvent dans *Quinault* avec tant de charmes, plaît encore dans toute l'Europe à ceux, qui perdent notre langue et qui ont le goût cultivé. Si on trouve dans l'antiquité un poème comme *Armide*, ou comme *l'opéra* avec quelle idolâtrie il serait reçu! mais *Quinault* est moderne.

Tous ces grands-hommes furent connus et protégés par Louis XIV. excepté *la Fontaine*. Son extrême simplicité

poussée jusqu'à l'oubli de soi-même, l'écartait d'une cour, qu'il ne cherchait pas. Mais le Duc de Bourgogne l'accueillit ; et il reçut dans sa vieillesse quelques bienfaits de ce Prince.

Dans l'école de ces génies, qui seront les délices et l'instruction des siècles à venir, il se forma une foule d'esprits agréables, dont on a une infinité de petits ouvrages délicats, qui font l'amusement des honnêtes gens, ainsi que nous avons eu beaucoup de peintres gracieux, qu'on ne met pas à côté des Poussin, des le Sueur, des le Brun, des le Moine et des Vanlo.

Cependant, vers la fin du règne de Louis XIV. deux hommes percèrent la foule des génies médiocres, et eurent beaucoup de réputation. L'un était *la Motte-Houdart*, homme d'un esprit plus sage et plus étendu que sublime, écrivain délicat et méthodique en prose, mais manquant souvent de feu et d'élégance dans sa poésie, et même de cette exactitude qu'il n'est permis de négliger qu'en faveur du sublime. Il donna d'abord de belles stances plutôt que de belles odes. Son talent déclina bientôt après ; mais beaucoup de beaux morceaux qui nous restent de lui en plus d'un genre, empêcheront toujours qu'on ne le mette au rang des auteurs méprisables. Il prouva, que dans l'art d'écrire, on peut être encore quelque chose au second rang.

L'autre était *Rousseau*, qui avec moins d'esprit, moins de finesse et de facilité que la Motte, eut beaucoup plus de talent pour l'art des vers. Il ne fit des odes qu'après la Motte ; mais il les fit plus belles, plus variées, plus remplies d'images. Il égala dans ses psaumes l'onction et l'harmonie qu'on remarque dans les cantiques de Racine. Ses épigrammes sont mieux travaillées que celles de Marot. Il réussit bien moins dans les opéras qui demandent de la sensibilité, dans les comédies qui veulent de la gaieté, et dans les épîtres morales qui veulent de la vérité ; tout cela lui manquait. Ainsi il échoua dans ces genres, qui lui étaient étrangers.

Il ne s'éleva guère de grands génies depuis les beaux jours de ces artistes illustres : et à peu près vers le tems de la mort de Louis XIV. la nature sembla se reposer.

La route était difficile au commencement du siècle, parce que personne n'y avait marché : elle l'est aujourd'hui, parce qu'elle a été battue. Les grands hommes du siècle passé ont enseigné à penser et à parler, ils ont dit ce qu'on ne savait pas. Ceux qui leur succèdent, ne peuvent guère dire que ce qu'on sait.

Il faut encore observer que le siècle passé ayant instruit le présent, il est devenu si facile d'écrire des choses médiocres, qu'on a été inondé de livres frivoles, et ce qui est encore pis, de livres sérieux inutiles ; mais parmi cette multitude de médiocres écrits, mal devenu nécessaire dans une ville im-

mense, opulente et oisive, où une partie des citoyens s'occupe sans cesse à amuser l'autre, il se trouve de tems en tems d'excellens ouvrages. ou d'histoire, ou de cette littérature légère qui délasse toutes sortes d'esprits.

La nation Française est de toutes les nations celle qui a produit le plus de ces ouvrages. Sa langue est devenue la langue de l'Europe; tout y a contribué; les grands auteurs du siècle de Louis XIV., ceux qui les ont suivis, les pasteurs calvinistes réfugiés, qui ont porté l'éloquence, la méthode dans les pays étrangers; un Bayle surtout, qui écrivant en Hollande, s'est fait lire de toutes les nations; un Rapin de Thoiras, qui a donné en français la seule bonne histoire d'Angleterre; un Saint-Evremond, dont toute la cour de Londres recherchait le commerce; la Duchesse de Mazarin, à qui l'on ambitionnait de plaire; Madame d'Olbreuse devenue Duchesse de Zell, qui porta en Allemagne toutes les grâces de sa patrie. L'esprit de société est le partage naturel des Français: c'est un mérite et un plaisir dont les autres peuples ont senti le besoin. La langue française est de toutes les langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté et de délicatesse tous les objets de la conversation des honnêtes gens, et par-là elle contribue dans toute l'Europe à un des plus grands agrémens de la vie.

La Henriade.

(VOLTAIRE.)

FRAGMENT DU CHANT I.

Le Héros essuie une tempête. Il relâche dans une île où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion et son avènement au trône.

A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux port.
Les matelots ardens s'empressent sur le bord.
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes,
Étaient prêts à voler sur les plaines profondes :
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du Zéphyr abandonnait les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ;
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre.
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit.
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit ;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues :
La foudre étincelante éclate dans les nues ;

Et le feu des éclairs et l'abyme des flots,
 Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
 Le Héros qu'assiégeait une mer en furie,
 Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie ;
 Tourne ses yeux vers elle, et dans ses grands desseins,
 Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
 Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
 Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
 Confiant sur les flots aux aquilons mutins,
 Le destin de la terre, et celui des Romains,
 Defiant à la fois, et Pompée et Neptune,
 César à la tempête opposait sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
 Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
 Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde,
 Forme, élève, et détruit les empires du monde,
 De son trône enflammé qui luit au haut des cieux,
 Sur le Héros français daigna baisser les yeux.
 Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
 De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
 Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots :
 Là, conduit par le ciel, aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
 Sous des ombrages frais présente un doux asyle.
 Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
 Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
 Une grotte est auprès, dont la simple structure
 Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
 Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
 Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
 Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
 C'est là que de lui-même il faisait son étude.
 C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
 Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
 Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
 Il foulait à ses pieds les passions humaines :
 Tranquille, il attendait, qu'au gré de ses souhaits
 La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.
 Ce Dieu qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse :
 Il fit dans son désert descendre la sagesse ;
 Et, prodigue envers lui de ses trésors divins,
 Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Ce vieillard au Héros, que Dieu lui fit connaître,
 Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
 Le Prince à ces repas était accoutumé :
 Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
 Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,
 Il avait déposé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'empire chrétien
 Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
 Mornay* qui dans sa secte était inébranlable,
 Prêtait au Calvinisme un appui redoutable ;
 Henri doutait encore, et demandait aux cieux
 Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
 De tout temps, disait-il, la vérité sacrée
 Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée ;
 Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
 J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ?
 Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
 En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

De Dieu, dit le Vieillard, adorons les desseins,
 Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
 J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France ;
 Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance,
 Je l'ai vu sans support exilé dans nos murs,
 S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
 Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière,
 Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
 Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
 Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la cour alors, en cette grotte obscure,
 De ma religion je vins pleurer l'injure.
 Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours :
 Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
 Des caprices de l'homme il a tiré son être :
 On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
 Les œuvres des humains sont fragiles comme eux :
 Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
 Lui seul est toujours stable : et tandis que la terre
 Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
 La vérité repose aux pieds de l'éternel.
 Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
 Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître.
 Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
 Ce Dieu vous a choisi. Sa main, dans les combats,
 Au trône des Valois va conduire vos pas.
 Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire
 De préparer pour vous les chemins de la gloire.
 Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
 N'espérez point entrer dans les murs de Paris ;
 Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faiblesse,
 Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse.

* Duplessis-Mornay, le plus vertueux et le plus grand homme du parti protestant. Il servit sa religion et son maître de sa plume et de son épée. Lorsque Henri IV. eut changé de religion, Duplessis-Mornay lui fit de sanglants reproches et se retira de sa cour.

Craignez vos passions, et sachez quelque jour
 Résister aux plaisirs et combattre l'amour.
 Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
 Triomphé des ligueurs, et sur-tout de vous-même :
 Lorsqu'en un siège horrible, et célèbre à jamais,
 Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
 Les temps de vos états finiront les misères ;
 Vous levez les yeux vers le Dieu de vos pères ;
 Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
 Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

FRAGMENT DU CHANT II.

Mort de Coligny, et massacres qui la suivirent.

Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée,
 Qu'au fatal dénouement la Reine a réservée.
 Le signal est donné sans tumulte et sans bruit :
 C'était à la faveur des ombres de la nuit.*
 Coligny† languissait dans les bras du repos,
 Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable
 Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
 Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
 Courir des assassins à pas précipités.
 Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes,
 Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
 Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
 Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
 Criant à haute voix : " Qu'on n'épargne personne,
 " C'est Dieu, c'est Médicis,‡ c'est le Roi qui l'ordonne !"

Il entend retentir le nom de Coligny.
 Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
 Téligny dont l'amour a mérité sa fille,§
 L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
 Qui sanglant, déchiré, trainé par des soldats,
 Lui demandait vengeance et lui tendait les bras.
 Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,
 Voyant qu'il faut périr et périr sans vengeance,
 Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
 Avec toute sa gloire et toute sa vertu.

* Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, fête de St. Barthélemi, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie.

† Gaspard de Coligny, Amiral de France et chef du parti des Réformés en France, né à Châtillon le 16 Février, 1516.

‡ Catharine de Médicis, mère de Charles IX.

§ Le Comte de Téligny avait épousé, il y avait dix-huit mois, la fille de l'Amiral Coligny. Il avait un visage si agréable et si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laissés attendrir à sa vue ; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme allait briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux ;
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêta, ou pressait le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne ;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes :
Et de ces assassins, ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

Besme,* qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime ;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux,
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fit trembler son bras, et glacât son courage.

Du plus grand des Français, tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encor après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture :
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, et digne de son fils ;
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

* Besme était un allemand, domestique de la maison de Guise. Ce misérable ayant ensuite été pris par les protestans, les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique ; mais il fut tué par un nommé Brétanville.

Qui pourrait cependant exprimer les ravages,
 Dont cette nuit cruelle étala les images !
 La mort de Coligny, prémices des horreurs,
 N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
 D'un peuple d'assassins les troupes effrenées,
 Par devoir et par zèle, au carnage acharnées,
 Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
 Sur les corps étendus de nos frères sanglans ;
 Guise était à leur tête, et bouillant de colère,
 Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
 Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
 Echauffaient les transports de leur zèle inhumain ;
 Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
 Les conduisaient au meurtre, et marquaient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
 Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
 Le fils assassiné sur le corps de son père,
 Le frère avec le sœur, la fille avec la mère,
 Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
 Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
 Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
 Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
 Ce que vous-même encor à peine vous croirez,
 Ces monstres furieux de carnage altérés,
 Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
 Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères :
 Et, le bras tout souillé du sang des innocens,
 Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.—

Du haut de son palais excitant la tempête,
 Médicis à loisir contemplait cette fête ;
 Ses cruels favoris d'un regard curieux,
 Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux ;
 Et de Paris en feu les ruines fatales
 Étaient de ces héros les pompes triomphales.

Que dis-je ? O crime ! O honte ! O comble de nos
 maux !

Le Roi ! le Roi lui-même au milieu des bourreaux,
 Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
 Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées,
 Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
 Ce Roi, qui par ma bouche implore votre appui,
 Partageant les forfaits de son barbare frère,
 A ce honteux carnage excitait sa colère.
 Non, qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
 Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
 Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
 Et sa cruauté même était une faiblesse.—

Lusignan à sa fille, pour la ramener à la religion de ses pères.

(VOLTAIRE, TRAGÉDIE DE ZAÏRE.)

Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire :
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants ;
Et, lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux ! . . . C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs. . . O fille encor trop chère !
Connais-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes ;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres ;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres :
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
Sur ton front pâlisant Dieu met le repentir ;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue :
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En déroband mon sang à l'infidélité.

Récit d'Isménie.

(VOLTAIRE, TRAGÉDIE DE MÉROPE.)

La victime était prête et de fleurs couronnée ;
 L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
 Polyphonte, l'œil fixe et d'un front inhumain,
 Présentait à Mérope une odieuse main ;
 Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
 Et la reine au milieu des femmes éplorées,
 S'avancant tristement, tremblante entre mes bras,
 Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas.
 Le peuple observait tout dans un profond silence.
 Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
 Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels,
 Il court. C'était Egisthe : il s'élance aux autels ;
 Il monte ; il y saisit, d'une main assurée,
 Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
 Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,
 Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
 " Meurs, tyran ! disait-il : dieux, prenez vos victimes !"
 Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
 Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
 Lève une main hardie, et pense le venger.
 Egisthe se retourne enflammé de furie :
 A côté de son maître il le jette sans vie.
 Le tyran se relève, et blesse le héros.
 De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.

Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
 Sa mère. . . Ah ! que l'amour inspire de courage !
 Quel transport animait ses efforts et ses pas !
 Sa mère. . . Elle s'élance au milieu des soldats.
 " C'est mon fils ! arrêtez ; cessez, troupe inhumaine.
 C'est mon fils ! déchirez sa mère et votre reine,
 Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté !"
 A ces cris douloureux, le peuple est agité.
 Un gros de nos amis, que son danger excite,
 Entre elle et ses soldats vole et se précipite.
 Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
 Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés ;
 Les enfans écrasés dans les bras de leurs mères,
 Les frères méconnus, immolés par leurs frères ;
 Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirans :
 On marche, on est porté sur les corps des mourans.
 On veut fuir, on revient, et la foule pressée
 D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.

De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Egisthe et la reine à mes yeux.

Parmi les combattans je vole ensanglantée :
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : " Il est mort, il tombe, il est vainqueur !"
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
Venez ; j'ignore encore si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

Dignité de l'Homme ; Excellence de sa nature.

(BUFFON, HISTOIRE NATURELLE.)

L'Homme a la force et la majesté ; les grâces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre ; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans ; il se soutient droit et élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers, d'appui à la masse de son corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre, par des frottemens réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos : leur proportion, leur union,

leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur ; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie ; où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend audelors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent, et qu'on peut les reconnaître ; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats ; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent ; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment ; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

Le Chien.

(BUFFON, HISTOIRE NATURELLE.)

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit qu'il protège, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports ; il annonce, par ses mouvements et par ses cris, l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et, par

des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités extérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté: sans autre, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a, de plus que lui, la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Le Cheval.

(BUFFON, HISTOIRE NATURELLE.)

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, et celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi inséparable que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs: à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvements: non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide; mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre; qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'il

ésire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant
réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, et
ne meurt pour mieux obéir.

Le Lion et le Tigre.

(BUFFON, HISTOIRE NATURELLE.)

Dans la classe des animaux carnassiers le lion est le premier, le tigre est le second; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de la classe. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité; tandis que le tigre est seulement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire sans nécessité.

Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force; le premier qui peut tout est un tyran que l'autre, qui, ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu déroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion; on lui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire le plus grand de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille, il attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué; et précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la proie le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de proie, semble toujours être altéré de sang; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour passer des embûches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme; il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble; la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps; l'épaisse et longue crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer la fierté et majestueuse intrépidité. Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que le caractère de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connaît, qui ne distingue rien, et

qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, et déchire leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'éteint-il à l'excès, cette soif de sang, et ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit !

Savoir quitter l'état qui nous quitte, et rester Homme en dépit du sort.

(J. J. ROUSSEAU, ÉMILE.)

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet : les coups du sort sont-ils si rares, que vous puissiez en être exempts ? Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. Que peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ?

Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire. Il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, et la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands seigneurs. Que fera donc dans la bassesse ce satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera dans la pauvreté ce publicain qui ne sait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbecille qui ne sait point user de lui-même, et ne met son être que dans ce qui est étranger à lui ? Heureux celui qui sait quitter alors l'état qui le quitte, et rester homme en dépit du sort !

Qu'on loue tant qu'on voudra ce roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les débris de son trône ; moi je le méprise ; je vois qu'il n'existe que par sa couronne, et qu'il n'est rien du tout, s'il n'est roi ; mais celui qui la perd, et s'en passe, est alors au-dessus d'elle. Du rang de roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que si peu d'hommes savent remplir. Alors il triomphe de la fortune, il la brave, il ne doit rien qu'à lui seul ; et quand il ne lui reste à montrer que lui, il n'est point nul, il est quelque chose. Oui, j'aime mieux cent fois le roi de Syracuse maître d'école à Corinthe, et le roi de Macédoine greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin, ne sachant que devenir s'il ne règne pas, que l'héritier et le fils d'un roi des rois, jouet de quiconque ose insulter à sa misère, errant de cour en cour, cherchant partout des secours, et trouvant partout des affronts, faute de savoir faire autre chose qu'un métier qui n'est plus en son pouvoir.

La vie Solitaire.

(J. J. ROUSSEAU.)

Je ne saurais vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, et c'est ce qui m'afflige. Oh ! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers ! chacun voudrait s'en faire un semblable ! la paix régnerait sur la terre, les hommes ne songeraient plus à se nuire, et il n'y aurait plus de méchants, quand nul n'aurait d'intérêt à l'être. Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul ? de moi ; de tout ce qu'a de beau le monde intellectuel ; je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur ; mes désirs étaient la mesure de mes plaisirs : non, jamais les plus voluptueux n'ont connu pareilles délices, et j'ai cent fois plus joui de mes chimères, qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent, en songeant aux divers événements de ma vie ; et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement, se partagent le soin de me faire oublier, quelques momens, mes souffrances. Quels temps croyez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi : ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien aimé, ma vieille chatte, les oiseaux de la campagne, les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable Auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin ; quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné les matinées à divers soins, que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre à un autre temps, je me bâtais de diner pour échapper aux importuns, et me ménager une plus longue après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardens, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que je pusse m'esquiver ; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétille-

ment de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : Me voilà maître de moi le reste de ce jour ! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert, où rien, en me montrant la main de l'homme, ne m'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi ; c'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts qui touchait des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration ; le concours de tant d'objets intéressans qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire à moi-même : *Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.*

Mon imagination ne laissait pas long-temps déserte la terre ainsi parée ; je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature, des hommes dignes de les habiter ; je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne ; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et, remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur désirait encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité : plaisirs délicieux, si près de nous, et qui sont désormais si loin des hommes. Oh ! si dans ces momens quelque idée de Paris, de mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je les chassais à l'instant pour me livrer sans distraction aux sentimens exquis dont mon âme était pleine ! cependant, au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois me contrister tout-à-coup : quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore : je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de mon cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée, et dont pourtant je sentais le besoin : hé bien, Monsieur, cela même était une jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très-vif, et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt, de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'Être Suprême qui embrasse tout ; alors, l'esprit perdu

immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, philosophais pas; je me sentais avec une sorte de câblé du poids de cet univers; je me livrais avec ément à la confusion des grandes idées; j'aimais re en imagination dans l'espace; mon cœur resserré s les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit, dans l'univers. J'aurais voulu m'élancer dans e crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de je me serais senti dans une situation moins délicate cette étourdissante extase à laquelle mon esprit sans retenue et qui, dans l'agitation de mes , me faisait écrier quelquefois, *O grand Être ! O e !* sans pouvoir dire ni penser rien de plus. écoulaient dans un délire continuels les journées charmantes que jamais créature humaine ait passées; e coucher du soleil me faisait songer à la retraite, la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas mis profit ma journée; je pensais en pouvoir jouir encore, et pour réparer le temps perdu, je me *reviendrai demain.*

mais à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le ent. Je me reposais agréablement au retour en à l'impression des objets, mais sans penser, sans sans rien faire autre chose que sentir le calme et r de ma situation. Je trouvais mon couvert mis asse, je soupais de grand appétit; dans mon petit e, nulle image de servitude et de dépendance ne la bienveillance qui nous unissait tous: mon même était mon ami, non mon esclave; nous ajours la même volonté; mais jamais il ne m'a gaité durant toute la soirée témoignait que j'avais tout le jour: j'étais bien différent quand j'avais gnie; j'étais rarement content des autres, et jamais e soir, j'étais grondeur et taciturne: cette remarque gouvernante; et depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai rouverte juste en m'observant: enfin, après avoir e le soir quelques tours dans mon jardin, ou chanté sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un orps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil

là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie: ans amertume, sans ennui, sans regrets, et auquel orné volontiers tout celui de mon existence. Oui, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité demande point d'autres, et n'imagine pas que ucoup moins heureux dans ces ravissantes cons que les intelligences célestes; mais un corps ôte à l'esprit sa liberté: désormais je ne suis plus n hôte qui m'importune; il faut m'en délivrer

pour être à moi, et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

Le Duel.

(J. J. ROUSSEAU.)

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé ? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la société sont remplés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur ; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre ; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard, c'est celle où l'on se bat au premier sang ! Au premier sang ! grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce ? le veux-tu boire ?

Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par les combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques ? Et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton ? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés ; il ne peut ni passer, ni renaître ; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait

celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur ne consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met, dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime, et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent : et dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres, sont pour la plupart de malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte partout avec lui : au combat, contre l'ennemi : dans un cercle, en faveur des absens et de la vérité ; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps : elle met toujours la vertu au dessus des événemens, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

J. J. Rousseau à un jeune homme qui demandait à s'établir à Montmorency, pour profiter de ses leçons.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous

m'honorez, en pensant que je pourrais vous y être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer ; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de vous établir à Montmorency : vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale.

Rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez ; et je ne pourrai rien vous dire à ce sujet, que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous la voudrez consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprend avec tant d'appareil : pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être ; et si vous avez bien cette volonté, tout est fait ; votre bonheur est décidé.

S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir ; la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations.

Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parens et la Providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre ; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province ; allez vivre dans le sein de votre famille ; servez, soignez vos vertueux parens : c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose.

Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manèges y font plus de fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait monsieur votre père ; et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir.

Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency : peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre ; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir.

Jeux solennels de la Grèce.

(BARTHÉLEMY, VOYAGE D'ANACHARSIS.)

La Course à pied.

Quand les présidents eurent pris leurs places, un héraut cria : " Que les coureurs du stade se présentent." Il en sort aussitôt un grand nombre, qui se placèrent sur une ligne, suivant le rang que le sort leur avait assigné. Le héraut récita leurs noms et ceux de leur patrie. Si ces coureurs avaient été illustrés par des victoires précédentes, ils furent accueillis avec des applaudissements redoublés. Le héraut que le héraut eut ajouté : " Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière ? " Il se fit un silence profond . . . L'espérance et la crainte se peignaient dans les regards insatiables des spectateurs ; elles devenaient plus vives à mesure que l'approche de l'instant qui devait les dissiper. Cet instant arriva. La trompette donna le signal ; les coureurs se précipitèrent, et dans un clin d'œil parvinrent à la borne où se tenaient les présidents des jeux. Le héraut proclama le nom du vainqueur de Cyrène, et mille bouches le répétèrent. Les jours suivants, d'autres champions furent appelés à parcourir le double stade, c'est-à-dire qu'après avoir atteint le but et doublé la borne, ils devaient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des coureurs qui fournirent douze fois la longueur du stade. Quelques-uns coururent dans plusieurs de ces exercices, et remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidents qui réveillèrent à diverses reprises l'attention de l'assemblée, nous en citerons deux : des coureurs s'éclipser et se dérober aux insultes des spectateurs ; d'autres, sur le point de parvenir aux termes de leurs désirs, tomber tout à coup sur un terrain glissant. Nous en fit remarquer dont les pas s'imprimaient à terre sur la poussière. Deux Crotoniates tinrent longtemps les esprits en suspens : ils devançaient leurs adversaires de bien loin ; mais l'un d'eux ayant fait tomber son rival en le poussant, un cri général s'éleva contre lui, et il fut privé de l'honneur de la victoire, car il est expressément défendu d'user de pareilles voies pour se la procurer. On se borna seulement aux assistants d'animer par leurs cris les coureurs auxquels ils s'intéressent. Les vainqueurs ne devaient être couronnés que dans le dernier jour des fêtes ; mais à la fin de leurs courses, ils furent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur était destinée. Ce moment fut pour eux le commencement d'une série de triomphes. Tout le monde s'empressait à les voir,

à les féliciter ; leurs parents, leurs amis, leurs compatriotes, versant des larmes de tendresse et de joie, les soulevaient sur leurs épaules pour les montrer aux assistants, et les livraient aux applaudissements de toute l'assemblée, qui répandait sur eux des fleurs à pleines mains.

(La Course des Chars.)

Pour en voir les préparatifs, nous entrâmes dans la barrière ; nous y trouvâmes plusieurs chars magnifiques, retenus par des câbles qui s'étendaient le long de chaque file, et qui devaient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduisaient n'étaient vêtus que d'une étoffe légère. Leurs coursiers, dont ils pouvaient à peine modérer l'ardeur, attiraient tous les regards par leur beauté, quelques-uns par les victoires qu'ils avaient déjà remportées. Dès que le signal fut donné, ils s'avancèrent jusqu'à la seconde ligne, et, s'étant ainsi réunis avec les autres lignes, ils se présentèrent tous de front au commencement de la carrière. Dans l'instant on les vit couverts de poussière, se croiser, se heurter, entraîner les chars avec une rapidité que l'œil avait peine à suivre. Leur impétuosité redoublait lorsqu'ils se trouvaient en présence de la statue d'un génie qui, dit-on, les pénétre d'une terreur secrète ; elle redoublait lorsqu'ils entendaient le son bruyant des trompettes placées auprès d'une borne fameuse par les naufrages qu'elle occasionne : posée dans la largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars, qu'un défilé assez étroit où l'habileté des guides vient très-souvent échouer. Le péril est d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois ; car on est obligé de parcourir douze fois la longueur de l'hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution il survenait quelque accident qui excitait des sentiments de pitié, ou des rires insultants de la part de l'assemblée. Des chars avaient été emportés hors de la lice ; d'autres s'étaient brisés en se choquant avec violence : la carrière était parsemée de débris qui rendaient la course plus périlleuse encore. Il ne restait plus que cinq concurrents, un Thessalien, un Libyen, un Syracusain, un Corinthien et un Thébain. Les trois premiers étaient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil, il tombe, embarrassé dans les rênes ; et, tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Libyen qui le serrait de près, que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière, que tout retentit de cris perçants et multipliés, le Corinthien et le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'étréillon leurs

coursiers fougueux, et se présentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien et le second au Thébain.

Homère.

(BARTHÉLEMY, VOYAGE D'ANACHARSIS.)

Je ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers ; mais je ne suis plus maître de mon admiration, quand je vois ce génie altier, planer pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés, recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue ; assistant au conseil des dieux ; sondant les replis du cœur humain, et bientôt, riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions ; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes ; nous éblouir par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'aux talents supérieurs ; nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre âme une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir.

Car ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvements qui l'agitent ; c'est de tout subordonner à la passion principale, de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences, de la porter jusqu'aux nues, et de la faire tomber, quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna que le vent repousse au fond de l'abîme ; c'est d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages.

Je monte avec lui dans les cieux : je reconnais Vénus tout entière à cette ceinture d'où s'échappent sans cesse les feux de l'amour, les désirs impatients, les grâces séduisantes, et les charmes inexprimables du langage et des jeux : je reconnais Pallas et ses fureurs à cette égide où sont suspendues la Terreur, la Discorde, la Violence, et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone : Jupiter et Neptune sont les plus puissants des dieux ; mais il faut à Neptune un trident pour secouer la terre ; à Jupiter, un clin d'œil pour ébranler l'Olympe. *Je descends sur la terre : Achille, Ajax et Dio-*

mède sont les plus redoutables des Grecs ; mais Diomède se retire à l'aspect de l'armée troyenne ; Ajax ne cède qu'après l'avoir repoussée plusieurs fois ; Achille se montre, et elle disparaît.

La Veillée.

(SAINT-LAMBERT, LES SAISONS.)

A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée ;
Un facile travail, de doux amusements,
De la longue veillée abrègent les moments.
Tantôt, la serpe en main, vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître ;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier,
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés,
Entourent vos foyers de cercles redoublés,
Où préside un Nestor, l'oracle du village.
Il prédit au canton le beau temps et l'orage.
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique féerie on raconte une histoire ;
L'orateur qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paraît vers le grand bois :
Le jour de la tempête on entendit sa voix ;
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante ;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante.
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.

Mais pendant ces récits, la robuste jeunesse,
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse ;
A peine la musette et l'humble chalumeau,
Ont rassemblé le soir les galants du hameau,
Que dans un vaste enclos préparé pour la danse
Ils viennent étaler leur rustique élégance ;
Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard,
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village ;
La muse et la bergère ont le même langage ;
O mortels innocents que votre sort est doux !

La Vendange.

(SAINT-LAMBERT, LES SAISONS.)

Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
 Le ciel qui la couronne, et l'astre qui l'éclaire,
 Préparent les mortels au retour des frimas.
 Si le soleil encore se montre à nos climats,
 Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance ;
 La nature à grands pas marque sa décadence.
 Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé
 Découvre le raisin, de rubis émaillé ;
 De l'ambre le plus pur la treille est colorée ;
 Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
 Boisson digne des dieux, jus brillant et vermeil,
 Doux extrait de la sève, et des feux du soleil,
 Source de nos plaisirs, délice de la terre,
 Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
 Et donne-moi du moins le plaisir d'un moment !
 Bacchus, Dieu des festins, père de l'enjouement,
 C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
 Les pampres enlevés aux portes de l'aurore :
 Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos :
 Ta liqueur inspira les Muses, les héros,
 Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.

C'est toi qui des Gaulois enflammais le courage,
 Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
 Vint sous leurs toits fumants écraser les Romains.
 Il voulait de tes dons enrichir la patrie,
 Et, le front couronné des pampres d'Hespérie,
 Ivre de vin, de joie, il repassa les monts,
 Les vallons répétaient ses cris et ses chansons,
 Et les thyrses guidaient sa marche triomphante,
 La Gaule à ton nectar dut sa gaieté brillante,
 Le charme des festins et le sel des bons mots,
 L'art d'écarter les soins, et d'oublier les maux.

Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance ;
 Il s'y déploie en ordre et le travail commence ;
 Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau,
 Arrivé plein de joie au penchant du coteau,
 Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
 Trancher au même cep la grappe parfumée ;
 Il chante leurs amours et le dieu des raisins.
 Une troupe à leur voix répond des monts voisins :

Plus loin le tambourin, le fifre et la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète.
Cependant les chansons, les cris du vendangeur,
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élevant en monceaux dans de vastes corbeilles,
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblants,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents :
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avidés buveurs vont y plonger leur verre,
Où monte en pétillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.

Le peuple se rassemble, il hâte son retour ;
Il arrive, ô Bacchus ! en chantant tes louanges.
Il danse autour du char qui porte les vendanges ;
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux ;
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée ;
Ils sont tous contents d'eux, du sort et des humains.
Des rivaux réunis un verre arme les mains :
Bacchus a suspendu la haine et la vengeance ;
Il fait régner l'amour, et répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés,
Tous deux laissent tomber des mots embarrassés,
Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes ;
Ils font de vains efforts pour épancher leurs âmes,
Et, pleins des sentiments qu'ils voudraient exprimer,
Tous deux, en bégayant, se jurent de s'aimer.
Grégoire à Mathurine allait porter son verre,
Sous ses pas incertains il sent trembler la terre,
Il a vu les lambris et le toit s'ébranler.
La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler ;
Il tombe, il la renverse, et la cruche brisée
Se disperse en éclats sur la terre arrosée.
On se lève en tumulte, on part, et les buveurs
Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs.

Épître à mon Habit.

(SEDAINE.)

Ah ! mon habit, que je vous remercie !
 Que je valus hier, grâce à votre valeur !
 Je me connais ; et plus je m'apprécie,
 Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
 Par une secrète magie,
 Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
 Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
 Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
 Quels honneurs je reçus ! Quels égards ! Quel accueil !
 Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
 Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire :
 J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.
 Cette femme à grand falbala
 Me consulta sur l'air de son visage ;
 Un blondin, sur un mot d'usage,
 Un robin, sur des opéras.
 Ce que je décidai fut le *ne plus ultrà* ;
 On applaudit à tout : j'avais tant de génie !
 Ah ! mon habit, que je vous remercie !
 C'est vous qui me valez cela.
 De compliments, bons pour une maîtresse,
 Un petit-maître m'accabla,
 Et, pour m'expliquer sa tendresse,
 Dans ses propos guindés me dit tout *Angola*.*
 Ce marquis, autrefois mon ami de collège,
 Me reconnut enfin, et du premier coup d'œil
 Il m'accorda, par privilège,
 Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.
 Ce qu'une liaison, dès l'enfance établie,
 Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
 N'eussent obtenu de ma vie,
 Votre aspect seul me l'attira.
 Ah ! mon habit, que je vous remercie !
 C'est vous qui me valez cela.
 Mais ma surprise fut extrême ;
 Je m'aperçus que sur moi-même
 Le charme sans doute opérait :
 J'entrais jadis d'un air discret ;
 Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise,
 J'écoutais en silence, et ne me permettais
 Le moindre *si*, le moindre *mais* ;

* Roman de La Morlière.

Avec moi tout le monde était fort à son aise,
 Et moi je ne l'étais jamais ;
 Un rien aurait pu me confondre,
 Un regard : tout m'était fatal ;
 Je ne parlais que pour répondre,
 Je parlais bas, je parlais mal.
 Un sot provincial, arrivé par le coche,
 Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau ;
 Je me mouchais presque au bord de ma poche,
 J'éternuais dans mon chapeau.
 On pouvait me priver, sans aucune indécence,
 De ce salut, par l'usage introduit ;
 Il n'en coûtait de révérence
 Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
 Mais à présent, mon cher habit,
 Tout est de mon ressort : les airs, la suffisance,
 Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,
 Deviennent mes tons favoris.
 Est-ce ma faute, à moi, puisqu'ils sont applaudis ?
 Dieu, quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
 De ne point habiter ce pays limitrophe
 Des conquêtes de notre roi !
 Dans la Hollande, il est une autre loi.
 En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme,
 En vain j'exalterais sa valeur, son débit :
 Ici, l'habit fait valoir l'homme ;
 Là, l'homme fait valoir l'habit.
 Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit,
 Brillent à présent dans leur force,
 L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit ;
 On le juge sur son écorce.

Bélisaire en Thrace.

(MARMONTEL.)

Dans la vieillesse de Justinien, l'Empire, épuisé par
 longs efforts, approchait de sa décadence. Toutes les parties
 l'administration étaient négligées ; les lois étaient en ou
 les finances au pillage, la discipline militaire à l'aband
 L'Empereur, lassé de la guerre, achetait de tous côtés
 paix au prix de l'or, et laissait dans l'inaction le peu
 troupes qui lui restaient, comme inutiles et à charge. Les
 Les chefs de ces troupes délaissées se dissipaient de

plaisirs ; et la chasse, qui leur retraçait la guerre, charmait l'ennui de leur oisiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques uns d'entre eux soupaient ensemble dans un château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandait l'hospitalité. La jeunesse est compatissante ; ils firent entrer le vieillard. On était en automne ; et le froid, qui se faisait déjà sentir, l'avait saisi ; on le fit asseoir près du feu.

Le souper continue ; les esprits s'animent ; on commence à parler des malheurs de l'État. Ce fut un champ vaste pour la censure ; et la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagérait ce qu'il avait fait, et ce qu'il aurait fait encore si l'on n'eût pas mis en oubli ses services et ses talents. Tous les malheurs de l'Empire venaient, à les en croire, de ce qu'on n'avait pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernaient le monde en buvant, et chaque nouvelle coupe de vin rendait leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutait, et souriait avec pitié. L'un d'eux s'en aperçut et lui dit : " Bon-homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons-là ?—Plaisant ! non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge." Cette réponse les interdit. " Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, et je crois, comme vous, qu'on a tort de vous négliger ; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'Empire n'a plus sa force et sa splendeur, de ce qu'un prince consumé de soins, de veilles et d'années, est obligé, pour voir et pour agir, d'employer des yeux et des mains infidèles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous !—Dans votre temps, reprit l'un des convives, ce n'était donc pas l'usage de penser à soi ? Eh bien ! la mode en est venue, et l'on ne fait plus que cela.—Tant pis ! dit le vieillard, et s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu'on leur demande l'hospitalité ?—Je ne vous insulte point, lui dit le vieillard ; je vous parle en ami, et je paie mon asile en vous disant la vérité."

Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, était du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. " Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse, mais avec un peu de rigueur ; et ce dévouement que vous exigez est une vertu, mais non pas un devoir.—C'est un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté, ou plutôt c'est la base de vos devoirs et de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie doit la supposer insolvable, car ce qu'il expose pour elle est sans prix ; il doit même s'attendre à la trouver ingrate, car si le

sacrifice qu'il lui fait n'était pas généreux, il serait insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthousiasme de la vertu, qui soient dignes de vous conduire. Et alors que vous importe comment vos services seront reçus ? La récompense en est indépendante des caprices d'un ministre et du discernement d'un souverain. Que le soldat soit attiré par le vil appât du butin ; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre, je le conçois. Mais vous qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté pour essuyer tant de fatigues et affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement pour exiger qu'on vous le paie ? ne voyez-vous pas que c'est l'avilir ? Quiconque s'attend à un salaire est esclave : la grandeur du prix n'y fait rien ; et l'âme qui s'apprécie un talent est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition ; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du prince, tout cela est une solde, et qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre ; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté ; l'autre est un acte de servitude : c'est à vous de choisir celui qui vous convient.—Ainsi, bonhomme, vous mettez, lui dit-on, les souverains bien à leur aise !—Si je parlais aux souverains, reprit l'aveugle, je leur dirais que si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes.—Vous avancez donc qu'il est juste de récompenser les services ?—Oui, mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser : tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale ? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé et fût content, il faudrait que chacun commandât et que personne n'obéît ; or cela n'est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumières et d'équité ; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans son choix, que si chacun de vous en était cru sur l'opinion qu'il a de lui-même.—Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi ? dit en haussant le ton le jeune maître du château.—Je suis Bélisaire," répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence exprimèrent d'abord le respect dont ils étaient frappés, et, oubliant que Bélisaire était aveugle, aucun d'eux n'osait lever les yeux sur lui. "O grand homme ! lui dit enfin Tibère, que la fortune est injuste et cruelle ! Quoi ! vous à qui l'Empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumière ! et c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement et de zèle !—Et qui

— Voulez-vous donc qui vous en donne? dit Bélisaire; les esclaves de la faveur?—Ah! quelle honte! ah! quel excès d'ingratitude! poursuivit Tibère; l'avenir ne le croira jamais. — Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris: je ne croyais pas être si mal traité; mais je comptais mourir en servant l'Etat: et, mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et surtout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour; il ne le sera point de la mémoire des hommes; et quand il le serait, je m'en souviens, et c'est assez."

Les convives pénétrés d'admiration, pressèrent le héros de se mettre à table. "Non, leur dit-il, à mon âge, la bonne place est le coin du feu." On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château; il ne voulut que de la paille. "J'ai touché plus mal quelquefois, dit-il; ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, il est plus délicat que moi."

Le lendemain Bélisaire partit dès que le jour put éclairer son guide, et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avait fatigués; instruits de son départ, ils voulaient le suivre, et lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il aurait besoin. "Cela est inutile, dit le jeune Tibère, il ne vous estime pas assez pour daigner accepter nos dons."

Péroration de l'Éloge de Marc-Aurèle.

(THOMAS.)

"Quand le dernier terme approcha, il ne fut point étonné. Je me sentais élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste. Il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchais ses mains défaillantes qu'avec respect, et le lit funèbre où il attendait la mort me semblait une espèce de sanctuaire.

"Cependant l'armée était consternée, le soldat gémissait sous ses tentes; la nature elle-même semblait en deuil; le ciel de la Germanie était plus obscur; des tempêtes agitaient la cime des forêts qui environnaient le camp: et ces objets lugubres semblaient ajouter encore à notre désolation.

"Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa

vie en présence de l'Être Suprême, soit pour méditer encore une fois avant que de mourir. Enfin il nous fit appeler. Tous les amis de ce grand homme et les principaux de l'armée vinrent se ranger autour de lui; il était pâle, les yeux presque éteints et les lèvres à demi glacées. Cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince, il parut se ranimer un moment pour toi. Sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avaient servi sous lui. Il leur recommanda ta jeunesse. 'Servez-lui de père, leur dit-il: ah! servez-lui de père.' Alors il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle mourant devait les donner; et bientôt après Rome et l'univers le perdirent."

A ces mots, tout le peuple romain demeura mort et immobile. Apollonius se tut, ses larmes coulèrent. Il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle; il le serra longtemps entre ses bras; et, se relevant tout à coup: "Mais toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle! ô mon fils! permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître, et qui t'a tenu enfant dans ses bras; songe au fardeau que t'ont imposé les dieux; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois ou le plus juste ou le plus coupable des hommes. Le fils de Marc-Aurèle aura à choisir?"

"On te dira bientôt que tu es tout-puissant, on te traitera: les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Ecoute: quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avait sauvé Rome; quand il eut fait égorger sa femme, on loua devant lui sa justice; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut aux temples remercier les dieux. Ne te laisse pas éblouir par des respects. Si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages, et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse point les peuples. La justice outragée veille dans les cœurs. Maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle! pardonne: je te parle au nom de l'univers qui t'est confié; je te parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne seras point insensible à ta gloire si pure. Je touche au terme de ma vie; bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juste, puisque je vivrai assez pour contempler tes vertus! Si tu devras un jour..."

Tout à coup Commode, qui était en habit de guerre, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent. Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçaient Rome. Il ne put achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage. Le pompe funèbre, qui avait été suspendu.

La po
régale
le roe.
phérip
per un
éphyr;
formes
compos
écailles
leurs te
lequel
roulée
mante
sité; e
na not
lien si
faculté
se mon
d'intel
les gè
les cer
qu'elle
l'enda
vix el
sion, i
ria et
tous

et sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un profond silence : il venait d'apprendre que Marc-Aurèle était entier dans le tombeau.

FRAGMENTS DES ÉTUDES ET HARMONIES DE LA NATURE.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

La Rose et le Papillon.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la puissance végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions d'or et de pourpre, teinte de la plus riche des couleurs, contrastée avec le feuillage du plus beau vert, et balancée par le vent ; le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvemens. Considérez avec quel art sont disposées les quatre ailes dont il vole, la régularité des nervures qui le recouvrent comme des plumes, la variété de ces nervures brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs ; les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée, nombre de plus de deux mille. Mais ce qui le rend supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les sens de voir, d'ouïr, d'odor, de savourer, de sentir, de vouloir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre ses grandes nectarées de son sein ; c'est pour en protéger les nectars, collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend rien et qui accourt pour la cueillir ; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche ; et après s'être joué de la rose, il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

Le Sentiment de la Divinité.

Avec le sentiment de la Divinité, tout est grand, noble, sublime dans la vie la plus étroite ; sans lui, tout est bas, déplaisant et amer au sein même des grandeurs. Ce

fut lui qui donna l'empire à Sparte et à Rome en montrant à leurs habitans vertueux et pauvres les Dieux pour protecteurs et pour concitoyens. Ce fut sa destruction qui les livra riches et vicieux à l'esclavage, lorsqu'ils ne virent plus d'autres Dieux dans l'univers que l'or et les voluptés. L'homme a beau s'environner des biens de la fortune, dès que ce sentiment disparaît de son cœur, l'ennui s'en empare. Si son absence se prolonge, il tombe dans la tristesse, ensuite dans une noire mélancolie, et enfin dans le désespoir. Si cet état d'anxiété est constant, il se donne la mort. L'homme est le seul être sensible qui se détruise lui-même dans un état de liberté. La vie humaine, avec ses pompes et ses délices, cesse de lui paraître une vie quand elle cesse de lui paraître immortelle et divine.

Quel que soit le désordre de nos sociétés, cet instinct céleste se plaît toujours avec les enfans des hommes. Il inspire les hommes de génie en se montrant à eux sous les attributs éternels. Il présente au géomètre les progressions ineffables de l'infini, au musicien des harmonies ravissantes, à l'historien les ombres immortelles des hommes vertueux. Il élève un Parnasse au poète, et un Olympe au héros. Il luit sur les jours infortunés du peuple. Il fait soupirer, au milieu du luxe de Paris, le pauvre habitant de la Savoie, après les saints couverts de neige de ses montagnes. Il erre sur les vastes mers, et rappelle des doux climats de l'Inde le matelot européen aux rivages orageux de l'Occident. Il donne une patrie à des malheureux, et des regrets à ceux qui n'ont rien perdu. Il couvre nos berceaux des charmes de l'innocence, et les tombeaux de nos pères, des espérances de l'immortalité. Il repose au milieu des villes tumultueuses, sur les palais des grands Rois, et sur les temples augustes de la Religion.

Souvent il se fixe dans des déserts, et attire sur des rochers les respects de l'univers. C'est ainsi qu'il vous a couverts de majesté, ruines de la Grèce et de Rome, et vous aussi mystérieuses pyramides de l'Egypte ! C'est lui que nous cherchons sans cesse au milieu de nos occupations inquiètes ; mais dès qu'il se montre à nous dans quelque acte inopiné de vertu, ou dans quelqu'un de ces événemens qu'on nomme des coups du ciel, ou dans quelques-unes de ces émotions sublimes indéfinissables, qu'on appelle par excellence des traits de sentiment, son premier effet est de produire en nous un mouvement de joie très-vif, et le second de nous faire verser des larmes. Notre âme, frappée de cette lueur divine, se réjouit à la fois d'entrevoir la céleste patrie, et s'afflige d'en être exilée.

Les Nuages.

Lorsque j'étais en pleine mer et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des croupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté, en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alisé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages qu'il voiturait dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs, apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons, et tomber çà et là en cataractes ; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraude, si communes le soir dans les couchans de ces parages. Ce paysage n'était point un tableau colorié : c'était une simple estampe où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil, mais, par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ses rayons décomposés éclairèrent les arcades demitransparentes du pont d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons et aux sommets des rochers, tandis que des torrens de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire ; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulemens lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île

douces celles de l'astre du jour, en se levant se
dissipa l'empire de la lumière, et fit régner celui
Oh ! si le jour n'est lui-même qu'une image de
heures rapides de l'aube du matin, du midi
représentent les âges, si fugitifs, de l'enfance, de
de la virilité et de la vieillesse, la mort, comme
nous découvrir aussi de nouveaux cieux et d
mondes !

FRAGMENT DU ROMAN DE PAUL ET V

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Toute leur étude était de se complaire et de
Au reste, ils étaient ignorans comme des cr
savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient p
s'était passé dans des temps reculés et loin
curiosité ne s'étendait pas au-delà de cette mo
croyaient que le monde finissait où finissait le
n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient
affection mutuelle et celle de leurs mères occu
l'activité de leurs âmes. Jamais des scier
n'avaient fait couler leurs larmes ; jamais les

levaient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parens.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil dorait les pistons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendaient chez madame de La Tour : alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas ; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe, sous un berceau de bananiers, qui leur fournissait à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avait que douze ans ; déjà sa taille était plus qu'à demi formée ; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête ; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage, ils souriaient toujours de concert quand elle parlait ; mais quand elle gardait le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnait une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnaient autour comme des pinceaux, ne leur avaient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paraissait, il devenait tranquille et allait s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passait sans qu'ils se disent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfans de Niobé ; mais, à leurs regards, qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfans du ciel, pour ces esprits bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de la Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentait augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois : " Si je venais à mourir, que deviendrait Virginie sans fortune ? "

Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche,

vieille et dévote, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de La Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort attendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarquement où elle se trouvait loin de son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui était d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivait donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de La Bourdonnais dans cette île, madame de La Tour apprit que le gouverneur avait à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier de paraître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de La Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandait à sa nièce qu'elle avait mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin; que les passions portaient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari était un juste châtement de Dieu; qu'elle avait bien fait de passer aux îles plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle était après tout dans un bon pays où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissait par se louer elle-même: pour éviter, disait-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avait toujours refusé de se marier. La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avait voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'était trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille sans

laide et à un cœur aussi dur. Elle ajoutait par post-scriptum que, toute réflexion faite, elle l'avait fortement recommandée à M. de La Bourdonnais. Elle l'avait en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus craindre qu'un ennemi déclaré; afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de plaindre, elle l'avait calomniée.

Madame de La Tour, que tout homme indifférent peut voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de La Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation, celle de sa fille, que par de durs monosyllabes: "J

... No
maître
table:
Mad
unre
r'essit,
mise:
comme
la socié
la far
Margr
de tes
seul q
jusqu
point
elle s
maie
plots
fond
nière
cours
les;
à c
tes
ma
ple
le
pi
er

... nous verrons ; ... avec le temps : ... il y a bien des malheureux ... Pourquoi indisposer une tante respectable ? ... C'est vous qui avez tort."

Madame de La Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur, et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : "Voilà le fruit de onze ans de patience !" Mais comme il n'y avait que madame de La Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine était-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : "Qu'avons-nous besoin de tes parens ? Dieu nous a-t-il abandonnées ? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour ? Pourquoi donc te chagriner ? Tu n'as point de courage." Et, voyant madame de La Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et, la serrant dans ses bras : "Chère amie ! s'écria-t-elle, chère amie !" Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes, pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur ; et Paul, les yeux enflammés de colère, criait, serrait les poings, frappait du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que des cris de douleur : "Ah ! madame ! ... ma bonne maîtresse ! ... ma bonne mère ! ... ne pleurez pas." De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de La Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : "Mes enfans, vous êtes cause de ma peine ; mais vous faites toute ma joie. O mes chers enfans ! le malheur ne m'est venu que de loin ; le bonheur est autour de moi." Paul et Virginie ne la comprirent pas ; mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent, et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu de la belle saison.

Chaque jour était pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie, ni l'ambition ne les tourmentaient. Elles ne désiraient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue et qu'ôte la calomnie ; il leur suffisait d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étaient ignorés ; seulement, quand un passant demandait sur le chemin des Pamplémousses, à quelques habitans de la plaine : "Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces petites cases ?" ceux-ci répondaient sans les connaître : "*Ce sont de bonnes gens.*" Ainsi des violettes,

sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoi qu'on ne les voie pas.

Elles avaient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général; et quoi qu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle qui les remplissait d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avait répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissans.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appelait la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avaient planté un bambou, au haut duquel ils élevaient un petit mouchoir blanc pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevaient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite: il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles; et s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes dans ces mêmes lieux ont senti, pensé et souffert comme lui; que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre âme dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

Ces familles heureuses étendaient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms

Ils tendres aux objets en apparence les plus indifférens. Le cercle d'orangers, de bananiers et de jam-roses plantés sur d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul ont quelquefois danser, se nommait LA CONCORDE. Un arbre, à l'ombre duquel madame de La Tour et Marthe s'étaient raconté leurs malheurs, s'appelait LES LÈSSES. Elles faisaient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE à de petites portions de terre où avaient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient LA FOLLE et FOULLEPOINTE deux endroits où croissait dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un bannier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, elles expatriées entretenaient les douces illusions de la vie, et en calmaient les regrets dans une terre étrangère. Hélas ! j'ai vu s'animer de mille appellations charnelles les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu tant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms perdus.

De tout ce que renfermait cette enceinte, rien n'était remarquable que ce qu'on appelait le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ est un emplacement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Madame Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présenter un coco des Indes qu'on m'avait donné. Elle planta sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qui produirait servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de La Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention. Il naquit de ces deux arbres deux cocotiers, qui formaient toutes les archives de ces deux familles : l'un se nommait l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crurent tous deux dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassait au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait creusé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avait formé. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en toiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là, croissaient les lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des pimons, dont les pétales, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en

cœur, et les basiliques à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes qui formaient sur les flancs des rochers de grandes corniches de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil on y voyait voler, le long des rivages de la mer, le cortège et l'alouette marine, et au haut des airs la noire frégate, l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien. Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, dévalant d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille à l'ombre des deux castiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Peut-être qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux entouraient leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de blé de maïs et de millet : dès qu'elle paraissait, les mandchiffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les canaux, dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons : des perruches, vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins ; des perdrix accouraient vers l'herbe : tous s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfans, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices ! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elle vos repas champêtres qui n'avaient coûté la vie à aucun animal ! des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies, et les sucres les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins : Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étaient pas commodes ; là, on était mal assis ; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage ; Virginie serait mieux là.

Vous auriez tant de tant parvez concubines et de petite sphère de ses pour sont in biologies, ni a et de philosop nées de la na l'ombre des ar ment leurs fleu les de leurs r plus grands temps de dîne : bananiers sont poche, les tar nous voi : les cannes à une encore p jeunes filles. celui de Paul occier de la mangues o mangers, vi son au mon chères, comm mentaient d'a de leurs mère et d'être phi et de se résig après tout. et mras à n quation eno filia ne se c banieres ; ou quelques erre à rendre. leur souci mes n'avait leuse n' euse, la pié les en grâv d leurs m l'ode la fr premiers vrent.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnaient leurs fleurs ou leurs fruits; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations. "Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds;" ou bien: "La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles.—Quand viendrez-vous nous voir? lui disaient quelques amis du voisinage.—Aux cannes à sucre, répondait Virginie.—Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable," reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul: "Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi, de celui du plus petit. "Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers, vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde." Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades; ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et savans à notre manière? leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avait point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières; oui, des lumières; et, quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'âme pure n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissaient ces deux enfans de la nature. Aucun souci n'avait ridé leur front, aucune intempérance n'avait corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur: l'amour, l'innocence, la piété, développaient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes, et leurs mouvemens. Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur: tels, dans le jardin d'Eden, parurent nos premiers parens, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère

et comme sœur : Virginie, douce, modeste, confiante Eve ; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme, avec la simplicité d'un enfant. . . .

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France à madame de La Tour une lettre de sa tante. La mort, sans laquelle les cœurs durs ne seraient jamais, l'avait frappée. Elle sortait d'une grande dégenérée en langueur, et que l'âge rendait incurable mandait à sa nièce de repasser en France ; ou, si sa lui permettait pas de faire un si long voyage, elle lui nait d'y envoyer Virginie, à laquelle elle destinait une éducation, un parti à la cour, et la donation de biens. Elle attachait, disait-elle, le retour de ses l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut-elle lue dans la famille, qu'elle répandit la consternation. Domingue et Marie se pleurer. Paul, immobile d'étonnement, paraissait mettre en colère. Virginie, les yeux fixés sur sa n'osait proférer un mot. " Pourriez-vous nous maintenant ? dit Marguerite à madame de La Tour, mon amie ; non, mes enfans, reprit madame de La Tour ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous, et c'est vous que je veux mourir. Je n'ai connu le bonheur dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'chagrins en sont cause. J'ai été blessée au cœur dureté de mes parens, et par la perte de mon cher. Mais depuis j'ai goûté plus de consolation et de félicité vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même espérer de patrie."

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de leurs yeux. Paul, serrant madame de La Tour dans ses bras dit : " Je ne vous quitterai pas non plus ; je n'irai point en Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère tante, rien ne vous manquera jamais avec nous." Mais c'était la société, la personne qui témoigna le moins de joie, y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle parut le jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin qui précédait le déjeuner, Domingue les avertit qu'un sieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avancait vers la maison. C'était M. de La Bourdonnais. Il entra dans la salle, où toute la famille était à table. Virginie venait servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit. Elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de basses, et pour linge des feuilles de bananier. Le g

neur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de La Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elle avait bien des droits sur lui. "Vous avez, ajouta-t-il, madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune, et vous attend auprès d'elle." Madame de La Tour répondit au gouverneur que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage. "Au moins, reprit M. de La Bourdonnais, pour mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez sans injustice la priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet d'user, s'il le fallait, de mon pouvoir; mais, ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitans de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille, le bien-être de toute votre vie. Pourquoi vient-on aux îles? n'est-ce pas pour y faire fortune? N'est-il pas bien plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie?"

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs. "Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs du voyage de mademoiselle votre fille, de la part de votre tante." Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de La Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur : "Monsieur, ma mère s'est adressée à vous, et vous l'avez mal reçue.—Avez vous un autre enfant, madame? dit M. de La Bourdonnais à madame de La Tour.—Non, monsieur, reprit-elle; celui-ci est le fils de mon amie; mais lui et Virginie nous sont communs et également chers.—Jeune homme, dit le gouverneur à Paul, quand vous aurez acquis l'expérience du monde, vous connaîtrez le malheur des gens en place; vous saurez combien il est facile de les prévenir, combien aisément ils donnent au vice intrigant ce qui appartient au mérite qui se cache."

M. de La Bourdonnais, invité par madame de La Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il dîné, à la manière des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques. "Il n'y a, dit-il, ici que des meubles de bois, mais on y trouve des visages sereins et des cœurs d'or." Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : "Je désire être votre ami, car vous êtes un honnête homme." M. de La Bourdonnais reçut avec plaisir cette

marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de La Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes qui y était passagère; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. "Votre tante, ajouta-t-il en s'en allant, ne peut pas traîner plus de deux ans: ses amis me l'ont mandé. Songez-y-bien; la fortune ne vient pas tous les jours. Consultez-vous. Tous les gens de bon sens seront de mon avis." Elle lui répondit que, "ne désirant désormais d'autre bonheur dans le monde que celui de sa fille, elle laisserait son départ pour la France entièrement à sa disposition."

Madame de La Tour n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit: "Mon enfant, nos domestiques sont vieux; Paul est bien jeune; Marguerite vient sur l'âge; je suis déjà infirme: si j'allais mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de ces déserts? Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre comme une mercenaire. Cette idée me pénètre de douleur." Virginie lui répondit: "Dieu nous a condamnés au travail. Vous m'avez appris à travailler, et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent il ne nous a pas abandonnés, il ne nous abandonnera point encore. Sa providence veille particulièrement sur les malheureux. Vous me l'avez dit tant de fois, ma mère!"

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de La Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur. "Mes enfans, dit-il en entrant, Dieu soit loué! vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de La Bourdonnais, et ce que vous lui avez répondu. Bonne maman, votre santé vous oblige de rester ici; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux parens, même injustes. C'est un sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous; il faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. Votre voyage en France aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoiselle?"

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : " Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite !" dit-elle en pleurant.

Je passe donc mes jours loin des hommes que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitans si misérables ; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus, je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais, voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvaient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur : ils blâmaient ma vie solitaire : ils prétendaient qu'eux seuls étaient utiles aux hommes ; et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour servir de leçon à moi-même. Je repasse, dans le calme présent, les agitations passées de ma propre vie auxquelles j'ai donné tant de prix ; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus disputer avec fureur

ces chimères et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Paul. " Qu'entendez-vous par la vertu ? "

Le Vieillard. " Mon fils, vous qui soutenez vos pères par vos travaux, vous n'avez pas besoin qu'on vous la définisse. La vertu est un effort fait sur nous-même pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu seul. "

" La vertu, repris-je, toujours égale, constante, invariable, n'est pas le partage de l'homme. Au milieu de tant de passions qui nous agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit; mais il est des phares où nous pouvons en rallumer le flambeau: ce sont les lettres.

" Les lettres, mon fils, sont un secours du ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles échauffent; c'est un feu divin. Comme le feu, elles approprient toute la nature à notre usage. Par elles nous réunissons autour de nous les choses, les lieux, les hommes et les temps. Ce sont elles qui nous rappellent aux règles de la vie humaine. Elles calment les passions; elles répriment les vices; elles excitent les vertus par les exemples augustes des gens de bien qu'elles célèbrent, et dont elles nous présentent les images toujours honorées. Ce sont des filles du ciel qui descendent sur la terre pour charmer les maux du genre humain. Les grands écrivains qu'elles inspirent ont toujours paru dans les temps les plus difficiles à supporter à toute société, les temps de barbarie et ceux de dépravation. Mon fils, les lettres ont consolé une infinité d'hommes plus malheureux que vous: Xénophon, exilé de sa patrie après y avoir ramené dix mille Grecs; Scipion l'Africain, lassé des calomnies des Romains; Lucullus, de leurs brigues; Catinat, de l'ingratitude de sa cour. Les Grecs, si ingénieux, avaient réparti à chacune des Muses qui président aux lettres une partie de notre entendement, pour le gouverner: nous devons donc leur donner nos passions à régir, afin qu'elles leur imposent un joug et un frein. Elles doivent remplir, par rapport aux puissances de notre âme, les mêmes fonctions que les Heures qui attelaient et conduisaient les chevaux du Soleil.

" Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit avant

nous sont des voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main, et nous invitent à nous joindre à leur compagnie lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami."

Fragment du Chant premier des Jardins.

(DELILLE.)

Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,
Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue ;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle.
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton.* Quand ses puissantes mains
Préparent un asyle aux premiers des humains ;
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leurs cours des ondes prisonnières ?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre et son premier printemps ?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La Nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des côteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Elégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue :
Ou, tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas ;
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.

* Plusieurs Anglais prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre, (Chant IV. du Paradis perdu,) et quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irréguliers ; et quoiqu'il soit probable, que ce genre vient des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton comme plus poétique.—*Delille.*

Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries ?

C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs ;
Zéphyre aux antres verts redisait leurs soupirs ;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'Hyménée.

O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivrait, loin des tourmens où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie !

Fragment du Chant troisième des Jardins.

(DELILLE.)

Fleurs charmantes ! par vous la nature est plus belle,
Dans ses brillans tableaux l'art vous prend pour modèle ;
Simple tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;
Le laurier vous permet de parer la victoire ;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la Religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour,
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.

N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aïlle de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem* plus d'un triste amateur

* Harlem est une ville de Hollande, où se fait un grand commerce de fleurs. On sait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté et des jouissances exclusives. — Delille.

Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
 Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
 D'une anémone unique adore la merveille,
 Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
 Achette au poids de l'or les taches d'un œillet.
 Laissez-lui sa manie et son amour bizarre ;
 Qu'il possède en jaloux et jouisse en avare.

Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
 Fleurs, parure des champs et délices des yeux,
 De vos riches couleurs venez peindre la terre.
 Venez : mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
 Renfermer vos appas tristement relégués.
 Que vos heureux trésors soient par-tout prodigués.
 Tantôt de ces tapis émaillez la verdure ;
 Tantôt de ces sentiers égayez la bordure :
 Formez-vous en bouquets, entourez ces berceaux ;
 En Méandres brillans courez au bord des eaux,
 Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille,
 Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
 Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
 Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms ;
 A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
 Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
 La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
 Le printemps sa guirlande, et l'Amour ses bouquets,
 Qu'Anacréon chanta, qui formait avec grâce
 Dans les jours de festin la couronne d'Horace ?

Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux,
 Destinés à tracer de plus mâles tableaux.
 O vous, dont je foulais les pelouses fleuries,
 Adieu, charmans bosquets, adieu, vertes prairies :
 Ces masses de rochers confusément épars
 Sur leur informe aspect appellent mes regards.

De nos jardins voués à la monotonie
 Leur sublime âpreté jadis était bannie.
 Depuis qu'enfin le peintre y prescrivait des lois,
 Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,
 Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent.
 Mais de quelque beauté que ces masses les parent,
 Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,
 De la nature en vain rival présomptueux,
 L'art en voudrait tenter une infidèle image.
 Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
 La nature se rit de ces rocs contrefaits,
 D'un travail impuissant avorton imparfaits.

Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,
 Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
 Whateli, je te suis ; viens, j'y monte avec toi.

Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi !
 Tous ces rocs variant leurs gigantesques cimes,
 Vers le ciel élançés, roulés dans des abîmes,
 L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,
 Quelquefois dans les airs hardiment suspendus,
 Les uns taillés en tours, en arcades rustiques,
 Quelques-uns à travers leurs noirâtres portiques
 Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur,
 Des sources, des ruisseaux le cours brillant et pur,
 Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,
 Ces romanesques lieux qu'ont chantés les poètes.
 Heureux si ces grands traits embellissent vos champs !

Mais dans votre tableau leurs tons seraient tranchans.
 C'est là, c'est pour dompter leur inculte énergie,
 Qu'il faut d'un enchanteur le charme et la magie.
 Cet enchanteur, c'est l'art ; ses charmes, sont les bois.
 Il parle ; les rochers s'ombragent à sa voix,
 Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangère.
 Quand vous ornez ainsi leur sécheresse austère,
 Variez bien vos plants. Offrez aux spectateurs
 Des contrastes de tons, de formes, de couleurs.
 Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.
 N'interrompez-vous point ces masses trop égales ?
 Cachez ou découvrez, variez à la fois
 Les bois par les rochers, les rochers par les bois.

N'avez vous pas encor, pour former leur parure,
 Des arbustes rampans l'errante chevelure ?
 J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejets,
 Sur leurs arides flancs serpenter en festons ;
 J'aime à voir leur front chauve et leur tête sauvage
 Se coiffer de verdure, et s'entourer d'ombrage.
 C'est peu. Parmi ces rocs un vallon précieux,
 Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux ?
 Saisissez ce bienfait ; déployez à la vue
 D'un sol favorisé la richesse imprévue.
 C'est un contraste heureux ; c'est la stérilité
 Qui cède un coin de terre à la fertilité.
 Ainsi vous subjuguiez leur âpre caractère.

Quoi donc ! faut-il toujours les orner pour vous plaire ?
 Non ; l'art qui doit toujours en adoucir l'horreur,
 Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.
 Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice
 D'une simple cabane il pose l'édifice :
 Le précipice encore en paraît agrandi.
 Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.
 A leur terrible aspect je tremble, et de leur cime
 L'imagination me suspend sur l'abîme.
 Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,

De voyageurs perdus, d'amans précipités ;
Vieux récits, qui, charmant la foule émerveillée
Des crédules hameaux abrègent la veillée,
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.
Mais de ces grands effets n'usez que sobrement.
Notre cœur dans les champs à ces rudes secousses
Préfère un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le sens, de la cime des monts
J'ai besoin de descendre en mes rians vallons.
Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages ;
Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.
Eh bien ! si vos sommets jadis tout dépouillés
Sont, grâce à mes leçons, richement habillés,
O rochers ! ouvrez-moi vos sources souterraines :
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez par-tout la vie et la fraîcheur.
Ah ! qui peut remplacer votre aspect enchanteur ?
De près il nous amuse, et de loin nous invite ;
C'est le premier qu'on cherche, et le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs ; vous répétez les cieux ;
Vous enchantez l'oreille et vous charmez les yeux.
Venez : puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondans encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, et purs comme vos eaux !
Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leur penchant et même leurs caprices.
Dans la facilité de ses libres détours,
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.
De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,
De ses plis sinueux contraindre la mollesse ?
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez ?
Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans contrainte, sans art, sans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère ?
Sa grâce est dans l'aisance et dans la liberté.
Mais au fond d'un serail contemplez la beauté :
En vain elle éblouit, vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale ;
Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits
Décèle la contrainte et flétrit ses attrait.

Howard.

(DELILLE, LA PITIÉ.)

Qu'on ne me vante plus les malheurs vagabonds
De ce roi voyageur, père de Télémaque,
Cherchant pendant dix ans son invisible Ithaque.
Avec un but plus noble, un cœur plus courageux,
Sur les monts escarpés, sur les flots orageux,
Dans les sables brûlans, vers la zone inféconde,
Où languit la nature aux limites du monde,
Aux lieux où du croissant on adore les lois,
Aux lieux où l'on connaît le malheur et les larmes,
Suivant d'un doux penchant les invincibles charmes,
Le magnanime Howard parcourt trente climats.
Est-ce la gloire ou l'or qui conduisent ses pas ?
Hélas ! dans la prison, triste sœur de la tombe,
Ta main vient soutenir le malheur qui succombe,
Vient charmer ces cachots dont l'aspect fait frémir,
Dont les échos jamais n'ont appris qu'à gémir.
Oubliant et le monde et ses riantes scènes,
Il marche environné du bruit affreux des chaînes,
De grilles, de verroux, de barreaux sans pitié,
Que jamais n'a franchis la voix de l'amitié :
Par cent degrés tournant sous des voûtes horribles,
Plonge jusques au fond de ces cachots terribles,
Habités par la mort, et pavés d'ossements,
D'un funeste trépas funestes monumens ;
Y mène le pardon, quelquefois la justice,
Et par un court trépas abrège un long supplice :
Prête, en pleurant, l'oreille aux maux qu'ils ont soufferts
S'il ne peut les briser, il allège leurs fers.
Tantôt, pour adoucir la loi trop rigoureuse,
Porte au pouvoir l'accent de leur voix douloureuse ;
Et, rompant leurs liens pour des liens plus doux,
Dans les bras de l'épouse il remet son époux,
Le père à son enfant, l'enfant à ce qu'il aime.
Par lui, l'homme s'élève au-dessus de lui-même.
Les séraphins surpris demandent dans le ciel,
Quel ange erre ici bas sous les traits d'un mortel.
Devant lui la mort fuit, la douleur se retire
Et l'ange affreux du mal le maudit et l'admire.

Découverte de l'Amérique.

(DELILLE, LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE.)

Eh ! qui du grand Colomb ne connaît point l'histoire,
Lui dont un nouveau monde éternisa la gloire ?

Illustre favori du maître du trident.

L'heureux Colomb voguait sur l'abîme grondant ;

Sa nef avait franchi les colonnes d'Alcide ;

Les Phoques, les Tritons, la jeune Néréide,

Voyaient d'un œil surpris ces drapeaux, ces soldats ;

Ces bronzes menaçans, cette forêt de mâts,

Et ces hardis vaisseaux, flottantes citadelles,

Auxquels les vents vaincus semblaient céder leurs ailes.

Depuis six mois entiers ils erraient sur les eaux ;

Dépourvus d'alimens, épuisés de travaux,

Les matelots sentaient défaillir leur courage,

Et d'une voix plaintive imploraient le rivage.

Mille maux à la fois leur présagent leur fin,

Et la contagion se ligue avec la faim.

Pour comble de malheurs, sur l'Océan immense,

Les airs sont en repos, les vagues en silence ;

Dans la voile pendante aucun vent ne frémit ;

Et, dans ce calme affreux dont le nocher gémit,

L'oreille n'entend plus, durant la nuit profonde,

Que le bruit répété des morts tombant dans l'onde.

Plusieurs au haut des mâts interrogent de loin

Les terres et les mers, sourdes à leur besoin.

Rien ne paraît ; des cœurs un noir transport s'empare

(Lorsqu'il est sans espoir, le malheur rend barbare.)

Tous fondent sur leur chef : à son poste arraché,

Au pied du plus haut mât Colomb est attaché.

Cent fois de la tempête il défia la rage.

Mais qu'opposera-t-il à ce nouvel orage ?

Sans changer son destin l'astre du jour a lui ;

De farouches regards errent autour de lui.

Inutiles fureurs pour son âme intrépide !

La mort, l'affreuse mort n'a rien qui l'intimide :

Mais avoir vainement affronté tant de maux,

Mais mourir près d'atteindre à des mondes nouveaux

Ce grand espoir trompé, tant de gloire perdue ;

Plus que tous les poignards, voilà ce qui le tue.

Sur ce cœur que déjà déchire le regret

Le fer enfin se lève, et le trépas est prêt :

Plus d'espoir. Tout à coup, de la rive indienne

Un air propice apporte une odorante haleine ;
Il sent, il reconnaît le doux esprit des fleurs :
Tout son cœur s'abandonne à ces gages flatteurs ;
Un souffle heureux se joint à cet heureux présage.
Alors, avec l'espoir reprenant son courage :
" Malheureux compagnons de mon malheureux sort,
Vous savez si Colomb peut redouter la mort ;
Mais si, toujours fidèle au dessein qui m'anime,
Votre chef seconda votre âme magnanime ;
Si pour ce grand projet je bravai, comme vous,
Et l'horreur de la faim, et les flots en courroux ;
Encor quelques momens (je ne sais quel présage
A cette âme inspirée annonce le rivage,)
Si ce monde où je cours fuit encor devant nous,
Demain tranchez mes jours, tout mon sang est à vous."
A ce noble discours, à sa mâle assurance,
A cet air inspiré qui leur rend l'espérance,
Un vieux respect s'éveille au cœur des matelots ;
Ils ont cru voir le dieu qui maîtrise les flots :
Soudain, comme à sa voix les tempêtes s'apaisent,
Aux accents de Colomb les passions se taisent.
On obéit, on part, on vole sur les mers ;
La proue en longs sillons blanchit les flots amers.
Enfin, des derniers feux quand l'Olympe se dore
Et brise ses rayons dans les mers qu'il colore,
Le rivage de loin semble poindre à leurs yeux.
Soudain tout retentit de mille cris joyeux,
Les coteaux par degrés sortent du noir abîme,
De moment en moment les bois lèvent leur cime
Et de l'air embaumé que leur porte un vent frais
Le parfum consolant les frappe de plus près.
On redouble d'efforts, on aborde, on arrive :
Des prophétiques fleurs qui parfument la rive
Tous couronnent leur chef : et leurs festons chéris,
Présage du succès, en deviennent le prix.

La Fin du Poète Abandonné.

(GILBERT.)

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitens ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfans.

Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe ta simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu : vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs.
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir long-temps votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux.

Sur la Mort d'une jeune Fille.

(PARNY.)

*Son âge échappait à l'enfance.
Riante comme l'innocence,*

Elle avait les traits de l'amour.
 Quelques mois, quelques jours encore,
 Dans ce cœur pur et sans détour,
 Le sentiment allait éclore.
 Mais le ciel avait au trépas
 Condamné ses jeunes appas.
 Au ciel elle a rendu sa vie,
 Et doucement s'est endormie,
 Sans murmurer contre ses lois.
 Ainsi le sourire s'efface ;
 Ainsi meurt, sans laisser de trace,
 Le chant d'un oiseau dans les bois.

Elégie.

(LE MÊME.)

J'ai cherché dans l'absence un remède à mes maux ;
 J'ai fui les lieux charmans qu'embellit l'infidelle.
 Caché dans ces forêts dont l'ombre est éternelle,
 J'ai trouvé le silence, et jamais le repos.
 Par les sombres détours d'une route inconnue
 J'arrive sur ces monts qui divisent la nue.
 De quel étonnement tous mes sens sont frappés !
 Quel calme ! quels objets ! quelle immense étendue !
 La mer paraît sans borne à mes regards trompés,
 Et dans l'azur des cieus est au loin confondue ;
 Le Zéphyr en ce lieu tempère les chaleurs ;
 De l'aquilon par fois on y sent les rigueurs ;
 Et tandis que l'hiver habite ces montagnes,
 Plus bas l'été brûlant dessèche les campagnes.

Le volcan dans sa course a dévoré ces champs ;
 La pierre calcinée atteste son passage.
 L'arbre y croît avec peine ; et l'oiseau par ses chants
 N'a jamais égayé ce lieu triste et sauvage.
 Tout se tait, tout est mort ; mourez, honteux soupirs ;
 Mourez, importuns souvenirs,
 Qui me retracez l'infidelle ;
 Mourez, tumultueux désirs,
 Ou soyez volages comme elle.
 Ces bois ne peuvent me cacher ;
 Ici même, avec tous ses charmes,
 L'ingrate encor me vient chercher :

Et son nom fait couler des larmes
Que le temps aurait dû sécher.

andis qu'avec mes pleurs, la plainte et les regrets
Coulent de mon âme attendrie,
J'avance, et de nouveaux objets
Interrompent ma rêverie.

Je vois naître à mes pieds ces ruisseaux différens,
Qui, changés tout-à-coup en rapides torrens,
Ravissent à grand bruit les ravines profondes,
Coulent avec leurs flots le ravage et l'horreur,
Bondissent sur le rivage, et vont avec fureur
Dans l'océan troublé précipiter leurs ondes.

Je vois des rocs noircis dont le front orgueilleux
S'élève et va frapper les cieux.
Le temps a gravé sur leurs cimes
L'empreinte de la vétusté.

Mon œil rapidement porté
Des torrens en torrens, d'abîmes en abîmes,
S'arrête épouvanté.

O nature ! qu'ici je ressens ton empire !
J'aime de ce désert la sauvage âpreté ;
De tes travaux hardis j'aime la majesté ;
Qui, ton horreur me plaît ; je frissonne et j'admire.

Dans ce séjour tranquille, aux regards des humains
Que ne puis-je cacher le reste de ma vie !
Que ne puis-je du moins y laisser mes chagrins !
Je venais oublier l'ingrate qui m'oublie,
Et ma bouche indiscrete a prononcé son nom ;
Je l'ai redit cent fois, et l'écho solitaire
De ma voix douloureuse a prolongé le son ;
Ma main l'a gravé sur la pierre.

RUTH.

Églogue Tirée de l'Écriture Sainte.

(FLORIAN.)

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,

C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
 Qu'il est doux à remplir, ce précepte d'amour !
 Voyez ce faible enfant que le trépas menace ;
 Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse.
 Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
 N'a qu'elle pour ami dès qu'il est malheureux.
 Ce vieillard, qui va perdre un reste de lumière,
 Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère :
 Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
 Pour première vertu notre plus doux plaisir !
 Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure
 Fût un bien de l'amour, comme de la nature,
 Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parents,
 Vinssent multiplier nos plus chers sentiments.
 C'est ainsi que de Ruth, récompensant le zèle,
 De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

Lorsqu'autrefois un juge, au nom de l'Éternel,
 Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,
 Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
 Des murs de Bethléem, chassés par la famine,
 Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
 Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
 Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
 Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère ;
 Et la mort les frappa. La triste Noémi,
 Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
 Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
 Et prononce, en partant, d'une voix attendrie,
 Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils.

Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis ;
 Je retourne en Juda mourir où je suis née.
 Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :
 Que mon Dieu soit béni ! Je vous rends votre foi.
 Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi !
 Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
 Adieu ; n'oubliez pas que je fus votre mère.
 Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
 Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
 Ruth demeure avec elle. Ah ! laissez-moi vous suivre.
 Partout où vous irez, Ruth près de vous doit vivre.
 N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu ?
 Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
 La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;
 Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie.
 Jusque-là, vous servir fera mes plus doux soins :
 Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins.

Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse ;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante.
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les états.

De son peuple chéri Dieu réparait les pertes :
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
Enfin, s'écria-t-elle, en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous.
Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie !
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléém, ma fille ; cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance.
C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel.
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.
Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas.
Quoi ! c'est là Noémi ! Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi ! Ce nom veut dire belle.
J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami ;
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi.

Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles :
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'au champ du vieux Booz le hasard la conduit ;
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Ruth suivait dans son champ la dernière glaneuse :
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'un autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné.
Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles :
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles ;
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,
Venez des moissonneurs partager le repas ;
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne.
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.
Il dit : Ruth, à genoux, de pleurs baigne sa main.

Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié;
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure et garde son pain pour en nourrir sa mère.
Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons.
Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde surtout que rien ne te décèle.
Il faut que, sans te voir, elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Épargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance.
Le zélé serviteur se presse d'obéir;
Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
Elle porte ces biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant. Bénissons le Seigneur,
Dit-elle; de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage,
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage.
De son travail alors elle montre le fruit.
Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit;
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille:
Le vertueux Booz est de notre famille,
Et nos lois . . . Je ne puis vous expliquer ces mots;
Mais retournez demain dans le champ de Booz.
Il vous demandera quel sang vous a fait naître.
Répondez: Noémi vous le fera connaître;
La veuve de son fils embrasse vos genoux.
Tous mes desseins alors seront connus de vous.
Je n'en puis dire plus. Soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence,
Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir,
Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.

Le soleil n'avait pas commencé sa carrière
Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux dispersés.
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille;
Mais, aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtait le repos;
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête: O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs!
Dieu, pour se faire aimer, doit prolonger tes ans.

La sérénité se peint sur ton visage !
 Et ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
 Mais, et tu parais méditer des bienfaits.
 Le songe t'offre-t-il les heureux que tu fais ?
 S'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
 Ce songe, hélas, est la vérité même.

Billard se réveille à ces accents si doux.
 Donnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous ;
 Ces vœux étaient dictés par la reconnaissance :
 Et son bienfaiteur ne peut être une offense.
 Ce sentiment si pur doit-il se réprimer ?
 Ma mère me dit que je puis vous aimer.
 Noémi dans moi reconnaissez la fille :
 C'est vrai que Booz soit de notre famille ?
 Cœur et Noémi me l'assurent tous deux.
 Et, répond Booz, ô jour trois fois heureux !
 Êtes cette Ruth, cette aimable étrangère
 Qui quitta son pays et ses dieux pour sa mère !
 Et de votre sang, et, selon notre loi,
 Mon époux doit trouver un successeur en moi.
 Puis-je réclamer ce noble et saint usage ?
 Mais que mes vieux ans n'effarouchent votre âge.
 Je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.
 Et que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur,
 Dit Ruth ; vous verriez que la loi de ma mère
 Revient dans ce jour et plus douce et plus chère.
 L'augustin, à ces mots, augmente ses attrait.
 Et tombe à ses pieds : " Je vous donne à jamais
 Ma main et ma foi ; le plus saint hyménée
 Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
 Cette fête, hélas, nous n'aurons pas l'amour ;
 L'amitié suffit pour en faire un beau jour.
 Vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
 Ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie.
 Je veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu,
 Laisser Ruth heureuse en lui disant adieu."
 Et le conduit alors dans les bras de sa mère.
 Les trois à l'Éternel adressent leur prière,
 Plus saint des nœuds en ce jour les unit.
 Et s'en glorifie, et Dieu, qui les bénit,
 Des vœux de Booz permet que tout réponde.
 Comme Rachel, comme Lia féconde,
 L'épouse eut un fils, et cet enfant si beau
 Ses bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :
 L'aïeul de David. Noémi le caresse ;
 Et ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
 Et, en le montrant sur son sein endormi :
 Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi.

L'aspect des Pyramides d'Egypte.

(VOLNEY, VOYAGE EN EGYPTTE.)

La main du temps, et plus encore celle des hommes qui ont ravagé tous les monumens de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré; l'on commence à voir ces montagnes factices, dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied; enfin, l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied; tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport; après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux.

On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monumens de l'Egypte: ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir: on en accorde moins de pitié à ces ruines; et tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet aux plus humbles de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

Les Ruines de Palmyre.

(VOLNEY, LES RUINES.)

Le soleil venait de se coucher ; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie : la pleine lune, à l'orient, s'élevait sur un fond bleuâtre aux planes rives de l'Euphrate ; le ciel était pur, l'air calme et serein ; l'éclat mourant du jour tempérant l'horreur des ténèbres ; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée ; les pâtres avaient retiré leurs chameaux ; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre ; un vaste silence régnait sur le désert ; seulement, à de longs intervalles, l'on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques *chakals* L'ombre croissait, et déjà, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne ; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente ; ici fut le siège d'un empire puissant. Oui, ces lieux, maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte, une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires : en ces murs, où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'âlegresse et de fêtes ; ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers ; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples ; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques ! Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux. Là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de *Tyr* pour le fil précieux de la *Sérique* ; les tissus moelleux de *Cachemire* pour les tapis fastueux de la *Lydie* ; l'ambre de la *Baltique* pour les perles et les parfums arabes ; l'or d'*Ophyr* pour l'étain de *Thulé* !

Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette ! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain ! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a succédé une

solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves ; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent le sanctuaire des dieux ! Ah ! comment s'est éclipsé tant de gloire ! comment se sont anéantis tant de travaux ! Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes ! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations !

Le Liban.

(VOLNEY, VOYAGE EN SYRIE.)

Le Liban, dont le nom doit s'étendre à toute la chaîne du *Kesraouan* et du pays des *Druses*, présente tout le spectacle des grandes montagnes. On y trouve à chaque pas ces scènes où la nature déploie, tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la bizarrerie, toujours de la variété. Arrive-t-on par la mer, et descend-on sur le rivage, la hauteur et la rapidité de ce rempart qui semble fermer la terre, le gigantesque des masses qui s'élancent dans les nues, inspirent l'étonnement et le respect. Si l'observateur curieux se transporte ensuite jusqu'à ces sommets qui bornaient sa vue, l'immensité de l'espace qu'il découvre devient un autre sujet de son admiration.

Mais, pour jouir entièrement de la majesté de ce spectacle, il faut se placer sur la cime même du Liban, ou du Sannin. Là, de toutes parts, s'étend un horizon sans bornes ; là, par un temps clair, la vue s'égare et sur le désert qui confine au golfe Persique, et sur la mer qui baigne l'Europe : l'âme croit embrasser le monde. Tantôt les regards, errant sur la chaîne successive des montagnes, portent l'esprit, en un clin d'œil, d'Antioche à Jérusalem : tantôt, se rapprochant de tout ce qui les environne, ils sondent la lointaine profondeur du rivage ; enfin l'attention, fixée par des objets distincts, observe avec détail les rochers, les bois, les torrens, les côteaux, les villages et les villes. On prend un plaisir secret à trouver petits ces objets qu'on a vus si grands. On regarde avec complaisance la vallée couverte de nuées orageuses, et l'on sourit d'entendre sous ses pas ce tonnerre qui gronda si long-temps sur la tête ; on aime à voir à ses pieds ces sommets, jadis menaçans, devenus par leur abaissement semblables aux sillons d'un champ, ou aux gradins

théâtre ; l'on est flatté d'être devenu le point le plus intéressant de tant de choses, et l'orgueil les fait regarder avec complaisance.

Le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, et les chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des vallées commencent par l'effrayer. Bientôt l'adresse avec laquelle on le portait le rassure, et il examine à son aise les sites pittoresques qui se succèdent pour le distraire. Dans les Alpes, il marche des journées entières dans un lieu qui, dès le départ, est en vue : il descend, il côtoie, il grimpe ; et, dans ce changement de sites, on dirait qu'un pouvoir magique ne change pas les décorations de la scène. Tantôt ces rochers prêts à glisser sur des pentes rapides, et disposés que les terrasses d'un rang de maisons sur le rang qui les domine. Tantôt, c'est un rocher percé sur un cône isolé ; ici, un rocher, percé par le vent, est devenu une arcade naturelle ; là, un autre rocher à pic, ressemble à une haute muraille ; souvent, aux bancs de pierre, dépouillés et isolés par le vent, semblent à des ruines que l'art aurait disposées. Ici, les lieux, les eaux, trouvant des couches inclinées, coulent sur terre intermédiaire, et ont formé des cavernes ; et, dans ces cavernes, se sont pratiqués des cours souterrains, où coulent les ruisseaux pendant une partie de l'année.

Voilà ces incidens pittoresques sont devenus tragiques, par des dégels et des tremblemens de terre, qui font perdre leur équilibre, se renverser sur les maisons, et en écraser les habitans. Il y a environ dix ans, un accident semblable ensevelit un village qui n'a laissé aucunes traces. Plus récemment, et près du même lieu, le terrain d'un coteau, chargé de mûriers et de vignes, se détacha par un dégel subit ; et, glissant sur le rocher qui le portait, il est venu, semblable à un vaisseau, se briser au pied du chantier, s'établir tout d'une pièce dans la vallée.

La Bible.

(DE FONTANES.)

... souvent, qui n'a point admiré
 le ciel aux Hébreux inspiré ?
 ... la fois Bossuet et Racine.
 ... et vengeur de la cause divine,

Semblait, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels ;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.
Imitez cet exemple, orateurs et poètes.
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Éden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle : l'homme naît. Après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence ;
Le premier juste expire. O terreur ! O vengeance !
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout à coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivait la haine fraternelle,
O Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs !
Tu n'es plus. O revers ! Près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhova les protège, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille de Pharaon, courez sur le rivage,
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre ; Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,
Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert, témoin des merveilles sans nombre,
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté,
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephthé,
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux fois pleurer sur les montagnes ?

Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois ;
 Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois.
 Saül règne ; il n'est plus : un berger le remplace ;
 L'espoir des nations doit sortir de sa race.
 Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
 Accourez, accourez, descendants de Lévi,
 Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
 Cependant, dix tribus ont fui la cité sainte.
 Je renverse en passant les autels des faux dieux,
 Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux.
 Tobie et Raguël m'invitent à leur table.
 J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,
 Ainsi que le passé, racontait l'avenir.
 Je vois, au jour marqué, les empires finir :
 Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre !
 Vers l'Euphrate étonné quels cris se font entendre ?
 Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger,
 Console-toi, Juda, tes destins vont changer.
 Regarde cette main, vengeresse du crime,
 Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
 Bientôt Jérusalem reverra ses enfants ;
 Esdras, et Machabée et ses fils triomphants,
 Raniment de Sion la lumière obscurcie.
 Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

Adieux du Poète à la Vie.

(M. J. CHÉNIER.)

Le troupeau se rassemble à la voix des bergers,
 J'entends frémir du soir les insectes légers ;
 Des nocturnes zéphyrs je sens la douce haleine ;
 Le soleil de ses feux ne rougit plus la plaine,
 Et cet astre plus doux, qui luit au haut des cieux,
 Argente mollement les flots silencieux.
 Mais une voix qui sort du vallon solitaire,
 Me dit : Viens ; tes amis ne sont plus sur la terre ;
 Viens : tu veux rester libre et le peuple est vaincu.
 Il est vrai : jeune encore, j'ai déjà trop vécu.
 L'espérance lointaine et les vastes pensées
 Embellissaient mes nuits tranquillement bercées ;
 A mon esprit déçu, facile à prévenir,
 Des mensonges rians coloraient l'avenir.
 Flatteuse illusion, tu m'es bientôt ravie !
 Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie ;

Plaisir, gloire, bonheur, patrie et liberté,
 Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté,
 Les travaux, les chagrins ont doublé mes années;
 Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées
 M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
 Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin;
 Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre,
 Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre.
 Ce qui m'en reste encore n'est qu'un morne flambeau
 Eclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
 Que je repose en paix sous le gazon rustique,
 Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique!
 Vous, amis des humains, et des chants et des vers,
 Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts;
 Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
 Mes derniers vêtements mouillés de tant d'orages;
 Là, quelquefois encore daignez vous rassembler;
 Là, prononcez l'adieu, que je sente couler
 Sur le sol enfermant mes cendres endormies
 Des mots partis du cœur et des larmes amies!

Fragment du poème intitulé " Le Mérite des Femmes."

(LÉGOUVÉ.)

Quel éclat doit ce sexe à sa vertu suprême !
 Mais ne la montre-t-il que sous le diadème ?
 A l'exercer partout son cœur est empressé.
 Ouvre-toi, triste enceinte, où le soldat blessé,
 Le malade indigent et qui n'a point d'asile,
 Reçoivent un secours trop souvent inutile :
 Là, des femmes, portant le nom chéri de *sœurs*,
 D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
 Plus d'une apprit longtemps, dans un saint monastère,
 En invoquant le ciel, à protéger la terre ;
 Et, vers l'infortuné s'élançant des autels,
 Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels,
 O courage touchant ! Ces tendres bienfaitrices,
 Dans un séjour infecte où sont tous les supplices,
 De mille êtres souffrants prévenant les besoins,
 Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins ;
 Du chanvre salutaire entourent leurs blessures,
 Et réparent ce lit, témoin de leurs tortures,
 Ce déplorable lit dont l'avare pitié
 Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
 De l'humanité même elles semblent l'image ;

Et les infortunés que leur bonté soulage
 Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
 Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.
 O femmes, c'est à tort qu'on vous nomme timides :
 A la voix de vos cœurs vous êtes intrépides.
 Pourquoi de vils bourreaux, dans l'empire Thébain,
 Dévouant *Antigone* aux horreurs de la faim,
 La plongent-ils vivante en une grotte obscure ?
 C'est qu'à son frère mort donnant la sépulture,
 Sa main religieuse à la tombe a remis
 Ces restes qu'aux vautours la haine avait promis.
 Elle savait la loi qui la mène au supplice ;
 Mais elle n'a rien vu que son cher Polynice,
 Qui, privé du tombeau, réclamait son appui ;
 Et, pour l'ensevelir, elle meurt avec lui.
 Qu'a fait cette *Éponine* à l'échafaud conduite ?
 Dans un obscur réduit, où, dérochant sa fuite,
 Sabinus d'un vainqueur trompa dix ans les coups,
 Elle vint partager les périls d'un époux.
 De l'amour conjugal, ô mémorable exemple !
 Par elle un souterrain du bonheur fut le temple.
 Aux yeux de Sabinus elle sut chaque jour
 Embellir par ses soins le plus affreux séjour.
 Que ne peut le devoir sur ces âmes fidèles !

Eh ! pourquoi loin de nous en chercher des modèles
 Naguère en nos climats, lorsque de tout côté
 Pesait des *Décemvirs* le sceptre ensanglanté,
 N'ont-elles pas prouvé, par mille traits sublimes,
 Combien leurs sentiments les rendent magnanimes ?
 La peur régnait partout : plus de cœur, plus d'ami ;
 Le Français du Français paraissait l'ennemi :
 Chacun savait mourir, nul ne savait défendre.
 Elles seules, d'un zèle ingénieux et tendre,
 Pour détourner la mort qui nous menaçait tous,
 Osèrent des tyrans aborder le courroux.
 Celle-ci, dès l'aurore, au repos arrachée,
 Attendait leur présence, à leur porte attachée ;
 Celle-là d'un géolier insensible à ses pleurs,
 Désarmant par son or les avarés fureurs,
 Dans un sombre cachot, d'un époux ou d'un père
 Accourait chaque jour consoler la misère.
 L'une d'un objet cher, qui marchait à la mort,
 Demandait avec joie à partager le sort.

Toutes enfin, l'appui des Français malheureux,
 Parlaient, priaient, pleuraient, ou s'immolaient pour eux.
 Leur âme en nos dangers fut toujours secourable.

Remontons au moment où d'un règne exécrable
Septembre ouvrit le long et vaste assassinat.
Dans le sommeil des lois, dans l'effroi du sénat,
Des monstres qu'irritaient Bacchus et les Furies,
Aux prisons en hurlant portent leurs barbaries.
Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs ;
Ils jettent morts sur morts, et mourants sur mourants :
Tout frémit . . . Une fille, au printemps de son âge,
Sombreuil, vient éperdue affronter le carnage.
C'est mon père, dit-elle ; arrêtez, inhumains !
Elle tombe à leurs pieds, elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang ! C'est peu : doublant d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace,
Et tantôt, s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore ;
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.
A ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévouement,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment :
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère ;
Du milieu des bourreaux elle enlève son père,
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids cheri dans ses bras généreux.
Jouis de ton triomphe, ô moderne *Antigone* !
Quel que soit le débat et du peuple et du trône,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis ;
Pour admirer ton cœur, tous les cœurs sont unis ;
Et ton zèle à jamais, cher aux partis contraires,
Est des enfants l'exemple, et la gloire des pères.
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé ?
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé !

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.



ÉCRIVAINS ILLUSTRES.



]

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

VERS le COMMENCEMENT de ce siècle, sous les règnes le Napoléon, Louis XVIII., et Charles X., florissaient,

BERCHOUX—NÉ EN 1765.

Poète : Il y a beaucoup d'esprit dans son *Élégie sur les Grecs et les Romains* ; mais le poème de la *Gastronomie*, qui suivit cette pièce, est une œuvre fort médiocre. *Le Philosophe de Charenton*, et *la Danse ou les Dieux de l'Opéra* valent encore moins.

MADAME DUFRENOY—NÉE EN 1765.

La force et la vérité de sentiment qui règnent dans ses *Élégies*, en font oublier les défauts de l'expression, quelquefois rude et embarrassée. *L'Épître à Suzane*, qui valut à l'auteur une lyre d'argent de l'Académie de Cambrai, son *Ode à Dieu*, *la Convalescence*, *le Bonheur de l'Étude*, *la délivrance d'Argos* offrent de grandes beautés, sans presque aucune tache.—Mourut en 1825.

MADAME DE STAËL—NÉE EN 1766.

Cette femme si justement célèbre entre toutes celles dont le nom décore les annales de notre littérature, joint à la force d'imagination un esprit juste, une érudition variée et un goût délicat : elle brille encore dans tous ses écrits par la vigueur et la pureté du style. On se convaincra de tout

son mérite en lisant ses *Lettres sur Jean Jacques Rousseau*, son livre sur *l'Influence des Passions*, le roman de *Delphine*, celui de *Corinne*, son livre *sur les Allemands*, ses *Considérations* sur la Révolution Française, etc.—Mourut en 1817.

ARNAULT—NÉ EN 1766.

Poète dramatique : il s'exerça dans la tragédie, l'opéra et la comédie. C'est dans les deux premiers genres qu'il se fit le plus applaudir, en donnant *Marius à Minturne*, *Germanicus*, *Cincinnatus*, *Oscar*, *Lucrèce*, *Phrosine et Mélidor*, etc. On a de lui aussi des fables ingénieuses, et des Mémoires intéressants intitulés *Souvenirs d'un Sezagénaire*.

Mourut en 1834.

DUVAL (ALEXANDRE)—NÉ EN 1767.

Poète dramatique. Une connaissance parfaite de la scène, un art merveilleux dans le nœud de l'intrigue, beaucoup de raison et de comique dans le dialogue, un style facile, mais parfois négligé; voilà ce qui caractérise ses œuvres, qui sont nombreuses, et dont les meilleures, à en juger par le succès qu'elles eurent à la scène, sont, *Henri V.*, drame; *la Fille d'honneur*, comédie; *le Jeunesse de Richelieu*, drame; *le Tyran domestique*, comédie; *le Prisonnier*, op. com.; *Maison à vendre*, op. com.; *le Mernuisier de Livonie*, comédie; *la Manie des Grandeurs*, comédie; *le Complot de famille*, comédie; *le Faux bonhomme*, comédie, etc.

LACRETELLE (JEUNE)—NÉ EN 1769.

Cet historien, à qui l'on peut reprocher d'être inégal dans sa marche, tantôt lente et tantôt précipitée, et de viser trop sensiblement aux effets de style, n'en est pas moins un de ceux qu'on lit avec le plus de plaisir, parce qu'il joint au mérite de l'exactitude celui d'être aisé et clair dans sa narration, et qu'il partage les émotions que son récit produit sur le lecteur. Il a écrit *l'Histoire de l'Assemblée Constituante*, *l'Histoire de la Révolution française*, *l'Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, et *l'Histoire de France pendant les guerres de religion*, la meilleure de toutes.

PICARD—NÉ EN 1769.

Poète dramatique, célèbre pour le naturel de ses peintures variées. Il est auteur du joli opéra des *Visitandines*, et de plusieurs comédies piquantes, telles que *la Petite ville*, les *Ricochets*, les *Amis de Collège*, les *Provinciaux à Paris*, la *Maison en loterie*, les *Deux Philibert*, etc.—Mourut en 1828.

CUVIER—NÉ EN 1769.

L'un des plus savants naturalistes dont s'honore la France, et qui en fut aussi un des plus brillants écrivains. Toujours appliqué dans ses doctes leçons à parer la science, si l'on peut dire, des vives couleurs de l'éloquence et de la poésie, il sut en inspirer le goût en même temps qu'il en accéléra les progrès. Ses ouvrages sont en grand nombre ; voici les titres des plus remarquables : *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des Animaux*, *Leçons d'Anatomie comparée*, *Recherches sur les ossements fossiles*, *Discours sur les Révolutions du Globe*, le *Règne Animal distribué d'après son organisation*, *Description géologique des Environs de Paris*. Les Eloges qu'il prononça à l'Académie ne lui font pas moins d'honneur.—Mourut en 1832.

DE JOUY—NÉ EN 1769.

Après avoir suivi la carrière des armes assez longtemps, et avec honneur, il l'abandonna pour cultiver les lettres. Aussi habile écrivain en vers qu'en prose, il s'est distingué comme poète dramatique, comme peintre de mœurs, comme moraliste et comme critique. On pourra juger de son grand mérite en lisant les ouvrages suivants : *la Vestale*, opéra ; les *Bayadères*, opéra ; *Tippoo Saïb*, tragédie ; les *Abencerrages*, opéra ; *Fernand Cortez*, opéra ; *Bélisaire*, tragédie ; *Sylla*, tragédie ; *l'Ermite de la Chaussée d'Antin*, observations sur les mœurs françaises au dix-neuvième siècle ; le *Franc Parleur*, critique ; *L'Ermite de la Guyane*, *l'Ermite en Province*, *Morale appliquée à la politique*, *Essai sur l'industrie française*.

CHATEAUBRIAND—NÉ EN 1769.

L'enthousiasme, l'éclat des pensées, la pompe des images, la force et le coloris du style, voilà ce qu'on admire dans cet illustre écrivain, du reste plus exalté que profond, et plus brillant que correct. Ses plus beaux ouvrages sont le *Génie du Christianisme*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, et les *Martyrs*. Dans le premier se trouve le joli roman épique d'*Atala*. Ces œuvres avaient été déjà précédées de l'*Essai sur les Républiques anciennes et modernes*, publié en Angleterre, et furent suivies de l'*Histoire des derniers Stuarts*, des *Etudes sur l'Histoire de France*, du *Dernier des Abencarrages*, de la tragédie de *Moïse*, etc.

MICHAUD—NÉ EN 1770.

Soit qu'on l'examine comme prosateur, soit qu'on veuille le juger comme poète, on est surpris de trouver ensemble une si féconde imagination, un esprit si judicieux, un cœur si noble et un goût si pur. Sans doute chacun se joindra à nous dans cet éloge, dès qu'il pourra lire le *Voyage littéraire au Mont-Blanc*, l'*Origine poétique des Mines d'or et d'argent*, conte oriental, *Ermenonville ou le Tombeau de Jean Jacques*, l'*Histoire des progrès et de la chute de l'empire de Mysore, sous le règne d'Hyder-Aly et de Tippoo-Saïb*, le *Printemps d'un proscrit*, poème, et l'*Histoire des Croisades*, qui est le chef-d'œuvre de l'auteur.

DESAUGIERS—NÉ EN 1772.

Chansonnier et vaudevilliste, célèbre pour son esprit enjoué. L'*Hôtel garni ou la Leçon singulière*, la *Châsse Merveilleuse*, *Monsieur sans gêne*, et le *Dîner de Madelon*, pièces qu'on a vu jouer tant de fois, sont de lui.

Mourut en 1827.

LEMERCIER—NÉ EN 1772.

Poète et prosateur. Il s'est acquis autant de réputation par la diversité que par la beauté de ses œuvres, qui en général portent l'empreinte du génie et du goût. Elles sont

trop nombreuses pour être détaillées ici, mais voici les titres des plus remarquables : *le Lévite d'Ephraïm*, tragédie ; *Agamemnon*, tragédie ; *la Prude*, comédie ; *les Quatre Métamorphoses*, poème ; *Pinto*, comédie ; *Ismaël au desert* ou *l'Origine du peuple Arabe*, scène orientale ; *Un de mes Songes* ou *Quelques vers sur Paris* ; *Christophe Colomb*, comédie ; *Charlemagne*, tragédie ; *la Panhipocrisiade*, poème ; *Cours analytique de Littérature générale* ; *Saint Louis*, tragédie ; *la Démence de Charles VI.*, tragédie ; *Frédégonde et Brune-haut*, tragédie ; *les Voyages de Scaramantade*, comédie.

MADAME COTTIN—NÉE EN 1773.

Madame Cottin honora autant son sexe par l'amabilité de son caractère et sa modestie, que par son rare talent. Plusieurs femmes s'étaient distinguées avant elle dans le roman, y avaient su plaire et intéresser ; mais aucune ne montra autant de sensibilité, n'offrit des peintures aussi vraies, aussi touchantes, ni ne sut donner à son style autant de force et de chaleur, qu'elle le sut faire dans *Elisabeth* ou *les Exilés de Sybérie*, dans *Claire d'Albe*, *Mathilde*, et surtout dans *Malvina*, et *Amélie Mansfield*. Son récit en prose poétique de *la Prise de Jéricho* n'est qu'une bluette fort pâle.

Mourut en 1807.

SISMONDE DE SISMONDI—NÉ EN 1773.

On estime beaucoup, tant pour les détails curieux, que pour la vigueur et le coloris du style, son *Histoire des Républiques Italiennes du moyen âge*. *L'Histoire des Français*, pour lui être inférieure n'est pas à dédaigner, non plus que *les Considérations sur Genève* et *l'Essai sur la Littérature du Midi de l'Europe*.

ÉTIENNE—NÉ EN 1778.

Poète dramatique. Il a donné trois comédies fort spirituelles, *Bruéis et Palaprat*, *les Deux Gendres*, *l'Intrigante* ; et plusieurs jolis opéras, *la Lampe Merveilleuse*, *Une heure de Mariage*, *Un jour à Paris*, *Gulistan*, *Cendrillon*, *Joconde*, etc. Nous avons aussi de lui quelques ouvrages en prose, entr'autres une *Histoire du Théâtre Français depuis la Révolution*, et des *Lettres sur Paris*, relations piquantes des agitations de la cour dans les années 1818 et 1819.

COURIER—NÉ EN 1778.

L'un de nos écrivains les plus érudits et les plus spirituels ; il est auteur d'une foule d'essais ou d'articles politiques et littéraires pleins d'idées lumineuses, et remarquables par le naturel, la pureté et l'élégance de la diction. Parmi les premiers on distingue le *Simple Discours de Paul Louis* ; parmi les seconds, *l'Éloge d'Hélène*, dont la dédicace est un morceau charmant ; *l'Éloge de Buffon* ; les *Lettres* ; l'épître satirique intitulée *Lettre à Messrs. de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* ; la *Luciade*, et enfin les *Conversations chez la Comtesse d'Albany*, dialogue fort piquant sur le siècle de Louis XIV.

BÉRANGER—NÉ EN 1780.

Le plus spirituel et le plus gracieux de nos chansonniers. Quand un noble sentiment l'inspire, c'est lui aussi qui a le plus d'enthousiasme ; dans ses chansons patriotiques, il s'élève quelquefois jusqu'au ton sublime de l'ode.

SÉGUR—NÉ EN 1780.

Il a écrit la vie de Napoléon, et l'histoire de la grande armée, dont il avait partagé les travaux. Cet ouvrage se recommande par l'exactitude des faits, et la vigueur du style.

DE LA MENNAIS—NÉ EN 1782.

Prêtre, qu'un fanatisme censuré du Pape lui-même, ou l'ambition peut-être, a rendu l'un des écrivains les plus éloquents de son siècle. Le premier ouvrage remarquable qu'il publia est celui intitulé *Réflexions sur l'état de l'Eglise*, où il s'élève contre la philosophie du jour. Ensuite, il fit successivement paraître *la Tradition de l'Eglise sur l'installation des Evêques*, *l'Homme altéré*, satire haineuse contre l'empereur et l'université ; *la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre Civil et Politique* ; *des Progrès de la Révolution*, et de la guerre contre l'Eglise ; *Paroles d'un*

Croyant, traits d'éloquence admirables s'ils portaient d'un cœur moins irrité; *le Livre du Peuple*, sorte de catéchisme qui, à l'exception de quelques pages, respire la morale la plus pure et la plus douce; enfin, *l'Esclavage Moderne*, écrit politique plein de contradictions.

MILLEVOYE—NÉ EN 1782.

Les jolis poèmes de *la Tendresse Maternelle*, du *Voyageur*, de *l'Indépendance des Gens de Lettres*, de *la Mort de Rotrou*, qui furent successivement couronnés par l'Académie; ceux de *Charlemagne*, de *la Peste de Marseilles*, où l'on trouve aussi de beaux épisodes; et enfin, ses touchantes *Élégies* feront vivre le nom de ce poète trop tôt moissonné.

Mourut en 1816.

DE BARANTE—NÉ EN 1782.

Ce sage et habile écrivain s'était déjà fait connaître avantageusement dans les lettres par quelques écrits politiques, tels que celui intitulé *Des Communes et de l'Aristocratie*, lorsqu'il publia deux ouvrages qui mirent le sceau à sa réputation; l'un, qui le place parmi les bons critiques de l'époque, est son *Histoire de la Littérature Française pendant le Dix-huitième Siècle*; et l'autre, qui lui assigne un rang plus éminent encore parmi nos historiens, est sa judicieuse et intéressante *Histoire des Ducs de Bourgogne de la maison de Valois*: la multitude d'anecdotes curieuses qu'elle renferme, et le ton simple et aisé de la narration lui donnent tout l'attrait du roman.

CHARLES NODIER—NÉ EN 1783.

On doit à cet écrivain, regardé comme un de nos prosateurs les plus corrects et les plus élégants, quelques *Romans* agréables, un *Dictionnaire des Onomatopées de la Langue Française*, un autre intitulé *Dictionnaire de la langue écrite*, ouvrage très-savant, *l'Archéologue*, ou *Système universel et raisonné des langues*, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, etc.

P. LE BRUN—NÉ EN 1785.

Poète : il débuta par sa belle *Ode à l'Armée Française*, victorieuse à Iéna, qui lui valut une pension de l'empereur Napoléon ; ensuite il fit paraître son poème sur les jouissances de l'*Etude*, ouvrage qui fut couronné par l'Académie Française ; et puis *Marie Stuart*, *Ulysse*, et le *Cid d'Andalousie*, tragédies toujours applaudies à la scène.

GUIZOT—NÉ EN 1787.

Avant d'être élevé au ministère il avait été professeur à la Sorbonne, où il occupait la chaire d'Histoire : ce fut alors qu'il composa son *Histoire de la Civilisation Moderne*, ouvrage unique en ce genre, qui le place au rang des plus profonds et des meilleurs écrivains du siècle. On a de lui d'autres ouvrages moins considérables, en voici les titres : *Nouveau Dictionnaire des Synonymes* ; *Tableau de l'état des Beaux-Arts en France* ; *Vies des poètes Français du Siècle de Louis XIV.* ; *Du Gouvernement représentatif, et de l'état actuel de la France* ; *Collection de Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre* ; *Annales de l'Education* ; *Essai sur l'Histoire et sur l'état actuel de l'Instruction publique en France* ; *Quelques idées sur la liberté de la presse* ; *De la peine de mort en matière politique* ; *Essai sur Shakspeare et Calvin*.

GUIRAUD (ALEXANDRE)—NÉ EN 1788.

Poète : la religion lui fournit le sujet de deux belles tragédies, *les Machabées* et *les Martyrs*. Ses *Elégies Savoyardes* sont empreintes de la plus douce sensibilité ; et *Rome au Désert* est un roman épique rempli d'épisodes intéressants. Une diction toujours pure et harmonieuse ajoute infiniment au charme de chacun de ces ouvrages.

SOUMET (ALEXANDRE)—NÉ EN 1788.

Poète : il s'était déjà annoncé par quelques chants religieux pleins de douceur, lorsqu'il fit représenter *Cléopâtre*, *Saül*, *Clytemnestre*, *Jeanne d'Arc*, *Une Fête de Nérone*, tragédies dont les trois dernières eurent un brillant succès. Ses

le même temps il publia le poème de *la Découverte de la Vaccine* et celui des *Derniers momens du Chevalier Bayard*, qui furent tous les deux couronnés par l'Académie Française.

DE LAMARTINE—NÉ EN 1790.

Poète lyrique, celui de nos jours le plus admiré tant pour l'élévation de la pensée et l'énergie du sentiment, que pour l'éclat et l'harmonie des vers. Ses *Méditations Poétiques*, chants d'amour et de douleur, renferment l'*Ode à la Grâce*, le *Soir*, l'*Automne*, etc. Ses *Secondes Méditations*, inspirées par des souvenirs historiques, ont moins de chaleur; on y trouve l'*Ode à Bonaparte*, *Sapho*, les *Preludes*, et le *Poète mourant*. Elles furent suivies du poème intitulé *Socrate*, et du *Dernier Chant du Pèlerinage de Child-Harold*. Ensuite parurent le *Chant du Sacre*, les *Harmonies poétiques et religieuses*, où l'âme du poète se déploie tout entière; puis son *Voyage en Orient*, sorte d'épopée, aussi riche en descriptions brillantes, en scènes variées et touchantes, qu'en réflexions morales, et qui lui inspira encore *Jocelyn*, délicieux tableau du devoir triomphant de la passion, et la *Chûte d'un Ange*. Il faut ajouter les *Recueils poétiques*, qui sont pâles auprès de ses autres œuvres.

SCRIBE—NÉ EN 1791.

Poète dramatique, dont la fécondité tient du prodige. L'opéra, la comédie et le vaudeville sont les genres où il s'exerça. Son talent ne fut pas de sonder les cœurs et d'en dévoiler les passions secrètes; il ne s'attacha, si l'on peut dire qu'à la physionomie de la société, aux dehors changeants des mœurs, aux superficies, qu'il rend avec autant de facilité que de précision. Ce ne fut cependant qu'après bien des chutes qu'il parvint à obtenir les suffrages du public, dans *une nuit de la garde nationale*: cette petite pièce de circonstance, qui le mit en vogue, l'anima d'une ardeur nouvelle, et l'on vit paraître successivement le *Comte Ory*, le *Nouveau Pourceaugnac*, le *Solliciteur*, *Frontin Mari Garçon*, *Une Visite à Bedlam*, la *Somnambule*, l'*Intérieur de l'Etude*, les *deux Précepteurs*, etc.

VILLEMAIN—NÉ EN 1791.

C'est un hommage rendu aux lettres que son élévation au ministère de l'instruction publique : auparavant professeur à la faculté des Lettres de Paris, il s'y fit long-temps admirer par son érudition, sa judicieuse critique, son goût pur et sa facile et brillante élocution. Le recueil de ses doctes leçons forme un *Cours de Littérature Française*, divisé en *Littérature du Moyen Age*, et *Tableau du Dix-huitième Siècle*. Cet ouvrage, aussi curieux qu'instructif et agréable à lire, justifie bien les applaudissements que l'auteur recevait, à chaque séance, de son nombreux auditoire. M. Villemain a publié quelques autres ouvrages ; le plus remarquable de ceux-ci est la *Vie de Cromwell*.

COUSIN—NÉ EN 1792.

Philosophe spiritualiste, et l'un des professeurs de la Sorbonne, dont l'éloquence attirait le plus d'auditeurs. Il a publié une *Histoire de la Philosophie Moderne*, ouvrage savant et très-curieux, où combattant le système des matérialistes, il cherche à concilier tous les autres pour en former un nouveau plus conforme aux dogmes du Christianisme. On a de lui aussi une traduction de Platon et quelques mémoires sur l'enseignement public en Allemagne, et particulièrement en Prusse.

DELAVIGNE (CASIMIR)—NÉ EN 1794.

Poète : il s'exerça dans plusieurs genres, où il se montra tour à tour sublime, tendre, et gracieux. Ses plus beaux titres de gloire sont les *Vépres Siciliennes*, le *Paria*, tragédies, *Charles XII. à la Narva*, épisode épique, *la Mort de Delille*, dithyrambe, *la Découverte de la Vaccine*, poèmes, *Epître sur les Inconvéniens attachés à la Culture des Lettres*, les trois *Messéniennes ou Elégies sur les Malheurs de la France*, et ses *Elégies sur la Vie et la Mort de Jeanne d'Arc*.

PAUL DE KOCK—NÉ EN 1795.

Romancier fameux pour son esprit fécond et original, mais dont les productions frivoles et licencieuses méritent

peu de louanges : on hésite à nommer des œuvres telles que *André le Savoyard*, *Maison Blanche*, *le Barbier du Paris*, *Mon Voisin Raymond*, *Gustave ou le Mauvais Sujet*, *l'Homme Sauvage* et *l'Homme policé*, *Sœur Anne*, etc.

MIGNET—NÉ EN 1796.

La haute raison et la sagacité qui brillent dans son *Histoire de la Révolution Française*, écrite d'ailleurs en un style noble, pur et concis, font de cet ouvrage un de nos plus beaux monuments historiques.

THIERS—NÉ EN 1797.

Homme d'état, non moins célèbre comme écrivain que comme diplomate. A ne considérer que l'étendue et le style, sans faire attention à la critique, son *Histoire de la Révolution Française* est peut-être la meilleure de toutes celles que nous possédons.

MADAME AMABLE TASTU—NÉE EN 1798.

Elle montra dès l'enfance un goût décidé pour la poésie, et à treize ans elle faisait des vers charmants. Ses *Idylles sur les Fleurs* en ont toute la fraîcheur et l'éclat. Sa *Nuit de Noël* fut couronné par l'Académie des Jeux Floraux. *Le Dernier Jour de l'Année*, autre morceau éminemment poétique et empreint de sentiment, eut le même honneur.

DE BALZAC—NÉ EN 1799.

Fameux romancier de l'époque. Si à des tableaux pris dans la nature vous en préférez de pris dans les mœurs et les usages passagers du temps ; si en faveur de quelques portraits tels que celui de l'avare dans *Eugénie Grandet*, du forçat dans *le Père Goriot*, de l'Alchimiste dans *la Recherche de l'Absolu*, du prêtre Birotteau dans *les Célibataires*, ou de l'usurier dans *Gobseck*, ou du commis voyageur dans *l'Illustre Gaudissau*, vous excusez la faiblesse du plan, la bizarrerie des conceptions, et l'absence d'un but quelconque ; si enfin pour certains morceaux pleins de vérité et de verve vous pardonnez

à M. de Balzac son style d'ordinaire boursofflé, plein d'affectation et entaché de néologisme, et que, en raison de son talent pour les descriptions, vous lui passiez les longueurs d'une minutieuse analyse, alors vous pourriez prendre plaisir à la lecture des romans que nous venons de citer et de beaucoup d'autres encore tels que *le Lys dans la Vallée*, *le Dernier Chouan*, *la Peau de Chagrin*, etc. On n'a pas besoin d'autant d'indulgence en lisant les *Scènes Parisiennes* et celles de *la Vie de Province*.

VICTOR HUGO—NÈ EN 1802.

Poète, et romancier. Son talent pour la poésie s'annonça dès sa quinzième année par la *Parabole du Riche et du Pauvre*, et la touchante élogie de la *Canadienne* : Il n'avait pas dix-huit ans, lorsque l'Académie des Jeux Floraux couronna ses *Vierges de Verdun*, et le *Rétablissement de la Statue de Henri IV.* ; deux odes auxquelles succéda bientôt une plus belle, celle de *Moïse exposé sur le Nil*, qui valut au poète une troisième couronne. Peu de temps après il publia le premier volume de ses *Odes et Ballades*, où il exhale en beaux vers son amour pour sa religion et son roi ; volume bien différent en tout des deux autres, surtout du dernier. Jusqu'ici le jeune poète, fidèle aux principes de la poésie et du goût, nous charme par la beauté et la vérité des tableaux comme par l'harmonie des vers ; mais à présent, s'abandonnant à la fougue d'une imagination délirante, et poussé par le secret désir d'innover, il ose, alliant le sublime au grotesque, mêler des peintures hideuses et dégoûtantes aux images les plus gracieuses ; et, aussi inégal dans sa diction, tantôt il flatte notre oreille par des vers pleins de douceur, et tantôt la blesse par des sons durs et rocailleux. Voilà ce qui dépare, avec le dernier volume des *Odes et Ballades*, tous ses romans ; et ce qui arrête le lecteur surpris, offensé, au milieu du plus intéressant, *Notre-Dame de Paris*. De tous ses drames il ne faut citer qu'*Hernani*, qui, malgré sa marche embarrassée, ses longueurs, et ses invraisemblances, offre des beautés du premier ordre. Mais il reprend sa lyre, écoutons ; ce sont ses *Orientales*, ses *Feuilles d'Automne*, les *chants du Crépuscule*, la *Prière pour tous* : Quelle poésie ! Quels accents mélodieux et purs !

A tant de noms illustres dont le siècle s'honore déjà, la renommée nous commande encore de joindre ceux de MM. Alexandre Dumas, fameux comme poète lyrique, comme

atiste et comme romancier; Jules Janin, critique distingué de l'époque, et connu aussi par quelques romans in-ux; Saintine, à qui nous devons deux jolies pièces rs sur l'Étude et la Renaissance des Lettres, et *Picciola*, de nouvelle charmante; de Vigny, qui, bien qu'un peu dans ses chants épiques *d'Hélène, Moïse, Dolorida, le 7e*, etc., captive par la douce harmonie des vers, et à : règne de Louis XIII. a fourni, dans la conjuration de -Mars, le sujet d'un roman historique très estimé; enfin Madame Dudevant, cette femme singulière, qui abjurant exe, a, sous le nom de George Sand, excité en même s l'enthousiasme des uns et la critique amère des autres, ses romans *d'Indiana, Valentine, Jacques, Lélia, Leone i, André, Simon*, etc. C'est dans la plupart le délire, aussi le langage éloquent des passions et de la douleur; il explique en partie les impressions diverses qu'ils ont aites.

100

100

100

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.



MORCEAUX CHOISIS.



MORCEAUX CHOISIS.

Improvisation de Corinne au Capitole.

(MADAME DE STAEL, CORINNE.)

ie, empire du soleil ; Italie, maîtresse du monde ;
berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la
maine te fut soumise ! tributaire de tes armes, de tes
arts et de ton ciel.

Dieu quitte l'Olympe pour se réfugier en Ausonie ;
et de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et
ne y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.
Il conquît l'univers par son génie, et fut reine par la

Le caractère Romain s'imprima sur le monde ; et
l'on des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit
les arts entier.

l'Italie reparut avec les divins trésors que les Grecs
rapportèrent dans son sein ; le ciel lui révéla ses
secrets ; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémis-
phère ; elle fut reine encore par le sceptre de la pensée ;
le sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

l'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu.
Les poètes enfantèrent pour elle une terre, un
ciel, des enfers et des cieux : et le feu qui l'anime,
gardé par son génie que par le dieu des païens ne
point dans l'Europe un Prométhée qui le ravit.

« Pourquoi suis-je au capitole ? pourquoi mon humble front
recevoir la couronne que Pétrarque a portée, et qui
suspendue au cyprès funèbre du Tasse ?

« Rien, si vous l'aimez cette gloire, qui choisit trop sou-
vent des victimes parmi les vainqueurs qu'elle a couronnés,
et avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance
des arts. Le Dante, l'Homère des temps modernes, poète
de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea

son génie dans le Styx pour aborder à l'enfer, et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

L'Italie, au temps de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi bien que poète, il souffle la flamme des actions parmi les morts, et ces ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

Les souvenirs de la terre les poursuivent encore; leurs passions sans but s'acharnent à leur cœur; elles s'agitent sur le passé, qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir.

On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poète lui-même s'informe de sa patrie, et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

Tout à ses yeux se revêt du costume de Florence. Les morts antiques qu'il évoque semblent naître aussi Toscan que lui; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

Un enchaînement mystique de cercles et de sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, du purgatoire au paradis; historien fidèle de sa vision, il inonde de clarté les régions les plus obscures, et le monde qu'il crée dans son triple poème est complet, animé, brillant comme une planète nouvelle aperçue dans le firmament.

A sa voix tout sur la terre se change en poésie; les objets, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe de nouvelles divinités; mais cette mythologie de l'imagination s'anéantit, comme le paganisme, à l'aspect du paradis, de cet océan de lumière, étincelant de rayons et d'étoiles, de vertu et d'amour.

Les magiques paroles de notre plus grand poète sont le prisme de l'univers; toutes ses merveilles s'y réfléchissent, s'y divisent, s'y recomposent; les sons imitent les couleurs; les couleurs se fondent en harmonie: la rime sonore bizarre, rapide ou prolongée, est inspirée par cette divination poétique, beauté suprême de l'art, triomphe du génie, qui découvre dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

Le Dante espérait de son poème la fin de son exil; il comptait sur la renommée pour médiateur; mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent la vie passagère de l'homme s'use dans les revers; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port, et le destin à mille formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur.

Ainsi le Tasse infortuné, que vos hommages, Romains, avaient consolé de tant d'injustices, beau, sensible, chevaleresque, rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il chantait, s'approcha de ces murs comme ses héros de Jerusalem, avec respect et reconnaissance. Mais la veille du jour choisi pour le couronner, la mort l'a réclamé pour sa terrible fête : le ciel est jaloux de la terre, et rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

Dans un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, l'étranger fut aussi comme Le Dante, le poète valeureux de l'indépendance Italienne. Ailleurs on ne connaît de lui que ses amours, ici des souvenirs plus sévères honorent à jamais son nom ; et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même.

Il ranima l'antiquité par ses veilles, et, loin que son imagination mit obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des siècles passés. Il éprouva que connaître sert beaucoup pour inventer, et son génie fut d'autant plus original que, semblable aux forces éternelles, il sut être présent tous les temps.

Notre air serein, notre climat riant ont inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut après nos longues guerres : brillant et varié comme ce messager du beau temps, il semble se jouer familièrement avec la vie, et sa gaieté légère et douce est le sourire de la nature, et non pas l'ironie de l'homme.

Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Galilée, et vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles contrées, bien que la nature ne pût vous offrir rien de plus beau que la vôtre, choisissez aussi votre gloire à celle des poètes. Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil, qui tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur, et semble tout promettre ou tout faire oublier.

Connaissez-vous cette terre où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour ? Avez-vous entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits ? Avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur et si doux ? Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante ?

Ailleurs, quand les calamités sociales affligent un pays, les peuples doivent s'y croire abandonnés par la divinité ; mais ici nous sentons toujours la protection du ciel, nous voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et qu'il a daigné le traiter comme une noble créature.

Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée, mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, une abondance de fleurs et

de plantes inutiles qui, destinées à plaire, ne s'abaissent point à servir.

Les plaisirs délicats soignés par la nature sont goûtés par une nation digne de les sentir; les mots les plus simples lui suffisent; elle ne s'enivre point aux fontaines de vin que l'abondance lui prépare: elle aime son soleil, ses beaux-arts, ses monuments, sa contrée tout à la fois antique et printanière; les plaisirs raffinés d'une société brillante, les plaisirs grossiers d'un peuple avide, ne sont point faits pour elle.

Ici les sensations se confondent avec les idées, la vie se puise tout entière à la même source, et l'âme comme l'air occupe les confins de la terre et du ciel. Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce; s'il agite, elle calme; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères; si les hommes l'oppriment, la nature est là pour l'accueillir.

Ainsi toujours elle répare, et sa main secourable guérit toutes les blessures. Ici l'on se console des peines même du cœur, en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant le secret de son amour; les revers passagers de notre vie éphémère se perdent dans le sein fécond et majestueux de l'immortel univers.

Il est des peines cependant que notre ciel consolateur ne saurait effacer; mais dans quel séjour les regrets peuvent-ils porter à l'âme une impression plus douce et plus noble que dans ces lieux?

Ailleurs les vivants trouvent à peine assez de place pour leurs rapides courses et leurs ardents désirs; ici les ruines, les déserts, les palais inhabités laissent aux ombres un vaste espace. Rome maintenant n'est-elle pas la patrie des tombeaux?

Le Colisée, les obélisques, toutes les merveilles qui du fond de l'Egypte et de la Grèce, de l'extrémité des siècles, depuis Romulus jusqu'à Léon X., se sont réunies ici, comme si la grandeur attirait la grandeur, et qu'un même lieu dût renfermer tout ce que l'homme a pu mettre à l'abri du temps, toutes ces merveilles sont consacrées aux monuments funèbres. Notre indolente vie est à peine aperçue, le silence des vivants est un hommage pour les morts; ils durent, et nous passons.

Eux seuls sont honorés, eux seuls sont encore célèbres; nos destinées obscures relèvent l'éclat de nos ancêtres, notre existence actuelle ne laisse debout que le passé, il ne se fait aucun bruit autour des souvenirs! Tous nos chefs-d'œuvre sont l'ouvrage de ceux qui ne sont plus, et le génie lui-même est compté parmi les illustres morts.

Peut-être un des charmes secrets de Rome est-il de réconcilier l'imagination avec le long sommeil. On s'y ré-

signe pour soi, l'on en souffre moins pour ce qu'on aime. Les peuples du midi se représentent la fin de la vie sous des couleurs moins sombres que les habitants du nord. Le soleil, comme la gloire, réchauffe même la tombe.

Le froid et l'isolement du sépulcre sous ce beau ciel, à côté de tant d'urnes funéraires, poursuivent moins les esprits effrayés. On se croit attendu par la foule des ombres; et, de notre ville solitaire à la ville souterraine, la transition semble assez douce.

Ainsi la pointe de la douleur est émoussée, non que le cœur soit blasé, non que l'âme soit aride, mais une harmonie plus parfaite, un air plus odoriférant, se mêlent à l'existence. On s'abandonne à la nature avec moins de crainte, à cette nature dont le Créateur a dit: "Les lis ne travaillent ni ne filent, et cependant quels vêtements des rois pourraient égaler la magnificence dont j'ai revêtu ces fleurs!"

Les Enfants d'Aujourd'hui.

(DE JOUY, HERMITE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN.)

Le temps se peint tout entier dans les générations vivantes: les vieillards représentent le passé; les hommes faits le présent, et les enfants l'avenir. Dans le vaste tableau de la vie humaine, les premiers offrent leur exemple, les seconds leurs actions, et les autres leurs espérances.

Comme il n'est point d'objet plus important que celui de l'éducation des enfants, il n'en est pas sur lequel les théoriciens se soient le plus exercés. Le plus éloquent, le plus ingénieux de tous ces instituteurs spéculatifs est, sans contredit, l'auteur d'*Emile*. Choqué comme tous les bons esprits des vices de l'ancienne éducation, il a cru qu'il suffisait, pour faire mieux, de faire autrement; et, partant du faux principe que tout est bien en sortant des mains de la nature, et que tout se corrompt en société, il a voulu, comme dit Voltaire, nous apprendre à marcher à quatre pattes. L'ancien système d'éducation tendait à étouffer le germe pour le mûrir; on en presse aujourd'hui le développement par tous les moyens possibles; on veut avoir des hommes à quinze ans, au risque de n'avoir que des enfants à quarante.

Dimanche dernier, Madame de L*** vint me prendre dans mon hermitage pour m'emmener dîner à une lieue de là, chez une Madame de Moronval, connue par l'excès, ou plutôt (comme je ne tardai pas à m'en apercevoir) par l'ex-

tentation de sa tendresse maternelle. Il n'était que quelques heures ; la compagnie était dispersée dans le parc lorsque nous arrivâmes : Madame de L*** passa dans l'appartement de Madame de Moronval, qui achevait sa toilette ; elle me laissa seul avec un petit garçon de huit ou neuf ans qu'elle avait embrassé en l'appelant Eugène : c'était le fils de la maîtresse du logis ; il courut à moi en faisant claquer un grand fouet qu'il levait à deux-mains, et m'adressant brusquement la parole : "Comment vous appelez-vous ?" me dit-il. "Mon petit ami," lui répondis-je, en lui présentant l'adresse d'une lettre, "je n'ai pas l'habitude de décliner mon nom : voyons si vous saurez l'épeler." "J'aime mieux que vous me le disiez vous-même," continua-t-il, en me tirant par la basque de mon habit. Je le suis obligé d'en passer par là ; et, pour me remercier de ma descendance, le petit homme ajouta : "Vous êtes bien vieux et bien laid." Je tâchai de lui faire comprendre qu'il n'avait pas dépendu de moi d'éviter ce double inconvénient, et qu'il n'était pas honnête de m'en faire le reproche. Mais au lieu de m'écouter, il m'arracha si brusquement mon chapeau unicolore, qu'il enleva en même temps la petite perruque dont j'ai cru devoir, par supplément, couvrir mon front chauve, depuis que j'habite un pays où la politesse est d'aller nu-tête. Cette espièglerie ne m'amusa pas du tout. Je me levai pour courir après le sot enfant, qui se sauva chez sa mère en emportant ma dépouille. Elle parut un moment après lui, se confondit en excuses sur ce qu'elle appelait un *enfantillage*, et tout en grondant son fils d'avoir osé à lui donner l'envie de recommencer, elle avait toutes les peines du monde à s'empêcher de rire de la figure que j'étais, et de celle que la nature m'a faite.

Je rajustai ma coiffure en balbutiant à cette bonne mère un compliment ironique sur la gentillesse de Mr. son fils : elle y répondit en me présentant Mademoiselle Emilie, sa fille, petite personne bien droite, bien réservée, bien raisonnable ; en tout l'opposé de son frère, sans en être mieux pour cela.

La cloche du dîner se fit entendre ; tous les convives, parmi lesquels se trouvaient plusieurs enfants de différents âges, rentrèrent successivement, et l'on se mit à table. Je vis avec plaisir que les enfants confiés aux soins d'une gouvernante, allaient dîner dans une autre pièce. M. Eugène, en nous quittant, eut le soin de nous prévenir qu'il viendrait au dessert.

Le dîner fut triste ; on parla beaucoup de politique, et, comme chacun avait la sienne, on ne s'entendit bientôt plus : c'était à qui confondrait mieux les préjugés et les principes, les devoirs et les affections ; à qui défendrait avec plus de chaleur les intérêts particuliers, sous le nom d'intérêt public.

à qui montrerait plus d'entêtement dans ses opinions, plus de dédain pour celle des autres; les femmes intervinrent dans la discussion, et mettant, comme à l'ordinaire, leurs passions à la place de leurs pensées, l'exagération ne connut plus de bornes: toutes les formules d'une malveillance contenue, d'une animosité polie, avaient été épuisées; il ne restait plus que des injures à se dire: fort heureusement la remarque d'une de mes voisines sur une figure que je porte à la main gauche, vint faire une petite diversion: Madame de L***, qui m'appelle son *homme des bois*, attira l'attention sur moi, en parlant du pays d'où je venais, du long séjour que j'avais fait parmi les sauvages: on me fit à la fois vingt questions, auxquelles on s'empressait de répondre pour moi. Quand il me fut permis de me faire entendre, je déclarai, comme le *Huron* de Voltaire, que j'arrivais d'un pays où chacun parlait à son tour, et répondait lui-même à la question qui lui était faite: je satisfis à toutes celles qui m'avaient été adressées de manière à intéresser la curiosité de mon auditoire, et la conversation commençait à reprendre ce caractère de gaieté, d'urbanité française, que la politique lui avait fait perdre, lorsqu'un cri aigu échappé à l'une de ces dames, interrompit tout-à-coup l'entretien; on sut bientôt qu'il s'agissait d'une nouvelle espièglerie d'Eugène. L'insupportable enfant, qui s'était glissé sous la table, sans qu'on l'eût aperçu, s'amusait à piquer la jambe d'une jeune dame, dont l'air décent et la figure aimable n'avaient point échappé à mes observations.

On eut beaucoup de peine à faire sortir le petit vaurien du fort où il s'était retranché; on ne parvint à l'en tirer que par la menace de le priver du dessert que l'en avait servi. Tous les enfants, au nombre de neuf, étaient accourus, et dès ce moment on ne fut plus occupé que d'eux seuls.

Les mères se complimentaient mutuellement sur leur jolie famille. Quel âge avait celui-ci? Dans quelle pension était élevé celui-là? Combien de temps cette petite fille était elle restée en nourrice? et autres questions de cette importance, auxquelles ceux qui s'y intéressaient le moins avaient l'air de s'intéresser davantage.

La persécution ne faisait que de commencer. A peine rentrés dans le salon pour y prendre le café, le père d'un de ces marmots, la tasse à la main, voulut nous donner une idée des connaissances historiques de son fils, et d'une voix qui commandait l'attention, lui demanda quel roi de France avait succédé à Charles VIII. L'enfant répondit sans hésiter que c'était Charles IX. Les trois quarts de l'assemblée en admirant la promptitude, la précision de la réponse, ne firent que peu d'attention au petit défaut d'exactitude qu'on pouvait y reprendre, et parurent, ainsi que l'historien en jaquette oublier le bon Louis XII., le brave François I., le galant

Henri II., et son fils François II., premier époux de l'infortunée Marie Stuart.

Madame de Moronval, qui n'attendait que l'occasion de faire briller sa fille, la fit avancer au milieu du cercle, et avec le ton de la confiance la plus maternelle : "Emilie," lui dit-elle, "dites-nous ce que c'est que les hamadryades?" "Maman," répondit la petite, "tu aurais dû m'interroger d'abord sur les dryades, dont les premières ne sont qu'un dérivé." A ce mot de *dérivé*, Madame de Moronval jeta sur les assistants un coup d'œil circulaire, auquel chacun répondit par un mouvement d'admiration. Ce fut bien mieux, ou bien pis, lorsque Mademoiselle Emilie, à la demande générale de la compagnie, qui n'y songeait pas, se mit à danser hors de mesure un pas de ballet, où elle déploya toute la gaucherie de sa petite personne. On l'applaudit beaucoup, et sa modeste mère ne parut pas satisfaite. "Mon cœur," lui dit-elle, "il est aisé de voir que vous n'avez pas fait vos battements ce matin." On se rit au nez parce que je demandai à cette dame si elle destinait sa fille au théâtre. Un grand homme sec qui lisait un journal dans un coin sourit à ma question de manière à me faire croire que du moins quelqu'un l'avait entendue.

Une autre petite fille piquée du peu d'attention que l'on faisait à elle, voulut aussi jouer son rôle, et, s'avancant au milieu du cercle : "Maman," dit-elle, "veux-tu que je te dise ce que c'est que *la sensible* ou *la dominante* dans la gamme diatonique majeure?" La mère de cette enfant, laquelle j'avais déjà quelques raisons de croire elle-même très-sensible et passablement dominante, (au ton qu'elle avait avec son mari,) voulut bien ajourner la proposition, ce qui n'empêcha pas quelques hommes de s'échapper à la dérobée. J'aurais bien voulu les suivre; mais j'étais aux ordres de Madame de L***.

Pour arrêter l'émigration, on demanda des tables de jeux; avant qu'elles fussent disposées, il nous fallut entendre estropier sur le piano une sonate de Mozart, par cette inévitable petite Emilie, à qui sa mère faisait inhumainement recommencer tous les passages qu'elle manquait, ce qui pouvait éterniser notre supplice. Il finit pourtant, et l'on se mit à jouer.

Le jeu d'échecs est le seul que je n'aie pas oublié. Le grand homme sec, dont je parlais tout-à-l'heure, me proposa une partie: je l'acceptai comme un moyen d'échapper à l'importunité des enfants. Nous étions à peu près de même force, mon adversaire et moi; j'avais perdu la première partie; j'étais en train de gagner la seconde; il était probable qu'en très-peu de coups mon homme allait être échec et mat: je jouissais d'avance de mon triomphe et de la surprise de mon adversaire à la vue du coup que je lui prépa-

rais ; un maudit enfant, auquel je ne puis penser de sang-froid, en courant dans le salon où il jouait, vint se jeter en travers sur l'échiquier, avec lequel il roula sur le parquet. Dans la colère qui me possédait, et que ces dames augmentaient encore par des éclats de rire très-incivils, je maudissais tous les enfants du monde : "Avez-vous bien le cœur," me dit d'un ton moqueur la mère de notre étourdi, "d'en vouloir à ces pauvres petits innocents?" "Parbleu! madame," lui répondis-je avec une brusquerie un peu sauvage, "des innocents comme ceux-là me reconcilieraient avec Hérode."

On vint très à propos prévenir Madame de L*** que sa voiture était avancée ; je pris congé le plus honnêtement qu'il me fut possible de la maîtresse de cette maison, où je me promis bien de ne pas revenir pendant les vacances. Je fus près d'une heure avant de trouver mon chapeau et ma canne, que cette troupe de marmots avaient cachés dans le jardin, et qu'ils s'amusaient à me faire chercher. Un laquais me les rapporta ; nous partîmes. Pendant la route je fis convenir Madame de L*** que des enfants élevés de cette manière ne pouvaient manquer d'être un jour des hommes fort insupportables et des femmes très-ridicules, et que si l'ancienne éducation mettait trop de distance entre les enfants et les parents, la nouvelle établissait entre eux des rapports trop familiers. Peut-être reste-t-il à trouver un terme moyen entre ces deux écueils.

Un Voyage en Diligence.

(DE JOUY, HERMITE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN.)

Les Parisiens sont, en général, tellement convaincus que l'on perd à trop courir le monde, que l'idée d'un voyage est celle qui entre le plus difficilement dans leur esprit. La plus forte tête de la cité permet à peine à son imagination de s'éloigner à une lieue des barrières. Ces respectables citadins savent bien par tradition qu'il y a quelque chose au-delà de Montmartre et de Pantin ; mais de quelle importance cela peut-il être à des yeux habitués aux merveilles de Paris ?

Par goût, au moins autant que par économie, je n'aime point à voyager dans une chaise de poste, où l'on n'a le plus souvent pour compagnie qu'un domestique, auquel on n'a rien à dire, ou un compagnon de voyage qui dort les trois quarts du temps. Je me suis quelquefois amusé à causer avec le postillon ; mais indépendamment de la position incommode des interlocuteurs, et du bruit de la voiture, qui

vous force à répéter deux ou trois fois la même question ou la même réponse, on a bientôt appris le nom des châteaux qui se trouvent sur la route, et celui des voyageurs de marque qui l'ont parcourue dans la semaine. Parlez-moi d'une diligence bien chargée, bien pleine : c'est une petite ville ambulante, qui a ses différents quartiers, son gouvernement, sa police, et jusqu'à ses spectacles : sa population, il est vrai, n'excède guère une trentaine d'individus, y compris les postillons et les animaux domestiques de la suite des voyageurs ; mais cette population a ses lois, ses préjugés, ses rangs, et ses habitudes. L'intérieur de la diligence est le quartier du beau monde, le faubourg Saint-Germain de la diligence ; le cabriolet en est le Marais, et l'impérial la cité.

J'avais loué ma place huit jours d'avance, pour m'assurer celle du fond, la seule où je ne sois pas incommodé du mal de mer, auquel je suis sujet en voiture. Nous devions partir à minuit : à onze heures et demie toutes mes dispositions étaient faites, et j'étais installé dans la maison roulante qui devait me transporter des bords de la Seine à ceux de la Garonne.

Je passe légèrement sur les apprêts du voyage. Déjà les ballots, les malles, les portemanteaux, les caisses de toute espèce, ont été successivement placés dans les balances et déposés suivant leur poids dans les magasins ou sur l'impériale de l'énorme voiture ; déjà le conducteur, sa feuille en main, est venu faire l'appel des voyageurs ; un seul est en retard ; c'est un militaire ; n'importe, minuit sonne : ce moment est celui des derniers adieux ; on n'entend que ces mots : "Ecrivez-moi ; portez-vous bien. N'oubliez pas mes commissions. Bien des choses chez vous ; embrassez mes enfants. . . . Bon voyage !"

Me voilà roulant dans les rues au milieu d'une belle nuit dont le calme n'est troublé que par le bruit des roues de notre diligence, en possession d'ébranler périodiquement les maisons qui se trouve sur son passage. Le silence profond qui régna pendant la première heure, ne fut interrompu que par quelques bâillements et quelques soupirs de mes compagnons de voyage, dont j'essayais en vain de démêler quelques traits à la lueur fugitive des reverbères. La seule chose qui me fut bien démontrée, c'est que j'avais auprès de moi une grosse masse élastique et ronflante qui me tenait étroitement bloqué dans mon coin. Je n'avais trouvé d'autre moyen de me conserver la faculté de respirer, que d'opposer la résistance de mon coude à la pression que mon voisin me faisait subir. Cet arc-boutant appuyé contre son flanc droit, auquel le jeu de ses poumons donnait un développement prodigieux, le forçait d'interrompre de temps en temps son bruyant sommeil pour me dire : "Monsieur, votre coude

me gêne." A quoi je me contentais de répondre : " Monsieur, toute votre personne me gêne." Et il se rendormait.

J'aurais été long-temps sans deviner ce qui s'opposait à l'extension de mes jambes, si quelqu'un, moins endurant que moi, n'eût allongé si brusquement les siennes, qu'il en résulta un aboiement et un coup de dent sur une jambe qui me parut appartenir à un Anglais, à en juger par le terme expressif dont il accompagna un second coup de pied contre l'animal dont les cris réveillèrent sa maîtresse. Celle-ci d'une voix aigredouce fit entendre les mots d'incivil, de brutal : l'Anglais soutint que *le chien il n'avait pas le droit d'entrer dans la carosse* ; la dame prétendit qu'elle avait payé pour sa bête ; et, néanmoins, pour terminer la querelle et mettre son chien à l'abri des atteintes de l'étranger, elle le prit sur ses genoux, où il resta fort tranquille, sans que son repos en fût plus innocent, comme nous aurons bientôt occasion de le dire.

Cette petite scène nocturne provoqua des éclats de rire, dont quelques uns portaient d'une bouche féminine, que je supposais jeune et jolie, sans trop savoir pourquoi ; l'aimable rieuse, séparée de moi par mon oppresseur, avait pour vis-à-vis quelqu'un dont la tête abandonnée aux cahots de la voiture, allait tout naturellement au devant de la sienne, sans qu'aucun des deux se plaignît de la rencontre.

Tout était rentré dans le calme, et nous cheminions au bruit mesuré des ronflements de mon gros voisin, quand le galop d'un cheval, accompagné de jurements affreux, vint avertir le postillon d'arrêter ; c'était notre lieutenant de hussards, lequel avait oublié, en soupant au café avec une douzaine d'amis, que la diligence n'attend personne. L'officier, tout en continuant de jurer, de pester contre le conducteur, paya le cheval qui l'avait conduit de Paris à Rambouillet, et monta prendre sa place dans le cabriolet : nous nous remîmes en route.

C'est un tableau bien imposant, bien majestueux que le lever du soleil, au bord de la mer, dans une vaste et belle campagne : mais, en revanche, c'est un spectacle bien grotesque, que ce même lever du soleil dans une diligence : les premiers rayons de l'aurore y viennent éclairer des figures si bizarres, si comiques, si burlesquement accoutrées après une nuit de voyage ; le sentiment de la surprise et de la curiosité s'y peignent d'une manière si plaisante, que l'imagination la plus folle ne saurait aller au-delà.

Dès que nous pûmes distinguer les objets, nous commençâmes par nous regarder : l'espèce de tonneau à figure humaine que j'avais auprès de moi, et qui dormait encore, fixa d'abord tous les regards, et fut salué par un rire universel, dont les éclats finirent par l'éveiller : il souleva le bonnet de laine qu'il avait abattu sur ses yeux, étendit les

bras avec un long bâillement, tira sa montre, et parla de déjeuner.

La femme qui me faisait face, et sur les genoux de laquelle reposait un chien loup, devait avoir une quarantaine d'années, autant qu'on en pouvait juger à sa figure à moitié cachée sous un chapeau de velours noir, orné de deux plumes jadis blanches. En remarquant un très-grand sac à ouvrage suspendu à son bras, d'où sortaient quelques manuscrits, en l'entendant frédonner quelques airs d'opéra comique; je supposai que ce devait être une comédienne de province: je ne me trompais pas.

L'Anglais, empaqueté dans une redingote épaisse comme une couverture, et la tête couverte d'un bonnet de feutre à gourmettes passait de temps en temps la main sur la jambe que le chien avait mordue, regardait, en sifflant, la campagne, et avalait quelques gorgées de rhum, dont il avait sa provision dans un flacon de cuir. Ce fut en vain que le gros homme tenta sa générosité en faisant l'éloge de cette bonne habitude de prendre le matin, en voyage, quelque liqueur confortante: l'Anglais but encore un coup, reboucha son flacon, et le remit dans sa poche.

Le jeune homme qui se trouvait à l'autre coin, sur le devant de la voiture, ne quittait pas des yeux la jeune fille qui lui faisait face, et dont la jolie figure était encore au-dessus de l'idée que je m'en étais faite.

On s'arrêta pour déjeuner: tout le monde descendit, et je vis pour la première fois mes compagnons des faubourgs de la diligence. Les voyageurs juchés sur l'impériale se hâtaient de descendre; l'un d'eux, soit empressement, soit pour faire preuve d'agilité, dédaigna de se servir de l'échelle, voulut sauter, et prit si mal ses mesures, que le pied lui manquant sur la roue, il s'aïda pour se retenir de la première chose qui lui tomba sous la main; cette première chose se trouva, par hasard, le collet de la redingote de notre Anglais, qui sortait le dernier de la diligence, et qui, entraîné dans la chute de l'habitant de l'impériale, alla rouler avec lui sur un tas de foin près duquel s'était arrêtée la voiture. Chacun se prit à rire de l'aventure; la gaieté des assistants excita la colère des malencontreux voyageurs. L'Anglais, en se relevant, fit résonner un terrible G...! Le Provençal se fit connaître au *tron de dieu*! qu'il articula non moins énergiquement, et qu'il accompagna d'une menace à laquelle le premier répondit par un vigoureux coup de poing, dont il attendit la riposte dans l'attitude d'un boxeur. L'habitant de Marseille, peu au fait des beaux arts de la Tamise, se saisit du manche d'une fourche, à l'aide duquel il aurait infailliblement assommé son adversaire, si nous ne nous étions pas empressés de séparer les combattants, après quoi nous entrâmes avec eux à l'auberge.

Nous y fûmes témoins d'une reconnaissance conjugale, entre la dame au petit chien et un des voyageurs de l'impériale : ces tendres époux, tous deux acteurs de province, se retrouvaient après une séparation de douze ans, et se réjouissaient d'assez mauvaise grâce du hasard qui leur avait fait contracter, chacun à l'insu de l'autre, un engagement au même théâtre. L'explication commencée nous promettait une scène extrêmement comique : elle fut interrompue par celle que le gros homme vint faire à la duègne. Il avait placé dans une des poches de la diligence une moitié de volaille sur laquelle il comptait pour son déjeuner. Malheureusement le chien de la dame avait flairé les provisions pendant la nuit ; et comme il se trouvait placé sur les genoux de sa maîtresse tout juste à la hauteur du buffet, il avait profité de sa position pour faire un excellent repas aux dépens de notre prévoyant compagnon. Cet accident, qui égaya beaucoup notre déjeuner, remit cependant en question les droits du chien à la place qu'il occupait dans la voiture ; et, toutes les parties entendues, le conducteur décida que le chien serait confié au mari, et qu'il acheverait le voyage sur l'impériale.

Ce point réglé, et la paix rétablie, on apporta la carte, qu'on ne paya pas sans marchander long-temps : nous remontâmes en voiture ; et la suite de notre voyage n'ayant donné lieu à aucune observation nouvelle, à aucun autre événement de quelque importance, je me bornerai à dire que nous arrivâmes sans encombre à Bordeaux.

Le Spectacle d'une belle nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

(CHATEAUBRIAND, GÉNIE DU CHRISTIANISME.)

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé ; une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante,

si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante ; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour-à-tour se perdait dans les bois, tour-à-tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleurs agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissemens rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulemens solennels de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

Prière du soir à bord d'un Vaisseau.

(CHATEAUBRIAND, GÉNIE DU CHRISTIANISME.)

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les vagues étincelantes, apparaissait entre les cordages du vaisseau, et versait encore le jour dans des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancemens de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Les mâts, les haubans, les vergues du navire, étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur ; et, à l'horizon du nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe chargée des couleurs

du prisme s'élevait de la mer comme une colonne de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui dans ce beau spectacle n'eût pas reconnu la beauté de Dieu ! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner, d'une voix rauque, leur simple cantique à *N. D. de Bon secours*, patronne des marinières. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur ! Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme ; cette conscience de notre petitesse à la vue de l'infini ; ces chants s'étendant au loin sur les vagues ; les monstres marins étonnés de ces accens inconnus, se précipitant au fond de leurs gouffres ; la nuit s'approchant avec ses embûches ; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles ; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte ; un prêtre auguste en prière : Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature : voilà ce que l'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

La Cataracte du Niagara.

(CHATEAUBRIAND, GÉNIE DU CHRISTIANISME.)

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissemens. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds : depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide ; et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant, descend dans une ombre effrayante ; on dirait une

colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en formes de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

Les Tombeaux aériens.

(CHATEAUBRIAND, GÉNIE DU CHRISTIANISME.)

La jeune mère se leva, et chercha des yeux, dans le désert embelli par l'aurore, quelque arbre sur les branches duquel elle pût exposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs; de l'autre elle y plaça le corps de son enfant; laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, en emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh! que cette coutume indienne est touchante! Dans leurs tombeaux aériens, ces corps, pénétrés de la substance éthérée, enfoncés dans des touffes de verdure et de fleurs, rafraîchis par la rosée, embaumés par les brises, balancés par elles sur la même branche où le rossignol a bâti son nid et fait entendre sa plaintive mélodie, ces corps ainsi exposés ont perdu toute la laideur du sépulcre. Mais si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort; si ce sont les restes d'un enfant chéri qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Arbre américain, qui, portant des corps dans tes rameaux, les éloigne du séjour des hommes, en les rapprochant de celui de Dieu, je me suis arrêté en extase sous ton ombre! Dans ta sublime allégorie, tu me montrais l'arbre de la vertu; ses racines croissent dans la poussière de ce monde; sa cime se perd dans les étoiles du firmament, et ses rameaux sont les seuls échelons par où l'homme, voyageur sur ce globe, puisse monter de la terre au ciel.

Aspect physique et moral de Constantinople.

(CHATEAUBRIAND, ITIN. DE PARIS, A JÉRUSALEM.)

Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyés dans le brouillard : les cyprès et les minarets que j'apercevais à travers cette vapeur, présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva, et balaya, en moins de quelques minutes, la brume répandue sur ce tableau ; je me trouvai tout-à-coup au milieu des palais du Commandeur des croyans. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe : j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari ; la terre d'Europe était à ma gauche : elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari ; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts ; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges ; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur ; voilà ce que j'admirais : on n'exagère point, quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers ; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leurs langages, de leurs habits, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière de deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruits de carosse et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continu. Vous voyez autour de vous une foule muette, qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs

n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Ces cités sans murs et placées au milieu des rues sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès, et partagent la paix des morts. On découvre à et là quelques monumens antiques qui n'ont de rapport ni avec les hommes modernes, ni avec les monumens nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un imman conduit, et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitol de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du Temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

Jérusalem.

(CHATEAUBRIAND, ITIN. . . DE PARIS A JÉRUSALEM.)

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée, s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Yémen. Au centre de ces montagnes, se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocaillieux, ces sommets ne s'entrouvrent qu'au levant pour laisser voir le gouffre de la mer morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris, des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals ; quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines ; c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe ; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne le courage et élève

le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles ; le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Ecriture sont là. Chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents du prophète. Dieu même a parlé sur ces bords. Les torrens desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Eternel.

Les Catacombes.

(CHATEAUBRIAND, LES MARTYRS.)

Un jour j'étais allé visiter la fontaine Égérie : la nuit me surprit. Pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur les objets éternellement immobiles.

En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence ; je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière ; mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin, plus je m'égare ; tantôt je m'avance avec lenteur ; tantôt je passe avec vitesse. Alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je croyais entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà long-temps que j'errais ainsi ; mes forces

commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumée qui menaçait de s'éteindre. Tout à coup, une harmonie, semblable au chœur lointain des esprits célestes, sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accens expiraient et renaissaient tour à tour ; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts ; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens : de jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel ; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les Catacombes !

Les ruines de Palmyre, d'Égypte, etc.

(CHATEAUBRIAND, GÉNIE DU CHRISTIANISME.)

Les ruines, considérées sous les rapports pittoresques, sont d'une ordonnance plus magique dans un tableau que le monument frais et entier. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du paysage et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice ; mais quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des masses isolées, entre lesquelles l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les forêts, les fleuves, les montagnes : alors, par un jeu naturel de l'optique, les horizons reculent, et les galeries, suspendues en l'air, se découpent sur les fonds du ciel et de la terre. Ces beaux effets n'ont pas été inconnus des anciens ; ils élevaient des cirques sans masses pleines, pour laisser un libre accès à toutes les illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des accords particuliers avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles se trouvent placées, et les règnes de la nature au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées qui décorent nos châteaux et nos vieilles tours ; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les têtes d'hommes et de lions qui soutiennent les chapiteaux du temple du soleil. Le palmier remplace de sa colonne la colonne tombée ; et le pêcheur, que les anciens consacraient à Harpocrate, s'élève

dans la retraite du silence. On y voit encore une espèce d'arbre, dont le feuillage échevelé, et les fruits en cristaux, forment avec les débris pendans, de beaux accords de tristesse. Une caravane, arrêtée dans ces déserts, y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines; et les chameaux et les dromadaires semblent en accroître les dimensions, lorsque, couchés entre de grands fragmens de maçonnerie, ces énormes animaux ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus.

Les ruines changent de caractère en Égypte; souvent elles étalent, dans un petit espace, toutes les sortes d'architecture et toutes sortes de souvenirs. Le sphinx et les colonnes du vieux style égyptien s'élèvent auprès de l'élégante colonne corinthienne. Un morceau d'ordre toscan s'unit à une tour arabesque. D'innombrables débris sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe: des champs de fèves, des rivières, des plaines de trèfle, s'étendent à l'entour. Quelquefois des nuages, jetés en ondes sur les flancs des ruines, les partagent en deux moitiés: le chakal, monté sur un piédestal vide, allonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de béliet: la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise, sautent parmi les décombres; et la poule sultane s'y tient immobile, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre.

La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponèse, étalent de toutes parts les ruines de la Grèce. Là, commencent à paraître les mousses, les plantes grimpantes et les fleurs saxatiles; une guirlande vagabonde de jasmin embrasse une Vénus antique, comme pour lui rendre sa ceinture. Une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé; le pavot croît sur les fétuillets du livre de Mnemosyne, aimable symbole de la renommée passée et de l'oubli présent de ces lieux. Les flots de l'Egée qui viennent expirer sous de croulans portiques, Philomèle qui se plaint, Alcyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux autour d'un autel, le cigne qui fait son nid dans le sein d'une Lédà: tous ces accidens, produits par les Grâces, enchantent ces poétiques débris. Un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses, et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble au beau tableau d'Apelle, consacré à Neptune, et suspendu à ses rivages.

Départ pour la Croisade.

(MICHAUD, HISTOIRE DES CROISADES.)

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés ; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux, où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied ; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude ; plusieurs voyageaient montés sur des chars trainés par des bœufs ferrés ; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javalots, de massues de fer, &c. La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs ; des femmes paraissaient en armes un milieu des guerriers. . . . On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec le serf, le maître avec le serviteur. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour le service divin : partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline ; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'évangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes ; plus loin on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au-delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes ; de toutes parts retentissait le cri des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils et leurs époux dans la ville la plus voisine : et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés, et ne pouvaient retenir leurs larmes ; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan.

Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus,

excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point; et, pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leur main l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine; ils étaient suivis de leurs humbles pénates; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits des oiseaux laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem*. Beaucoup de grands seigneurs, qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

Fragment de l'Histoire d'Elisabeth.

(MADAME COTTIN.)

Mais quand les neiges commençaient à fondre, et qu'une légère teinte de verdure s'étendait sur la terre, alors la famille s'occupait en commun des soins du jardin : Springer labourait les platesbandes; Phédora préparait les semences, et Elisabeth les confiait à la terre. Leur petit enclos était entouré d'une palissade d'aunes, de cornouillers blancs et de bourdaines, espèce d'arbrisseau fort estimé en Sibérie, parce que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi Springer avait pratiqué une espèce de serre, où il cultivait avec un soin particulier certaines fleurs inconnues à ce climat; et quand venait le moment de leur floraison, il les pressait contre ses lèvres, il les montrait à sa femme, et en ornait le front de sa fille en lui disant : Elisabeth, pare-

toi des fleurs de ta patrie, elles te ressemblent ; comme toi elles s'embellissent dans l'exil. Ah ! puisses-tu n'y pas mourir comme elles !

Hors ces instants d'une douce émotion, il était toujours silencieux et grave : on le voyait demeurer des heures entières enseveli dans une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs que les caresses de sa femme ne calmaient pas, et que la vue de sa fille rendait plus amers. Souvent il la prenait dans ses bras, la pressait étroitement sur son cœur, et puis tout à coup, la rendant à sa mère, il s'écriait : Emmène, emmène cette enfant, Phédora ; sa détresse, la tienne, me feront mourir : ah ! pourquoi as-tu voulu me suivre ? Si tu m'avais laissé seul ici, si tu ne portais pas la moitié de mes maux, si je te savais tranquille et honorée dans ta patrie, il me semble que je vivrais dans ce désert sans me plaindre. A ces mots la tendre Phédora fondait en larmes ; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décelait le profond amour qui l'attachait à son époux. Elle n'aurait pu vivre un seul jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étaient toujours ensemble. Dans leur ancienne fortune peut-être que de grandes dignités, d'illustres et dangereux emplois, le tenaient souvent éloigné d'elle ; dans l'exil ils ne se quittaient plus. Ah ! si elle avait pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être aurait-elle aimé leur exil.

Phédora, quoique âgée de plus de trente ans, était belle encore ; également dévouée à son époux, à sa fille et à son Dieu, ces trois amours avaient gravé sur son front des charmes que le temps n'efface point. On y lisait qu'elle avait été créée pour aimer avec innocence, et qu'elle remplissait sa destinée. Elle s'occupait à préparer elle-même les mets qui plaisaient le plus à son époux ; attentive à ses moindres désirs, elle cherchait dans ses yeux ce qu'il allait vouloir pour l'avoir fait avant qu'il l'eût demandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même, régnaient dans leur petite demeure. La plus grande pièce servait de chambre aux deux époux ; un grand poêle l'échauffait : les murs enfumés étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille ; les fenêtres étaient en carreaux de verre, luxe assez rare dans ce pays, et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane ; Elisabeth couchait dans l'un, l'autre était occupé par la jeune paysanne tartare et par tous les ustensiles de cuisine et les instruments de jardinage.

Ainsi la semaine se passait dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des peaux de rennes, ou à les doubler avec d'épaisses fourrures ; mais quand le dimanche

arrivait, Phédora, soupirait tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin, et passait une partie de ce jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de saint Basile, pour lequel elle avait une profonde vénération, elle les invoquait en faveur des objets de sa tendresse; et si chaque jour sa dévotion devenait plus vive, c'est qu'elle avait toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices son cœur, plus éloquent, savait mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvaient consoler son époux.

Élevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Élisabeth ne connaissait point d'autre patrie : elle trouvait dans celle-ci de ces beautés que la nature offre encore même dans les lieux qu'elle a le plus maltraités, et de ces plaisirs simples que les cœurs innocents goûtent partout. Elle s'amusait à grimper sur les rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs, qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au filet, et en remplissait une volière; d'autres fois elle prenait des corrasins qui vont par bandes, et dont les écailles pourprées, collées les unes contre les autres, paraissaient à travers les eaux du lac comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide. Jamais, durant son heureuse enfance, il ne lui vint dans la pensée qu'il pouvait y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifiait par le grand air, sa taille se développait par l'exercice, et sur son visage, où reposait la paix de l'innocence, on voyait chaque jour naître un agrément de plus. Ainsi, loin du monde et des hommes, croissait en beauté cette jeune vierge pour les yeux seuls de ses parents, pour l'unique charme de leur cœur, semblable à la fleur du désert, qui ne se pare pas moins de vives couleurs, quoiqu'elle ne puisse être vue que par l'astre à qui elle doit la vie.

Il n'y a d'affections tendres et profondes que celles qui se concentrent sur peu d'objets : aussi Élisabeth, qui ne connaissait que ses parents, et n'aimait qu'eux seuls dans le monde, les aimait avec passion ; ils étaient tout pour elle, les protecteurs de sa faiblesse, les compagnons de ses jeux, et son unique société. Elle ne savait rien qu'ils ne lui eussent appris : ses amusements, ses talents, son instruction, elle leur devait tout ; et, voyant que tout lui venait d'eux, et que par elle-même elle ne pouvait rien, elle se plaisait dans une dépendance qu'ils ne lui faisaient sentir que par des bienfaits. Cependant, quand la jeunesse succéda à l'enfance, et que la raison commença à se développer, elle s'aperçut des larmes de sa mère, et vit que son père était malheureux. Plusieurs fois elle les conjura de lui en dire la cause, et ne put obtenir d'autre réponse, sinon qu'ils pleuraient leur patrie ; mais pour le nom de cette patrie et le rang qu'ils y occupaient, ils ne les lui confièrent jamais, ne voulant pas

exciter de douloureux regrets dans son âme, en lui apprenant de quelle hauteur ils avaient été précipités dans l'exil. Mais depuis le moment qu'Élisabeth eut découvert la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus les mêmes, et sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amusait son innocence perdirent tout leur attrait ; sa basse-cour fut négligée ; elle oublia ses fleurs, et cessa d'aimer ses oiseaux. Quand elle venait sur le bord du lac, ce n'était plus pour jeter l'hameçon ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations, et réfléchir à un projet qui était devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur. Quelquefois, assise sur la pointe d'un rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeait aux larmes de ses parents et aux moyens de les tarir : ils pleuraient une patrie ; Élisabeth ne savait point quelle était cette patrie ; mais puisqu'ils étaient malheureux loin d'elle, ce qui lui importait était bien moins de la connaître que de la leur rendre. Alors elle levait les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeurait abîmée dans une si profonde rêverie, que souvent la neige tombant par flocons, et le vent soufflant avec violence, ne pouvaient l'en arracher. Cependant ses parents l'appelaient-ils ? aussitôt elle entendait leur voix, descendait légèrement du sommet des rochers, et venait recevoir les leçons de son père, et aider sa mère aux soins du ménage ; mais auprès d'eux, comme en leur absence, en s'occupant d'une lecture comme en tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivait toujours ; elle la gardait religieusement au fond de son cœur, décidée à ne la révéler que quand elle sera au moment de partir.

Une neige très épaisse, et durcie par un froid de plus de trente degrés, couvrait la terre ; on était en plein hiver, lorsque, dans une belle matinée de décembre, Springer prit son fusil pour aller chasser dans la steppe. Avant de partir il embrassa sa femme et sa fille, et leur promit de revenir avant la fin du jour ; mais l'heure passa, la nuit s'approchait, et Springer ne revenait point. Depuis l'événement qui avait menacé sa vie c'était la première fois qu'il manquait d'exactitude, et les fraveurs de Phédora furent sans bornes ; tout en cherchant à les calmer, Élisabeth les partageait ; elle voulait aller au secours de son Père, et ne pouvait se résoudre à quitter sa mère en pleurs. Jusqu'à cet instant Phédora, délicate et faible, n'avait jamais été au-delà des rives du lac ; mais la violence de son inquiétude lui persuada qu'elle aurait des forces pour suivre sa fille et aller chercher son époux. Toutes deux sortirent ensemble et marchèrent vers la lande à travers le taillis. L'air était

très froid, les sapins paraissaient des arbres de glace; un givre épais s'était attaché à chaque rameau et en blanchissait la superficie; une brume sombre couvrait l'horizon; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et la neige, unie comme un miroir, faisait chanceler à chaque pas la faible Phédora. Élisabeth, élevée dans ces climats, et accoutumée à braver les froids les plus rigoureux, soutenait sa mère et lui prêtait sa force. Ainsi on voit un arbre transplanté hors de sa patrie, languir dans une terre étrangère, tandis que le jeune rejeton qui naît de ses racines, habitué à ce nouveau sol, élève des jets vigoureux, et, en peu d'années, soutient les branches du tronc qui l'a nourri, et protège de son ombre l'arbre qui lui donna la vie. En approchant de la plaine, Phédora ne pouvait plus marcher; Élisabeth lui dit: ma mère, le jour va finir, repose-toi ici, et laisse-moi aller seule jusqu'à la lisière de la forêt; si nous attendions plus long-temps, la nuit m'empêcherait de distinguer mon père dans la lande. Phédora s'appuya contre un sapin et laissa partir sa fille. En peu d'instants celle-ci eut atteint la plaine; les tombeaux dont elle est couverte y forment d'assez hauts monticules. Debout sur l'un d'eux, Élisabeth, le cœur navré, les yeux pleins de larmes, regardait si elle n'apercevait pas son père; elle ne voyait rien, tout était solitaire, silencieux, et l'obscurité commençait à unir le ciel et la terre. Cependant un coup de fusil, parti à peu de distance, lui rend toutes ses espérances. Ce bruit, qu'elle n'entendit jamais que de la main de son père, lui paraît un signe assuré que son père est là; elle se précipite de ce côté. Derrière une masse de rochers elle voit un homme courbé à demi, et qui paraissait chercher quelque chose par terre; elle lui crie: Mon père, mon père, est-ce toi? Cet homme se retourne, ce n'était point Springer: son visage était jeune, beau, et à l'aspect d'Élisabeth il exprima une grande surprise. Vous n'êtes point mon père, reprit-elle avec douleur; mais ne l'avez-vous point vu dans la steppe? ne pouvez-vous me dire de quel côté je pourrais le trouver? Je ne connais point votre père, répondit-il, mais je sais qu'à cette heure-ci vous ne devez point rester seule dans cette lande; vous y courez plusieurs dangers, et vous devez craindre. . . . Ah! interrompit-elle, je ne crains rien dans le monde que de ne pas trouver mon père. En parlant ainsi elle élevait vers le ciel ses yeux, dont la fierté et la tendresse, le courage et la douleur, peignaient si bien son âme et semblaient présager sa destinée. Le jeune homme en fut ému; il croyait rêver; il n'avait rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Élisabeth. Il lui demanda le nom de son père. Pierre Springer, lui dit-elle. Quoi! s'écria-t-il, vous êtes la fille de l'exilé de la cabane du lac? Tranquillisez-vous, je connais votre père, il n'y a pas une

heure que je l'ai quitté; il a fait un tour pour se rendre dans sa demeure, mais il doit y être arrivé maintenant. Elisabeth n'en écoute pas davantage; elle court vers le lieu où elle a laissé sa mère; elle l'appelle avec des cris de joie, afin que sa voix la rassure avant même qu'elle ait pu lui parler; elle ne la trouve plus: éperdue, elle fait retentir la forêt du nom de ses parents. Du côté du lac des voix lui répondent; elle double le pas, elle arrive, et, sur le seuil de la cabane, elle voit son père et sa mère; ils lui tendent les bras, elle s'y jette; en l'embrassant ils s'expliquent: chacun d'eux était revenu dans la chaumière par un chemin différent; mais les voilà réunis, les voilà tranquilles. Alors seulement Elisabeth s'aperçoit que le jeune homme l'a suivie: Springer le regarde, le reconnaît, et lui dit avec un profond regret: Il est bien tard, M. de Smoloff; et cependant vous savez qu'il ne m'est pas possible de vous offrir un asile, même pour une seule nuit.

Cependant, depuis la visite de Smoloff, la tristesse de Springer avait pris un caractère plus sombre. Le souvenir de ce jeune homme si aimable, si généreux, si intrépide, lui rappelait sans cesse l'époux qu'il aurait désiré à sa fille: mais sa triste position lui interdisant toute pensée de ce genre, loin de désirer le retour de Smoloff, il le craignait; car Elisabeth pouvait être sensible, et c'eût été le dernier terme du malheur pour son cœur paternel que de voir sa fille atteinte par la secrète douleur d'un amour sans espoir.

Un soir, plongé dans ses rêveries, la tête entre ses deux mains, le coude appuyé sur le poêle, il poussait de profonds soupirs. Phédora, à cet aspect, avait laissé tomber son aiguille; les yeux fixés sur son époux, le cœur plein d'anxiété, elle demandait au ciel du lui inspirer ces paroles qui consolent et qui ont le pouvoir de faire oublier le malheur. Un peu plus loin, dans l'ombre, Elisabeth les regardait tous deux, et songeait avec joie qu'un jour viendrait peut-être où ils ne pleureraient plus. Elle ne doutait point que Smoloff ne consentit à favoriser son entreprise: un secret instinct lui répondait d'avance qu'il en serait touché, et qu'il la protégerait; mais elle craignait le refus de ses parents, surtout celui de sa mère. Cependant, comment partir sans leur aveu, sans savoir le nom de leur patrie, et pour quelle faute elle allait demander grâce? Elle sentit qu'il fallait leur ouvrir son cœur, et que le moment était venu. Elle mit un genou en terre pour demander à Dieu de disposer ses parents à l'entendre; ensuite elle s'approcha doucement de son père, et demeura debout derrière lui, appuyée contre le dossier de la chaise où il était assis. Elle garda le silence un moment, dans l'espoir qu'il lui parlerait peut-être le premier; mais

voyant qu'il ne quittait point son attitude pensive, elle commença ainsi : Mon père, permets moi de t'adresser une question. Il releva la tête, et lui fit signe qu'elle le pouvait. L'autre jour, quand le jeune Smeloff te demanda si tu ne désirais rien, rien lui répondis-tu : est-il vrai, ne désires-tu rien ?—Rien qu'il puisse me donner.—Et qui pourrait te donner ce que tu désires ?—L'équité, la justice ! Mon père, où peut-on les trouver !—Dans le ciel, sans doute ; mais sur la terre, jamais, jamais. Ayant parlé ainsi, les noirs soucis qui ombrageaient son front prirent une teinte plus sombre, et il laissa retomber sa tête dans ses mains.

Après une courte pause, Elisabeth reprit la parole, et d'une voix plus animée elle dit : Mon père, ma mère, écoutez-moi ; c'est aujourd'hui que j'accomplis ma dix-septième année ; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de vous cette vie qui me sera si chère si je puis vous la consacrer, ce cœur, avec lequel je vous aime et vous révère comme les images du Dieu du ciel. Depuis ma naissance chacun de mes jours a été marqué par vos bienfaits ; je n'ai pu y répondre encore que par ma reconnaissance et ma tendresse ; mais qu'est-ce que ma reconnaissance, si elle ne se montre point ? qu'est-ce que me tendresse, si je ne puis vous la prouver ? O mes parents ! pardonnez à l'audace de votre fille, mais, une fois en sa vie, elle voudrait faire pour vous ce que vous n'avez cessé de faire pour elle depuis sa naissance. Ah ! daignez enfin verser dans son sein le secret de tous vos malheurs. Ma fille, que me demandes-tu ! interrompit très vivement son père. Que vous m'instruisiez de tout ce que j'ai besoin de savoir pour vous montrer tout mon amour, et Dieu sait quel motif m'anime lorsque j'ose vous adresser un pareil vœu. En disant ces mots, elle tomba aux genoux de son père, et éleva vers lui des regards supplians. Un sentiment si grand, si noble, brillait dans ses yeux, à travers les larmes dont ils étaient pleins, et l'héroïsme de son âme jetait quelque chose de si divin sur l'humilité de son attitude, que Springer entrevit à l'instant une partie de ce que sa fille pouvait vouloir. Sa poitrine s'oppressa : il ne pouvait ni parler ni pleurer, il demeurait silencieux, immobile, accablé comme devant la présence d'un ange : l'excès de l'infortune n'avait point eu la puissance de remuer son cœur comme venaient de faire les paroles d'Élisabeth ; et cette âme si ferme, que les rois n'intimidaient point, et que l'adversité ne pouvait abattre, attendrie à la voix de son enfant, cherchait en vain sa force et ne la trouvait plus.

Pendant que Springer gardait le silence, Elisabeth demeurait toujours prosternée devant lui. Sa mère s'approcha pour la relever. Placée derrière sa fille, elle n'avait pu voir, lorsque celle-ci était tombée à genoux, ni le geste ni le regard qui venait de révéler son sublime secret à son père, et elle

était restée bien loin du malheur qui menaçait sa tendresse. Pourquoi, dit-elle à son époux, pourquoi refuserais-tu de lui confier nos secrets ? est-ce que sa jeunesse t'effraie ? crains-tu que l'âme d'Élisabeth ne s'afflige jusqu'à la faiblesse de la grandeur de nos revers ? Non, reprit le père en regardant fixement sa fille, non, ce n'est pas sa faiblesse que je crains. A ce mot, Élisabeth ne douta pas que son père ne l'eût comprise ; elle lui serra la main en silence, afin de n'être entendue que de lui, car elle connaissait le cœur de sa mère, et était bien aise de retarder l'instant qui devait le déchirer. Mon Dieu, s'écria Springer, pardonnez mes murmures : je connaissais tous les biens que vous m'avez ravis, et non ceux que vous me destiniez ; Élisabeth, tu as effacé en ce jour douze années d'adversité. Mon père, répondit-elle, puisqu'on entend de semblables paroles sur la terre, ne dis plus qu'il ne s'y trouve pas de bonheur ; mais parle, réponds-moi, je t'en conjure : quel est ton nom, ta patrie, tes malheurs ? — Mes malheurs, je n'en ai plus ; ma patrie, où je vis auprès de toi ; mon nom, l'heureux père d'Élisabeth. O mon enfant ! interrompit Phédora, je pouvais donc t'aimer davantage, tu viens de consoler ton père.

Élisabeth se mit à genoux devant eux, et leur dit : O mes parens ! laissez-moi vous parler ainsi : ce n'est que dans une humble attitude qu'on doit demander la plus grande de toutes les félicités. J'ose aspirer à celle de vous rendre votre liberté, votre bonheur, votre patrie : depuis plus d'une année voilà quel est l'objet de mes plus chères espérances ! j'y touche enfin, et vous me défendriez de l'atteindre ? Ah ! s'il est un bien au-dessus de celui que je demande, refusez-moi, j'y consens ; mais s'il n'en est pas. . . Émue, tremblante, sa voix expira, et ce ne fut qu'en embrassant les genoux de ses parens qu'elle put achever sa prière. Springer posa les mains sur la tête de sa fille sans proférer un seul mot. La mère s'écria : Seule à pied, sans secours, non, je ne le puis, je ne le puis. Ma mère, reprit vivement Élisabeth, je t'en conjure ne repousse pas mes vœux. Si tu savais depuis combien de temps je nourris mon projet et toutes les consolations que je lui dois ; Aussitôt que mon âge me permit de comprendre vos infortunes je me promis de consacrer ma vie à vous en délivrer. Heureux jour que celui où je promis de servir mon père ! heureux espoir qui me soutenait quand je le voyais pleurer ! . . . Ah ! que de fois, étant témoin de vos muets chagrins, j'aurais été consumée d'une mortelle tristesse, si je n'avais pas pu me dire : moi, moi je leur rendrai ce qu'ils regrettent ! . . . Mes parents, si vous m'arrachez cette espérance, vous m'arrachez la vie. Privée de cette pensée, où toutes mes autres joies

venaient aboutir, je ne verrai plus de but à mon existence, et mes jours s'éteindront dans la langueur . . . Oh ! pardonnez si je vous afflige ; non, si vous me retenez ici, je ne mourrai pas, puisque ma mort serait pour vous un malheur de plus, mais permettez-moi d'être heureuse. Ne dites pas que mon entreprise est impossible ; elle ne l'est pas, mon cœur vous en répond ; il trouvera des forces pour aller demander justice, et des paroles pour la faire obtenir ; il ne craint rien ; ni les fatigues, ni les obstacles, ni les mépris, ni la cour, ni les rois, il ne craint que votre refus . . . Laisse, laisse, Élisabeth, interrompit Springer, je ne me connais plus, tu bouleverses mon âme ; jusqu'à ce jour elle n'avait point reculé devant une belle action, et des vertus supérieures à son courage ne s'étaient point présentées à elle . . . Je ne croyais pas être faible ; ô ma fille ! tu viens de m'apprendre que je le suis : non, je ne puis consentir à ce que tu veux. Ranimée par ce refus, Phédora prit les mains de sa fille entre les siennes et lui dit : Écoute-moi, Élisabeth ; si ton père est faible, tu peux bien permettre à ta mère de l'être aussi, pardonne-lui de ne pouvoir se résoudre à te laisser déployer tant de vertus. Étrange situation où une mère demande à sa fille d'être moins vertueuse ; mais ta mère te le demande, elle ne te l'ordonne point, car, en t'élevant au-dessus de tout, tu as mérité de ne plus recevoir d'ordres que de toi-même. Ma mère, reprit Élisabeth, les tiens me seront toujours sacrés ; si tu me demandes de rester ici, j'espère avoir la force de t'obéir ; mais puisque mon dessein t'a touchée, laisse-moi espérer qu'il aura ton assentiment : il n'est pas le fruit d'un moment d'enthousiasme, mais de longues années de méditation : il s'appuie autant sur des raisons solides que sur les plus tendres sentiments. Existe-t-il un autre moyen d'arracher mon père à l'exil ? Depuis douze ans qu'il languit ici, quel ami a pris sa défense ? et quand il s'en trouverait un qui l'osât, oserait-il parler comme moi ! serait-il inspiré par un semblable amour ? . . . Oh ! laissez-moi toujours croire que Dieu n'a donné qu'à votre unique enfant le pouvoir de vous rendre au bonheur ; et ne vous opposez pas à l'auguste mission que le ciel a daigné lui confier. Dites-moi, que trouvez-vous donc de si effrayant dans mon entreprise ? Est-ce mon absence ? Mais ne vous ai-je pas entendu gémir souvent ensemble d'un exil qui vous empêchait de me donner un époux ? Un époux, ô mes parents ! ne m'aurait-il pas séparée de vous aussi ? Des dangers ? il n'y en a point : les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons, et mes courses dans nos landes à la fatigue d'une longue marche. Avez-vous peur de ma jeunesse ? elle sera mon appui : on vient au secours de tout ce qui est faible. Enfin, redoutez-vous mon inexpérience ? je ne serai pas seule : rappelez-vous les paroles et la lettre du

gouverneur. S'il permet à un pauvre missionnaire de se reposer sous notre toit, c'est pour me donner un guide et un protecteur. Vous le voyez, tout est prévu, il n'y a point de péril, il n'y a plus d'obstacles, et rien ne me manque que votre consentement et votre bénédiction . . . Et ton pain, tu le mendieras ? répondit Springer avec amertume ; les aïeux de ta mère, qui régnèrent jadis dans ces contrées ; les miens, qui se sont assis sur le trône de Pologne, verront l'héritière de leur nom parcourir, en demandant l'aumône, cette Russie qui a fait de leurs royaumes des provinces de son empire ! Si tel est le sang d'où je sors, reprit Elisabeth avec une modeste surprise ; si je descends des rois, et que deux couronnes aient été sur le front de mes aïeux, j'espère me montrer digne et d'eux et de vous, et ne point avilir le nom qu'ils m'ont laissé ; mais la misère ne l'avilira point. Pourquoi la fille des Séids et des Sobieski rougirait-elle d'avoir recours à la charité de ses semblables ? tant de grands hommes précipités du faite des honneurs l'ont implorée pour eux-mêmes ! plus heureuse qu'eux tous, je ne l'implorerais que pour servir mon père.

Durant quelques jours on ne parla plus du voyage d'Elisabeth, sa mère n'y avait pas consenti encore ; mais à la tristesse de ses regards, au profond abattement de sa contenance, on voyait assez que le consentement était au fond de son cœur, et que l'espérance n'y était plus.

Cependant, peut-être n'eût-elle jamais trouvé la force de dire à sa fille : *tu peux partir*, si le ciel ne la lui eût envoyée. Un dimanche soir, la famille était en prières, lorsqu'on entendit à la porte un homme qui frappait avec son bâton. Springer ouvre ; à l'instant Phédora s'écrie : Ah ! mon Dieu, mon Dieu, voilà celui qu'on nous a annoncé, celui qui vient enlever mon enfant ! Et elle tombe tout en pleurs le visage contre la table, sans que sa piété puisse lui donner le courage d'aller au devant de l'homme de Dieu. Le missionnaire entre : une large barbe blanche lui descend sur la poitrine, son air est vénérable, il est courbé par la fatigue plus encore que par les années ; les épreuves de sa vie ont usé son corps et fortifié son âme : aussi porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup souffert, et de doux, comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.

Monsieur, dit-il, j'entre chez vous avec joie ; la bénédiction de Dieu est sur cette pauvre cabane ; je sais qu'il y a ici des richesses plus précieuses que les perles et l'or ; je viens vous demander une nuit de repos. Elisabeth s'empressa de lui approcher un siège. Jeune fille, lui dit-il, vous vous êtes bien hâtée dans le chemin de la vertu, et, dès les

premiers pas, vous nous avez laissés loin derrière vous. Il allait s'asseoir, lorsqu'il entendit les sanglots de Phédora : Mère chrétienne, lui dit-il, pourquoi pleurez-vous ? le fruit de vos entrailles n'est-il pas béni ? Ne pouvez-vous pas aussi vous dire heureuse entre toutes les femmes ? Si vous versez des larmes parceque la vertu vous sépare de votre enfant pour un peu de temps, que feront les mères qui se voient arracher les leurs par le vice, et qui les perdent pour l'éternité ? O mon père ! si je ne devais plus la revoir ! s'écria la mère désolée. Vous la reverriez, reprit-il vivement, dans le ciel, qui est déjà son partage ; mais vous la reverrez aussi sur terre : les fatigues sont grandes, mais Dieu la soutiendra ; *il mesure le vent à la laine de l'agneau.* Phédora courba la tête avec résignation. Springer n'avait pas dit un mot encore ; il ne pouvait parler, son cœur se déchirait : et Elisabeth elle-même, qui, jusqu'à ce jour, n'avait senti que son courage, commença à sentir sa faiblesse. L'espoir d'être utile à ses parents lui avait caché la douleur de s'en séparer : mais à présent que le moment était venu, quand elle pouvait se dire : demain je n'entendrai plus la voix de mon père, demain je ne recevrai plus les caresses de ma mère, et peut-être un an entier se passera avant que je retrouve de si douces joies ; alors il lui semblait que tout s'abîmait devant elle : ses yeux se troublèrent, ses genoux fléchirent, elle tomba en pleurant sur le sein de son père. Ah ! timide orpheline, si déjà tu tends les bras à ton protecteur, et que dès les premiers pas tu penches vers la terre comme une vigne sans appui, où trouveras-tu donc des forces pour traverser seule presque une moitié du monde ?

Springer et Phédora ne savaient point que l'intention de leur fille était de les quitter le lendemain ; mais le matin, en l'embrassant, ils se sentirent émus et agités de ce frissonnement involontaire qu'éprouvent tous les êtres vivants à la veille de l'orage. A chaque pas qu'Elisabeth faisait dans la chambre, sa mère la suivait des yeux, et souvent la retenait brusquement par le bras, sans oser lui adresser une question, mais lui parlant sans cesse de soins à prendre pour le lendemain, et lui donnant des ordres pour divers ouvrages à faire à quelques jours de là. Ainsi elle cherchait à se rassurer par ses propres paroles ; mais son cœur n'en était pas plus tranquille, et le silence de sa fille lui parlait toujours de départ. Pendant le diner elle lui dit : Elisabeth, si le temps est beau demain, vous monterez dans votre petite nacelle avec votre père, pour aller pêcher quelques poissons dans le lac. Sa fille la regarda, se tut, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Springer, déchiré de la même inquiétude que sa femme, reprit un peu vivement : Ma fille, avez-

vous entendu l'ordre de votre mère ? demain vous viendrez avec moi. La jeune fille pencha sa tête sur l'épaule de son père, et lui dit à voix basse : Demain vous consolerez ma mère. Springer pâlit : c'en fut assez pour Phédora, elle ne demanda plus rien ; elle était sûre que le mot de départ venait d'être prononcé, et elle ne voulait pas l'entendre ; car le moment où l'on oserait en parler devant elle serait celui où il faudrait y donner son consentement, et elle espérait que tant qu'elle ne l'aurait pas donné sa fille n'oserait pas partir. Springer ramasse toutes ses forces, il voit qu'il aura à soutenir le lendemain et le départ de sa fille et la douleur de sa femme ; il ne sait point s'il survivra au sacrifice qu'il va faire, sacrifice auquel il ne peut se résoudre que par excès d'amour pour sa fille, et il a l'air de le recevoir ; il la remercie de son dévouement ; et, cachant ses larmes au fond de son cœur, il feint d'être heureux pour donner à son Elisabeth la seule récompense digne de ses vertus.

Ah ! dans ce jour-là que d'émotions secrètes, de sentiments inaperçus, de caresses vives et déchirantes entre les parents et leur fille ? Le missionnaire cherchait à fortifier les courages, en rappelant toutes les histoires des Saintes Écritures, où Dieu se montre prompt à récompenser les grands sacrifices de la piété filiale et de la résignation paternelle ; il leur faisait entrevoir aussi que les fatigues du voyage seraient moins grandes, parce qu'un homme puissant, qu'il ne nommait pas, mais qu'on divinait assez, lui avait fourni les moyens de rendre la route plus commode et plus douce. Enfin, quand le soir fut arrivé, Elisabeth se mit à genoux, et, d'une voix émue, demanda à ses parents de la bénir. Le père s'approcha, des larmes coulaient le long de ses joues, sa fille lui tendit les bras : il comprit que c'était un adieu ; son cœur se serra, ses larmes s'arrêtèrent ; il posa les mains sur la tête d'Elisabeth, en la recommandant à Dieu dans son cœur, mais sans avoir la force de proférer une parole. La jeune fille alors, regardant sa mère, lui dit : Et toi, ma mère, ne veux-tu pas bénir aussi ton enfant ! Demain, reprit-elle avec l'accent étouffé d'une profonde désolation, demain.—Et pourquoi pas aujourd'hui aussi, ma mère ? Ah ! oui, repartit Phédora en s'élançant impétueusement vers elle, tous les jours, tous les jours. Elisabeth courba la tête devant ses parents, qui, les mains réunies, les yeux élevés, la voix tremblante, prononcèrent ensemble une bénédiction que Dieu dut entendre.

A quelques pas le missionnaire priait aussi : c'était la vertu qui priait pour l'innocence. Ah ! si de pareils vœux n'étaient pas écoutés du ciel, quels seraient donc ceux qui auraient le droit d'aller jusqu'à lui ?

Arrivés sur les bords de la Kama, vers les premiers jours de septembre, nos voyageurs n'étaient plus qu'à deux cents verstes de Casan; c'était avoir presque fait la moitié du voyage. Ah! si le ciel eût permis qu'Élisabeth l'eût fini ainsi qu'elle l'avait commencé, elle aurait cru avoir faiblement payé le bonheur d'être utile à ses parents: mais tout allait changer, et avec la mauvaise saison s'approchait le moment qui devait exercer son courage, mettre au jour sa vertu, et sur la tête du juste la couronne immortelle de vie.

Depuis plusieurs jours le missionnaire s'affaiblissait sensiblement; il ne marchait plus qu'avec peine, et, quoique appuyé sur son bâton et sur le bras d'Élisabeth, il était obligé de se reposer sans cesse; s'il montait dans un kibick, la route, formée de gros rondins placés sur des marécages, lui causait des secousses horribles qui épuisaient ses dernières forces sans altérer un moment son courage. Cependant en arrivant à Sarapoul, gros village à clocher, sur la rive droite de la Kama, le bon religieux éprouva une défaillance si extraordinaire, qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il fut recueilli dans un mauvais cabaret auprès de la maison de l'Oupravitel, qui régit les biens de la couronne dans le territoire de Sarapoul. La seule chambre qu'on put lui donner était une espèce de galetas élevé, avec un plancher tout tremblant, des fenêtres sans carreaux, pas une chaise, pas un banc: pour tout meuble une mauvaise table et un bois de lit vide; on y jeta un peu de paille, et le missionnaire s'y coucha. Le vent qui soufflait par la fenêtre, était si froid, qu'il aurait éloigné le sommeil du malade, lors même que ses souffrances lui eussent permis de s'y livrer. De funestes pensées commençaient à effrayer Élisabeth. Elle demanda un médecin; il n'y en avait point à Sarapoul; et comme elle vit que les gens de la maison ne prenaient aucune part à l'état du pauvre mourant, elle fut réduite à n'avoir recours qu'à elle-même pour le soulager. D'abord elle attacha contre la croisée un lambeau de vieille tapisserie qui pendait le long du mur; ensuite elle alla cueillir dans les champs de la réglisse à gousses velues, ainsi que des roses de Gueldre, et puis les mêlant, comme elle l'avait vu pratiquer à sa mère, avec des feuilles du cotylédon épineux, elle en fit une boisson salubre qu'elle apporta au pauvre religieux. A mesure que la nuit approchait, son état empirait de plus en plus, et la malheureuse Élisabeth ne pouvait plus retenir ses larmes. Quelquefois elle s'éloignait pour étouffer ses sanglots; au fond de son grabat le bon père les entendait, et il pleurait sur cette douleur qu'il ne pouvait pas soulager, car il sentait qu'il ne se relèverait plus, et que tout était fini pour lui sur la terre. Ah! ce n'est pas quand on a employé soixante ans à travailler pour Dieu qu'on peut craindre la mort, mais comment ne pas regretter un peu la vie quand il y reste

beaucoup de bien à faire ! Mon Dieu, disait-il à voix basse, je ne murmure point contre votre volonté, mais si vous m'avez permis de conduire cette pauvre orpheline jusqu'en terme de son voyage, il me semble que je serais mort plus tranquille. Elisabeth avait allumé un flambeau de résine, et demeura debout toute la nuit pour soigner son malade. Un peu avant le jour, elle s'approcha pour lui donner à boire ; le missionnaire prévoyant qu'avant peu il ne serait plus en état de parler, se souleva sur son séant, prit le verre des mains de la jeune fille, et l'élevant vers le ciel, il dit : Mon Dieu, je la recommande à celui qui nous a promis qu'un verre d'eau offert en son nom ne serait pas un bienfait perdu. Ces mots révélèrent à Elisabeth toute l'évidence d'un malheur que jusqu'alors elle s'était efforcée de ne pas croire possible ; elle vit que le religieux sentait qu'il allait mourir ; elle vit qu'elle allait tout perdre : son cœur se brisa, elle tomba à genoux devant le lit, le front couvert d'une sueur froide, et la poitrine suffoquée de sanglots. Mon Dieu, prenez pitié d'elle ; prenez pitié d'elle, mon Dieu, répétait le missionnaire en la regardant avec une profonde compassion. A la fin, comme il vit que la violence de sa douleur allait toujours croissant, il lui dit : Au nom du ciel et de votre père, calmez-vous, ma fille, et écoutez-moi. Elisabeth tressaillit, étouffa ses cris, essuya ses larmes, et les yeux fixés sur le religieux, attendit avec respect ce qu'il allait lui dire. Il s'appuya contre la planche qui servait de dossier à son lit, et recueillant toutes ses forces, il parla ainsi : Mon enfant, vous allez être exposée à de grandes peines en voyageant seule à votre âge, au milieu de la mauvaise saison ; cependant c'est là votre moindre péril : la cour vous en offrira de plus terrible. Un courage ordinaire peut lutter contre l'infortune, et ne résiste pas à la séduction ; mais vous n'avez pas un courage ordinaire, ma fille, et le séjour de la cour ne vous changera pas. Si quelques méchants (et vous en trouverez beaucoup,) voulaient abuser de votre situation et de votre misère pour vous écarter de la vertu, vous ne croirez point à leurs promesses, et toutes leurs vaines richesses ne vous éblouiront pas. La crainte de Dieu et l'amour de vos parents, voilà ce qui est au-dessus de tout, et voilà ce que vous avez. A quelque extrémité que vous soyez réduite, vous n'abandonnez jamais ces biens pour quelque bien qu'on puisse vous offrir, et vous vous souviendrez toujours qu'une seule faute porterait la mort au sein de ceux qui vous ont donné la vie. Ah ! mon père, interrompit-elle, ne craignez pas... Je ne crains rien, dit-il ; votre piété, votre dévouement ont mérité une confiance sans bornes, et je suis sûr que vous ne succomberez pas à l'épreuve à laquelle Dieu vous soumet. Maintenant, ma fille, prenez dans ma robe la bourse que le généreux gouverneur de

Tobolsk me donna en vous recommandant à mes soins. Gardez-lui le secret, il y va de sa vie Cet argent vous conduira à Pétersbourg. Allez chez le patriarche, parlez-lui du père Paul, peut-être ne l'aura-t-il pas oublié ; il vous donnera un asile dans un couvent de filles, et présentera sans doute lui-même votre requête à l'empereur... Il est impossible qu'on la rejette... Au moment de la mort, je puis vous le dire, ma fille, votre vertu est grande, le monde en voit peu de semblable, il en sera touché ; elle aura sa récompense sur la terre avant de l'avoir dans le ciel... Il s'arrêta ; sa respiration devenait gênée, et une sueur froide coulait sur son front. Elisabeth pleurait en silence, la tête penchée sur le lit. Après une longue pause le missionnaire détacha de dessus sa poitrine un petit crucifix de bois d'ébène, et le présenta à Elisabeth ; il lui dit d'une voix affaiblie : Prends ceci, ma fille : c'est le seul bien que j'aie à donner, le seul que j'aie possédé sur la terre ; avec lui je n'ai manqué de rien. Elle le pressa contre ses lèvres avec un vif transport de douleur, car l'abandon d'un pareil bien lui prouvait que le missionnaire était sûr de n'avoir plus qu'un moment à vivre. Pauvre brebis abandonnée, ajouta-t-il avec grande compassion, ne crains plus rien, car voilà le bon pasteur du troupeau qui veillera sur toi ; s'il te prend ton appui, il te rendra plus qu'il ne te prend, fie-toi à sa bonté. Celui qui donne la nourriture aux petits passereaux, et qui sait le compte des sables de la mer, n'oubliera pas Elisabeth. Mon père, ô mon père ! s'écria-t-elle en serrant la main qu'il étendait vers elle, je ne puis me soumettre à vous perdre... Mon enfant, reprit-il, Dieu l'ordonne : résigne-toi, calme ta douleur, dans peu d'instants je serai là-haut, je prierai pour toi, pour tes parents... Il ne put achever ; ses lèvres remuaient encore, mais on ne distinguait aucun son : il retomba sur sa paille, les yeux élevés vers le ciel, ses dernières forces furent employées à lui recommander l'orpheline gémissante, et il semblait encore prier pour elle quand déjà la mort l'avait frappé. Tant était grande en son âme l'habitude de la charité, tant, durant le cours de sa longue vie, il avait négligé ses propres intérêts pour ne songer qu'à ceux d'autrui : au moment terrible de comparaître devant le trône du souverain juge, et de tomber pour toujours dans les abîmes de l'éternité, ce n'était pas encore à lui-même qu'il pensait.

Les cris d'Elisabeth attirèrent plusieurs personnes : on lui demanda ce qu'elle avait, elle montra son protecteur étendu sans vie. Aussitôt, au bruit de cet événement, la chambre se remplit de monde : les uns venaient voir ce qui se passait avec une curiosité stupide ; ceux-ci jetaient un coup d'œil de surprise sur cette jeune fille qui pleurait auprès de ce moine mort, d'autres la regardaient avec pitié :

mais les maîtres de l'auberge, occupés seulement de se faire payer les misérables aliments qu'ils avaient fournis, trouvèrent avec joie dans la robe du missionnaire la bourse que dans sa douleur Elisabeth n'avait pas songé à prendre, ils s'en emparèrent, et dirent à la jeune fille qu'ils lui rendraient le reste quand ils se seraient remboursés de leurs frais et de ceux de l'enterrement. Bientôt les popes* arrivèrent avec leurs flambeaux et leur suite; ils jetèrent un grand drapeau sur le corps du mort; la pauvre Elisabeth fit alors un cri douloureux. Obligée de quitter la main raidie de son guide qu'elle tenait toujours, elle dit un dernier adieu à cette figure vénérable, qui respirait déjà une sérénité divine, et se précipita à genoux dans le coin le plus obscur de la chambre. Là, baignée de larmes, la tête couverte d'un mouchoir, comme pour se cacher ce monde désert où elle allait marcher seule, elle s'écriait d'une voix étouffée: O esprit bienheureux, n'abandonne pas la pauvre délaissée! O mon père, ma tendre mère, que faites-vous, maintenant que tout secours vient d'être ôté à l'enfant de votre amour?

Cependant on commença quelques chants funèbres, on mit le corps dans la bière; et quand vint le moment de l'emporter, Elisabeth, quoique faible, tremblante et désespérée, voulut accompagner jusqu'à son dernier asile celui qui l'avait soutenue, secourue, fortifiée, et qui était mort en priant pour elle.

Sur la rive droite de la Kama, au pied d'une éminence où s'élèvent les ruines d'une forteresse construite pendant les anciens troubles des Baschkirs, est le lieu consacré à la sépulture des habitants de Sarapoul. Cette place est en pleine campagne; elle est entourée d'une haie de mélèzes nains; au milieu, on voit une petite maison de bois qui sert d'oratoire, et tout autour des amoncellements de terre surmontés d'une croix qui désignent autant de tombeaux; et là quelques sapins épars projettent des ombres lugubres, et de dessous les pierres sépulcrales sortent des touffes de chardons en forme de bluets, avec de larges feuilles pendantes et découpées, et une autre plante dont la tige, nue et penchée, se divise en plusieurs rameaux effilés, et dont les fleurs, d'un jaune livide, semblent faites pour ne s'épanouir que sur les tombeaux.

Quand le cercueil fut placé dans la fosse, le pope, selon l'usage du rit grec, mit une petite pièce de monnaie dans la main du mort pour payer son passage, et, après avoir jeté un peu de

* Pope est un nom grec qui signifie père. On le donne à tous les ministres de l'église grecque. Ils sont habillés à l'orientale, et, quoique généralement peu éclairés, ils sont extrêmement recommandables par leur esprit de tolérance pour toute autre profession de foi.

terre par dessus, il s'éloigna ; et là demeura enseveli dans un éternel oubli un mortel charitable qui n'avait pas passé un seul jour sans faire du bien à quelqu'un : semblable à ces vents bienfaisants qui portent en tous lieux les graines utiles, et qui les font germer dans tous les climats, il avait parcouru plus de la moitié du monde, semant partout la sagesse et la vérité, et il mourait ignoré du monde, tant la renommée s'attache peu à la bonté modeste, tant les hommes qui la distribuent ne l'accordent qu'à ce qui les étonne, à ce qui les détruit, et jamais à ce qui les console ! O rayon éclatant, éblouissante lumière, superbe gloire humaine, ne pense pas que Dieu t'eût permis d'être ainsi le prix de la grandeur, s'il n'avait réservé sa propre gloire pour être le prix de la vertu !

Elisabeth resta dans ce lieu de tristesse jusqu'à la chute du jour ; elle y pleura, elle y pria beaucoup, et ses larmes et ses prières la soulagèrent. Dans les grandes infortunes il est bon, il est utile de pouvoir passer quelques heures à méditer entre le ciel et la mort ; du tombeau s'élèvent des pensées de courage ; du ciel descendent de consolantes espérances : on craint moins le malheur là où on en voit la fin ; et là où on en pressent la récompense on commence presque à l'aimer.

Elisabeth pleurait et ne murmurait point ; elle remerciait Dieu des bienfaits qu'il avait répandus sur une partie de sa route, et ne croyait point avoir le droit de se plaindre parce qu'il les avait retirés à l'autre. Elle se retrouvait, comme sur les bords du Tobol, sans guide, sans secours, mais armée du même courage et remplie des mêmes sentiments : Mon père ! ma mère ! s'écriait-elle, ne craignez rien, votre enfant ne se laissera point abattre. Ainsi elle cherchait à les rassurer, comme s'ils eussent pu deviner l'abandon où elle se trouvait. Et quand un secret effroi gagnait son cœur ; Mon père ! ma mère ! répétait-elle encore, et ces noms calmaient sa frayeur. Homme juste et maintenant bienheureux, disait-elle en appuyant son front sur la terre fraîchement remuée, faut-il vous avoir perdu avant que mon noble père, ma tendre mère, vous aient remercié de vos soins pour leur pauvre orpheline... O bonheur d'être béni par eux, faut-il que vous en ayez été privé !

Quand la nuit commença à s'approcher, et qu'Elisabeth sentit qu'il fallait s'arracher de ce lieu funèbre, elle voulut y laisser quelques traces de son passage, et, prenant un caillou tranchant, elle traça ces mots sur la croix qui s'élevait au-dessus du cercueil : *Le juste est mort, et il n'y a personne qui y prenne garde.**

Alors, disant un dernier adieu aux cendres du pauvre religieux, elle sortit du cimetière, et revint tristement occuper

* Isid. liv. I.

la chambre déserte de l'auberge de Sarapoul. Le lendemain, quand elle voulut se remettre en route, l'hôte lui donna trois roubles, en l'assurant que c'était tout ce qui restait dans la bourse du missionnaire. Elisabeth les prit avec un sentiment de reconnaissance et d'attendrissement, comme si ces richesses, qu'elle devait à son protecteur, lui étaient arrivées de ce ciel où il habitait maintenant. Ah ! s'écria-t-elle, mon guide, mon appui, ainsi votre charité vous survit ; et, quand vous n'êtes plus auprès de moi, c'est elle qui me soutient encore !

Cependant, dans sa route solitaire, elle ne peut cesser de verser des larmes ; tout est pour elle un objet de regret ; tout lui fait sentir l'importance du bien qu'elle a perdu. Si un paysan, un voyageur curieux, la regarde et l'interroge, elle n'a plus son vénérable protecteur pour commander le respect ; si la fatigue l'oblige à s'asseoir, et qu'un kibick vide vienne à passer, elle n'ose point l'arrêter, dans la crainte d'un refus ou d'une insulte ; d'ailleurs, ne possédant que trois roubles, elle aime mieux qu'ils lui servent à retarder le moment d'avoir recours aux aumônes qu'à lui procurer la moindre commodité : aussi se refuse-t-elle maintenant les légères douceurs que le bon missionnaire lui procurait souvent. Elle choisit toujours pour s'abriter les plus pauvres asiles, et se contente du plus mauvais lit et de la nourriture la plus grossière.

Ainsi, cheminant très-lentement, elle ne put arriver à Casan que dans les premiers jours d'octobre. Un grand vent de nord-ouest soufflait depuis plusieurs jours, et avait amassé beaucoup de glaçons sur les rives du Volga, ce qui avait rendu son passage presque impraticable. On ne pouvait le traverser que partie en nacelle, et partie à pied, en sautant de glaçon en glaçon. Les bateliers, accoutumés aux dangers de cette navigation, n'osaient aller d'un bord du fleuve à l'autre que pour l'appât d'un gain très-considérable, et nul passager ne se serait exposé à faire le trajet avec eux. Elisabeth, sans examiner le péril, voulut entrer dans un de leurs bateaux ; ils la repoussèrent brusquement en la traitant d'insensée, et jurant qu'ils ne permettraient pas qu'elle traversât le fleuve avant qu'il fût entièrement glacé. Elle leur demanda combien de temps il faudrait probablement attendre. Au moins deux semaines, répondirent-ils. Alors elle résolut de passer sur-le-champ. Je vous en prie, leur dit-elle d'une voix suppliante, au nom de Dieu, aidez-moi à traverser le fleuve ; je viens de par-delà Tobolsk ; je vais à Pétersbourg demander à l'empereur la grâce de mon père exilé en Sibérie, et j'ai si peu d'argent que, si je demeurais quinze jours à Casan, il ne me resterait plus rien pour continuer ma route. Ces paroles touchèrent un des bateliers ; il prit Elisabeth par la main : Venez, lui dit-il, je vais essai-

de vous conduire; vous êtes une bonne fille, craignant Dieu et aimant votre père; le ciel vous protégera: Il la fit entrer avec lui dans sa barque et navigua jusqu'à moitié du fleuve; alors, ne pouvant aller plus loin, il prit la jeune fille sur ses épaules, et, marchant sur les glaces en se soutenant sur son aviron, il atteignit sans accident l'autre rive du Volga, et y déposa son fardeau. Elisabeth, pleine de reconnaissance, après l'avoir remercié avec toute l'effusion du cœur le plus touché, voulut lui donner quelque chose. Elle tira sa bourse, qui contenait un peu moins de trois roubles: Pauvre fille, lui dit le batelier en regardant son trésor, voilà donc tout ce que tu possèdes, tout ce que tu as pour te rendre à Pétersbourg, et tu crois que Nicholas Kissoloff t'en ôterait une obole? Non, je veux plutôt y ajouter: cela me portera bonheur, ainsi qu'à mes six enfans.

Alors il lui jeta une petite pièce du monnaie, et s'éloigna en lui criant: Dieu veille sur toi, ma fille!

Elisabeth ramassa sa petite pièce du monnaie, et, la considérant avec un peu d'émotion, elle dit: Je te garderai pour mon père, afin que tu lui sois une preuve que ses vœux ont été entendus, que son esprit ne m'a point quittée, et que partout une protection paternelle a veillé sur moi.

Le temps était clair et serein, mais par moment il venait du côté du nord des bouffées d'une bise très-froide. Après avoir marché quatre heures sans s'arrêter, Elisabeth se sentit très-fatiguée. Aucune maison ne s'offrant à ses regards, elle alla chercher un asile au pied d'une petite colline, dont les rochers bruns et coupés à pic la garantissaient de tous les vents. Près de là s'étendait une forêt de chênes; ce n'est que sur cette rive du Volga qu'on commence à voir cette espèce d'arbres. Elisabeth ne les connaissait point; et, quoiqu'ils eussent déjà perdue une partie de leur parure, ils pouvaient être admirés encore; mais, quelque beaux qu'ils fussent, Elisabeth ne pouvait aimer ces arbres d'Europe: ils lui faisaient trop sentir la distance qui la séparait de ses parens; elle leur préférait beaucoup le sapin: le sapin était l'arbre de l'exil, l'arbre qui avait protégé son enfance, et sous l'ombre duquel ses parens se reposaient peut-être en cet instant. De telles pensées la faisaient fondre en larmes. Oh! quand les reverrai-je? s'écria-t-elle, quand entendrai-je leurs voix, quand retournerai-je de ce côté pour tomber dans leurs bras! Et en parlant ainsi elle tendait les siens vers Casan, dont elle apercevait encore les tours dans le lointain, et, au-dessus de la ville, l'antique forteresse des kans de Tartarie se présentant sur le haut des rochers d'une manière imposante et pittoresque.

Le long de sa route Elisabeth rencontrait souvent des objets qui portaient dans son cœur une tristesse à peu près semblable à celle qui naissait du sentiment de ses propres

malheurs : tantôt c'étaient des infortunés enchaînés deux à deux, qu'on envoyait, soit dans les mines de Nertshink, pour y travailler jusqu'à la mort, soit dans les campagnes d'Irkoutz, pour peupler les rives sauvages de l'Angara; tantôt c'étaient des troupes de colons destinés à peupler la nouvelle ville qu'on bâtitait, par l'ordre de l'empereur, sur les frontières de la Chine. Les uns allaient à pied, et les autres étaient juchés sur des chariots avec les caisses et les ballots, les chiens et les poules. Cependant tous ces hommes, exilés pour des fautes qui ailleurs eussent peut-être été punies de mort, n'excitaient que la commisération d'Elisabeth; mais quand elle rencontrait quelques bannis conduits par un courrier du sénat, et dont la noble figure lui rappelait celle de son père, alors elle était émue jusqu'aux larmes; elle s'approchait avec respect du malheureux, et lui donnait ce qui dépendait d'elle : ce n'était point de l'or, elle n'en avait pas, mais c'était ce qui souvent console davantage, et ce que la plus pauvre des créatures peut donner comme la plus opulente, c'était de la pitié. Hélas ! la pitié était la seule richesse d'Elisabeth; c'était avec la pitié qu'elle soulageait la peine des infortunés qu'elle rencontrait le long de sa route, et c'était à l'aide de la pitié qu'elle allait voyager désormais, car, en atteignant Volodimir, il ne lui restait plus qu'un rouble. Elle avait mis près de trois mois à se rendre de Sarapoul à Volodimir; et, grâce à l'hospitalité des paysans russes, qui, pour du lait et du pain, ne demandent jamais de paiement, son faible trésor n'était pas entièrement épuisé; mais elle commençait à manquer de tout : ses chaussures étaient déchirées, ses habits en lambeaux la garantissaient mal d'un froid qui était déjà à plus de trente degrés, et qui augmentait tous les jours. La neige couvrait la terre de plus de deux pieds d'épaisseur; quelquefois en tombant elle se gelait en l'air, et semblait une pluie de glaçons qui ne permettait de distinguer ni ciel ni terre; d'autres fois c'étaient des torrens d'eau qui creusaient des précipices dans les chemins, ou des coups de vent si furieux, qu'Elisabeth, pour éviter leur atteinte, était obligée de creuser un trou dans la neige, et de se couvrir la tête de longs morceaux d'écorce de pin, qu'elle arrachait adroitement, ainsi qu'elle l'avait vu pratiquer à certains habitans de la Sibérie.

Un jour que la tempête soulevait la neige par bouffées, et en formait une brume épaisse qui remplissait l'air de ténèbres, Elisabeth, chancelant à chaque pas, et ne pouvant plus distinguer son chemin, fut forcée de s'arrêter; elle se réfugia sous un grand rocher, contre lequel elle s'attacha étroitement, afin de résister aux tourbillons de vent qui renversaient tout autour d'elle. Tandis qu'elle demeurait là, appuyée, immobile et la tête baissée, elle crut entendre

assez près un bruit confus qui lui donna l'espérance de trouver un meilleur abri ; elle se traîna avec peine de ce côté, et aperçut en effet un kibick renversé et brisé, et un peu plus loin une chaumière. Elle se hâta d'aller frapper à cette porte hospitalière ; une vieille femme vint lui ouvrir : Pauvre jeune fille, lui dit-elle, émue de sa profonde détresse, d'où viens-tu, à ton âge, ainsi seule, transie et couverte de neige ? Elisabeth répondit comme à son ordinaire : Je viens de par-delà Tobolsk, et je vais à Pétersbourg demander la grâce de mon père. A ces mots un homme qui avait la tête penchée dans ses mains la releva tout à coup, regarda Elisabeth avec surprise : Que dis-tu ? s'écria-t-il, tu viens de la Sibérie dans cet état, dans cette misère, au milieu des tempêtes, pour demander la grâce de ton père ? ... Ah ! ma pauvre fille ferait comme toi peut-être ; mais on m'a arraché de ses bras sans qu'elle sache où l'on m'emmène, sans qu'elle puisse solliciter pour moi ; je ne la verrai plus, j'en mourrai ... On ne peut pas vivre loin de son enfant ... Elisabeth tressaillit. Monsieur, reprit-elle vivement, j'espère qu'on peut vivre quelque temps loin de son enfant. Maintenant que je connais mon sort, continua l'exilé, je pourrais en instruire ma fille ; voici une lettre que je lui ai écrite : le courrier de ce kibick renversé, qui retourne à Riga où est ma fille, consentirait à s'en charger si j'avais la moindre récompense à lui offrir ; mais la moindre de toutes n'est pas en mon pouvoir : je ne possède pas un seul kopeck ; les cruels m'ont tout enlevé.

Elisabeth sortit de sa poche le rouble qui lui restait, en rougissant beaucoup d'avoir si peu à offrir. Si cela pouvait suffire ... dit-elle d'une voix timide en le mettant dans la main de l'exilé. Celui-ci serra la main généreuse qui lui donnait toute sa fortune, et courut proposer l'argent au courrier ; c'était le denier de la veuve, le courrier s'en contenta. Dieu sans doute avait béni l'offrande, il permit qu'elle parût ce qu'elle était, grande et magnifique, afin que, servant à rendre une fille à son père, le bonheur à une famille, elle portât des fruits dignes du cœur qui l'avait faite.

Quand l'ouragan fut calmé Elisabeth voulut se remettre en route. Elle embrassa la vieille femme qui l'avait soignée comme sa propre fille, et lui dit tout bas, pour que l'exilé ne l'entendît pas : Je ne puis vous récompenser, je n'ai plus rien du tout ; je ne puis vous offrir que des bénédictions de mes parens ; elles sont à présent ma seule richesse. Quoi ! interrompit la vieille femme tout haut, pauvre fille, vous avez tout donné ? Elisabeth rougit et baissa les yeux. L'exilé leva les mains au ciel, et tomba à genoux devant elle. Ange qui m'a tout donné, lui dit-il, ne puis-je rien pour toi ? Un couteau était sur la table, Elisabeth le prit, coupa une boucle de ses cheveux, et la donnant à l'exilé elle dit : Monsieur ; puisque vous allez en Sibérie, vous

verrez le gouverneur de Tobolsk ; donnez-lui ceci, je vous en prie : Elisabeth l'envoie à ses parents, lui direz-vous... Peut-être consentira-t-il que ce souvenir aille les instruire que leur enfant existe encore. Ah ! je jure de vous obéir, répondit l'exilé ; et, dans ces déserts où l'on m'envoie, si je ne suis pas tout-à-fait esclave, je saurai trouver la cabane de vos parents, et leur dire ce que vous avez fait aujourd'hui.

Avec le cœur d'Elisabeth, le don d'un trône l'eût bien moins touchée que l'espoir des consolations qu'on lui promettait de porter à ses parents. Elle ne possédait plus rien, rien que la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et cependant elle pouvait se croire opulente, car elle venait de goûter les seuls vrais biens que les richesses puissent procurer ; par ses dons elle avait fait la joie d'un père, elle avait consolé l'orpheline en pleurs ; et voilà pourtant ce qu'un seul rouble peut produire entre les mains de la charité !

Depuis Volodimir jusqu'à Pokrof, village de la couronne, le pays est dans un bas-fond très marécageux et couvert de forêts d'ormes, de chênes, de trembles et de pommiers sauvages. Dans l'été, ces différentes espèces d'arbres forment des bosquets qui réjouissent la vue, mais qui sont ordinairement le refuge des voleurs ; l'hiver on les redoute moins, parce que les taillis dépourvus de feuilles ne leur permettent pas de se cacher aussi bien. Cependant, le long de sa route, Elisabeth entendait parler des vols qui s'étaient commis : si elle avait possédé quelque chose, peut-être ces bruits l'eussent-ils effrayée, mais, obligée de mendier son pain, il lui semblait que sa pauvreté la mettait à l'abri de tout, et que, sous cette égide, elle pouvait traverser ces forêts sans danger.

Quelques verstes avant Pokrof, la grande route venait d'être emportée par un ouragan, et les voyageurs étaient obligés, pour se rendre à Moskou, de faire un grand détour à travers les marécages que le Volga forme en cet endroit ; ils étaient couverts d'une glace si épaisse, qu'on y marchait aussi solidement que sur la terre. Elisabeth prit cette route, qu'on lui avait indiquée ; elle marcha long-temps à travers ce désert de glace : mais, comme aucun chemin n'y était tracé, elle se perdit, et tomba dans une espèce de marais fangeux dont elle eut beaucoup de peine à se tirer. Enfin, après bien des efforts, elle gagna un tertre un peu élevé. Couverte de boue et épuisée de fatigue, elle s'assit sur une pierre, et détacha sa chaussure pour la faire sécher au soleil, qui brillait en ce moment d'un éclat assez vif. Ce lieu était sauvage ; on n'y voyait aucune trace d'habitation, il n'y passait personne, et on n'y entendait même aucun bruit. Elisabeth vit bien qu'elle s'était beaucoup écartée de la grande route, et, malgré son courage, elle fut effrayée de sa situation. Derrière elle était le marais qu'elle venait de

traverser, et au-delà une immense forêt dont ses yeux n'apercevaient pas la fin. Le jour commençait à décliner. Malgré son extrême lassitude, la jeune fille se leva dans l'espoir de trouver un asile ou des gens qui l'aideraient à en trouver un; elle erra ça et là, mais en vain; elle ne voyait rien, elle n'entendait rien, et cependant il lui semblait qu'une voix humaine eût rempli son cœur de joie. . . Tout à coup elle en entend plusieurs, et bientôt elle voit des hommes qui sortent de la forêt; elle marche vers eux pleine d'espérance; mais plus ils approchent, plus elle sent l'effroi succéder à la joie: leur air sauvage, leur physionomie farouche l'épouvantent plus que la solitude où elle était; elle se rappelle ce qu'on lui a dit des malfaiteurs qui remplissent cette contrée, et elle craint que Dieu ne la punisse de la témérité qui lui a persuadé qu'elle n'avait rien à craindre; elle tombe à genoux pour s'humilier devant la miséricorde divine. Cependant la troupe s'avance, s'arrête auprès d'Elisabeth, la regarde, et lui demande d'où elle vient, et ce qu'elle fait là. La jeune fille, les yeux baissés, et d'une voix tremblante, répond qu'elle vient de par-delà Tobolsk, et qu'elle va demander à l'empereur la grâce de son père; elle ajoute qu'elle a pensé périr dans le marais, et qu'elle attend qu'elle ait repris un peu de force pour aller chercher un asile. Ces gens s'étonnent, la questionnent encore, et veulent savoir quel argent elle possède pour faire une si longue route. Elle tire de son sein la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et la leur montre. Voilà tout? s'écrient-ils. Tout, leur répondit-elle. A ces mots les bandits se regardent l'un l'autre; ils ne sont point touchés, ils ne sont point émus, l'habitude du crime ne permet pas de l'être; mais ils sont surpris; ils n'avaient point l'idée de ce qu'ils voient; c'est pour eux quelque chose de surnaturel, et cette jeune fille leur semble protégée par un pouvoir inconnu. Saisis de respect, ils n'osent pas lui faire du mal, ils n'osent pas même lui faire du bien; ils s'éloignent en se disant entre eux: Laissons-la, laissons-la, car Dieu est assurément auprès d'elle.

Elisabeth se lève et fuit le plus vite qu'elle peut du côté opposé; elle entre dans la forêt. A peine y a-t-elle fait quelques pas, qu'elle voit quatre grandes routes formant la croix, et à un des angles une petite chapelle dédiée à la Vierge, surmontée d'un poteau qui indique les villes où conduit chacun des chemins. Elisabeth sent qu'elle est sauvée, elle se prosterne avec reconnaissance: les malfaiteurs ne s'étaient pas trompés, Dieu était auprès d'elle.

La jeune fille ne sent plus sa fatigue, l'espoir lui a rendu des forces; elle prend légèrement la route de Pokrof; bientôt elle retrouve le Volga, qui forme un coude auprès de ce village, et baigne les murs d'un pauvre couvent de filles. Elisabeth se hâte d'aller frapper à cette porte hospitalière.

elle raconte sa peine, et demande un asile; on le lui donne aussitôt; elle est accueillie, reçue comme une sœur, et, en se voyant entourée de ces âmes pieuses et pures qui lui prodiguent les plus tendres soins, elle croit un moment avoir retrouvé sa mère. Le récit simple et modeste qu'Elisabeth fit de ses aventures fut un sujet d'édification pour toute la communauté. Ces bonnes sœurs ne se lassaient point d'admirer la vertu de cette jeune fille, qui venait d'endurer tant de fatigues, de soutenir tant d'épreuves sans avoir murmuré une seule fois. Elles regrettaient beaucoup de n'avoir pas de quoi fournir aux frais de son voyage; mais le couvent était très pauvre, il ne possédait aucun revenu, et elles-mêmes ne vivaient que de charités. Cependant elles ne purent se résoudre à laisser l'orpheline continuer sa route avec une robe en lambeaux et des souliers déchirés; elles se dépouillèrent pour la couvrir, et chacune donna une partie de ses propres vêtements. Elisabeth voulait refuser leurs dons, car c'était avec leur nécessaire que ces pieuses filles la secouraient; mais celles-ci, montrant les murs de leur couvent lui dirent: Nous avons un abri, et vous n'en avez pas; le peu que nous possédons vous appartient, vous êtes plus pauvre que nous.

Enfin voici Elisabeth sur la route de Moskou; elle s'étonne du mouvement extraordinaire qu'elle y voit, de la quantité de voitures, de traîneaux, d'hommes, de femmes, de gens de toute espèce qui semblent affluer vers cette grande capitale; plus elle avance, plus la foule augmente. Dans le village où elle s'arrête elle trouve toutes les maisons pleines de gens qui paient à si haut prix une très-petite place, que l'infortunée, qui n'a rien à donner, ne peut que bien difficilement en obtenir une. Ah! que de larmes elle dévore en recevant d'une compassion dédaigneuse un grossier aliment et un abri misérable où sa tête est à peine à couvert de la neige et des tempêtes! Cependant elle n'est point humiliée, car elle n'oublie jamais que Dieu est témoin de ses sacrifices, et que le bonheur de ses parents en est le but: mais elle ne s'enorgueillit pas non plus, trop simple pour croire qu'en se dévouant à toutes les misères en faveur de ses parents elle fasse plus que son devoir, et trop tendre peut-être pour ne pas trouver un secret plaisir à souffrir beaucoup pour eux.

Cependant de tous côtés les cloches s'ébranlent, de tous côtés Elisabeth entend retentir le nom de l'empereur. Des coups de canon partis de Moskou viennent l'épouvanter; jamais un tel bruit n'avait frappé ses oreilles. D'une voix timide elle en demanda la cause à des gens couverts d'une riche livrée, qui se pressaient autour d'une voiture renversée. C'est l'empereur qui fait sans doute son entrée à Moskou, lui dirent-ils. Comment! reprit-elle avec surprise, est-ce que l'empereur n'est pas à Pétersbourg? Ils haussèrent les

épaules d'un air de pitié, en lui répondant : Eh quoi ! pauvre fille, ne sais-tu pas qu'Alexandre vient faire la cérémonie de son couronnement à Moskou ? Elisabeth joignit les mains avec transport : le ciel venait à son secours ; il envoyait au-devant d'elle le monarque qui tenait entre ses mains la destinée de ses parents ; il permettait qu'elle arrivât dans un de ces temps de réjouissances nationales, où le cœur des rois fait taire la rigueur et même la justice pour n'écouter que la clémence. Ah ! s'écria-t-elle en se tournant du côté des terres de l'exil, mes parents, faut-il que mes espérances ne soient que pour moi, et que lorsque votre fille est heureuse sa voix ne puisse aller jusqu'à vous !

Elle entra, en mars 1801, dans l'immense capitale de la Moskovie, se croyant au terme de ses peines, et n'imaginant pas qu'elle dût avoir de nouveaux malheurs à craindre. En avançant dans la ville elle vit des palais superbes, décorés avec une magnificence royale, et près de ces palais des huttes enfumées, ouvertes à tous les vents ; elle vit ensuite des rues si populeuses, qu'elle pouvait à peine marcher au milieu de la foule qui la pressait et la coudoyait de toutes parts. A très peu de distance, elle retrouva des bois, des champs, et se crut en pleine campagne ; elle se reposa un moment dans la grande promenade ; c'est une allée de bouleaux qui ressemble assez aux allées de tilleuls. Un nombre infini de personnes s'y promenaient, en s'entretenant de la cérémonie du couronnement ; des voitures allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec un grand fracas : les énormes cloches de la cathédrale ne cessaient de sonner ; de tous les points de la ville d'autres cloches leur répondaient, et le canon qui tirait par intervalle se faisait à peine entendre au milieu du bruit dont retentissait cette vaste cité. C'était surtout en approchant de la place du Kremlin que le tumulte et le mouvement allaient toujours en croissant ; de grands feux y étaient allumés ; Elisabeth s'en approcha et s'assit timidement à côté. Elle était épuisée de froid et de fatigue : elle avait marché tout le jour, et sa joie du matin commençait à se changer en tristesse ; car, en parcourant les innombrables rues de Moskou, elle avait bien vu des maisons magnifiques, mais elle n'avait pas trouvé un asile ; elle avait bien rencontré une foule nombreuse de gens de toute espèce et de toutes les nations, mais elle n'avait pas trouvé un protecteur ; elle avait entendu des personnes demander leur chemin, s'inquiéter de l'avoir perdu, et elle avait envié leur sort : Heureux, se disait elle, d'avoir quelque chose à chercher ! il n'y a que l'infortunée qui n'a point d'asile qui ne cherche rien, et qui ne se perd point.

Cependant la nuit approchait, et le froid devenait très-vif ; la pauvre Elisabeth n'avait pas mangé de tout le jour, elle

ne savait que devenir; elle cherchait à lire sur tous les visages si elle n'en trouverait pas un dont elle put espérer quelque pitié: mais ce monde, qu'elle regardait avec attention, parce qu'elle avait besoin de lui, ne la regardait seulement pas, parce qu'il n'avait pas besoin d'elle. Elle se hasarda à aller frapper à la porte des plus pauvres réduits; partout elle fut rebutée: l'espoir de faire un gain considérable pendant les fêtes du couronnement avait fermé le cœur des moindres aubergistes à la charité: jamais on n'est moins disposé à donner que quand on se voit au moment de s'enrichir.

La jeune fille revint s'asseoir auprès du grand feu de la place du Kremlin; elle pleurait en silence, le cœur oppressé, et n'ayant pas même la force de manger un morceau de pain qu'une vieille femme lui avait donné par compassion. Elle se voyait réduite à ce degré de misère où il fallait tendre la main aux passants pour en obtenir une faible aumône, accordée avec distraction ou refusée avec mépris. Au moment de le faire un mouvement d'orgueil la retint; mais le froid était si violent, qu'en passant la nuit dehors elle risquait sa vie, et sa vie ne lui appartenait pas. Cette pensée dompta la fierté de son cœur: une main sur ses yeux, elle avança l'autre vers le premier passant, et lui dit: Au nom du père qui vous aime, de la mère de qui vous tenez le jour, donnez-moi de quoi payer un gîte pour cette nuit. L'homme à qui elle s'adressait la regarda avec curiosité à la lueur du feu. Jeune fille, lui répondit-il vous faites-là un vilain métier; ne pouvez-vous pas travailler? A votre âge on devrait savoir gagner sa vie; Dieu vous aide, je n'aime point les mendiants. Et il passa outre.

L'infortunée leva les yeux au ciel comme pour y chercher un ami: fortifiée par la voix consolante qui s'éleva alors dans son cœur, elle osa réitérer sa demande à plusieurs personnes. Les unes passèrent sans l'entendre, d'autres lui donnèrent une si faible aumône qu'elle ne pouvait suffire à ses besoins. Enfin, comme la nuit s'avancait, que la foule s'écoulait et que les feux allaient s'éteindre, la garde qui veillait aux portes du palais, en faisant sa ronde sur la place, s'approcha d'Elisabeth, et lui demanda pourquoi elle restait là. L'air dur et sauvage de ces soldats la glaça de terreur; elle fondit en larmes sans avoir le courage de répondre un seul mot. Les soldats peu émus de ses pleurs, l'entourèrent en répétant leurs questions avec une insolente familiarité. La jeune fille répondit alors d'une voix tremblante: Je viens de par-delà Tobolsk pour demander à l'empereur la grâce de mon père: j'ai fait la route à pied, et, comme je ne possède rien, personne n'a voulu me recevoir. A ces mots les soldats éclatèrent de rire, en taxant son histoire d'imposture. L'innocente fille, vivement alarmée,

voulut s'échapper, ils ne le permirent pas et la retinrent malgré elle. O mon Dieu ! ô mon père ! s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond désespoir, ne viendrez-vous pas à mon secours ? avez-vous abandonné la pauvre Elisabeth ?

Pendant ce débat, des hommes du peuple, attirés par le bruit, s'étaient rassemblés en groupes, et laissaient éclater un murmure d'improbation contre la dureté des soldats. Elisabeth étend ses bras, et s'écrie : Je le jure à la face du ciel, je n'ai point menti, je viens de par-delà Tobolsk pour demander la grâce de mon père : sauvez-moi, sauvez-moi, et que je ne meure du moins qu'après l'avoir obtenue. Ces mots remuent tous les cœurs ; plusieurs personnes s'avancent pour la secourir. Une d'elles dit aux soldats : Je tiens l'auberge de Saint-Basile sur la place, je vais y loger cette jeune fille ; elle paraît honnête, laissez-la venir avec moi. Les soldats, émus enfin d'un peu de pitié, ne la retiennent plus, et se retirent. Elisabeth embrasse les genoux de son protecteur ; il la relève, et la conduit dans son auberge à quelques pas de là. Je n'ai pas une seule chambre à te donner, dit-il, elles sont toutes occupées ; mais pour une nuit, ma femme te recevra dans la sienne ; elle est bonne, et se gênera sans peine pour t'obliger. Elisabeth tremblante le suit sans dire un seul mot ; il l'introduit dans une petite salle basse, où une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, était assise près d'un poêle : elle se lève en les voyant. Son mari lui raconte à quel danger il vient d'arracher cette infortunée, et l'hospitalité qu'il lui a promise en son nom. La jeune femme confirme la promesse, et, prenant la main d'Elisabeth, elle lui dit avec un sourire plein de bonté : Pauvre petite, comme elle pâle et agitée ! mais rassurez-vous ; nous aurons soin de vous, et une autre fois évitez, croyez-moi, de rester aussi tard sur la place. A votre âge et dans les grandes villes, il ne faut jamais être à cette heure-ci dans les rues. Elisabeth répondit qu'elle n'avait aucun asile, que toutes les portes lui avaient été fermées : elle avoua sa misère sans honte, et raconta son voyage sans orgueil. La jeune femme pleura en l'écoutant ; son mari pleura aussi ; et ni l'un ni l'autre ne s'imaginèrent de soupçonner que ce récit ne fût pas sincère, leurs larmes leur en répondaient. Les gens du peuple ne se trompent guère à cet égard : les brillantes fictions ne sont point à leur portée, et la vérité seule a le droit de les toucher.

Quand elle eut fini, Jacques Rossi, l'aubergiste, lui dit : Je n'ai pas grand crédit dans la ville ; mais tout ce que je ferais pour moi-même, comptez que je le ferai pour vous. La jeune femme serra la main de son mari en signe d'approbation, et demanda à Elisabeth si elle ne connaissait personne qui pût l'introduire auprès de l'empereur. Personne,

dit-elle; car elle ne voulait pas nommer le jeune Smoloff, de peur de le compromettre; d'ailleurs, quel secours pouvait-elle en attendre puisqu'il était en Livonie? N'importe, reprit la jeune femme; auprès de notre magnanime empereur la pitié et le malheur sont les plus puissantes recommandations, et celles-là ne vous manqueront pas. . . . Oui, oui, interrompit Jacques Rossi, l'empereur Alexandre doit être couronné dans l'église de l'Assomption, il faut que vous vous trouviez sur son passage; vous vous jetterez à ses pieds, vous lui demanderez la grâce de votre père; je vous accompagnerai, je vous soutiendrai. . . . Ah! mes généreux hôtes, s'écria Elisabeth en saisissant leurs mains avec la plus vive reconnaissance, Dieu vous entend, et mes parents vous béniront; vous m'accompagnerez, vous me soutiendrez, vous me conduirez aux pieds de l'empereur. . . . Peut-être serez-vous témoin de mon bonheur, du plus grand bonheur qu'une créature humaine puisse goûter. . . . Si j'obtiens la grâce de mon père, si je puis la lui rapporter, voir sa joie et celle de ma mère. . . . Elle ne put achever; l'image d'une pareille félicité lui ôta presque l'espérance de l'obtenir; il lui semblait qu'elle n'avait pas mérité d'être si heureuse. Ses hôtes ranimèrent son espoir par les éloges qu'ils donnèrent à la clémence d'Alexandre, par le récit qu'ils lui firent de toutes les grâces qu'il avait accordées, et du plaisir qu'il paraissait prendre à faire le bien. Elisabeth les écoutait avidement; elle aurait passé la nuit à les entendre, mais il était fort tard, ses hôtes voulurent qu'elle prit un peu de repos pour se préparer à la fatigue du lendemain. Jacques Rossi se retira dans une petite chambre au plus haut de la maison, et sa bonne femme reçut Elisabeth dans son propre lit.

Pendant long-temps elle ne put dormir, son cœur était trop agité, trop plein; elle remerciait Dieu de tout, même de ses peines, dont l'excès lui avait valu la généreuse hospitalité qu'elle recevait. Si j'avais été moins malheureuse, se disait-elle, Jacques Rossi n'aurait pas eu pitié de moi. Quand le sommeil vint la surprendre, il ne lui ôta point son bonheur; de doux songes le lui offrirent sous toutes les formes: tantôt elle croyait voir son père, tantôt la touchante figure de sa mère lui apparaissait brillante de joie; quelquefois il lui semblait entendre la voix de l'empereur lui-même; et quelquefois aussi un autre objet se montrait à travers une vapeur qui cachait ses traits, et ne lui permettait pas de les distinguer plus que les sentiments qu'il avait fait naître dans son cœur.

Le lendemain, de nombreuses salves d'artillerie, le roulement des tambours et les cris de joie de tout le peuple ayant annoncé la fête du jour, Elisabeth, vêtue d'un habit que lui avait prêté sa bonne hôtesse, et appuyée sur le bras de Jac-

ques Rossi, se mêla parmi la foule qui suivait le cortège, et se rendit à la grande église de l'Assomption, où l'empereur Alexandre devait être couronné.

Le temple saint était éclairé de plus de mille flambeaux, et décoré avec une pompe éblouissante. Sur un trône éclatant, surmonté d'un riche dais, on voyait l'empereur et sa jeune épouse vêtus d'habits magnifiques, et brillants d'une si extraordinaire beauté, qu'ils paraissaient à tous les regards comme des êtres célestes. Prostrée devant son auguste époux, la princesse recevait de ses mains la couronne impériale, et ceignait son front modeste de ce superbe gage de leur éternelle union. Vis-à-vis d'eux, le vénérable Platon, patriarche de Moskou, du haut de la chaire de vérité, rappelait à Alexandre, dans un discours éloquent et pathétique, tous les devoirs des rois, et l'effrayante responsabilité que Dieu fait peser sur leurs têtes, pour compenser la splendeur et la puissance dont il les environne. Parmi cette foule immense qui remplissait l'église, il lui montrait des Kamchadales apportant des tributs de peaux de loutres arrachées aux îles Aleutiennes, qui touchent au continent de l'Amérique; des négociants d'Archangel, chargés des richesses que leurs vaisseaux vont chercher dans les mers d'Europe; il lui montrait des Samoièdes venus de l'embouchure de l'Enisséï, où règne un éternel hiver, où les moissons sont inconnues, où jamais aucun grain n'a germé; et des naturels d'Astracan, qui voient murir dans leurs champs le melon, la figue, et le doux fruit de la vigne, qui y donne un vin exquis; il lui montrait enfin des habitants de la mer Noire, de la mer Caspienne, de cette grande Tartarie, qui, bornée par la Perse, la Chine et l'empire du Mogol, s'étend du couchant à l'aurore, embrasse une moitié du monde, et atteint presque jusqu'au pôle. Maître du plus vaste empire de l'univers, lui disait-il, vous qui allez jurer de présider aux destinées d'un état qui contient la cinquième partie du globe, n'oubliez jamais que vous allez répondre devant Dieu du sort de tant de milliers d'hommes, et qu'une injustice faite au moindre d'entre eux, et que vous auriez pu prévenir, vous sera comptée au dernier jour. A ces paroles le cœur du jeune empereur parut vivement ému: mais il y avait dans l'église un cœur qui n'était pas moins ému, peut-être, c'était celui qui allait demander la grâce d'un père.

Au moment où Alexandre prononça le serment solennel par lequel il s'engageait à dévouer son temps et sa vie au bonheur de ses peuples, Elisabeth crut entendre la voix de la clémence qui ordonnait de briser les chaînes de tous les malheureux; elle ne put se contenir plus long-temps. Avec une force surnaturelle elle écarte la foule, se fait jour à travers les haies de soldats, s'élance vers le trône en s'écriant: *Grâce! Grâce!* Cette voix, qui interrompit la

cérémonie, causa beaucoup de rumeur. Des gardes s'avancèrent et entraînent Elisabeth hors de l'église, en dépit de ses prières et des efforts du bon Jacques Rossi. Cependant l'empereur, dans un si beau jour, ne veut pas avoir été imploré en vain ; il ordonne à un de ses officiers d'aller savoir ce que cette femme demande. L'officier obéit : il sort de l'église, il entend les accents suppliants de l'infortunée qui se débat au milieu des gardes ; il tressaille, précipite ses pas, la voit, la reconnaît, et s'écrie : C'est elle, c'est Elisabeth ! La jeune fille ne peut croire à tant de bonheur ; elle ne peut croire que Smoloff soit là pour sauver son père ; cependant c'est sa voix, ses traits, elle ne peut s'y méprendre ; elle le regarde en silence, et étend ses bras vers lui comme s'il venait lui ouvrir les portes du ciel. Il court à elle hors de lui-même ; il lui prend la main, il doute presque de ce qu'il voit : Elisabeth, lui dit-il, est-ce bien toi ? d'où viens-tu, ange du ciel ? — Je viens de Tobolsk. — De Tobolsk, seule à pied ? Il tremblait d'agitation en parlant ici. Oui, répondit-elle ; je suis venue seule, à pied, pour demander la grâce de mon père, et l'on m'éloigne du trône, on m'arrache de devant l'empereur ! Viens, viens, Elisabeth, interrompit le jeune homme avec enthousiasme, c'est moi qui te présenterai à l'empereur ; viens lui faire entendre ta voix, viens lui adresser ta prière, il n'y résistera pas. Il écarte les soldats, ramène Elisabeth vers l'église. En ce moment, le cortège impérial défilait par la grande porte ; aussitôt que le monarque parut, Smoloff se fit jour jusqu'à lui, en tenant Elisabeth par la main. Il se jette à genoux avec elle, il s'écrie : Sire, écoutez-moi, écoutez la voix du malheur, de la vertu ; vous voyez devant vous la fille de l'infortuné Stanislas Potowsky. Elle arrive des déserts d'Ischim, où depuis douze ans ses parens languissent dans l'exil ; elle est partie seule, sans secours ; elle a fait la route à pied, demandant l'aumône et bravant les rebuts, la misère, les tempêtes, tous les dangers, toutes les fatigues, pour venir implorer à vos pieds la grâce de son père.

Elisabeth éleva ses mains vers le ciel en répétant : La grâce de mon père ! Il y eut parmi la foule un cri d'admiration ; l'empereur lui-même fut frappé. Il avait de fortes préventions contre Stanislas Potowsky, mais en ce moment elles s'effacèrent : il crut que le père d'une fille si vertueuse ne pouvait être coupable ; mais l'eût-il été, Alexandre aurait pardonné encore. Votre père est libre, lui dit-il, je vous accorde sa grâce. Elisabeth n'en entendit pas davantage ; à ce mot de *grâce*, une trop vive joie la saisit, et elle tomba sans connaissance entre les bras de Smoloff. On l'emporta à travers une foule immense qui s'ouvrait devant elle en jetant des cris, et en applaudissant à la vertu de l'héroïne et à la clémence du monarque. On la transporta dans la de-

meure du bon Jacques Rossi ; c'est là qu'elle reprit l'usage de ses sens. Le premier objet qu'elle vit fut Smoloff à genoux auprès d'elle : les premiers mots qu'il lui dit furent les paroles qu'elle venait d'entendre de la bouche du monarque : Elisabeth, votre père est libre, sa grâce vous est accordée. Elle ne pouvait parler encore, ses regards seuls disaient sa joie et sa reconnaissance ; ils disaient beaucoup. Enfin elle se pencha vers Smoloff ; d'une voix émue, tremblante, elle prononça le nom de son père, celui de sa mère : Nous les reverrons donc ! ajouta-t-elle, nous jouirons de leur bonheur ! Ces mots pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme du jeune homme. Elisabeth ne lui avait point dit qu'elle l'aimait, mais elle venait de l'associer au premier sentiment de son cœur, au premier besoin de sa vie, elle venait de le mettre de moitié dans la plus douce félicité qu'elle attendait de l'avenir. Dans ce moment il osa concevoir l'espérance qu'elle pourrait peut-être consentir un jour à ne plus séparer ce qu'elle venait d'unir.

Plusieurs jours se passèrent avant que la grâce pût être expédiée : il fallait revoir l'affaire de Stanislas Potowsky ; en l'examinant, Alexandre fut convaincu que la seule équité lui eût ordonné de briser les fers du noble palatin, mais il avait fait grâce avant de savoir qu'il devait faire justice, et les exilés ne l'oublièrent jamais.

Un matin Smoloff entra chez Elisabeth plus tôt qu'il ne l'avait osé faire jusqu'alors : il lui présenta un parchemin scellé du sceau impérial : Voici, lui dit-il, l'ordre que l'empereur envoie à mon père de mettre le vôtre en liberté. La jeune fille saisait le parchemin, le pressa contre son visage et le couvrit de larmes. Ce n'est pas tout, ajouta Smoloff avec émotion, notre magnanime empereur ne se contente pas de rendre la liberté à votre père, il lui rend ses dignités, son rang, ses richesses, toutes ces grandeurs humaines qui élèvent les autres hommes mais qui ne pourront élever Elisabeth. Le courrier porteur de cet ordre doit partir demain matin, j'ai obtenu de l'empereur la permission de l'accompagner. Et moi, interrompit vivement Elisabeth, ne l'accompagnerai-je pas ? Ah ! vous l'accompagnerez sans doute, reprit Smoloff. Quelle autre bouche que la vôtre aurait le droit d'apprendre à votre père qu'il est libre ! J'étais sûr de votre intention, j'en ai informé l'empereur ; il a été touché, il vous approuve, et il me charge de vous annoncer que demain vous pourrez partir ; qu'il vous donne une de ses voitures, deux femmes pour vous servir, et une bourse de deux mille roubles que voici pour vos frais de route. Elisabeth regarda Smoloff ; elle lui dit : Depuis le premier jour où je vous ai vu, je ne me souviens pas d'avoir obtenu un seul bien dont vous n'ayez été l'auteur : sans vous, je ne tiendrais point cette grâce de mon père, sans

vous, il n'aurait jamais revu sa patrie. Ah ! c'est à vous à lui apprendre qu'il est libre, et ce bonheur sera le seul digne de vos bienfaits. Non, Elisabeth, repartit le jeune homme, ce bonheur sera votre partage, moi j'aspire à un plus haut prix. Un plus haut prix ! s'écria-t-elle, ô mon Dieu ! quel peut-il être ? Smoloff fit un mouvement pour parler, il se retint, il baissa les yeux, et après un assez long silence, il répondit d'une voix émue : Je vous le dirai aux genoux de votre père.

Entrée des Français à Moscou.

(DE SÉGUR.)

14 Sept. 1812.—Enfin une dernière hauteur reste à dépasser ; elle touche à Moscou, qu'elle domine ; c'est le *Mont du Salut*. Il s'appelle ainsi parce que de son sommet, à l'aspect de leur ville sainte, les habitants se signent et se prosternent. Nos éclaireurs l'eurent bientôt couronné. Il était deux heures ; le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette grande cité. A ce spectacle frappés d'étonnement, ils s'arrêtent, ils crient "Moscou ! Moscou !" Chacun alors presse sa marche ; on accourt en désordre, et l'armée entière battant des mains, répète avec transport : "Moscou ! Moscou !" comme des marins crient : "Terre ! Terre !" à la fin d'une longue et pénible navigation. Napoléon lui-même était accouru. Il s'arrêta transporté ; une exclamation de bonheur lui échappa. Depuis la grande bataille de la Moskowa les maréchaux mécontents s'étaient éloignés de lui ; mais à la vue de Moscou prisonnière, à la nouvelle de l'arrivée d'un parlementaire, frappés d'un si grand résultat, enivrés de tout l'enthousiasme de la gloire, ils oublièrent leurs griefs. On les vit tous se presser autour de l'empereur, rendant hommage à sa fortune, et déjà tentés d'attribuer à la prévoyance de son génie le peu de soin qu'il s'était donné le sept Septembre pour compléter sa victoire. Mais chez Napoléon, les premiers mouvements étaient courts. Il avait trop à penser pour se livrer long-temps à ses sensations. Son premier cri avait été : "La voilà donc enfin cette ville fameuse !" et le second fut : "il était temps !" Déjà ses yeux, fixés sur cette capitale, n'exprimaient plus que de l'impatience ; en elle il croyait voir tout l'empire Russe ; ses murs renfermaient tout son espoir, la paix, les frais de la guerre, une gloire immortelle : aussi ses avides regards s'attachaient-ils sur toutes ses issues. Quand donc ses portes s'ouvriraient-elles ; quand

en verra-t-il sortir cette députation qui lui soumettra ses richesses, sa population, son sénat, et la principale noblesse Russe? Dès lors cette entreprise, où il s'était si témérairement engagé, terminée heureusement à force d'audace, sera le fruit d'une haute combinaison, son imprudence sera grandeur; cette journée allait commencer à décider s'il était le plus grand homme du monde, ou le plus téméraire; enfin s'il s'était élevé un autel ou creusé un tombeau.

Cependant, le jour s'écoule, et Moscou reste morne, silencieuse et comme inanimée. L'anxiété de l'empereur s'accroît; l'impatience des soldats devient plus difficile à contenir. Quelques officiers ont pénétré dans l'enceinte de la ville; "Moscou est déserte!"

A cette nouvelle, qu'il repousse avec irritation, Napoléon descend de la montagne du salut, et s'approche de la Moskowa et de la porte de Dorogomilow. Il s'arrête encore à l'entrée de cette barrière, mais inutilement. Murat le presse; "Eh bien," lui répondit-il, "entrez donc puisqu'ils le veulent." Et il recommande la plus grande discipline; il espère encore, "Peut-être que ses habitants ne savent pas même se rendre; car ici tout est nouveau, eux pour nous, et nous pour eux." Mais alors les rapports se succèdent; tous s'accordent. Des français, habitants de Moscou, se hasardent à sortir de l'asile qui depuis quelques jours les dérobent à la fureur du peuple: ils confirment la fatale nouvelle. L'empereur appelle Daru, et s'écrie: "Moscou déserte! quel événement invraisemblable! il faut y pénétrer. Allez et amenez-moi les *Boyards*." Il croit que ces hommes, ou raidis d'orgueil, ou paralysés de terreur, restent immobiles sur leurs foyers; et lui, jusque là toujours prévenu par les soumissions des vaincus, provoque leur confiance, et va au-devant de leurs prières.

Comment en effet se persuader que tant de palais somptueux, de temples si brillants et de riches comptoirs, étaient abandonnés par leurs possesseurs comme ces simples hameaux qu'ils venaient de traverser. Cependant Daru vient d'échouer. Aucun Moscovite ne se présente; aucune fumée du moindre foyer ne s'élève; on n'entend pas le plus léger bruit sortir de cette immense et populeuse cité; ses trois cent mille habitants semblent frappés d'un immobile et muet enchantement! c'est le silence du désert!

Cependant depuis une heure, Murat et la colonne longue et serrée de sa cavalerie envahissaient Moscou; ils pénétraient dans ce corps gigantesque, encore intact, mais inanimé. Frappés d'étonnement à la vue de cette grande solitude, ils répondaient à l'imposante taciturnité de cette

Thèbes moderne par un silence aussi solennel. Ces guerriers écoutaient avec un secret frémissement les pas de leurs chevaux retentir seuls au milieu de ces palais déserts. Ils s'étonnaient de n'entendre qu'eux au milieu d'habitations si nombreuses. Aucun ne songeait à s'arrêter ni à piller, soit prudence, soit que les grandes nations civilisées se respectent elles-mêmes dans les capitales de leurs ennemis, en présence de ces grands centres de civilisation. Dans leur silence ils observaient cette cité puissante, déjà si remarquable s'ils l'eussent rencontrée dans un pays riche et peuplé, mais bien plus étonnante dans ces déserts. Ils avaient d'abord été frappés du soudain aspect de tant de palais magnifiques. Mais ils remarquaient qu'ils étaient entremêlés de chaumières ; spectacle qui annonçait le défaut de gradation entre les classes, et que le luxe n'était point né là, comme ailleurs, de l'industrie, mais qu'il la précédait, tandis que, dans l'ordre naturel, il n'en devait être que la suite plus ou moins nécessaire.

On s'avancait ainsi tantôt agité de surprise, tantôt de pitié, et plus souvent d'un noble enthousiasme. Tout-à-coup des coups de fusils éclatent : la colonne s'arrête. Ses derniers chevaux couvrent encore la campagne ; son centre est engagé dans une des plus longues rues de la ville ; sa tête touche au Kremlin. Les partis de cette citadelle paraissent fermées. On entend de féroces rugissements sortir de son enceinte ; quelques hommes et des femmes d'une figure dégoûtante et atroce se montrent tout armés sur ses murs. Ils exhalent une sale ivresse et d'horribles imprécations. Murat leur fit porter des paroles de paix ; elles furent inutiles. Il fallut enfoncer la porte à coup de canon.

On pénétra par force au milieu de ces misérables. L'un d'eux se rua jusque sur le roi, et tenta de tuer l'un de ses officiers. On crut avoir assez fait de le désarmer ; mais il se jeta de nouveau sur sa victime, la roula par terre en cherchant à l'étouffer, et comme il se sentit saisir les bras, il voulut encore la déchirer avec ses dents. C'étaient là les seuls Moscovites qui nous avaient attendus, et qu'on semblait nous avoir laissés comme un gage barbare et sauvage de la haine nationale.

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou ; il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. "Surtout," lui dit-il, "point de pillage ! vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous."

Incendie de Moscou.

Le feu éclata vers deux heures du matin, au centre de la ville, dans son plus riche quartier, au Palais Narbonne.

Aussitôt Napoléon donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu, il y court, et tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne, des Romanof et des Rurick, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Ywan, et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes encore renfermées dans le bazar semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête : on l'entend s'écrier : "Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars ! dans le Kremlin !" Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Le jour favorisa les efforts de Mortier : il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin des ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du Nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardents volaient jusque sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'Ouest, les chassa dans une autre direction.

Alors rassuré sur son corps d'armée, l'un des officiers se rendormit en s'écriant, "C'est affaire aux autres, cela ne nous regarde plus." Car telle était l'insouciance qui résultait de cette multiplicité d'événements et de malheurs, sur lesquels on était comme blasé, et tel l'égoïsme produit par l'excès de fatigue et de souffrance, qu'ils ne laissaient à chacun que la mesure de force et de sentiment indispensables pour son service et pour sa conservation personnelle.

Cependant de vives et nouvelles lueurs les réveillent encore ; ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venoit de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline française qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du Nord à l'Ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs, obstinés, et comme acharnés contre le

quartier impérial, se montrent ardents à saisir cette nouvelle direction. A cette vue un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moscovites connaissant notre téméraire et négligente insouciance auraient-ils conçu l'espoir de brûler avec Moscou, nos soldats ivres de vin, de fatigue et de sommeil ; ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe ; que la perte de cet homme valait bien celle de leur capitale ; que c'était un assez grand résultat pour y sacrifier Moscou tout entière ; que peut-être le ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire, voulait un aussi grand sacrifice ; et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher.

On ne sait s'ils eurent cette pensée, mais il fallut l'étoile de l'empereur pour qu'elle ne se réalisât pas. En effet, non seulement le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin à poudre, mais, cette nuit-là même, les gardes endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un pare d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts, et avec le plus de violence, sur le Kremlin ; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus, si une seule de ces flammèches qui volaient sur nos têtes, s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs, dépendit le sort de l'armée entière. Enfin le jour, un jour sombre parut ; et vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente six heures, y vinrent, tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient, et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe : elle souillait notre gloire : elle nous en arrachait le fruit ; elle menaçait notre existence présente et à venir ; nous n'étions plus qu'une armée de criminels dont le ciel et le monde civilisé devaient faire justice. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet, des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur la palais du prince Roubetskoï, et l'avait consumé ; c'était un signal. Aussitôt le

feu avait été mis à la Bourse ; on avait aperçu des soldats de police Russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons ; ils avaient blessé des militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles ; mais, près d'entrer dans ces maisons, toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher ; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées ; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie : il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs Russes pour brûler Moscou ; et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée que par le crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de jurer et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes ; les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours ; nous étions mornes d'étonnement, de fatigue, et de désespoir, de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivouaquer sans vivres à ses portes.

Pendant que nos soldats luttaien encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita, et voulut commander à cet élément : mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination.

Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fontôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir, et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée qui l'environnent. A chaque instant il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide, ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel : il quitte, reprend et quitte encore un travail

pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. " Quel effroyable spectacle ! ce sont eux-mêmes ! Tant de palais ! Quelle résolution extraordinaire ! Quels hommes ! Ce sont des Scythes ! "

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskowa et ses deux-quais : et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continu des balayeurs placés sur les toits de fer du palais ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant le bruit se répand que le Kremlin est miné : des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent ; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi ; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empereur et leur destin décideront, et Napoléon ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête ; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse, le cerner, et comme l'y assiéger ; envahir à chaque instant les maisons environnantes ; et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers ; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neufchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout-à-coup un cri, " Le feu est au Kremlin ! " passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger du danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment où il se trouvait ; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur, on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs bayonnettes.

L'empereur quitte le Kremlin.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Petersbourg, vers le château impérial de Petrowski.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes ; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements on découvrit à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie ? plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer ; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu ? ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite tortueuse, et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voutes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faite, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements. Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là ce serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes ! ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskowa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou y périr avec lui. 11

se jeta dans ses bras avec transport : l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Petrowski.

Le lendemain matin, 17 Septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence : toute cette cité lui parut une vaste tombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier : " Ceci nous présage de grands malheurs ! "

Retraite de la Grande Armée.

Le 6 Décembre, le jour même qui suivit le départ de Napoléon, le ciel se montra plus terrible encore. On vit flotter dans l'air des molécules glacées ; les oiseaux tombaient raidis et gelés. L'atmosphère était immobile et muette ; il semblait que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fût atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle. Alors plus de paroles, aucun murmure, un morne silence, celui du désespoir et les larmes qui l'annotent.

On s'écoulait dans cet empire de la mort comme des ombres malheureuses. Le bruit sourd et monotone de nos pas, le craquement de la neige, et les faibles gémissements des mourants, interrompaient seuls cette vaste et lugubre taciturnité. Alors plus de colère ni d'imprécations, rien de ce qui suppose un reste de chaleur ; à peine la force de prier restait-elle ; la plupart tombaient même sans se plaindre, soit faiblesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne que lorsqu'on espère attendrir, et qu'on croit être plaint.

Ceux de nos soldats jusque-là les plus persévérants se rebutèrent. Tantôt la neige s'ouvrait sous leurs pieds, plus souvent sa surface miroitée ne leur offrant aucun appui, ils glissaient à chaque pas et marchaient de chute en chute : il semblait que ce sol ennemi refusât de les porter, qu'il s'échappât sous leurs efforts, qu'il leur tendît des embûches comme pour embarrasser, pour retarder leur marche, et les livrer aux Russes qui les poursuivaient, ou à leur terrible climat.

Et réellement, dès qu'épuisés ils s'arrêtaient un instant, l'hiver appesantissant sur eux sa main de glace, se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux

se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix, insensibles, et plongés dans la stupeur, ils faisaient quelques pas tels que des automates ; leur sang se glaçant dans leurs veines, comme les eaux dans le cours des ruisseaux, alanguissait leur cœur, puis il reflua vers leur tête ; alors ces moribonds chancelaient comme dans un état d'ivresse. De leurs yeux rougis et enflammés par l'aspect continu d'une neige éclatante, par la privation du sommeil, par la fumée des bivouacs, il sortait de véritables larmes de sang ; leur poitrine exhalait de profonds soupirs ; ils regardaient le ciel, nous, et la terre d'un œil consterné, fixe, et hagard ; c'était leurs adieux à cette nature barbare qui les tourmentait, et leurs reproches peut-être. Bientôt ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains ; leur tête vaguait encore quelques instants à droite et à gauche, et leur bouche béante laissait échapper quelques sons agonisants ; enfin elle tombait à son tour sur la neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé.

Leurs compagnons les dépassaient sans se déranger d'un pas, de peur d'allonger leur chemin, sans détourner la tête, car leur barbe, leurs cheveux étaient hérissés de glaçons, et chaque mouvement était une douleur. Ils ne les plaignaient même pas ; car enfin qu'avaient-ils perdu en succombant ? que quittaient-ils ? On souffrait tant ! on était encore si loin de la France ! si dépaycé par les aspects, par le malheur, que tous les doux souvenirs étaient rompus, et l'espoir presque détruit : aussi le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, par tout, l'insultant même quelquefois ; mais le plus souvent se contentant de penser, à la vue de ces infortunés étendus et aussitôt raidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus ! Et en effet, la mort, dans une position douce, stable, uniforme, peut être un événement toujours étrange, un contraste effrayant, une révolution terrible ; mais dans ce tumulte, dans ce mouvement violent et continu d'une vie toute d'action, de dangers et de douleurs, elle ne paraissait qu'une transition, un faible changement, un déplacement de plus, et qui étonnait peu.

Tels furent les derniers jours de la grande armée. Ses dernières nuits furent plus affreuses encore ; ceux qu'elles surprirent ensemble loin de toute habitation s'arrêtèrent sur la lisière des bois ; là ils allumèrent des feux devant lesquels ils restaient toute la nuit, droits et immobiles comme des spectres. Ils ne pouvaient se rassasier de cette chaleur ; ils s'en tenaient si proches que leurs vêtements brûlaient ainsi que les parties gelées de leur corps que le feu décomposait. Alors une horrible douleur les contraignait à s'étendre, et le lendemain ils s'efforçaient en vain de se relever.

La Prière.

(LAMARTINE, MÉDITATIONS POÉTIQUES.)

Le Roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon ;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se délie :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.
Voilà le sacrifice immense, universel !
L'univers est le temple, et la terre est l'autel ;
Les cieux en sont le dôme ; et ces astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.
Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts ?
D'où s'élèvera l'hymne au Roi de l'univers ?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence ;
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant ;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Eternel ;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Ecoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure en son nom.

L'Automne.

(LAMARTINE, MÉDITATIONS POÉTIQUES.)

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !
Feuillages jaunissans sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à la douleur, et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,
J'aime à revoir encore, pour la dernière fois,
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'Automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits :
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie,
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme au bord de mon tombeau,
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel !

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu !
Peut-être dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu !

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;
Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Le Massacre des Français à Palerme.

(CASIMIR DELAVIGNE, LES VÊPRES SICILLIENNES.)

Du lieu saint, à pas lents, je montais les degrés,
 Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
 Le peuple, prosterné sous ces voûtes antiques,
 Avait du Roi- Prophète entonné les cantiques ;
 D'un formidable bruit le temple est ébranlé.
 Tout à coup sur l'airain ses portes ont roulé.
 Il s'ouvre ; des vieillards, des femmes éperdues,
 Des prêtres, des soldats, assiégeant les issues,
 Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
 S'élançant loin du seuil à flots précipités,
 Ces mots : Guerre aux tyrans ! volent de bouche en bouche ;
 Le prêtre les répète avec un œil farouche ;
 L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
 Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
 Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
 Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
 Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
 Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
 Le fer brille, le nombre accablait leur courage. . . .
 Un chevalier s'élance, il se fraie un passage ;
 Il marche, il court ; tout cède à l'effort de son bras,
 Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
 Il affrontait leurs coups sans casque, sans armure. . . .
 C'est Montfort ! à ce cri succède un long murmure.
 " Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous !
 " Fuyez !" dit-il superbe, et pâle de courroux ;
 Il balance dans l'air sa redoutable épée,
 Fumante encor du sang dont il l'avait trempée.
 Il frappe. . . . un envoyé de la Divinité
 Eût semblé moins terrible au peuple épouvanté.
 Mais Procida paraît, et la foule interdite
 Se rassure à sa voix, roule et se précipite ;
 Elle entoure Montfort ; par son père entraîné,
 Lorédan le suivait, muet et consterné.

.
 Du vainqueur, du vaincu le clameurs se confondent ;
 Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
 Le destin des combats flottait encor douteux ;
 La nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.

Parmi les assassins, je m'égare ; incertaine,
Je cherche le palais, je marche, je me traîne.
Que de morts, de mourants ! Faut-il qu'un jour nouveau
Eclaire de ses feux cet horrible tableau ?
Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante !

Le Dernier Jour de l'Année.

(MADAME A. TASTU.)

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue au hasard arrêtée,
Long-temps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile,
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura, sans retour,
Atteint sa dernière demeure ;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder se marche rapide ?
Du temps qui vient de s'écouler
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul peut-être,
Que ma voix daignât rappeler !
Mais des ans la fuite m'étonne ;
Leurs adieux oppressent mon cœur ;
Je dis : c'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne,
Et livre au torrent destructeur ;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours ;
Un printemps retranché du nombre

De ceux dont je verrai le cours !
 Écoutons ! . . . Le timbre sonore
 Lentement frémit douze fois ;
 Il se tait . . . Je l'écoute encore,
 Et l'année expire à sa voix.
 C'en est fait ; en vain je l'appelle,
 Adieu ! . . . Salut, sa sœur nouvelle,
 Salut ; quels dons chargent ta main ?
 Quel bien nous apporte ton aile ?
 Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
 Que dis-je ! à mon âme tremblante
 Ne révèle point tes secrets.
 D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
 Aujourd'hui tu parais brillante,
 Et ta course insensible et lente
 Peut-être amène les regrets.
 Ainsi chaque soleil se lève
 Témoin de nos vœux insensés ;
 Ainsi toujours son cours s'achève,
 En entraînant, comme un vain rêve,
 Nos vœux déçus et dispersés.
 Mais l'espérance fantastique,
 Répandant sa clarté magique
 Dans la nuit du sombre avenir,
 Nous guide d'année en année
 Jusqu'à l'aurore fortunée
 Du jour qui ne doit pas finir.

L'Histoire.

(VICTOR HUGO.)

I.

Le sort des nations, comme une mer profonde,
 A ses écueils cachés et ses gouffres mouvants.
 Aveugle qui ne voit dans les destins du monde
 Que le combat des flots sous la lutte des vents !

Un souffle immense et fort domine ces tempêtes.
 Un rayon du ciel plonge à travers cette nuit.
 Quand l'homme aux cris de mort mêle le cri des fêtes
 Une secrète voix parle dans ce vain bruit.

Les siècles tour à tour, ces gigantesques frères,
Différents par leur sort, semblables dans leurs vœux
Trouvent un but pareil par des routes contraires,
Et leurs fanaux divers brillent des mêmes feux.

II.

Muse ! il n'est point de temps que tes regards n'embrassent
Tu suis dans l'avenir leur cercle solennel ;
Car les jours et les ans, et les siècles ne tracent
Qu'un sillon passager dans le fleuve éternel.

Bourreaux n'en doutez pas, n'en doutez pas victimes !
Elle porte en tous lieux son immortel flambeau,
Plane au sommet des monts, plonge au fond des abîmes,
Et souvent fonde un temple ou manquait un tombeau.

Elle apporte leur palme aux héros qui succombent,
Du char des conquérants brise le frein essieu,
Marche en rêvant au bruit des empires qui tombent,
Et dans tous les chemins montre les pas de Dieu !

Du vieux palais des temps elle pose le faite ;
Les siècles à sa voix viennent se réunir ;
Sa main, comme un captif honteux de sa défaite,
Traîne tout le passé jusque dans l'avenir.

Recueillant les débris du monde en ses naufrages,
Son œil de mer en mer suit le vaste vaisseau,
Et sait voir tout ensemble, aux deux bornes des âges,
Et la première tombe et le dernier berceau.

La Bande Noire.

(VICTOR HUGO.)

J'aimais le manoir dont la route
Cache dans les bois ses détours,
Et dont la porte sous la voûte,
S'enfonce entre deux larges tours ;
J'aimais l'essaïm d'oiseaux funèbres,
Qui sur les toits, dans les ténèbres,
Vient grouper ses noirs bataillons ;
Ou levant des voix sépulcrales,
Tournoie en mobiles spirales
Autour des légers pavillons.

J'aimais la tour verte de lierre,
Qu'ébranle la cloche du soir ;
La marche de la croix de pierre
Où le voyageur vient s'asseoir ;
L'église veillant sur les tombes,
Ainsi qu'on voit d'humbles colombes
Couvrir les fruits de leur amour ;
La citadelle crénelée
Ouvrant ses bras sur la vallée,
Comme les ailes d'un vautour.

J'aimais le beffroi des alarmes ;
La cour où sonnaient les clairons ;
La salle où, déposant leurs armes,
Se rassemblaient les hauts barons ;
Les vitraux éclatants ou sombres ;
Le caveau froid où, dans les ombres,
Sous des murs que le temps abat,
Les preux, sourds au vent qui murmure,
Dorment couchés dans leur armure,
Comme la veille d'un combat.

Aujourd'hui, parmi les cascades,
Sous le dôme des bois touffus,
Les piliers, les sveltes arcades,
Hélas ! penchent leurs fronts confus ;
Les forteresses écroulées,
Par la chèvre errante foulées,
Courbent leurs têtes de granit ;
Restes qu'on aime et qu'on vénère !
L'aigle à leurs tours suspend son aire,
L'hirondelle y cache son nid.

Comme cet oiseau de passage,
Le poète dans tous les temps,
Chercha, de voyage en voyage,
Les ruines et le printemps.
Ces débris chers à la patrie,
Lui parlant de chevalerie ;
La gloire habite leurs néants ;
Les héros peuplent ces décombres ;—
Si ce ne sont plus que des ombres,
Ce sont des ombres de géants !

O Français ! respectons ces restes !
Le ciel bénit les fils pieux
Qui gardent, dans les jours funestes,
L'héritage de leurs ayeux.

Comme une gloire derobée,
Comptons chaque pierre tombée ;
Que le temps suspende sa loi ;
Rendons les Gaules à la France,
Les souvenirs à l'espérance,
Les vieux palais au jeune roi !



INDEX.

ÉCRIVAINS ILLUSTRES.

- | | |
|---|---|
| <p>Aguesseau (d'), page 283; Morceaux
 Chois, 349
 Alembert (d'), 297
 Amyot, 5
 Andrieux, 312
 Anquetil, 300
 Argens (d'), 291
 Arnault, 490</p> <p>Bachaumont, 13
 Bailly, 303
 Balzac, 10
 Balzac (de), 499
 Barante (de), 495
 Barthe, 302
 Barthélemy, 297; Morceaux Cho-
 sis, 436
 Bayle, 22
 Beaumarchais, 301
 Beauvais, 302
 Béranger, 494
 Berchoux, 489
 Bernard, 292
 Bernardin de St. Pierre, 304; Mor-
 ceaux Choisis, 447
 Bernis (le Card. de), 297
 Bertin, 309
 Boileau Despréaux, 18; Morceaux
 Choisis, 218
 Boissy, 283
 Bonnet, 299
 Bossuet, 16; Morceaux Choisis, 191
 Boufflers, 303
 Bourdaloüe, 17
 Boursault, 19
 Brucis, 21
 Buffon, 292; Morceaux Choisis, 424
 Bussi-Rabutin, 13</p> <p>Cazotte, 298
 Champfort, 305
 Chapelle, 13
 Charles d'Orléans, 4
 Chateaubriand, 492; Morceaux Cho-
 sis, 517</p> | <p>Chateaubrun, 286
 Chaulieu, 30; Morceaux Choisis, 252
 Cheminay, 23
 Chénier (M. A.), 313
 Chénier (M. J.), 314; Morceaux Cho-
 sis, 483
 Colardeau, 303
 Collin d'Harleville, 310
 Collé, 291
 Commines (Phil. de), 4
 Condillac, 296
 Condorcet, 305
 Cornelle (Pierre), 12; Morceaux
 Choisis, 33
 Cornelle (Thomas), 16
 Cottin (Madame), 493; Morceaux
 Choisis, 537
 Courier, 494
 Court de Gébelin, 300
 Cousin, 498
 Crébillon, 284
 Cuvier, 491</p> <p>Dacier (Madame), 23
 Danchet, 283
 Dancourt, 281
 Daunoy (Madame), 19
 Delavigne (Casimir), 498; Morceaux
 Choisis, 570
 Delille, 304; Morceaux Choisis, 463
 Demoustier, 312
 Desaugiers, 493
 Desbarreaux, 11
 Descartes, 11
 Desforges, 306
 Deshoullères, 19; Morceaux Cho-
 sis, 227
 Desmahis, 299
 Destouches, 285
 Diderot, 295
 Dorat, 303
 Dubelloy, 300
 Dubos, 283
 Duché, 282
 Ducis, 302</p> |
|---|---|

- Duclos, 291
 Ducray-Duminil, 313
 Dudevand (Madame), 501
 Dufrénoy (Madame), 489
 Dufresny, 23
 Dumarsais, 284
 Dumas (Alex.), 500
 Dupaty, 306
 Duperron, 9
 Duval, 490

 Etienne, 493

 Favart, 293
 Fabre d'Eglantine, 310
 Fénélon, 23; Morceaux Choisis, 257
 Fléchier, 17; Morceaux Choisis, 213
 Fleury, 21
 Florian, 310; Morceaux Choisis, 473
 Fontanes (de), 312; Morceaux Choisis, 481
 Fontenelle, 24
 Froissart, 3

 Garât, 212
 Genlis (Madame de), 307
 George Sand, Voyez Dudevand,
 Gilbert, 308; Morceaux Choisis, 470
 Girard, 285
 Graffigny (Madame de), 289
 Grécourt, 286
 Gresset, 292
 Guénée (l'Abbé), 297
 Guimond Delatouche, 298
 Guiraud, 496
 Guizot, 496

 Hamilton, 22
 Helvétius, 296
 Hénault, 286
 Holbach (d'), 299
 Hugo (Victor), 500; Morceaux Choisis, 572

 Janin (Jules), 501
 Jodelle, 6
 Jouy (de), 491; Morceaux Choisis, 509

 Koek (Paul de), 498

 Le Bruyère, 21; Morceaux Choisis, 254
 Lacépède, 311
 La Chaussée, 288
 Lacroix (Ainé), 308
 Lacroix (Jeune), 490
 Lafare, 21
 La Fayette (Madame de), 17
 La Fontaine, 14; Morceaux Choisis, 170
 Lafose, 24
 La Harpe, 305
 Lamartine (de), 497; Morceaux Choisis, 508
 La Mennais, (l'Abbé de), 494
 La Motte, 283
 La Place, 308
 La Rochefoucauld, 11; Morceaux Choisis, 29

 Laujon, 301
 Launay (Mademoiselle de), 288
 Le Brun (P. Ec.), 301
 Le Brun (P.), 496
 Le Franc de Pompignan, 287
 Légouvé, 314; Morceaux Choisis, 484
 Lemerrier, 492
 Lemierre, 302
 Lesage, 295; Morceaux Choisis, 353
 Louvet, 313

 Mably, 293
 Maître (de), 309
 Malherbe, 9; Morceaux Choisis, 27
 Mallebranche, 19
 Marivaux, 286
 Marmontel, 299; Morceaux Choisis, 442
 Marot (Clément), 5
 Marsollier, 309
 Mascaron, 18; Morceaux Choisis, 213
 Massillon, 282; Morceaux Choisis, 317
 Mezeray, 13
 Michaud, 492; Morceaux Choisis, 526
 Mignet, 499
 Millevoye, 495
 Millot, 300
 Mirabeau, 308
 Molière, 14; Morceaux Choisis, 48
 Montaigne, 6
 Montesquieu, 296; Morceaux Choisis, 400
 Monvel, 306

 Nicole, 16
 Nodier (Charles), 495

 Olivet (d'), 286

 Palaprat, 21
 Parny, 309; Morceaux Choisis, 471
 Pascal, 15; Morceaux Choisis, 182
 Passerat, 6
 Patru, 12
 Pelisson, 15
 Péréfixe, 12
 Perrault, 17
 Picard, 491
 Pigault Lebrun, 305
 Piron, 287
 Prévost (l'Abbé), 290

 Quinault, 18

 Rabelais, 5
 Racan, 10
 Racine (Jean), 20; Morceaux Choisis, 228
 Racine (Louis), 288
 Raynal, 295
 Regnard, 22
 Régnier, 10
 Riceboni (Madame), 296
 Rolland (Madame), 311
 Rollin, 291
 Ronsard, 5
 Rotrou, 12

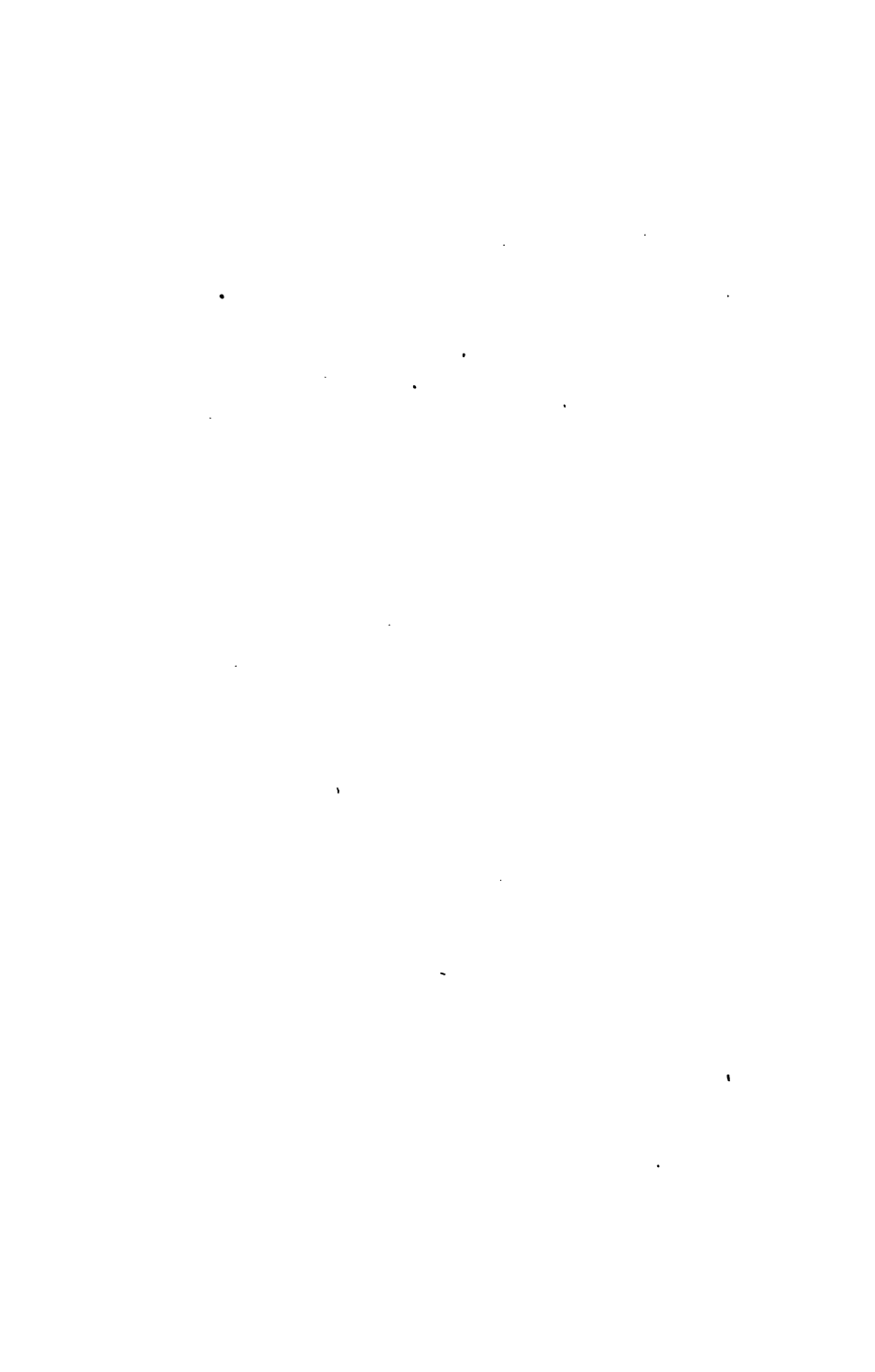
- | | |
|---|--|
| <p>Rousseau, (J. B.), 283; Morceaux Choisis, 351
 Rousseau (J. J.), 293; Morceaux Choisis, 428
 Rulhière, 303</p> <p>Sainte-Aulaire, 22
 Saintine, 501
 Saint-Lambert, 298; Morceaux Choisis, 438
 Saint-Réal, 20
 Saint-Simon, 284
 Saurin (orat.), 284
 Saurin (poète), 291
 Scarron, 13
 Scribe, 497
 Sédaine, 298; Morceau Choisis, 441
 Segrais, 15
 Séguir (de), 494; Morceaux Choisis, 558
 Sévigné (Madame de), 16; Morceaux Choisis, 187
 Sismonde de Sismondi, 493
 Soumet (Alex.), 496</p> | <p>Stael (Madame de), 489; Morceaux Choisis, 506
 Sully, 10
 Surville (Clotilde de), 4
 Suze (Madame de la), 13</p> <p>Tastu (Madame Amable), 499; Morceaux Choisis, 571
 Tencin (Madame de), 288
 Thiers, 499
 Thomas, 301; Morceaux Choisis, 445
 Thou (de), 9
 Thouret, 306</p> <p>Vaugelas, 9
 Vauvenargues, 296
 Vertot, 24
 Vigny (Alfred de), 501
 Villemain, 498
 Villon, 4
 Voiture, 11
 Volney, 311; Morceaux Choisis, 478
 Voltaire, 289; Morceaux Choisis, 403</p> |
|---|--|

FIN.

LONDON:

G. J. PALMER, PRINTER, SAVOY STREET, STRAND.







100

100

100

